LA
CLOSERIE DE CHAMPDOLENT[1]

PREMIÈRE PARTIE

I. — CELLE QUI N'A PERSONNE A PLEURER

La grande ferme de Kerjan était séparée du bourg par tant d'espace et tant d'arbres que le son des cloches y arrivait seulement par volées, et quand le vent soufflait de la mer. Ce matin-là, celui du 2 août 1914, on entendait nettement le premier son de la messe, et le roulement qui se levait des plages, depuis la baie de la Forest jusqu'à la pointe de Mousterlin. Pourtant, Marie Quéverne, la jeune femme, dans sa chambre meublée de deux armoires et riche en coquillages, ne se préparait point. Elle était devant la fenêtre ouverte, et ses yeux clairs, ses yeux que personne ne voyait rire à présent, cherchaient quelque chose ou quelqu'un, vers l'écurie qui est bâtie à droite, ou vers le puits qui est en face de la fenêtre, et dont l'eau, tirée chaque matin, s'attiédit pour les bêtes dans une auge de granit. Près de l'auge, elle aperçut un homme qui menait boire une jument alezane.

— Le Treff?

Il n'y eut point de parole en réponse, mais seulement un pas d'homme et un pas de cheval martelant les cailloux de la cour, et le premier valet de Kerjan, Le Treff, tête de renard

fauve, chapeau à larges bords gansé de velours, petite veste tombant à peine à la ceinture, arriva, longeant le mur, jusqu'auprès de Marie Quéverne. Il tenait par le licol la jument, belle en tout point, dont les naseaux dégouttaient encore de l'eau du puits.

— Le Treff, pourquoi avez-vous tressé la crinière de la Jolie?

— Parce que c'est comme ça qu'on va t'en guerre.

— Comme elle a l'œil vif!

— Je vous crois : tout un paillon d'avoine.

— Tu veux donc qu'ils la prennent?

— Ils la prendront toujours : une bête pareille! C'est un colonel qui la montera, peut-être un général!

La jeune femme considéra un moment la Jolie, qui avait passé la tête par-dessus l'épaule de l'homme, et humait, dans l'air du matin, l'odeur des prés fauchés nouvellement.

— Elle a été travailleuse et douce, dit-elle... On te regrette, ma Jolie!... A quelle heure le biquart doit-il la mener à la ville, pour la conscription?

L'homme fit une grimace, et leva vers la fenêtre son nez pointu encadré de mèches rousses.

— Quinquis? Le biquart descendre à Quimper avec la Jolie? Non! Je ne veux pas la laisser conduire par d'autres. C'est moi qui la mènerai au régiment!

— Et où est le rendez-vous?

— Pour nous, au *Toul ar laer* (ce qui veut dire, en français, sur la place du Voleur). J'irai coucher à la ville, et demain, je la présenterai.

— Cela fera une longue absence, et l'ouvrage ne manque pas à Kerjan!

— Est-ce ma faute, si la guerre a besoin de chevaux?

— Non, évidemment.

— Pouvez-vous grimper dessus, et trotter vos cinq lieues de pays en compagnie des soldats?

La jeune femme eut envie de répondre : « J'en serais capable! » Déjà, dans son esprit, elle avait fait le compte des travaux dont s'exemptait ainsi le valet. Mais elle se tut, parce qu'elle avait besoin de lui, et elle se détourna. Car, si elle commandait dans la maison, bien qu'elle n'y fût pas la première, d'autres lui imposaient leur volonté et l'humiliaient

secrètement, et c'étaient les deux hommes, Le Treff et Kerdudal, parfois même le troisième valet, Quinquis, le biquart, l'adolescent qui avait eu une oreille mangée par un cochon, et auquel elle disait : « Change de côté pour me parler, Quinquis, tu es trop laid de ce côté-ci ! » Le lundi, même après la pluie attendue, quand les terres montantes, qui sèchent vite, offraient leur sol et leurs herbes fumantes au soleil du matin, combien de fois les deux hommes avaient-ils disparu, pour ne rentrer que le soir, ivres de cidre et d'eau-de-vie, guettant un reproche, menaçant de quitter la ferme, et le pays même, au premier mot qui leur serait adressé ? Kerjan des Femmes, comme on disait aux alentours, pour exprimer que le domaine était conduit par Marie Quéverne et par sa mère la veuve Lanio, sonnait du bruit de la dispute plus souvent que les fermes voisines. On entendait les voix hautes des femmes jusque du Vouldro, qui est du côté du bois, et de Champdolent, la closerie écouteuse de tout le murmure des pentes, la closerie posée sur un sommet à droite et que signalent aux navires deux sapins plantés devant, ébranchés et tordus.

— Eh bien ! Marie, vous ne vous apprêtez pas ?

La mère, la courte Bretonne en costume du dimanche, les deux ailes de la coiffe de Fouësnant sur sa tête carrée, le corps comme un billot de chêne drapé de deuil, se tenait à l'entrée de la chambre, mécontente, et, de ses deux mains gantées de mitaines, désignait les sabots noueux et la jupe à rayures de sa fille. Elle lui disait « vous, » comme font presque toujours les gens du pays, quand ils parlent en breton.

— Non, dit Marie.

— Vous ne venez pas ?

— Puisque je vous le dis.

— C'est la messe !

— Je le sais.

La mère se recula d'étonnement. Elle avait entendu bien des choses de cette bouche impertinente. Mais ne pas aller à la messe ! Sa fille ! Volontairement ! Ses yeux gris de lin, ses yeux ronds, pas commodes, qu'elle fermait à moitié par faiblesse maternelle, considérèrent cette fille qui allait pécher contre le grand commandement dominical. Elle ne pensa pas qu'elle était elle-même responsable, en partie, de cette faute et de bien d'autres ; qu'elle avait adulé Marie, gâté Marie. Non, sa pensée

fut directe et douloureuse. Elle vit le péché, et elle souffrit.

— Ça ne vous est jamais arrivé, pas plus qu'à moi.

— Eh bien ! ça m'arrivera.

— Qu'avez-vous encore ?

— Des raisons...

— J'ai habillé votre fille Jeanne-Marie, et je l'emmène !

— C'est trop petit !

— Je l'emmène !

— Eh bien ! elle me remplacera !

Marie se courba un peu pour que la mère entendît mieux, et, avec une passion singulière, les sourcils rapprochés, sa jeune figure toute contractée et dure, retenant sa voix pour que la cour ne connût pas son secret :

— C'est aujourd'hui que les hommes de la marine partent, n'est-ce pas ? et demain ceux de l'armée ? Je ne veux pas assister à leurs adieux et à leurs embrassades, moi qui n'ai personne à regretter !

— Venez, nous quitterons l'église avant la fin, et vous ne verrez pas les amans. Moi non plus, je n'ai personne. Mon mari est mort, et, d'ailleurs, il serait trop vieux pour la guerre.

— Le mien, le mien est vivant ! Et il est jeune !

— Mais il n'est pas ici.

— Qu'en savez-vous ? Avez-vous pensé qu'il est appelé avec ceux de sa classe, avec les bons braves gens, ses camarades ; qu'il doit se trouver à midi à l'inscription de Concarneau, et qu'il pourrait bien être venu à Fouësnant, ce matin, oui, pour me voir passer !

— Vous voyez, vous ne savez même pas où il est !

— Ma pauvre maman ! Vous n'avez donc pas entendu le glas, hier soir ? Toute la terre l'a entendu, mon mari, comme les autres ! Pourquoi ne serait-il pas à Fouësnant ? Ah ! ce serait joli à voir ! Il me prendrait par le bras, peut-être, et vous savez ce qu'ils diraient, les autres ?

— Oui, oui, ne répétez pas ! Vous vous rendez malade à toujours songer à cela. Venez, nous irons si vite, en faisant le tour par la petite rue du boulanger, que même si Quéverne avait eu l'idée de reparaître à Fouësnant, il ne pourrait pas vous rencontrer. Venez, ne trahissez point votre Église !

Mais les yeux verts de Marie Quéverne étaient comme la mer aux jours de tempête, quand elle est toute en mouvement

et voilée par l'écume. Elle n'écoutait point. Elle ne cherchait point à répondre. Elle était remuée jusqu'au fond, jusqu'à la vase, aux cailloux et aux herbes mortes.

— Venez, mon enfant?

Marie remua lentement la tête, sans dire un mot, comme elle faisait quand elle était petite, pour signifier qu'elle ne céderait pas. La mère alors s'en alla. Elle pensait : « Il y a plus de souvenir en elle que je ne croyais. »

Le vent venait de la côte; il rebroussait les feuilles, il montait la colline; mais il n'apportait pas seulement le bruit roulant de la mer et le son des cloches, et la plainte de la multitude des arbres et des herbes remués par son souffle : des murmures de voix, des appels, le hennissement d'un cheval, le claquement des coups de fouet traversaient la campagne dans l'air en mouvement. Marie habitait la plus belle chambre de la maison, et qui n'avait point de porte sur la cour, mais seulement une fenêtre. Par la chambre de la maîtresse de Kerjan, puis par la cuisine, — trois bols à dessins bleus, alignés sur la longue table, près d'un pichet de cidre, montraient que les hommes avaient bu tout à l'heure, — elle arriva aux deux marches de granit qui descendaient dans la cour. Devant elle, la cour en pente, semée de plaques de fumier, fermée à gauche par les étables, était prolongée en avant, au delà du puits, par l'aire, d'où s'élevaient cinq longues meules de foin et de paille, richesse étalée de la ferme, or et argent au soleil. A droite, il y avait une grange et, en retraite, l'écurie.

Marie appela :

— Kerdudal?

Pas de réponse.

— Quinquis?

Entre les battans de la porte de l'étable, qui était demi-ouverte, une tête jeune, tendue à l'interrogation, des épaules courbées sous une fourchée de bruyère, apparurent, et, au-dessus, la masse décolorée des grandes bruyères de lande, dont les brins pendaient et faisaient autour du valet une ombre vacillante.

— Vous rechargez la litière des vaches? C'est bien... Avez-vous vu Kerdudal?

— Il a pris son chapeau, quand Le Treff a descendu la cour pour mener la Jolie à Quimper.

— A-t-il dit qu'il reviendrait?

— Non, il n'a rien dit.

La brassée d'herbe tourna, et s'engouffra dans le noir de l'étable. Marie ne put retenir le geste de ses mains, qui s'écartèrent de ses jupes, et se tendirent en avant. Était-il possible? Ce garçon avait-il donc quitté Kerjan sans dire adieu à personne? Un homme avec lequel elle avait été bonne, toujours, et presque familière quelquefois, parce qu'il était travailleur, et que leurs deux âges s'accordaient! Quel trouble, depuis la veille! Que de pensées qui n'étaient jamais venues, que de regrets soulevés tout à coup du profond de l'être, de ce cœur que nous ne connaissons jamais bien, et qui s'émeut, et qui donne un démenti à tout ce que nous avions dit, à ce que nous disions l'avant-veille! Qu'adviendrait-il de ces jeunes hommes qui, en ce moment, dévalaient ou montaient les sentiers et les routes, vers le chemin de fer qui suit le rivage, au Sud, à l'Ouest, au Nord, chemin de ronde de la tour bretonne? Sans doute, ils affluaient déjà dans les gares et dans les ports. Toute la jeunesse arrachée à la campagne! Qu'adviendrait-il encore de ceux dont on ne savait pas où ils étaient, de lui par exemple, dont Marie Quéverne ne pouvait plus chasser le souvenir, depuis ce roulement de tambour et depuis le glas des cloches, et depuis les mots apportés au galop par les pères, les mères, les valets, les enfans apeurés traversant la campagne : La guerre! la guerre est déclarée!

Elle écouta un instant, puis, sortant de la ferme, tournant à droite, elle passa entre la grange et l'écurie, et prit un chemin d'exploitation que fermait, à trois cents mètres plus loin, une barrière. Elle enjamba l'échalier, et se trouva dans la lande de Kerjan, qui n'était ni très grande, ni très garnie d'ajoncs, de bruyère ou de genêts, âpre bosse de rocher, couverte d'une mince couche de terre, et dont la pente était raide, vers le vallon tout proche. Marie suivit la piste, à travers les touffes distantes du jaguelier, passa le ruisseau en posant le pied sur les pierres émergentes, et remonta l'autre pente. C'était encore Kerjan, l'autre pente; c'était la grande pommeraie, exposée au midi, et à laquelle faisait suite la petite, vergers réputés, où tous les pommiers avaient été choisis par le vieux Lanio, voilà plus de trente ans. Vivement, elle traversa en diagonale la grande pommeraie, et entra, toujours montant, dans une pièce qu'on avait laissée en jachère, et qu'enveloppaient des

haies d'au moins six ans, hautes, épaisses, débordant en buissons. La dernière, tout au Nord et bordant un chemin, était la plus fournie. Les enfans du voisinage y avaient taillé des cachettes, en plein fourré, entre les truisses de chêne et les cépées de châtaigniers. C'est là que se blottit Marie.

Cachée par les branches et les feuilles, elle dominait, d'au moins deux mètres, le chemin creux venu de très loin, variable de largeur, tournant on ne sait pourquoi, parfois très ombragé, parfois en pleine lumière, que suivaient encore, pour se rendre à Fouësnant, les paysans de l'intérieur. Aujourd'hui une rumeur s'élevait entre les talus. Voix des hommes, bruit de pas, hennissement d'un cheval, plainte d'un coffre de voiture secoué par les ornières, ou des trop vieilles roues, dont la ferrure et le bois s'entre-battent à chaque tour.

Marie pouvait voir la pente herbue jusqu'à cent mètres en avant, et, par-dessus l'autre haie du chemin, les toits et les deux sapins de Champdolent. Jamais, depuis les invasions légendaires, quand les guerriers normands menaçaient les Bretons, le chemin n'avait reçu pareil cortège d'hommes et de chevaux qui partaient pour la guerre. Des familles descendaient, entassées dans le char à bancs, un jeune gars conduisait, presque toujours un marin, et les femmes avaient le visage triste. D'autres groupes allaient à pied, et il ne s'écoulait guère de minute que Marie Quéverne ne reconnût et ne nommât tout bas quelqu'un du voisinage. C'était le fermier de Kerguen et celui de Keryon; le fils aîné des Manébily, qui avait mis un brin de géranium sauvage à son chapeau; c'était le domestique d'un autre fermier de la côte, conduisant une jument grise renommée dans le pays pour sa vitesse, et les trois petits de Rosnabat, accompagnant leur frère, et aussi des inconnus, et des files de chevaux menés par des hommes à califourchon sur le cheval de tête, et qui criaient dans le chemin : « Rangez-vous! » Marie regardait tout, le cœur serré, et, quand c'étaient des jeunes hommes qui passaient devant elle, de la main, elle écartait les branches, pour suivre plus longtemps ceux qu'elle ne reverrait peut-être pas. Bientôt, dans le chemin, vers la droite, un homme apparut à son tour, qui fit se retirer d'un demi-pied la jeune femme, car elle avait peur d'être vue par celui-là qui venait. Il n'était plus jeune; il avait bonne mine, dans ce vêtement des dimanches qu'elle connaissait, qu'elle avait raccommodé de ses mains : veste

noire, gilet à plusieurs rangs de velours, décoré, en outre, d'une brochette de boutons de métal blanc, pantalon gris et souliers ferrés. Son visage était tout rasé, sauf à la hauteur de l'oreille, où poussaient de petits favoris. Mêmes joues pleines, même teint clair qu'autrefois : mais les bons yeux d'honnête homme qui ne craint rien, les yeux du père de Pierre Quéverne, avaient pleuré, bien sûr, au départ de Champdolent. Lui, père de sept enfans, dont six vivaient encore, il n'en avait plus aucun avec lui : ni l'abbé Jean, vicaire dans un bourg de Cornouaille, au delà de Quimper, ni la fille aînée mariée en Quimperlé, ni la seconde, mariée en Douarnenez, ni l'autre qui était religieuse chez les sœurs du Saint-Esprit, ni le marin, second maître à bord du *Jauréguiberry*, ni le dernier, celui dont on ne disait plus le nom devant elle, plus jamais.

Le vieux Quéverne marchait à côté de la poulinière blanche, la Buissonne, que tirait à la longe un homme d'une quarantaine d'années, domestique à Champdolent. Il allait, lui aussi, conduire à la ville l'unique bête de son écurie. Peut-être la lui laisserait-on? Elle ne trottait guère et jamais ne galopait. Il la menait quand même où le gouvernement avait dit. Pauvre homme! La vie avait éprouvé son courage : veuf depuis de longues années, demeuré seul après le départ des enfans, dans une closerie dont la terre était maigre et les pommiers souvent gaulés par le vent de mer, patient, dévotieux, peu causant, il continuait le labeur commencé par son père et son grand-père. Même de loin, dans les pardons ou au sortir de l'église, on le reconnaissait, à sa haute taille et à son air de noble ruiné qui ne cède pas. Marie le regardait venir. Elle aussi, elle l'avait quitté. Il arrivait de son pas tranquille et balancé, entre les talus à peine écartés, qui faisaient la coque de navire, sous l'ombre des chênes qui étaient encore les siens. Mais, quand il eut descendu encore, l'espace d'une trentaine de pas, il se trouva dans l'ombre mêlée de soleil des arbres de Kerjan, et il leva les yeux du côté où était Marie. Certes, il ne la vit pas, mais elle avait rencontré la douleur, une fois de plus, et lorsqu'il eut disparu, avec la Buissonne et le valet, derrière les touffes de lande, elle se retira tout à fait et sortit de sa cachette, toute pâle, et si puissamment reprise par le souvenir, qu'elle se dit :

— J'irai revoir Champdolent!

Qui pourrait l'espionner? Quéverne et le valet absens, il ne

pouvait rester, dans la maison du closier, que cette petite Eugénie, une cousine lointaine, qui faisait le ménage, nourrissait les porcs et les poules, et, deux fois le jour, faisait en tricotant, derrière les quatre vaches du domaine, le chemin de l'étable à la pâture et de la pâture à l'étable. Mais la vachère elle-même n'était-elle pas au bourg?

Marie attendit qu'un groupe de marins, — ils étaient trois, et beaux, et jeunes, et ils chantaient, — eût passé devant les touffes de lande qui la cachaient, pauvre perdrix aux yeux clairs, et elle courut jusqu'à la brèche de la haie, sauta dans le chemin pour un moment désert, et marcha droit vers la closerie de Champdolent.

1910, 1911, 1912, les trois années qu'elle avait vécu sous le toit de Champdolent, les deux premières heureuses ou à peu près, l'autre si dure, ses trois années de jeune femme étaient entre elle et la maison des Quéverne, entre elle et la petite écurie bâtie au fond de la cour, entre elle et la longue chaumine, à demi effondrée, qui fermait la cour à droite, grange pour le fourrage, étable pour les bêtes, logement pour le froment et pour le métivier; elles accouraient au-devant de la Bretonne, qui venait droit vers la ferme, les mains dans les poches de son tablier, rapide parce qu'elle était audacieuse de nature, les traits tendus par l'émotion, le regard fixe et un peu étrange, et ses deux bandeaux tout dorés sous la coiffe de mousseline; elles lui disaient : « Te souviens-tu de la douceur de la première année? te souviens-tu de la famille pauvre et heureuse que vous formiez, le vieux père, toi, ton mari, et la servante Eugénie qui sortait du bourg de Pleuven? Te souviens-tu de la naissance de Jeanne-Marie? Des disputes qui ne tardèrent point, des réconciliations, des menaces, des retours de l'homme qui avait bu? Te souviens-tu ensuite des nuits d'attente, des larmes, et de cette honte qui ne s'effacera pas?... »

Oh! oui, elle se souvenait de tout; elle se commandait à elle-même d'avancer, et on ne voyait dans son allure aucune hésitation; elle allait droit, sur ses fines jambes hautes, vers la maison de sa joie ancienne et de sa douleur. Derrière elle, des groupes de fermiers et de fermières à pied, des chars à bancs, des chevaux tenus par le licol et qui hennissaient au premier vent de mer, continuaient de descendre vers Fouësnant; elle ne se détournait pas. Elle avait quitté, d'ailleurs, le chemin com-

mun; elle avait pris celui qu'on pourrait nommer le chemin de Champdolent, et qui va droit à la closerie, et tourne aussitôt, parmi les très vieux arbres, vers des fonds de pays où les hommes ne passent guère, s'ils n'ont affaire au vieux Quéverne. Elle se disait, voyant cette maison tout près, qu'elle n'avait jamais voulu revoir depuis les jours de sa grande honte et de sa grande peine : « Qu'est-ce que je fais ici? Et que diraient les femmes du bourg, si elles savaient que je monte à Champdolent? Elles ne manqueraient pas de prétendre que j'ai du regret. Non, je n'en ai pas! Je n'ai que de la peine... Après tout, n'est-il pas naturel qu'on veuille visiter un endroit où on a passé trois ans de sa jeunesse?... C'était mieux tenu du temps que j'étais là... Le jardin est plein d'herbe, à présent. Comment mon beau-père laisse-t-il un char à bancs dans la cour, exposé à la pluie? La provision de bois est bien mal empilée sous la grange? De mon temps, je n'aurais pas souffert cela!... Ce que c'est pauvre, partout, quand il n'y a plus de maîtresse! »

Marie s'était arrêtée près d'une grosse haie qui est à l'entrée de la cour de Champdolent, et où il y avait, chaque année, autrefois, un nid de merles terriers. Elle ne songeait guère à cela, en s'appuyant contre les épines, le cœur battant, inquiète à cause de cette fille de ferme qui pouvait traverser la cour, et reconnaître l'ancienne maîtresse, la femme de Pierre Quéverne. Mais la crainte n'était pas la plus forte.

Pourquoi restiez-vous là, Marie? Pourquoi regardiez-vous la maison avec ces yeux durs qu'il connaissait, lui, le mari lointain, et qui lui firent tant de mal? Vous jetiez un regard sur le puits, près duquel est la selle à laver, toujours mouillée, comme au temps où vous frappiez le linge avec le battoir; un moment après sur les deux grands sapins qui ont poussé côte à côte, mêlant leurs branches, au bout du jardin clos de petits murs, et vous pensiez aux marins qui aperçoivent, jusque des îles de l'archipel de Cornouaille, les deux pointes toujours vertes et presque toujours tremblantes des sapins de Champdolent. Mais vous reveniez à la maison, tout de suite, et vos yeux se posaient sur les arbustes qui dépassent un peu le mur du jardin; sur les fenêtres closes; sur le loquet de la porte que vous abaissiez d'un coup de pouce dominateur, dix fois le jour, en entrant chez vous; sur le bord du toit bien taillé, épais d'un bout à l'autre comme le pied d'une javelle, et d'où tombe,

dans les jours d'orage, une eau divisée en mille gouttes par les tuyaux de la paille. Pourquoi maintenant quittez-vous l'abri de la haie, au risque d'être découverte? Pourquoi vous approchez-vous de la barrière à claire-voie du jardin? Le passé est le grand maître, voyez-vous. On peut le maudire, on revient à lui. Cela déchire le cœur d'avoir été heureuse, même un jour. Là vous avez été la nouvelle mariée, puis la nouvelle mère, et toute cette pauvre closerie vous a obéi par amour ou par amitié, Marie, et pendant des mois, bien des mois : votre Pierre, et le vieux Quéverne, et le métivier qu'on louait au commencement de mai, avant de l'engager à l'année, et la servante, et tout ce qui vivait à Champdolent, jusqu'au chien Taro, qui portait le nom d'un écueil.

Marie ouvre la barrière, prenant bien garde de ne pas faire crier le pivot qui tourne dans deux colliers d'osier tordu. Quel abandon, en effet! Entre les murs bas, dans l'aire qui fait clairière au milieu du jardin, on n'aurait pas trouvé, autrefois, des plaques de mousse et d'herbe. Le long de la maison, il y a encore deux touffes d'aster violet, qu'on appelle la misère, mais tout le reste a péri; personne n'a pensé à donner vingt coups de bêche ni à semer un paquet de graines comme faisait Marie. Ce que c'est, quand le bonheur est parti! Marie a vu cela et bien d'autres choses, sans même l'avoir voulu, parce qu'elle est encore la maîtresse, qu'elle a en elle l'âme absente du domaine : elle considère longuement ces murs, cette porte encadrée de pierres de granit, ces fenêtres basses. La première fenêtre est celle de la chambre que Marie habitait. Alors Marie s'est penchée, elle a mis ses mains aux deux côtés de son visage, pour mieux voir à travers les vitres, et appuyé son visage contre le verre.

Cette chambre, la plus belle de Champdolent, c'était celle de ses noces, et ce lit, dans l'angle, en face de la fenêtre, celui où elle avait dormi avec Pierre Quéverne, où elle l'avait attendu, souvent, l'été, quand la flottille des bateaux revenait du large, et que la maison, toute tremblante du vent qui avait poussé les voiles et courbé les deux sapins guetteurs, entendait la voix de l'homme : « Ouvrez, Marie, c'est moi! » Marie avait voulu le revoir, et voilà pourquoi elle était là, le front touchant les vitres. Elle avait voulu savoir si le père ou la servante couchait à présent entre ces montans de noyer ciré, que Jean

Quéverne avait achetés pour sa belle bru, comme il disait. Eh bien! non. Les quatre chaises paillées, rangées le long du lit, indiquaient déjà que la chambre était inhabitée. Mais elle découvrit un autre signe. Le cœur de la jeune femme battit dans sa poitrine; elle y porta la main : la grande courtepointe de coton rouge, bien tirée, couvrait tout le lit, et, du côté du mur, elle se relevait un peu, et dessinait vaguement la forme de deux oreillers, le sien, et l'autre. Depuis plus de vingt mois, ils attendaient, eux aussi. La terre battue était nette; la cheminée n'avait plus ni tisons ni cendre. Le rameau de buis, à la place habituelle, n'ayant point été renouvelé, pendait encore, jauni par le temps. Chambre close, qu'on balayait de temps à autre, où les choses demeuraient en ordre, et prêtes, comme s'il y avait eu encore une espérance.

Quand Marie se retira, lentement, elle aperçut, dans la vitre, son visage aussi blanc que sa coiffe, et ses yeux cernés d'une grande ombre que le passé avait mise là, tout à coup, et pour un seul regard qu'elle avait jeté sur lui. Alors, vite détournée, elle sortit de l'aire, ferma la barrière à claire-voie, et, par les champs, elle se sauva jusqu'à la ferme de Kerjan.

Il fallut préparer la soupe pour la mère, pour la servante, pour Jeanne-Marie, pour Quinquis. Elle ne mangea pas. La mère, la voyant si troublée, crut que c'était du remords d'avoir manqué la messe. Elle connaissait l'humeur orgueilleuse de sa fille. Elle ne demanda point : « Qu'avez-vous, ma petite Marie? » Elle dit seulement, seule à parler pendant le repas, des mots tels que la ferme n'en avait jamais entendu, même en 1870 : « Tous les hommes partent... Les marins aujourd'hui, d'autres demain... Ils chantent et ils pleurent... Les deux fils de la veuve Le Baradec, les trois des Guernez sont déjà en route pour se rendre à Concarneau. Je les ai vus. Ils regardaient les femmes, les filles, les maisons, les arbres, comme pour les photographier. Plus de trois cents personnes les entouraient, et marchaient du même pas. Moi, je n'ai pu rester. Ça me faisait trop de mal. Votre petite Jeanne-Marie ne voulait pas revenir, elle, ne comprenant pas. Et les plus beaux chevaux de chez nous passaient. Ma fille, en vérité, c'est toute la jeunesse de Fouësnant qui s'en va... Ils n'ont rien oublié, pas un homme, pas une bête, et les petits comme les grands vont connaître la guerre... »

Elle ne s'apercevait pas, parlant ainsi, que Marie ne mangeait point, et qu'elle souffrait. La mère parlait comme si Marie avait été veuve. Et Marie songeait, malgré tout, à celui qui était vivant.

Elle travailla, tout l'après-midi, dans les étables et dans l'écurie, avec ce sournois de petit valet, qui la voyait troublée, et qui aurait là une nouvelle à raconter, à la prochaine occasion. « Figurez-vous : Marie Quéverne, qui ne prononce jamais le nom de son mari, elle l'a tout de même dans le cœur. J'ai mené boire les vaches et les taures avec elle ; j'ai refait la litière et aussi celle des chevaux, même celle de la Jolie qui ne rentrera plus ; j'ai mis des brassées de trèfle dans les râteliers de l'étable : la pauvre petite femme, elle est trop fière pour rien dire, surtout à un garçon comme moi, qu'elle prend pour un gamin ; mais je vous jure qu'elle n'était pas gaie ! De toute la journée, je n'ai pas entendu le son de sa voix. »

Vers le soir, Kerdudal reparut. Il était ivre, quand il se planta au milieu de la cour, les bras croisés, face à la maison. Les trois femmes le regardaient à travers les vitres. Le jour mourant et un peu de lune rousse et montante l'éclairaient. Il se tenait à côté du puits, en avant des meules de paille qui étaient blondes dans la brume. Et il fléchissait le torse, à droite et à gauche, à cause de l'ivresse. Il levait son chapeau, rubans flottant au vent de nuit, et il criait : « La guerre, la guerre, la guerre ! Je vous annonce la guerre, femmes, et toi le biquart endormi, et toi Le Treff qui dois être sur les chemins, c'est la guerre ! » Puis, s'imaginant qu'il était un héraut d'armes, ou un garde champêtre, frappant ses cuisses avec ses poings comme s'il avait battu le tambour, il se redressait, et, un par un, il appelait les champs de la terre de Kerjan : « La Grande Pièce, tu m'entends, n'est-ce pas ? C'est la guerre ! Et toi la Lande penchée, et toi la Grande Pommeraie, et toi le Champ du roc, et toi la Pièce longue, et toi la Pièce en vue de la mer, entendez tous : c'est la guerre ! Kerdudal va devenir soldat ! »

Il se tut un moment, et, ayant vu que la porte de l'écurie s'était ouverte et tournait au vent, il voulut aller la fermer ; mais il fut obligé de s'appuyer à l'angle du mur de la vieille grange, qui est là, près des meules de paille, à l'entrée de l'aire. La pensée de la bête de labour, que la conscription avait prise à Kerjan, lui revint dans l'esprit : « Vous ne la vendrez

pas son prix, la jument, veuve Lanio! Elle est plus belle que l'argent qui vous sera donné. C'est moi qu'on aurait dû envoyer à Quimper, et, vrai, si je ne devais pas être soldat demain, jamais personne, pas même Le Treff, n'aurait été la conduire à la ville! Elle me suivait comme une levrette. A présent, ils l'ont embarquée dans un wagon de bois. Elle tape des coups de pied dans les planches. Ohé! les agens de la Compagnie, regardez-la! Elle passe sa tête de grande vipère entre les barreaux de la fenêtre du wagon. Vous demandez : « Quelle est cette jument, qui a du feu jaune dans les yeux? Comme elle a les dents blanches et les naseaux pourprés! » C'est la Jolie, messieurs et dames, celle de Kerjan, la bête nourrie de la meilleure avoine de Fouësnant, et qui mangeait, sous les pommiers, des pommes jaunes et des pommes rouges; celle qui menait aux foires Mme Quéverne. Regardez-la! Vous ne la verrez plus! Elle va se battre comme moi. Comme Jacques-Jérôme Kerdudal, je vous le dis : la guerre! la guerre! »

Les femmes, derrière la fenêtre, ayant soufflé la lampe, redoutaient d'ouvrir la porte à cet ivrogne, qu'un ordre, un reproche, un mouvement, pouvait mettre en colère. Il était terrible, quand l'eau-de-vie lui brûlait les veines. Marie dit alors :

— Laissez-moi : je vais le faire coucher dans la grange. J'ai commandement sur lui.

— Vous allez y aller! dit la servante.

— Vous n'avez pas peur? demanda la mère.

Sans répondre, Marie alla vers la porte, qu'elle ouvrit.

Kerdudal la vit descendre les deux marches, et il s'arrêta de crier, et il eut l'air accablé d'un homme pris en faute. Elle s'avançait, menue, et, comme elle faisait toujours, le regard devant elle, n'ayant point peur des hommes et sachant leur parler. Elle avait projeté de le prendre à l'écart, ce soir-là même, et de lui dire : « Kerdudal, là où vous allez, peut-être vous entendrez parler de mon mari. Peut-être le verrez-vous. Vous serez peut-être dans les mêmes batailles : si vous apprenez quelque chose, vous me ferez plaisir en l'écrivant. » Sûrement, elle aurait ajouté autre chose, elle aurait dit : « Ce n'est pas que je tienne à lui, vous comprenez, après ce qui s'est passé. Mais enfin, je ne veux pas être la seule ici qui ne reçoive jamais de lettre, jamais de personne, et qui ne sache pas où est *le sien.* » Mais l'homme n'était point en état de comprendre. Il fallait le

renvoyer de la cour, il fallait empêcher qu'il ne s'emportât, et le faire obéir au son des mots, comme une bête. Elle s'arrêta tout près, et, tandis qu'il se reculait, de l'autre côté du puits, elle lui dit, d'une voix très douce : « Ce soir, vous vous coucherez dans la paille de la grange, Kerdudal, et, demain matin, quand vous serez éveillé, vous viendrez me dire adieu. »

Il obéit aussitôt. Elle le vit ouvrir la porte de la grange et la refermer. Alors le calme de la nuit enveloppa la ferme de Kerjan. Et Marie revint vers la maison. Mais, avant de rentrer, elle se tint un moment sur le seuil, et elle écouta, pour savoir quelle était, dans un si grand événement, la voix de la campagne et de la mer. Que disaient-elles? Elle ne perçut que les bruits accoutumés des soirs les plus tranquilles. Le vent était tombé; les cloches ne sonnaient plus; à peine un bourdonnement très doux, comme celui qui ne meurt point dans les grands coquillages, venait des anses prochaines et des rochers de la côte. Après un moment, un homme chanta dans ce silence, buveur attardé sans doute, du côté des landes de Champdolent. Le bruit d'un automobile se leva, gronda sur la route du bourg, et presque aussitôt s'étouffa entre les maisons ou les talus boisés, et ce fut l'absolu silence, sauf toujours le murmure très léger qui s'élevait de la mer.

Marie regarda autour d'elle, dans la nuit, le faîte arrondi des chênes, bien au delà de l'aire. Elle enviait celles que l'annonce de la guerre rendait inquiètes pour leur amour, dans les villages, les fermes, les maisons louées aux étrangers; elle enviait celles qui pleuraient ce soir parce qu'elles avaient un bien à perdre. Demain donc, le second valet, Kerdudal, rejoindrait, avec plusieurs autres du pays, le dépôt de l'infanterie de marine. Elle allait rester avec la mère Lanio et une enfant de trois ans et demi, n'ayant aucune place dans une autre âme humaine, sans lettres à écrire ou à recevoir; plus pauvre en vérité que celles qui, à présent, se désespéraient. Elle était seule, quand toutes les affections, même les fanées, même les défendues, se sentant menacées de mourir, s'exaspéraient, et criaient, et appelaient au secours. Marie Quéverne serait étrangère à tout et à tous; elle ne saurait pas même où combattrait, où tomberait peut-être le mari qu'elle n'aimait plus, et, s'il revenait avec plusieurs autres, ce ne serait point chez elle.

Dans la maison, elle entendit la mère qui trottinait, remet-

tant les chaises et les bancs en place, comme cela se faisait chaque soir à Kerjan. Elle rentra. Les heures de la nuit passèrent l'une après l'autre sur la campagne. Au petit jour, Marie se leva.

Marie se leva et elle regarda, par la fenêtre de sa chambre, si la grange était ouverte. Mais non. Elle écouta, étonnée, traversa la cour, et ouvrit la porte. Kerdudal était déjà parti, et elle ne vit que le trou dans la paille où il avait dormi.

— Que cherchez-vous après le valet? Je l'ai entendu marcher voilà plus d'un quart d'heure.

Alors Marie revint en hâte à la maison. Elle s'habilla comme pour la messe, mais plus vite, elle dit à la mère :

— Habillez Jeanne-Marie quand elle s'éveillera. Moi, il faut que je coure à Fouësnant. Je veux revoir Kerdudal. Tant pis, si je rencontre l'autre!

La mère leva les épaules, mais elle était habituée à obéir, et elle ne s'opposait aux volontés de sa fille que s'il s'agissait des dépenses de la ferme.

Cette fois, Marie ne perdit point de temps et coupa au plus court. En quelques minutes, courant presque, en effet, elle eut gagné la châtaigneraie du manoir de Landébec, tourna par les bois de pins qui sont en arrière, passa près des grandes fermes, pareilles à un village et qui dépendent du domaine, et, bientôt après, déboucha sur la route du bourg, tout près des dernières maisons.

En chemin, elle n'avait rencontré personne. C'est que tout le monde était dans le village : toutes les fermes, toutes les closeries, les moindres chaumières perdues dans la campagne étaient accourues pour l'adieu. La veille, c'étaient les marins qui étaient partis, et, à présent, c'était le tour des coloniaux. La cloche de l'église sonnait la messe de six heures. Il y avait des groupes devant toutes les portes de toutes les maisons, parce que toutes les maisons avaient au moins un homme qui allait partir, et, de l'un à l'autre, comme on le voit faire, au moment où les processions vont passer, des femmes, des enfans, des anciens allaient et venaient. La plupart avaient plusieurs adieux à faire, plusieurs mains à serrer, plusieurs jeunes fronts à embrasser. Toute la longue rue de Fouësnant était peuplée d'une foule ardente, vivante. Les plus pieux étaient entrés dans l'église, et priaient, mais une seule âme animait tout ce pauvre

peuple, une seule pensée commandait les mouvemens, les allers, les retours, les regards, les étreintes, les mots : « Voici les dernières minutes où nous serons ensemble. » On tâchait d'être brave, mais à mesure que les minutes s'écoulaient, le courage de plusieurs de ces jeunes femmes, de ces mères ou de ces jeunes filles, fléchissait, et on voyait pleurer des yeux qui jusque là s'étaient efforcés de rire. Et les yeux les plus tristes n'étaient pas toujours ceux où l'on voyait des larmes.

Tout à coup, en haut du bourg, on entendit un roulement de tambour et un grand bruit de paroles; quelques cris mêlés y répondirent; puis on vit un homme, un officier en tenue, autour duquel on ne sait d'où, de droite, de gauche, de partout, des hommes s'étaient groupés. Un drapeau flottait derrière lui, tenu très haut.

— Qui est-ce?

— Le capitaine.

— Il était en retraite! Il avait une jolie maison.

— C'est son goût de partir.

— C'est son devoir.

— Oui, tu vois bien : il reprend du service; il ne peut pas rester en arrière. La guerre l'appelle!

Déjà, entre les maisons, le cortège descendait, deux clairons sonnaient, un tambour battait; l'officier, prenant la tête du petit bataillon, descendait la rue du bourg, et, à mesure qu'il passait, tous les hommes convoqués à Quimper se joignaient à la troupe, et la grossissaient. C'était, à chaque pas, des adieux rapides, des sanglots, puis des gestes comme on en fait à ceux qui s'éloignent à bord des bateaux; des filles agitaient leur mouchoir, comme elles l'avaient vu faire à des dames sur les jetées des ports.

Quand la troupe avait passé, presque toujours les pères restaient près de la porte, les mères et les femmes rentraient dans la maison. Mais les jeunes filles et les tout jeunes hommes qui n'étaient point en âge de partir, et les enfans, descendaient avec le cortège et faisaient, aux deux côtés, une foule bruyante, tendant les mains vers les soldats et les appelant. On entendait : « Au revoir, mon Jean, au revoir, mon Pierre. Envoyez-nous une carte postale quand vous serez à la frontière. Regardez là-bas, à la fenêtre : c'est Jeanne qui s'est mise là, exprès pour vous. Regardez à présent à votre droite. » Et ils passaient,

le tambour battant toujours : « En avant, en avant! » Et à mesure que le cortège avançait, devant chaque logis, il y avait des remous comme au long des rochers. Toutes les familles groupées là s'agitaient et se mêlaient, autour de quelques hommes immobiles, des anciens, qui regardaient venir l'officier, et qui ne voulaient pas se laisser gagner par l'émotion. Les jeunes, ceux de l'active, ceux de la réserve, tous ceux qui allaient quitter le pays, faisaient déjà figure de soldats.

Vers le milieu du bourg, sur la gauche, il y avait un rassemblement plus considérable qu'ailleurs, autour de cinq beaux jeunes hommes, les cinq fils des Hascouët, qui sont de gros fermiers au Nord de la commune. Tous les cinq, ils entouraient le père, assis sur une chaise, et qui faisait semblant de fumer sa pipe. Des femmes, des parens, des enfans remuaient sur les bords du groupe; lui, l'aïeul, il avait la tête penchée. Il regardait de côté l'officier, et le drapeau, et les sonneurs de clairon, et le bataillon qui s'augmentait, et toute la foule en marche; il ne bougeait point : mais, quand il a vu arriver devant lui le capitaine, il s'est levé, il a fait le salut militaire avec la main qui tenait la pipe, et, regardant l'officier, il a prononcé des mots inusités et le dernier commandement paternel : « Assez causé, mes gars! C'est votre tour! Allez! Vive la France! » Et les cinq beaux jeunes hommes l'ont quitté. Il y avait, en avant, arrivant en face de la troupe, un cheval rouge de la ferme du Rouhre qui essaya de passer à droite, à gauche, puis, effrayé du bruit et de la foule, tourna bride enlevant son cavalier, et repartit au galop dans la direction de Quimper. Il y avait là aussi, un peu plus loin que les cinq grands gars des Hascouët, et dans la maison d'un boulanger, une jeune femme, plus triste encore que les autres, et qui ne faisait aucun signe à personne; deux servantes de la maison se tenaient accoudées sur l'appui de la fenêtre, mais elle, un peu en retraite, et, droite entre les deux, cherchait quelqu'un parmi ceux qui passaient. Elle le reconnut, elle s'avança un peu entre les servantes, et, de sa voix claire qu'on entendait si bien quand elle hélait les hommes et les femmes répandus dans les champs, à l'heure de midi, elle appela :

— Kerdudal?

Le grand valet de Kerjan sortit aussitôt des rangs, et vint devant la fenêtre, en portant la main à son chapeau. Il n'était

plus ivre, il ne pleurait pas. Il avait un visage grave, et on voyait déjà que, demain, ce serait tout à fait un homme de guerre.

— Que me voulez-vous ? dit-il.

Elle se pencha. Les servantes se retirèrent un peu à leur tour. Très bas, Marie Quéverne continua :

— Kerdudal, si vous le rencontrez à la guerre, écrivez-moi quelque chose de lui ?

Il fit un signe de tête. Il lui serra la main, dans un geste bref, et dit :

— Y a pas grand'chance, mais si ça se trouve, je le ferai tout de même.

Et il rejoignit la troupe, qui avait déjà pris de l'avance. Alors, de toutes les fenêtres, de toutes les portes, ceux qui restaient, de plus en plus nombreux, regardèrent ceux qui s'en allaient. Le son du tambour diminua, la rumeur de la foule se perdit entre les dernières maisons et, bientôt, parmi les arbres de la route. Presque toute la jeunesse de Fouësnant était partie, et il fallait continuer de vivre.

II. — TOUT LE PASSÉ

Elle s'était mariée à vingt ans, le 23 mars 1910, malgré le père, ce grand et sombre Yves Lanio, planteur des deux pommeraies de Kerjan, homme à qui tout avait réussi, le commerce de l'avoine, l'élevage des chevaux, la fabrication du cidre, avant toute chose l'habitude de grogner en affaires quand les autres rusaient, et qui n'entendait point que sa fille épousât un fils de closier, un pauvre, dont on ne pouvait dire même qu'il fût tout paysan. Sa fille était un morceau de son bien. Il comptait grandir encore et s'enrichir par elle.

Courtisée, plaisante à regarder, renommée, même à Fouësnant, pour la souplesse de sa taille et pour son cou mince et fier, que dégageait l'ample col de mousseline tuyauté à la paille, Marie Lanio, un jour qu'elle remuait à la pelle les tas de froment, d'avoine, de blé noir, d'orge, toujours tenus si propres et bien relevés dans le grenier de Kerjan, avait déclaré à son père, venu pour inspecter l'ouvrage : « Autant vous le dire aujourd'hui que demain, mon père, je me suis promise. — A qui ? — J'épouserai Pierre Quéverne, et pas d'autre. » Le père avait

regardé cette fille décidée, appuyée sur le manche de la pelle de bois, au bord du tas de froment, et il était devenu si rouge, lui tout sec de visage et couleur de granit, qu'on put croire un moment qu'il allait être frappé de congestion. Cependant, peu de mois après, il céda. Et il en mourut.

Il céda parce qu'il était aux ordres de sa femme, qui était elle-même aux ordres de sa fille.

Pierre Quéverne, quatrième fils et septième enfant du closier de Champdolent, celui qui habitait dans les terres, un peu plus haut que Kerjan, là où se lèvent deux grands sapins que les marins aperçoivent du large, était bien un pauvre, en effet, et seulement une moitié de paysan. Ils sont nombreux, sur les côtes de Bretagne, les hommes au double métier : laboureurs et semeurs en extrême automne, semeurs encore au premier printemps, sédentaires et terriens pendant les mauvais mois; puis, tout à coup, vagabonds, enrôlés pour le printemps et l'été par les patrons de pêche, ratissant les basses avec le chalut, ou courant à la poursuite des bancs de sardines, de maquereaux ou de thons. Deux jours, trois jours, cinq jours, tantôt plus, tantôt moins, ils restent au large, rentrant le samedi si le poisson et le temps le permettent, repartant au flot du lundi, deux heures avant que la mer ne soit pleine. Pierre Quéverne était de ceux-là. La mer lui avait pris le cœur, bien avant qu'il ne courtisât la fille des Lanio de Kerjan.

Le closier de Champdolent n'avait point vu sans peine ce garçon actif et solide se donner à la pêche, quand la terre eût demandé toute la force et tout le temps des habitans de la closerie. Mais il pouvait alors, à toute rigueur, se passer pour la moisson de l'aide de son dernier fils. Il avait celle d'un autre fils plus âgé, à présent embarqué sur la flotte, et de deux filles : Josèphe, un peu faible de jambes, mais douce de visage, maintenant mariée en Douarnenez, et Julie, la plus bretonne de toutes, grave un peu, silencieuse, ardente au fond de l'âme, et qui devait, à la Toussaint suivante, entrer au noviciat des sœurs du Saint-Esprit. Le pauvre n'avait guère d'ailleurs à s'opposer aux vouloirs de son Pierre. Pourquoi l'eût-il fait? N'était-ce point une belle chance, comme on le disait partout, qu'un enfant de la closerie épousât l'héritière de la grande ferme de Kerjan? Il commanda donc pour les filles un tablier de soie, pour lui-même et pour Pierre un complet galonné de velours,

ce qui l'empêcha, cette année-là, de payer sa propriétaire, et la noce eut lieu, partie dans une auberge de Fouësnant et partie à la ferme.

Elle dura deux jours. Toute la parenté des deux côtés y fut conviée, jusqu'à des cousins si éloignés que, depuis leur enfance, à peine se souvenaient-ils d'avoir entendu prononcer le nom des Lanio ou celui des Quéverne. Mais, invités par un petit billet écrit de la main d'une fille instruite, — Marie chez les Lanio, Julie chez les Quéverne, — ils vinrent, flattés, apportant pour écot une motte de beurre fin. Ils vinrent des profondes terres qui s'étendent et reçoivent la pluie d'hiver et le soleil de la côte entre Rosporden et la forêt de Coatlac'h; de Combrit; des pentes méridionales de la Montagne Noire, — où les hommes avaient les cheveux longs; — ils vinrent de Douarnenez, — où les jeunes filles avaient des bijoux comme des femmes; — ils vinrent même des collines qui contraignent les eaux de la rade de Brest, et des champs de primeurs de Roscoff. L'abbé Quéverne, vicaire en Quimperlé, célébra la messe. Les cloches sonnèrent comme aux plus grandes fêtes. Les garçons de la noce tirèrent plus de coups de fusil qu'on n'en peut entendre un jour d'ouverture. Après la messe, et tandis que les mariés, agenouillés sur les tombes, dans le petit cimetière qui entoure l'église, priaient pour les ancêtres, on vit arriver au milieu du village et commencer à jouer, sur la route, devant la porte même, trois joueurs de biniou, parmi lesquels était Bodivit, le meilleur sonneur de toute la Cornouaille. On dansa dans la salle de l'auberge, et, le soir même, dans l'aire bien balayée de la ferme de Kerjan. Les joueurs de biniou, auxquels trois joueurs de bombarde donnaient la réplique, firent danser la gavotte et la valse que là-bas on appelle « le bal. »

Après deux jours, par les chemins verts où tout à l'heure descendaient les conscrits de la grande guerre et les petits chevaux bretons, la mariée monta à Champdolent. Puis, toute la rumeur qui s'était faite autour de ce mariage s'apaisa peu à peu, et il n'y eut qu'un jeune ménage de plus, travaillant la terre, et ne paraissant guère dans la rue de Fouësnant que le dimanche matin, à l'heure de l'office.

Comment ce Pierre Quéverne avait-il pris le cœur de la fille des Lanio de Kerjan? Parce qu'il l'eût enlevée, si on ne la lui avait donnée; parce qu'il l'aimait à la folie et qu'il était de

ceux auxquels on ne résiste guère : un homme, en vérité, né pour le commandement, et qui fait sa troupe et sa suite de tous ceux qu'il rencontre. Ceux qui ne le voyaient qu'une fois, un jour de belle humeur, pouvaient dire de lui : « Quel amusant garçon! » mais ceux qui le connaissaient bien disaient : « Quel diable d'homme! » Il était de moyenne taille et plutôt petit, mince et très musclé; les paris lui plaisaient, et toutes les aventures, et toutes les histoires. Il avait des yeux bruns animés d'une vibration continuelle, un nez solide aux ailes sèches et fortement arquées, deux pinceaux de poils roussâtres au-dessus des lèvres, et le teint briqueté d'un vieux patron de barque. Inégal d'humeur, s'emportant pour un mot, s'apaisant pour un autre, il avait des momens de colère redoutable qu'il savait à merveille se faire pardonner. Câlin avec ses sœurs ou sa femme, plaisant et serviable avec les hommes, on ne le voyait jamais embarrassé. Il avait la réputation d'un homme adroit à toutes choses et sans peur aucune. A la closerie ou dans les fermes voisines, qu'il s'agît de dégager une charrette embourbée, — et Dieu sait si les chemins avaient des ornières en hiver, — ou de couper les hautes branches des ormes, de réparer le toit de chaume entaillé par la tempête, ou d'atteler une jeune bête difficile, tout de suite on appelait Pierre. Et de même, quand la mer était dure, le courant presque aussi rapide que le vent, l'entrée du port cachée par la brume, les hommes d'un bateau étaient tranquilles s'ils savaient que la barre était tenue par Pierre Quéverne. Une photographie le représentait à côté de son père, de son frère l'abbé et de son frère le marin : il était d'une tête moins grand que les autres, mais aucun d'eux n'aurait pu lutter avec lui.

Au fond de cette âme passionnée, vivait le sentiment de l'honneur, une intelligence prompte à distinguer le bien et le mal, une foi peu instruite, mais aimée, ferme et portée au sacrifice : tout un trésor hérité des vieux pères et des vieilles mères de Bretagne. Il ne parlait guère de ces choses; il les entendait, ce qui vaut mieux, et il était plus dévot que sa femme.

Marie n'appartenait point à une famille aussi saine; elle n'avait point reçu les mêmes leçons. Ni l'intelligence, ni le cœur ne lui manquaient, ni l'esprit d'ordre, ni le jugement en affaires, ni le désir d'être considérée, qui ne va pas sans conséquences heureuses. Mais on ne l'avait pas élevée. Elle ignorait

la contrainte, la règle, la raison de vivre et le bonheur des autres. Elle s'aimait elle-même au-dessus de tout, et cela gâtait ce qu'il y avait de bon en elle. Dans le bourg de Fouësnant, dans les fermes, on ne pouvait dire qu'elle eût eu des amies; elle avait eu des adulatrices, des compagnes maintenant mariées pour la plupart, établies loin d'elle ou près d'elle, enfermées dans les devoirs nouveaux et devenues comme étrangères, mais qui n'avaient cessé, au temps où grandissait Marie, de lui répéter, chaque dimanche : « Oh! la jolie coiffe que vous avez, Marie! Les jolis cheveux blonds! Comment faites-vous, pour les si bien relever en casque? La jolie croix d'or! Et quelle jolie fille vous êtes! » Elles la flattaient pour être vues dans son intimité, pour sortir de l'église avec elle, bras dessus, bras dessous, trois ou quatre ensemble, fraîches, bien nippées, ornées de leurs ailes blanches et des rubans qui virent au vent, saluées, à toutes les portes, par un sourire où il y avait au moins un remerciement d'être aussi jeunes et d'être du pays. Cependant, elle n'était pas jolie. C'était trop dire. Elle avait une taille élancée et souple, dont elle était très fière, une grâce prenante, un cou blanc et très fin, que le col échancré dégageait à merveille, des traits petits, une physionomie mobile, nullement dressée, où se lisaient tous les mouvemens d'une âme orgueilleuse toujours et rieuse volontiers : mais les yeux verts n'étaient pas réguliers. Transparens, cela est vrai, et vifs, et habiles à ensorceler ceux ou celles qu'elle avait choisis, ils étaient un peu trop rapprochés, ce qui fait qu'elle biglait légèrement, et qu'on pouvait se demander, la regardant, avec lequel de ses deux yeux on se trouvait en conversation.

Dès le mois d'avril, Pierre s'embarquait, un peu pour gagner de l'argent, mais surtout parce que le changement lui plaisait. Sardinier, thonnier, chalutier selon les saisons, il faisait tous les métiers de la mer. Tous les bateaux lui plaisaient, pourvu qu'ils fussent bien commandés et bien voilés. On partait de Concarneau ou du port de Benodet, ou de l'anse de la Forêt, et, tantôt à l'Ouest, tantôt vers le Sud, avec la flottille peu à peu égaillée, on jetait le chalut sur les fonds de sable, ou les filets de surface pour prendre la sardine, ou les lignes amorcées avec des barbes d'épis de maïs que les thons suivent et happent à la course. On ne savait pas le matin où l'on coucherait le soir. Souvent, c'était en mer, sous les voiles abattues; souvent aussi

dans les ports ou les petits abris de côte qu'on tâchait de regagner. On prenait un repos de quelques heures à Douarnenez, au Pouldu, dans le petit port de l'île d'Yeu, entouré de sécheries de poissons, à Croix-de-Vie, aux Sables-d'Olonne ou entre les écueils de l'archipel des Glenans, que visitent toutes les nuits tant de barques en marche, où le bruit profond de la mer sur les roches ne se tait en aucune saison, et où il y a tant de cailloux, tant de courans, tant de mauvaises passes et tant de poissons de roches, que les pêcheurs disent entre eux : « Qui connaît les Glenans connaît toute la mer. » A Croix-de-Vie, on s'arrêtait souvent, sans entrer dans le port, à l'abri de la Roche de Pilours. On était là dix, vingt, trente bateaux de pêche, assemblés pour un peu de temps, pour moins de temps que la nuit ne durait; les deux bateaux extrêmes, le plus en dehors et le plus en dedans, allumaient un petit feu, et tout dormait, et Pierre aimait particulièrement cette escale de pêche, quand il pouvait descendre à terre, à cause d'une vieille mère en jupes courtes et chaussée de socques de bois, une poissonnière enrichie, vaguement sa cousine, qui le recevait, lui donnait de l'eau-de-vie, et riait à tout ce qu'il disait. Il ne s'entendait pas toujours avec les hommes de la marine, et ce n'est pas pour surprendre. Autant d'espèces de bateaux, autant d'espèces de pêcheurs. Et il y en avait, sur la mer d'été, des barques qui ne se ressemblent point! Des grands thonniers pontés, capables d'aller chasser le germon jusqu'au golfe de Gascogne, des barques gréées en sloop, d'autres à deux mâts égaux comme ceux de Concarneau, des barques carrées à l'arrière et d'autres arrondies, et d'autres encore effilées aux deux bouts comme ces solides synagos de la rivière de Vannes, taillés pour naviguer dans les courans, et d'autres toutes frêles, comme ces forbans de la rivière d'Auray, qu'on peut mener à la godille. La forme et la couleur des voiles ne différaient pas moins. Quant à l'humeur des équipages, elle variait avec celle du temps, avec le succès de la pêche, et selon l'origine des hommes, Bretons de Cornouaille, Bretons du Vannetais, gens de la Loire, gens des côtes de Vendée, gens des îles.

Donc, on n'était pas toujours d'accord entre pêcheurs venus de villages différens, et souvent rivaux. Si la sardine, par exemple, était en abondance, il arrivait que les pêcheurs de Vendée refusassent à ceux de Bretagne, ou réciproquement, le

droit de décharger et de vendre le poisson. « Retournez chez vous! » disaient-ils. Plus d'une fois, sur les quais ou devant les auberges, ou autour des tables, dans les fumées de l'eau-de-vie, des hommes s'étaient battus.

Pierre aimait cette vie que les anciens de sa race avaient sans doute menée avant lui. Marie en souffrait, non seulement à cause des absences répétées pendant six mois, mais parce qu'elle était blessée, dans son amour-propre de femme riche et jolie, d'entendre dire par les filles de Fouësnant : « Il travaille comme un gueux, qui a deux métiers dont aucun n'est bon, ce Pierre Quéverne de Champdolent. Si la femme avait du bien, comme on le prétend, laisserait-elle son mari courir la mer six jours sur sept? »

Deux volontés dont aucune ne cède ne font point un bon ménage. La jeune femme était capricieuse à Champdolent parce qu'elle l'avait été à Kerjan; elle s'imaginait que son mari lui obéirait en tout parce que la mère Lanio avait toujours eu peur d'elle. Il lui arrivait de crier, encore maintenant, de commander très haut, de menacer : mais le succès n'était pas le même. Marie s'indignait de ne plus avoir la toute-puissance. Elle le laissait voir. Sans doute, le vieux Quéverne l'aimait, mais il n'était point dépensier, ayant toujours eu bien du mal à ne point s'endetter. Travailler pour Marie, trouver bonne la cuisine qu'elle faisait, laisser la jeune femme à la maison quand les hommes coupaient la moisson, aller porter au bourg le pain que cuisait le boulanger, il le voulait bien. Mais il refusait obstinément d'engager une petite tâcheronne que Marie lui demandait, et qui eût soigné les cochons, conduit au pâturage et ramené les vaches, sarclé les blés, et fait tout l'ouvrage qui n'était point celui de la maison même. Elle se plaignit surtout vers la fin de la première année de son mariage, lorsque, grosse de six mois, toujours plainte et encouragée à se plaindre par sa mère, qu'elle allait voir en cachette, elle dut aider aux semailles, ramasser les pommes tombées et aussi les châtaignes. Sa belle-sœur Julie, la grande laborieuse et la grande silencieuse, toujours prête à se lever pour épargner aux autres une fatigue, celle qui tirait l'eau du puits, celle dont les yeux disaient à chaque instant : « Puis-je servir? » avait quitté la closerie pour le couvent. Jean Quéverne, maître obéi, ménager de son pauvre bien, répondait : « Les anciennes de chez nous, ma fille, faisaient le

pain que vous ne faites plus ; on n'avait jamais besoin de les prier pour les voir là où le travail pressait; elles croyaient que tout allait mal là où elles n'étaient pas. Peut-être bien qu'elles avaient raison! » Le mari n'aimait pas les reproches du père. Il aimait encore moins ceux de sa femme qui boudait, et tantôt il commandait durement et Marie obéissait; tantôt, par amour, il prenait le parti de sa femme, et disait : « Reste à la maison, j'irai chercher les vaches; j'irai quérir l'herbe pour les lapins; j'irai au bourg demander à la lingère si tes coiffes sont repassées; » tantôt il s'emportait sans bien savoir contre qui, peut-être contre lui-même, et quittait la maison où cette princesse n'avait point les serviteurs qu'elle eût souhaités.

Pour elle cependant, il dépensait tout ce qu'il avait. La première campagne de pêche qui suivit son mariage fut la plus courte et l'une des meilleures qu'il eût faites. Elle ne dura que huit semaines. Tout le gain des jours d'absence et de fatigue, il le versa aux mains des marchands qui viennent un jour ici et un jour là, dans les bourgs de Cornouaille, avec de grandes voitures pleines d'étoffes, de broderies et de rubans. Debout, devant l'étalage forain, ayant près de lui Marie dont la taille était épaisse et le visage tiré, il prenait en riant les pièces d'or et d'argent, une à une, au fond d'un sac de toile grise qui lui servait de porte-monnaie. « Voilà pour le tablier de soie, disait-il; tu te rappelleras, Marie, que c'est la sardine que nous avons pêchée au large de l'île d'Yeu qui l'a payé!... Voilà pour les rubans pailletés : c'est le prix de trois nuits de chalut, par gros temps, je t'en réponds, dans la baie de Bourgneuf... Voilà pour les langes et le bonnet de mon fils! » Les femmes et les jeunes filles, regardant à distance, pensaient : « Est-elle heureuse! C'est gentil d'avoir un mari qui dépense pour vous, au lieu d'aller boire, et qui est joli homme, bien sûr, et d'un bon tour! »

L'enfant naquit au commencement de mars. C'était une fille, frêle et criante. La mère fut longtemps à se remettre. Elle essaya de nourrir et, pendant trois mois, lutta contre l'obstination de cette petite créature, qui se détournait du sein après avoir bu quelques gorgées, et refusait ce lait trop clair.

Là encore, Marie dut céder. Il fallait bien! Elle sevra. On la revit dans la maison, souvent assise, geignante et nerveuse. Elle avait obtenu la servante depuis longtemps demandée, une fille de Pleuven, un peu parente des Quéverne, dure à son corps,

dure à comprendre : mais elle ne semblait pas s'apercevoir qu'elle était aidée, et que chacun, dans la closerie, la servait comme il pouvait. « Petite, disait le vieux Quéverne, les années sont difficiles; je suis tout de même content de t'avoir fait plaisir. » Il n'obtenait, pour réponse, qu'un sourire des lèvres vite effacé; les yeux tristes n'avaient pas souri, n'avaient pas même regardé celui qui les cherchait.

Ce fut vers ce temps-là qu'elle dit à Pierre, un soir qu'il rentrait de la pêche :

— Je ne veux plus d'autre enfant. Vous entendez? Je n'en veux plus !

La phrase fut dite très bas, dans le lit de leur mariage, dans la chambre qui avait vu naître bien des enfans, et mourir bien des anciens presque sans reproche. L'homme sentit au profond de son cœur un coup aigu, comme si le couteau d'un chirurgien lui avait percé la chair, car il avait eu le temps de connaître la force de cette volonté de Marie, qui était sans autre commandement que celui du plaisir et celui de la gêne. Il fit semblant de croire qu'elle ne savait ce qu'elle disait. « La fatigue vous fait mal parler, ma petite Marie, dit-il; dormez, le jour a été fatigant, à cause de la lessive à étendre, vos mains sont chaudes comme la fièvre : mais demain, la marée ne me prendra pas avant deux heures, je vous aiderai. » Et il lui caressait le visage et les cheveux, et il lui disait, très bas lui aussi, des choses tendres, sans suite, et des complimens, comme elle les aimait, au temps où elle était sa fiancée. Mais Marie se taisait.

Déjà il lui en voulait de ne pas avoir pris, à Champdolent, toute la place qu'il savait qu'elle aurait pu prendre, et il lui reprochait encore de retourner trop souvent à Kerjan. Parce qu'il était lui-même d'un tempérament hardi et d'une humeur changeante, peu capable d'appliquer très longtemps son esprit aux mêmes choses, mieux doué pour le danger, pour la presse, pour l'occasion difficile, que pour le lent effort continu de la vie monotone, il eût voulu trouver, dans sa femme, la ménagère attentive, prévoyante, calculatrice, et qui parle peu, voit clair, et, presque sans commandement, dirige son monde, comme la lumière, vers qui tout monte et tout regarde, en silence.

La jeune femme ne gagnait rien à trop fréquenter Kerjan. Elle était reprise par la vie d'autrefois, et, n'ayant plus de

devoir, là où elle se plaisait à retourner, elle comparait avec le présent, avec l'avenir surtout dont elle avait peur, cette petite royauté de sa jeunesse. Cependant, ce n'était pas sa jeunesse qu'elle retrouvait ainsi, quand elle s'échappait de Champdolent, sous le moindre prétexte, pour descendre à Kerjan, où les deux valets Le Treff et Quinquis, où la nouvelle servante depuis un an gagée, la lourde Josie, la saluaient comme la maîtresse encore, — et ils ne se trompaient point, — où la mère l'accueillait avec des larmes, avant même que Marie lui eût demandé de la consoler. « Que t'ont-ils fait encore, ma pauvre fille, que te voilà pâle, avec des yeux cernés? As-tu seulement de quoi te nourrir? Et le pêcheur de sardines, est-il en mer, ou dans les champs? Tu n'as donc pas seulement de quoi faire repasser tes cols, que le tien est tout chiffonné ? Ou bien, peut-être, ils te font porter des fagots sur les épaules? Allons, viens là, et dis-moi tout! » Marie venait. Elle disait tout : c'était peu de chose en beaucoup de mots. Elle rentrait à Champdolent plus soucieuse qu'elle n'en était partie, plus défiante envers ceux qui espéraient en elle, moins mère, moins femme, moins ménagère. Et la closerie où, près de Marie, vivaient le vieux père, son fils, une enfant, une servante, un métivier, n'ayant pas de maîtresse au cœur veillant sur tous, ignorait la douceur de vivre.

On était à la fin de juillet, au milieu du second été après les noces. Les fermiers de la Bretagne du Sud coupaient l'avoine et le froment qu'un vent sec, assez rare dans cette région maritime, desséchait. La pêche était bonne, le poisson se vendait bien. Sur le quai des petits ports, au retour des barques, les baigneurs, nombreux cette année-là, amusés, secrètement intimidés par le ton des marins, qui n'aiment pas le marchandage, achetaient à n'importe quel prix des poissons même de second choix, des plies, des cats, des tacots, des vieilles, tout ce qui, dans les mois d'hiver, est acheté par les pauvres, et sert à faire la cotriade.

Le closier de Champdolent, voyant que la récolte n'était pas mauvaise et que la pêche donnait beaucoup, se disait, regardant Pierre et Marie : « Ils devraient se réjouir pourtant! » Mais la paix n'était point dans cette maison. Pour un jour qu'il voyait ses mariés, comme il disait, contens de se retrouver, riant d'être jeunes et de s'aimer, combien de fois n'avait-il pas trouvé que Pierre devenait trop rude, en vérité, et trop exigeant

envers cette femme venue dans la closerie comme par miracle, et qui se montrait prévenante pour le closier, et respectueuse, comme si elle n'eût point quitté une grande ferme pour misérer dans une petite. « Je vois par là qu'elle est bonne, disait-il encore, et, pour le reste, pour le ravaudage et pour le soin de la volaille, pour l'économie, l'exactitude et plusieurs autres choses, elle pourra faire des progrès, car, n'est-ce pas, mon Pierre, c'est pendant qu'elle est blonde encore qu'elle peut changer. »

Mais Pierre continuait de se plaindre, ne fût-ce que par le pli de son front, tantôt d'une chose, tantôt d'une autre. Dans ses yeux, lorsqu'il regardait sa femme, une lueur mauvaise passait souvent, et, n'eût été la présence de Jeanne-Marie, qui commençait à jaser, et qu'il faisait sauter sur ses genoux, et balançait, imitant les mouvemens du roulis, on aurait pu craindre, quelquefois, que Pierre ne quittât la maison, pour toute la journée du dimanche.

Un soir de septembre, comme l'orage grondait sur la mer et au-dessus des terres, et que l'air était aussi chaud que l'haleine d'un four, Jean Quéverne tirait de la paille d'un pailler qui était au fond du jardin, posé sur une litière d'ajoncs, appuyé de deux côtés aux murets de pierre sèche, à la place où, depuis des centaines d'années, une meule toute pareille, longue, bombée, dorée, servait en bas d'abri pour les mulots, en haut de gîte pour les moineaux, et diminuait chaque soir de la valeur de deux bottes de paille, qu'un Quéverne de Champdolent, aïeul, fils, ou petit-fils, portait aux bêtes de l'écurie. Le closier, vêtu de son pantalon et de sa chemise, enfonçait les bras dans l'épaisseur de la paille pressée, et, avec effort, arrachait une poignée, puis une autre, qu'il laissait tomber à ses pieds. D'un coup de poing, il venait de relever et de rejeter en arrière son chapeau de feutre, qui collait à son front mouillé de sueur, lorsque Pierre sortit de la maison, à vingt pas de là, et se dirigea vers lui, rouge de colère, et tendant le poing.

— La gueuse! L'entendez-vous, qui crie, parce que je l'ai cognée? Ah! elle peut crier!

— Vous l'avez cognée, Pierre? Votre femme?

Le père retira lentement ses deux bras, jusqu'aux aisselles enfoncés dans la meule, et, ayant un moment regardé le pêcheur, il le prit par les deux épaules, et le secoua si rudement que l'homme, sans se défendre, tomba sur les genoux, puis assis.

— Mauvais gars! Une femme que vous avez choisie, et qui a plus de bien que nous tous ensemblément! Une femme qui fait tout de même honneur à Champdolent, et que j'apprivoiserai bien aux manières de chez nous, moi je l'ai vu tout de suite! Elle est douce avec moi, parce que je lui parle honnêtement... Qu'est-ce que vous avez à ne pas répondre? Pourquoi l'avez-vous cognée?

Pierre, comme un enfant puni, la tête basse, le buste appuyé à la meule, balbutia :

— Parce que mon tricot n'a pas été raccommodé!

— Et encore?

— Parce qu'elle dit que je ne lui rapporte pas tout mon argent!

— Et encore?

Pierre hésita un moment, il tourna la tête vers la maison, dont la porte était demeurée ouverte, et il dit, très bas :

— Parce qu'on n'est pas heureux, mon père, ni elle, ni moi.

L'ancien, qui était penché au-dessus de lui, se redressa, et sans répondre, respira trois ou quatre fois, comme ceux qui ont reçu un coup rude sur la poitrine, et qui ne peuvent d'abord parler. Il regarda, lui aussi, du côté de la maison, et il vit, appuyée au chambranle de la porte, Marie, qui les observait, Marie, les bras croisés et si hautaine de visage, et si méprisante, que la menace d'un grand malheur, la certitude d'une inimitié telle que la closerie n'en avait point connu, troublèrent la paix de ce vieil honnête homme. D'instinct, il pensa à Dieu, il dit du fond de l'âme : « Aidez-moi! Aidez-moi! Voici que l'épreuve est venue, et que je ne sais comment faire! » Puis, comme il sentait, le long de son corps, monter les épaules de son fils, qui se relevait, il entoura de son bras droit cette pauvre tête égarée à moitié, et qui demeura là, sur la poitrine du père, à la place du cœur. Alors, essayant de ne point montrer sa peine, calmant sa voix, il demanda, doucement :

— Vous avez bu plus que de raison, Pierre, je parie?

— Oui, un peu.

— Ne buvez pas trop de fort, mon pauvre, ça tourne les esprits. Avez-vous encore votre entendement, pour lui parler? Marie nous regarde.

— Je le sais bien.

Elle n'avait pas décroisé les bras, ni déridé son visage. On

voyait jusqu'au feu de ses yeux verts, car le soleil caressait le mur, comme tous les soirs d'été. Elle n'avait pas même relevé sa coiffe qui tombait, avec ses cheveux tout ardens, sur son front et ses joues.

— Écoutez bien, Pierre ! Allez lui demander pardon, parce que vous lui avez fait offense !

— Non ! C'est elle la mauvaise, de nous deux !

— Vous allez, je vous le dis, lui demander pardon. Et vous redeviendrez bien ensemble, comme il faut être.

— J'aime mieux partir ! La marée sera haute à minuit ; les hommes m'attendent.

Comprenant bien qu'il n'arriverait point à bout de cette volonté, l'ancien se tourna droit vers la maison, et il reprit, tout haut :

— Marie, ma fille, voilà votre Pierre qui veut partir, tout de suite, et reprendre son bateau. Retenez-le... Tenez, vous le voyez qui me quitte pour aller à vous... Il avait bu un peu. Faut lui pardonner... Marie ? Marie ?

Pierre traversait le jardin de Champdolent, non pas tout droit, mais un peu de biais, et de façon à prendre la barrière, qui est à l'angle de la maison. Il allait, sans regarder sa femme, occupé cependant d'elle seule, on le devinait, car il marchait lentement, comme ceux qui vont changer de route, et qui attendent l'invitation. Minute où tenait peut-être l'éternité ! Dix pas, — le père les comptait, — quinze pas, vingt pas. Pierre était près de sa femme. En un instant, s'ils l'eussent voulu, l'un ou l'autre, ils auraient été réunis, ils se seraient embrassés, et la paix d'autrefois fût rentrée dans la closerie. C'était du moins ce que pensait le vieux Quéverne. Il appela encore :

— Marie ? Ma fille Marie ? Le voilà qui s'échappe !

Elle ne bougeait pas. Elle était toujours dans le soleil, la tête levée et appuyée contre la bordure de granit brut ; et juste au-dessus d'elle, se détachaient les chiffres qui disaient l'âge du logis, et la date où le premier Quéverne était entré sous le toit de chaume : 1760. Elle suivait des yeux celui qui maintenant lui tournait le dos, et qui se baissait déjà pour ouvrir la claire-voie, et qui descendait dans le chemin. Ses lèvres ne se desserrèrent pas.

Le closier, resté près de la meule de paille, essaya encore d'arrêter l'enfant.

— Pierre, mon gars, la barrière n'est pas fermée, rentrez avec nous ! Rentrez !

Mais les larges épaules vêtues de laine bleue, et le béret de marin s'engagèrent entre les deux talus, diminuèrent, puis disparurent. Un petit moment, le père aperçut encore le béret, entre deux cépées, puis il ne vit plus qu'une bande d'herbe creusée d'ornières, la ligne tordue des haies plantées d'arbres, les planches moissonnées de ses premiers champs, et, au-dessus des terres et du chemin déserts, le tremblement de la lumière qui leur disait adieu.

Alors, il remit son gilet à manches, et il revint. Dans la salle enfumée, où le souper allait réunir les gens de Champdolent, il prit dans ses bras la petite Jeanne-Marie, qui jouait sur la terre battue. Il la souleva jusqu'à ses yeux, et, l'ayant regardée un peu :

— Vous n'êtes pourtant pas orpheline, Jeannette ?... Ils n'ont pas songé à vous !

Marie allait et venait dans la pièce, approchant les bancs de la table et posant les assiettes. Il dit :

— Mon fils avait bonne envie de revenir, et vous l'avez laissé s'en aller !

Il dit encore :

— Ce n'est pas pour le travail qu'il va me manquer, car depuis longtemps j'ai appris à me passer de lui : mais c'est son cœur que je n'aurai plus !

Elle ne répondit pas. Et, de ce soir-là, Jean Quéverne commença de souffrir d'une grande peine lourde qui s'ajoutait aux autres.

Qu'avaient-ils donc, ces jeunes, pour se quitter ainsi ? Les mariés ne s'entendent pas toujours. On le sait. Il faut s'entre-souffrir. Du temps de la mère Quéverne, qui était vive aussi, le ménage du closier avait connu des heures où l'on se disputait, où l'on se disait l'un à l'autre des choses que le cœur ne pense pas. Mais cela ne durait guère. On avait tant d'estime, lui pour elle, elle pour lui ! On s'aimait pour la vie. Qu'avaient-ils donc, ces jeunes ?

On apprit à Champdolent, peu de temps après, que Pierre s'était embauché dans l'équipage d'un grand chalutier de Concarneau, un bateau neuf et bien monté, qui travaillait et ratissait les bancs de sable et de coquilles, de jour, de nuit, les

dimanches même, et ne relâchait guère que dans les ports de Vendée.

Pierre revint cependant. Mais les deux ou trois jours qu'il passait à Champdolent, tous les mois à peu près, étaient des jours redoutés. Avec le printemps, les intervalles s'allongèrent. Pierre s'embaucha dans l'équipage d'un sardinier. Mais, lors même que le poisson était signalé près des côtes de Cornouaille, le pêcheur ne reprenait plus ce chemin de la maison qu'il faisait autrefois à pied, au pas de charge, ou dans les voitures qu'on hèle et qui s'arrêtent : « Y a-t-il une place ? — Peut-être, si vous n'allez pas loin. » On ne va jamais loin. Il demeurait avec les camarades, dormant dans le bateau ou dans les auberges de Douarnenez, de Concarneau, du Pouldu, de Port-Joinville, des Sables.

On le craignait, là aussi, pour sa force et pour la promptitude de ses colères. Il y avait, en cette saison justement, des querelles fréquentes entre les pêcheurs des différens ports de Bretagne ou de Vendée. Concarneau prétendait empêcher Douarnenez de débarquer son poisson et de faire baisser les prix offerts par les sardiniers ; Douarnenez répliquait à ceux de Concarneau : « Vous n'entrerez pas ! » L'île d'Yeu voyait autour de son petit port ses hommes se grouper, menaçans, lorsque, dans le crépuscule, les voiles de toute couleur, arrivant de tous les points du cercle immense de la mer, s'approchaient du môle, chacune amenant aux usines la pêche d'un équipage, les nappes de poissons frais étagées dans la cale et coulant au roulis. Les côtes de la terre vendéenne n'étaient pas plus hospitalières à « l'étranger. »

Un jour de mai 1913, qu'il ventait fort, le bateau noir à deux voiles brunes, le *Cormoran*, que montait Pierre Quéverne, entra dans la rivière endiguée et tournante d'un petit port de Vendée, et, parmi les bateaux déjà amarrés, heurtant les coques et se frayant passage, se glissa jusqu'aux marches basses, mouillées par la marée, d'un escalier du quai. Le patron était à l'avant, debout, vêtu de son suroît jaune. La pêche avait été bonne : dix mille sardines, une belle aubaine. Déjà un mousse d'un des bateaux de Vendée avait dit : « Nous, on n'a presque rien ; Derouet paye cinquante francs le mille. » Mais, sur le quai, plus de vingt hommes attendaient, et des femmes en jupe courte, aussi animées que le patron semblait calme,

les excitaient, disant : « Pas d'étrangers aujourd'hui, mes petits gars! Ils nous enlèvent le pain de la bouche! Faut pas permettre qu'il débarque, celui-là! »

Le patron se tourna vers les quatre hommes et le mousse qui attendaient, les uns assis, les autres debout.

— Débarquez la sardine : la mer est à tout le monde!

— Le port est à nous! cria une femme.

Une autre, qui était jeune et jolie, cria :

— Faut les tuer! A mort les Bretons!

Elles se retirèrent alors à l'arrière-plan, muettes, attendant la tragédie des hommes, et dressées sur la pointe de leurs socques. Dans le bateau, les hommes s'étaient déjà courbés, et, plongeant les mains dans le tas mou que formaient les poissons, ils avaient rempli un panier; ils en remplissaient un autre. « Qui va débarquer? — Moi! » Quéverne passa le bras gauche dans l'anse du premier panier, et monta sur le banc de nage, puis sur le bord du bateau, pour sauter sur la première marche de l'escalier, que la marée léchait. Il avait le poing droit dans la poche de sa veste. Personne ne se trouvait là pour l'empêcher de mettre pied à terre. Il sauta donc sur la première marche en pliant les genoux, se redressa, regarda, par-dessus l'épaule, les camarades qui le regardaient et qui riaient aussi; puis, entendant les cris des pêcheurs de Vendée : « A mort! à l'eau! » il monta en courant, la tête à la hauteur des épaules, furieux, ramassé, criant : « Gare à vous! Et ne touchez pas au poisson! » Ses sabots claquèrent neuf fois, car il y avait neuf marches. A la dixième, on vit trois hommes, en haut, qui attendaient l'assaut. Quéverne fonça sur eux; ils eurent peur, et le laissèrent passer. Mais ils revinrent sur lui, l'entourèrent, et on les vit tous quatre, à vingt mètres du quai, qui roulaient sur les dalles. Alors, la foule accourut; des poings se levèrent et retombèrent; les femmes, avec leurs piaulemens aigus, firent cercle autour des combattans, et les portes des cafés s'ouvrirent. Puis un cri d'agonie domina la rumeur de tous : « Ah! il m'a tué! » Les témoins s'écartèrent. L'horreur du sang fit taire un moment les femmes. Plusieurs se retirèrent en sanglotant. Pierre Quéverne, d'un bond, se releva. Il était couvert de sang; il avait encore son couteau à la main droite. L'un de ses adversaires restait étendu à côté de lui. « A qui le tour? » Quéverne fit trois pas vers le bateau. Il eut le temps d'aperce-

voir plus de vingt hommes, qui s'étaient précipités vers le *Cormoran*, jeter à l'eau le poisson, par baquetées; il vit le mousse, affolé, qui s'était jeté à la nage, aborder un bateau voisin. Alors, il laissa tomber son couteau, et cria :

— Prenez le Breton, maintenant, tas de lâches, puisqu'il est sans arme!

Et on le prit.

Ce ne fut plus qu'une affaire de gendarmes et de juges. Il n'y avait pas eu meurtre. Un homme, un de ceux qu'on trouvait toujours mêlés aux disputes du port et des cabarets, avait reçu deux terribles coups de lame au sommet de l'épaule gauche et sous la clavicule. Il fut deux mois à se remettre. Quéverne, traduit devant le tribunal de la Roche-sur-Yon, fut condamné à quatre mois de prison, qui commencèrent pour lui le 3 juillet 1913.

A Champdolent, la nouvelle fut portée par un marin, qui raconta la scène.

Les journaux parlèrent ensuite. L'homme n'écrivit rien. Marie attendit. Mais le jour où *le Nouvelliste de Bretagne*, et d'autres journaux, en tête de leur « Chronique locale, » publièrent la condamnation, elle fut prévenue.

Une amie, — une de celles qu'elle nommait ainsi, — vint de Fouësnant pour prévenir Marie Quéverne. Dans la poche de son tablier, elle cachait le papier imprimé, plié en accordéon. Et comme elle entrait dans la cour, elle trouva la jeune femme qui lavait près du puits. L'enfant dormait dans un berceau de bois, près de la haie du verger. Le soleil riait dans les gouttes d'eau que le battoir faisait jaillir du linge mouillé; il riait sur la nuque de Marie, sur le sureau tout rond qui faisait de l'ombre au berceau, sur le torchis de la grange misérable, qui était proche. On eût dit que la joie de vivre habitait là. Un peintre, s'il eût passé, aurait pris un croquis et mis au bas : « Idylle. » En vérité, tout était lumière, chaleur et calme : la paix de l'Océan se répandait hors des rivages et commandait la terre. On n'entendait que le bruit du battoir, et son écho sautant d'un mur à l'autre.

L'amie n'hésita pourtant pas. Elle vint, elle dit :

— Marie? C'est moi, j'ai à vous parler.

La petite Bretonne, entendant cela, tourna la tête, et posa le battoir.

— De quoi?

— De lui.

— Alors c'est un malheur! On ne vient pas dire aux gens qu'ils sont heureux. Qu'y a-t-il?

Elle vit que l'autre lui tendait un journal, et il y eut de l'épouvante dans ses yeux.

— Mort? Ils l'ont tué?

— Non, mais c'est triste tout de même.

Deux heures plus tard, Jean Quéverne revenait du champ le plus éloigné de la closerie, le seul jusqu'où la voix d'un homme, appelant pour la soupe, ne portait pas. Tranquille, comme de coutume, ayant fait son travail, il détela la jument, la suivit dans l'écurie, boucla le licol derrière les oreilles de la Buissonne, et revint vers la maison, en frottant l'une contre l'autre ses mains terreuses.

— Bonsoir, ma fille Marie, dit-il, quand il mit le pied sur le seuil de la cuisine; vous n'avez pas fini la laverie, à ce que je vois? Il y en avait trop, n'est-ce pas?

Un tas de linge savonneux remplissait le panier, près de la porte. Marie, penchée sous la hotte de la cheminée, accrochait la marmite à la crémaillère. Elle comprit, au son de la voix, que son beau-père avait l'âme en paix et disposée à plaisanter.

Mais, quand il eut regardé la femme de son fils Pierre, il cessa de rire. Elle se redressa, elle avait cet air dédaigneux qu'elle prenait pour répondre à son mari, dans les derniers temps qu'ils étaient ensemble : « Je n'ai pas été élevée dans la misère, et j'étais mieux à Kerjan que chez vous! » Oh! les vilaines paroles, qui faisaient du mal à plusieurs cœurs, et que personne ne pouvait relever! Mais cette fois Marie ne disait rien. Elle se tenait droite, les mains dans les poches de son tablier, et sa petite tête impérieuse, qui se détachait en clair sur la suie de la cheminée, semblait avoir pris toute la lumière de la pauvre salle.

— Qu'y a-t-il donc?

Marie indiqua du doigt l'extrême bout de la table, près de la fenêtre.

— Lisez donc le journal, vous apprendrez où il est, votre fils.

Le closier regarda encore Marie, pour essayer de comprendre. Puis, lentement, comme ceux qui n'ont point envie de connaître

un malheur de plus, et qui doivent pourtant savoir, il alla près de la fenêtre, et prit le journal qui était là, plié. La feuille tremblait dans ses mains.

— Non, reprit Marie, la deuxième page, dernière colonne, en bas.

Il éloigna de ses yeux l'écriture imprimée, afin de mieux lire, et il la tourna vers le jour. Puis il y eut un grand silence, et on entendait le craquement du papier, que les deux bras tendus portaient en vacillant, comme une chose trop lourde.

Et, quand il eut fini de lire, Quéverne regarda encore sa belle-fille. Elle était immobile, à la même place, les sourcils froncés, les lèvres entr'ouvertes, prête à répondre violemment à chaque mot qui serait un reproche. Lui, bien souvent, il s'était senti faible et timide, devant cette fille, plus riche que son fils, d'un autre monde paysan, et que Pierre n'avait pas rendue heureuse. Il l'avait ménagée, et, devinant qu'elle avait du mérite à rester chez lui, il l'aimait. Mais, en ce moment, sa douleur lui fit oublier cette manière tendre et faible qu'il avait de lui parler, ou de se taire. Il eut pitié de son fils. La vue de cette jeune femme, qui avait honte, à présent, de s'appeler Quéverne, l'irrita.

— Pauvre garçon ! dit-il.

— Vous le plaignez? Il a manqué de tuer un homme ; ce n'est pas étonnant ! Moi, combien de fois m'a-t-il menacée ?

— Je suis sûr qu'il a été provoqué. Il a la main leste, c'est vrai;... il s'est mis à boire trop de fort, depuis un an, je ne sais pourquoi...

— Est-ce ma faute?

— Je ne dis pas !

— Alors, pourquoi me regardez-vous comme vous faites? Voulez-vous dire que je l'ai fait boire?

— Mais non.

— Que je l'ai rendu malheureux peut-être? Mais accusez-moi donc! que je sache une bonne fois ce que vous pensez de moi !

— Je n'ai de pensée qu'en lui, ma pauvre Marie, et je sais bien qu'il a eu tort de lever son couteau; c'est défendu par les commandemens; mais je parierais qu'on lui avait fait une injustice. Et alors, dame !...

— Tout ce que vous voudrez ! Vous n'en êtes pas moins le

père d'un condamné, et moi, moi, une fille de Kerjan, je suis la femme d'un condamné, votre fils !...

— C'est vrai. Le malheur est sur nous deux !

Quéverne avait fait le tour de la table, il penchait sa vieille tête, lasse de travail, et, pour la première fois, honteuse, et il tendait les mains, pour embrasser la jeune femme, pensant qu'elle viendrait à lui. Mais elle sortit de dessous la hotte de la cheminée et s'approcha de la fenêtre.

— Non, dit-elle, je me suis trompée en épousant votre fils !

Le closier se redressa. Il eut du mal à se contenir, il répondit :

— Il faut toujours se pardonner quelque chose, Marie, quand on est mariés.

— Pas cela ! Femme de prisonnier ! Voyez-vous ce qu'elles vont dire, toutes celles de Fouësnant, de La Forest, et des villages de la côte ? Aurez-vous le courage d'aller seulement acheter votre tabac, à présent, pour que vos amis vous demandent des nouvelles de Pierre ?

— J'irai le voir à la Roche !

— Eh bien ! pas moi !

— J'irai pour deux ! J'ai déjà le cœur près de lui !

Et Marie, énervée, incapable d'entendre raison, d'écouter seulement ce qu'il disait, rencognée près de la fenêtre, cherchait à l'offenser et à l'humilier, comme elle eût fait, si Pierre avait été là, devant elle, et qu'elle lui eût parlé.

— Je vous dis que j'ai eu tort... Il m'a enjôlée parce que j'étais jeune; mais je n'ai pas été plutôt mariée que j'ai vu que je m'étais trompée... Vous dites que non, en secouant la tête ?... Est-ce que les parens savent ce qui se passe dans le cœur de leurs enfans mariés, et ce qui se dit dans les chambres ?... Ne m'a-t-il pas quittée, des jours et des nuits, pour courir la mer ? Et qu'en restait-il dans sa main, de ses journées de matelot, après qu'il avait bu ?... L'avez-vous seulement empêché de s'en aller et de se saouler ?... Non, n'est-ce pas, vous aviez peur de lui, comme vous avez peur de moi... Et vous avez raison... Vous espérez avoir la fin de moi en vous taisant !... Vous lui ressemblez, tenez : il faisait comme vous dans ses bons jours.

Le closier était tout près d'elle, et elle se baissait encore, les yeux seulement levés, comme une chatte qui va griffer. Mais lui, étendant sa grosse main, il la passa sur la coiffe blanche :

— Ne parlez plus, vous êtes folle, ma petite... Le chagrin vous fait perdre la raison...

Très bas, d'une voix nette pourtant et qui allait au cœur où elle voulait aller. Marie répondit :

— Je parlerais longtemps si la compagnie ne venait pas,... mais vous pouvez compter, Jean Quéverne, que je ne suis plus de chez vous...

Elle se tut, elle se redressa en faisant mine de remettre en équilibre le banc de cerisier, qui n'était pas souvent d'aplomb sur le sol mal nivelé. Le valet de ferme, la servante étaient entrés dans la salle. Parfaitement maîtresse d'elle-même, elle leur fit signe d'avancer.

— Asseyez-vous : dans cinq minutes le souper sera prêt.

— J'ai faim, dit le valet.

— Tant mieux! j'ai fait de la bouillie d'avoine, et je m'y entends!

Elle parlait du ton le plus naturel, et ne jeta qu'un coup d'œil rapide et indifférent vers la porte, par où sortait Quéverne, le père de son mari, le maître pauvre et bon qu'elle avait insulté.

Il fut longtemps dehors, dans les champs, on ne sait où. Quand il rentra, la table desservie, il prit, sous la serviette, l'énorme tourte de pain, couleur de gland mûr, en tailla une tranche, et se coucha en mangeant.

Trois jours passèrent, et Quéverne pouvait penser que Marie oublierait les mauvais mots qu'elle avait dits; mais, le quatrième jour, au petit matin, elle demanda :

— Vous avez eu le temps de donner l'avoine à la Buissonne : attelez donc après midi, et je m'en irai, avec ma fille et mon fait, par la route de Mousterlin, retrouver ma mère.

— J'y ai repensé, dit le père, et vous ferez selon votre goût, puisque vous le suivez toujours.

Étant sorti, il commanda au valet de tenir attelé le char à bancs pour deux heures, et de ne mettre qu'un seul banc, parce qu'il y aurait « des hardes à emmener. »

A deux heures, il fit charger, dans la voiture, ce qui appartenait à Marie, peu de chose en vérité : un peu de linge, des coiffes dans un carton, quelque vaisselle, un ballot de vêtemens, le berceau de Jeanne-Marie, des photographies, des coquillages. Elle aurait voulu aussi emporter le bois de son lit de noces, mais Quéverne s'y opposa :

— Je le garde. Je veux que mon enfant, quand il sera de retour, trouve au moins dans ma maison quelque chose de vous!

Elle céda. Fut-elle même émue, secrètement, par cette volonté qui contrariait la sienne, mais pour une raison de tendresse? Quéverne put le croire, car elle dit, la main encore appuyée sur le bois luisant :

— Oh! moi, qui se souviendra de moi, dans la maison, si ce n'est pour regretter que j'y sois entrée?

Elle monta la première dans la voiture. Elle ne savait qui la conduirait jusqu'à Kerjan. A sa grande surprise, ce fut le père. Il avait conservé ses vêtemens de travail, lui si fier quand il allait chez d'autres. Avant de monter, il regarda pour voir si Marie avait le cœur à toutes ces choses qu'elle quittait, et si elle disait adieu au bonheur des premiers temps. Tout à l'heure, elle semblait prête à pleurer, près de lui. Il ne vit plus qu'une mère jeune, penchée sur l'enfant qu'elle tenait sur ses genoux et enveloppait de ses bras.

— Marie.

Étonnée, elle leva la tête.

— Regardez, à la porte de l'écurie, le valet qui vous a servie souvent.

La coiffe blanche s'inclina un peu, en signe d'adieu.

— Regardez la servante qui a du chagrin, à cause du petit... Regardez la maison que vous ne verrez plus.

Elle était humiliée, et elle ne salua plus.

Le closier saisit d'une main le rebord de la cage du char à bancs, et, avant même qu'il se fût assis, la Buissonne, qui savait que c'était lui, tourna et partit au grand trot. Il la modéra, à cause des ornières, il passa sous les branches des châtaigniers, avant la ferme neuve de Kerjouan, il suivit le chemin inégal, herbu, tournant, qui rôde entre les champs et descend vers la route de Mousterlin. La distance n'est pas grande, de la closerie à Kerjan. Mais il n'y a guère que les coureurs de musses qui puissent la franchir en ligne droite. Il fallut remonter vers Fouësnant, prendre un autre chemin vert, et arriver à la ferme du côté où la maison n'a point de fenêtre vivante, du côté du verger et du four, du côté de l'écurie couverte en chaume. Marie, entre les arbres, quand le talus n'était pas trop haut, regardait les choses de chez elle, mais aucune avec joie. Elle s'inquiétait de rentrer là, au milieu des valets non prévenus, et qui cause-

raient tout bas, derrière les meules de paille, de la mine qu'avait l'héritière de Kerjan, Marie Lanio, femme de condamné, revenue toute seule après trois ans et quatre mois de mariage. Quéverne, le buste droit, les yeux en avant, vers les lointains du chemin, ne parlait pas. Il arrêta tout à coup la jument, à l'endroit où s'amorce au chemin une sorte de charroyère qui mène droit à la ferme et fait partie du domaine.

— Je n'irai point chez les autres, dit-il, vous voilà presque rendue; allez toute seule à présent; quand vous aurez mis à bas tout votre fait, vous n'aurez qu'à dire : « Hue, la Buissonne! Retourne à ton maître ! » et elle viendra à moi.

Elle remercia. Quand il fut descendu, elle lui tendit même la main, qu'il garda un petit moment.

Ce fut tout l'adieu. Marie tira sur la guide gauche, et ceux qui la virent arriver dans la cour, la prirent pour une folle, parce qu'elle était toute blanche de visage, qu'elle avait les yeux fixes, et qu'elle ne répondait point.

Immobile sur le chemin, caché par le talus, à dix pas de l'entrée de la charroyère, Quéverne attendit. Une rumeur de voix, peu de paroles en vérité, passèrent dans l'air chaud. Un homme jura. Des pas sonnèrent sur la pierraille de la cour. Puis il y eut un silence comme si tous les vivans de la ferme étaient entrés dans la maison et faisaient cercle autour de Marie et de Jeanne-Marie. Puis, au petit trot, la jument, tirant la voiture vide, revint vers le carrefour.

Moins d'une demi-heure après, le closier rentrait chez lui. La domestique le vit dételer la Buissonne, comme de coutume, puis, au moment où il passait près d'elle, qui était immobile, elle l'entendit qui disait :

— On va loin encore depuis qu'on est las !

Ils étaient donc séparés, ceux qui avaient voulu vivre ensemble : le closier, Pierre et Marie. A présent, ils étaient dans deux maisons et une prison. L'été mûrissait les avoines dans les terres maigres de Champdolent, mais la main de la ménagère allait manquer pour la maison; la mère de Marie avait retrouvé sa fille, mais douloureuse, irritée, ne pensant plus qu'à ce qui aurait pu être, et comme ensevelie dans le passé, d'où la voix des vivans ne la faisait pas toujours revenir; Pierre n'écrivait pas; il était perdu, et le père, qui avait, comme lui, mais bien caché et réduit à l'ordre, un cœur passionné, disait : « On

ne le reverra point, parce que le gars est trop fier pour se montrer sur la paroisse. »

Il connaissait bien son enfant. Vers la fin d'août, il s'était fait conduire à Quimper, et de là, par le chemin de fer, il avait fait un long voyage, jusqu'à la Roche-sur-Yon, pour voir son fils, une demi-heure, au parloir de la prison. Juge avant tout, plus sévère et plus juste que d'autres, il s'était d'abord informé de la querelle et du motif : « Qui a eu tort, de vous deux? Dites-le-moi sans mentir! » Gravement, sans interrompre, il avait écouté l'histoire de marine que lui contait l'enfant vêtu du costume des prisonniers. A mesure que les choses lui étaient expliquées, il s'était senti moins accablé; il avait regardé moins sévèrement ce fils par lequel il souffrait. Puis il avait conclu :

— C'est vous qui avez eu raison, Pierre. Moi, je ne vous condamne pas. Mais les gens de chez nous ont pris parti contre vous, à cause de Marie... Naviguez à présent, quand vous serez hors d'ici; moi, je ne pourrai pas vous faire une autre visite; naviguez tant que vous voudrez... Écrivez seulement un peu... Plus tard, si Dieu le permet, vous reviendrez à Champdolent. Qui sait?

Le jeune homme avait secoué la tête, pour faire entendre que le père ne disait cela que par bonté, et que mieux valait, pour tous, ne plus se revoir au pays.

Au milieu de l'automne, Pierre avait repris son métier. Il n'écrivait guère. Il ne reparaissait ni à Fouësnant, ni dans les environs.

Dans les premiers temps, on plaignait encore Marie; on lui disait : « Il a passé à Concarneau. — On l'a vu à Port-Joinville. » Peu à peu, les gens cessèrent de prendre intérêt à une vieille histoire, comme si les histoires étaient immobiles!

Le 2 août 1914, nul au pays, pas même le père, ne savait où était le pêcheur-laboureur, le Breton aux cheveux fauves, le mari qui avait tant aimé la fille de Kerjan. C'est à peine si, trois ou quatre fois, une carte postale était arrivée à Champdolent; le texte était presque toujours le même, et le timbre de la poste seul différait : « Je suis en bonne santé, et souhaite que la présente vous trouve de même. »

Pierre était le voyageur, sans gîte et sans famille, sur la mer de Bretagne. Et la guerre le surprit au large des Glenans.

Le samedi soir, 1er août, comme le vent soufflait de la côte,

et que la mer était vive, le chalutier, pour reposer les hommes, avait été mouillé à l'abri des dernières roches, au Sud de l'archipel. On venait d'amener les voiles. Le soleil rouge, couronné de deux nuages aussi minces que des lames de fer incandescent, et plus longs que la terre de Bretagne, s'enfonçait dans la mer et allait disparaître. Tout à coup, un sardinier de Benodet, *la Mouette*, sortant d'une des passes des Glenans, vent arrière, arriva à toute allure, et passa par tribord, à toucher le chalutier. Au même moment, l'homme de barre cria : « Il y a la guerre ! il y a la guerre ! » Le patron, les cinq autres marins de l'équipage, déjà couchés sous les toiles, se levèrent en sursaut et montèrent sur les bancs. Ils virent *la Mouette* emportée au loin, dans le rayon du soleil mourant, et un bras, à l'arrière, qui faisait signe.

Le patron du chalutier, un ancien, qui se trouvait près du gouvernail, compta du regard ses compagnons, se souvenant des femmes et des enfans. Il y avait trois mariés qui vivaient avec leur femme, et Pierre était le quatrième. L'un d'eux dit, se frappant le front avec le poing : « Nos pauvres petits, qu'est-ce qu'ils vont devenir ? » Deux autres, sans parler, mais le visage sculpté par la même pensée, se tournèrent du côté où on apercevait, débordant à droite les îlots, la ligne de brume des collines entre Fouësnant et Concarneau. Pierre Quéverne, debout à l'avant, sur le faux-pont, fit semblant de rire, pour montrer que tout lui était, à lui, indifférent. Le grand mousse sifflait la charge.

La mer les soulevait en mesure. Le grondement que font les flots autour des écueils enveloppait la barque. Le patron demanda :

— Va falloir rentrer, puisque c'est la guerre : a-t-on le temps de donner encore un coup de chalut sur la Basse Jaune?

— Oui, dit Pierre.

Un autre homme répondit de même.

Alors ils se remirent à la manœuvre, et pêchèrent une dernière fois, ensemble, jusque passé minuit.

RENÉ BAZIN.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

L'ALLEMAGNE ET LA GUERRE

TROISIÈME LETTRE (1)

LES FORCES MORALES

MONSIEUR LE DIRECTEUR ET CHER CONFRÈRE,

J'ai entendu dire en Amérique que l'art de parler consiste en trois points : 1° avoir quelque chose à dire; 2° le dire; 3° se taire. Je croyais, je l'avoue, en être au troisième moment. A quoi bon songer et philosopher, à l'heure actuelle? Socrate nous enseigne que, si les hommes savent, dans une certaine mesure, ce qu'ils veulent faire, ils ne savent, à aucun degré, ce qu'ils font effectivement, parce que les dieux se sont réservé le soin de tirer les conséquences de leurs actes, c'est-à-dire d'en déterminer le sens. Je doute que, dans le passé, on ait jamais saisi ce que signifiaient le Saint-Empire romain de nation germanique, le rêve de Charles-Quint, le traité de Westphalie, la formation de la Prusse, la philosophie de Fichte, les traités de 1815, la question d'Alsace-Lorraine, les guerres de 1864-66-70, comme, aujourd'hui, on est en mesure de le faire. Raisonner sur les événemens en cours est la plus décevante des fantaisies. J'ai maintes fois observé que les inductions les plus savamment construites par les spécialistes les plus qualifiés étaient brutalement démenties par l'événement. L'homme ne peut prédire que le passé.

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre 1914 et du 15 mai 1916.

Et pourtant, comment s'empêcher de réfléchir ? Si, dans un temps comme celui-ci, il est criminel de rêver, à la manière du dilettante, en planant au-dessus de la mêlée, ne pourrait-il pas arriver, par hasard, qu'en cherchant bien, on tombât sur quelque idée juste et utile ? *Life is a trial,* disent les Anglais, vivre, c'est faire des essais en tout sens. Je me résous, mon cher Directeur, à tenter encore une fois l'aventure où vous m'engagez, dans l'espoir que, de ce que j'écrirai, une phrase, une ligne, un mot tombera dans quelque esprit sagace, qui le fera fructifier.

***

Jadis, au commencement de la guerre, je me suis demandé ce que signifiaient les actes de brutalité sauvage qui, de toutes parts, signalaient la conduite des Allemands. Il m'a semblé que cette barbarie n'était pas celle des barbares, des hommes primitifs, mais qu'il y fallait voir une méthode froidement et scientifiquement calculée, *eine nüchterne Philosophie,* « une philosophie conçue à jeun, » comme disent les critiques allemands. C'était, en quelque sorte, la synthèse hégélienne de la barbarie et de la civilisation.

Puis, avec tous ceux qui avaient reconnu et admiré le génie de l'Allemagne, tel qu'il s'était manifesté dans les temps passés, je me suis posé la question troublante : comment un tel phénomène a-t-il été possible? Par quelle métamorphose l'Allemagne de Leibnitz, de Kant, de Gœthe est-elle devenue l'Allemagne de Guillaume II ? Et il m'a semblé que, si les circonstances avaient puissamment agi, comme excitations extérieures, pour déterminer ce changement, certains germes, par ailleurs, de la monstrueuse arrogance d'aujourd'hui préexistaient dans l'esprit d'autrefois, en sorte que le changement avait consisté dans l'élimination des tendances modératrices, et dans un développement à outrance des tendances victorieuses, plutôt que dans la génération spontanée d'une âme entièrement nouvelle.

Ces questions demeurent, certes, pendantes et intéressantes, comme le prouvent tant d'écrits journellement publiés, en France et à l'étranger, où elles sont reprises et approfondies. Mais peut-être touchera-t-on de plus près encore la réalité qui nous étreint, si l'on concentre son attention sur le problème suivant : en quoi consistent les principes, l'esprit, le tempéra-

ment moral qui président à l'action allemande d'aujourd'hui; et, puisque, selon la déclaration de tous les maîtres de l'art militaire, en particulier de Napoléon, « les forces morales, à la guerre, constituent plus que la moitié de la réalité, » quel est le degré d'efficacité que comportent les forces morales allemandes, comparées à celles des Alliés?

* * *

Ce n'est pas chose facile que de pénétrer dans l'âme allemande et de comprendre ce qui s'y passe. Un long et méthodique modelage *(Bildung)*, terme par lequel les Allemands désignent l'éducation, a fait, de la conscience allemande, un monde à part. De tout temps, soit dans sa théorie du Saint-Empire romain germanique, soit chez ses philosophes, ses poètes ou ses politiques, l'Allemagne a été hantée par l'idée de l'absolu, du Tout, de l'universel. Elle a conçu ce tout, non comme une somme d'individus, comme un ensemble fait d'unités, mais comme un être substantiellement un, réellement distinct des élémens qui en forment la matière; capable, sans doute, de se mêler à ces élémens par la direction qu'il leur imprime, mais ayant en soi, en dehors d'eux, le principe et la loi de son existence.

Toute la spéculation, tout l'effort de l'Allemagne a tendu à prendre conscience et possession de cet absolu, et à le déployer à travers le monde. Ses penseurs, un Lessing, un Kant, un Fichte, un Hegel, un Gœthe en ont donné la définition: tandis que la sagesse classique place la fin suprême de toute activité dans le parfait, conçu comme une forme, achevée et fixe, de l'existence, la pensée allemande met au fond des choses un absolu conçu comme un éternel devenir, comme une puissance contradictoire avec elle-même, ne créant une forme quelconque que pour la détruire et créer autre chose. *Wie ich beharre, bin ich Knecht* : « Si je persiste dans un état quelconque, je m'asservis, » dit Faust. L'absolu n'est pas un but, un terme, c'est un mouvement sans fin, c'est l'effort, non en vue du résultat, mais en vue de l'effort même : *das Streben um des Strebens willen.*

Qu'est-ce, en ce sens, que cette nature des choses *(rerum natura)*, où la philosophie classique voyait l'objet de sa recherche? Rien de ce que contient ce monde où nous vivons,

selon la pensée allemande, n'est véritablement : ce qui nous paraît être n'est, en réalité, que posé comme existant *(gesetzt)* par le moi universel, qui veut se réaliser, et qui, selon la loi de son être, ne peut se connaître comme moi qu'en se dédoublant, en se projetant soi-même hors de soi, et en se donnant ainsi un obstacle à constater et à surmonter. La métaphysique allemande, comme l'a bien vu le distingué philosophe américain M. Santayana, dans son profond et élégant ouvrage : *Egotism in German Philosophy*, est la substitution de *Setzen* (poser) et *Gesetzt werden* (être posé) à *Sein*, c'est-à-dire à l'être que la pensée humaine attribue aux choses.

En poursuivant, avec sa logique effrénée, les conséquences de ce principe, la philosophie allemande a, de proche en proche, réduit au rang de moyens, de momens, d'étapes, de formes transitoires, tout ce que l'humanité reconnaît comme fin en soi. Telles la vérité, la beauté, la justice, la sainteté. En vain, devant ces objets, la raison s'incline : pour la pensée allemande, ce sont des formes artificielles et changeantes, que pose devant soi, pour s'affirmer de plus en plus, un moi insondable et irréalisable, qui leur demeure infiniment supérieur.

Une des conséquences de cette doctrine est le rôle effacé qui, dans la théorie de la vie, échoit à la morale, telle que les hommes la comprennent.

L'absolu véritable, le grand moi allemand est au-dessus de la morale. Il est un et il est tout. Il ne reconnaît d'autre loi que celle qui le pousse à se réaliser avec une puissance et une ampleur toujours croissantes. La morale, à ce point de vue, n'a de sens qu'à propos des individus que le grand Tout pose dans le temps et l'espace, pour convertir, par eux, son existence virtuelle en existence actuelle. Elle consiste, pour ces individus, dans le devoir de se subordonner sans condition au tout dont ils font partie. « Il y a chez l'homme, disait Bismarck, une volonté de servir : *Es ist im Menschen ein Dienen-wollendes.* Seule cette volonté compte. Peu importe la conduite que tient l'homme dans les choses qui ne touchent qu'à sa dignité propre ou à ses rapports avec ses semblables. L'amour sexuel, par exemple, selon une doctrine reçue en Allemagne, est chose purement privée : *Liebe ist Privatsache*, c'est-à-dire indifférente. A la morale féminine et sentimentale, qui apprécie la loyauté, la délicatesse, la pureté, l'Allemagne substitue, estime-t-elle,

une morale toute virile, qui ne connaît que l'utilisation des élémens individuels au profit du tout *(die Brauchbarkeit)*.

On sait comment, d'idéal et de transcendant, le Tout allemand est devenu visible et matériel. Il n'est autre, depuis Hegel, que l'État, ou, plus précisément, l'État prussien. La moralité vraie consiste, dès lors, à se faire, *perinde ac cadaver*, la chose de cet État. Être esclave de cette toute-puissance, seule réalisation de la conscience divine, s'identifier avec elle, pouvoir dire : *In illa vivimus, movemur et sumus*, c'est participer au gouvernement de l'univers, c'est devenir soi-même, au sens éminent du mot, c'est être libre et tout-puissant.

Telle est la conception de la vie humaine, selon les penseurs allemands : cette philosophie s'est traduite, notamment, par une théorie de la guerre qui présente un grand intérêt.

La guerre n'est nullement, comme le croient les âmes sensibles, un fait anormal et déplorable. Elle a son fondement dans la loi primordiale de l'être, en tant qu'une nation, comme un moi quelconque, ne peut se poser qu'en s'opposant, vivre qu'en brisant des obstacles, et que la guerre est la lutte et la destruction par excellence.

La guerre survient lorsque, un différend se produisant entre deux États ou groupes d'États, le droit se trouve impuissant à le régler. Elle n'est autre chose que le retour à l'état de pure nature, c'est-à-dire à cette condition primitive où la notion de droit n'existe pas encore, et où il n'y a, pour terminer les conflits, d'autre moyen que la force.

La règle de la guerre est déterminée par là. Selon la définition de Clausewitz, « la guerre est un acte de violence, et l'emploi de la violence n'y admet aucune borne. » *(Der Krieg ist ein Akt der Gewalt, und es gibt in der Anwendung derselben keine Grenzen.)*

On ne peut légitimement opposer aucune loi humaine, aucun scrupule de foi jurée, de loyauté, d'humanité, de chevalerie, de sensiblerie, à un mode d'action dont la définition même exclut toute limitation, toute entrave. La perfection de la guerre, c'est la force comme unique fin, comme unique principe, comme unique loi.

Le problème qu'elle pose consiste à convertir, autant qu'on le peut, tous les élémens dont on dispose en forces utilisables, et à organiser ces forces de manière à procurer l'anéantisse-

ment des forces adverses. Les élémens à exploiter sont, les uns de nature matérielle, les autres de nature morale. Les seconds sont plus importans que les premiers. On sait que Bismarck appelait « momens, » — c'est-à-dire poids — psychologiques ces « impondérables, » qui, finalement, font pencher la balance. C'est affaire à la science de manœuvrer ces forces comme on dispose des forces matérielles. Dans l'armée allemande, dans la nation allemande, comme dans le système de Hegel, la vérité, la justice, l'histoire, les faits, les sentimens, l'honneur, les argumens, la logique, n'ont de valeur, n'ont de réalité, que dans la mesure et sous la forme que commande l'intérêt allemand. Tout ce qui n'est point immédiatement de la force est élaboré de manière à se muer en force. Dieu, par exemple, peut, en ce sens, rendre de grands services. Le mot Dieu représente une somme énorme de forces de tension, qu'un chef habile peut s'approprier et convertir en forces vives. D'une manière générale, par un emploi scientifique de l'enthousiasme, du raisonnement, des cantiques, de l'alcool, des *Lieder* sentimentaux, de l'esprit de corps, des chants de guerre, de l'instinct d'imitation, de la suggestion, des appétits bestiaux ou dépravés, de l'orgueil national, du mensonge, de la cupidité, et, en première ligne, de la peur, on discipline, on polarise, on réduit en une force unique, immanente à toute une nation ou à tout un groupe de nations, la multiplicité éparse et incohérente des forces individuelles.

Chez l'adversaire, réciproquement, c'est la totalité des forces, tant morales que matérielles, que l'on s'applique à écraser. On fait appel, pour la destruction des forces morales ennemies, à cette partie de la science qui se nomme psychologie. Mais l'on ne s'en tient pas à cette psychologie classique qui vise simplement, par l'observation, à connaître l'homme tel qu'il est. Dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel, il s'agit de s'assurer l'initiative, de poser, d'imposer à l'adversaire les conditions de l'action. On se met donc en quête d'une science, non spéculative, mais pratique et active, enseignant, non ce que sont les hommes, mais comment on peut les faire tels que l'on veut qu'ils soient. L'Allemand entend déterminer à son gré, modeler, créer le moral de ses adversaires comme le sien propre. Sa psychologie est volontairement pipée, ainsi que toutes ses théories : elle est telle qu'il juge utile qu'elle soit pour servir son dessein.

D'une manière générale, il semble que cette psychologie compte principalement, pour briser les forces morales de l'adversaire, sur la terrorisation, laquelle atteindra son maximum, si l'action est aussi violente, horrible, imprévue et subite que possible. Et sa grande maxime, c'est que l'idée, chez l'homme, ne venant qu'après le fait, dont elle n'est que la traduction mentale, le jugement d'approbation ou de désapprobation n'étant, dès lors, que la constatation, en langage de conscience, du succès ou de l'insuccès confirmé, peu importent les moyens que l'on aura employés pour arriver à ses fins : tôt ou tard, ce qui aura duré sera proclamé la règle de la justice, du droit, du vrai, du bon et du bienfaisant.

Se peut-il que de telles conceptions de la vie et de la guerre suscitent dans les âmes ces forces morales qui, selon la doctrine allemande elle-même, sont la condition essentielle de la victoire ?

Nul doute que ces idées ne jouissent actuellement, chez nos ennemis, d'une efficacité imposante. Elles déterminent, par la discipline de fer où elles s'incarnent, cette tension constante, cet effort d'ensemble, un et aveugle, qui est le pendant psychique des grandes forces de la nature. L'encadrement, l'organisation, qui annihilent l'individu, produisent, comme fatalement, l'identité des sentimens et des volontés. L'appel, officiellement fait, aux passions ignobles de jouissance et de profanation, par exemple, ne peut manquer d'être avidement entendu par un peuple qu'une culture quasi exclusivement physique et intellectuelle a laissé presque à l'état brut, en ce qui touche les côtés affectifs et moraux de la nature humaine.

Il y a, d'ailleurs, une puissance redoutable dans le fait d'être l'homme d'un seul livre, d'un seul point de vue, d'une seule idée. Grâce à la savante combinaison de connaissances et d'ignorances, de faits vrais et de faits faux, d'érudition et de théories, qui constitue ce bouillon de culture qu'on appelle l'enseignement national allemand, la nation allemande aperçoit l'ensemble des événemens humains, depuis la création du monde jusqu'à nos jours, comme formant un système parfaitement lié, dont la signification, à chacune des phases de son développement, n'est autre que l'acheminement vers la réalisation

de l'Empire universel, promis à l'Allemagne par la Destinée.

Et le détail même des faits lui apparaît sous un jour semblable. Telles les péripéties de l'action militaire. De longue date l'Allemand est fait à cette idée, que les voies de la Providence sont impénétrables, en sorte que la défaite même la plus caractérisée est facilement interprétée par lui comme une voie détournée qu'emploie la Providence pour lui donner la victoire. L'obéissance passive qu'on exige de lui ne lui est pas pénible. A l'école, à l'usine, dans la vie corporative, dans la vie commune, il s'est habitué à agir comme une partie dans un tout, comme une cellule dans un organisme. Il est militarisé jusqu'aux moelles. Il se trouve hors de son élément et dépaysé, quand il est forcé de se conduire par lui-même. Enfin, aux jours d'épreuve, il croit, comme à une loi d'airain, à la nécessité, à la toute-puissance du sacrifice. Au sujet de la guerre de 1870, les Allemands se vantent volontiers d'avoir, dans les batailles qu'ils ont gagnées, perdu plus de monde que l'adversaire. La victoire, estiment-ils, à la guerre comme dans les affaires, est à qui sait courir les plus gros risques, essuyer les plus grandes pertes. Telle est, enseignent les pasteurs allemands et les philosophes hégéliens, la leçon profonde du christianisme et de l'histoire : qui veut sauver sa vie la perd ; qui la perd la gagne. Se sacrifier à l'État choisi par Dieu pour subjuguer le monde, s'identifier avec les héros en qui l'Éternel se réalise, c'est se vêtir de gloire et d'immortalité.

« La guerre, se demande le baron Colmar von der Goltz, à la fin de son livre fameux : *La Nation en armes*, a-t-elle quelque intérêt pour le simple mortel, pour l'homme du commun? — Certes! répond-il, la récompense proposée à sa valeur est véritablement sublime. C'est la même qui brille, au haut du sentier épineux, devant le regard du poète et de l'artiste; c'est l'immortalité! Un charme d'une puissance irrésistible gît dans ce mot. Objectera-t-on que, si le nom des Frédéric et des Napoléon est destiné à subsister éternellement, les milliers de soldats qui sont tombés pour leur gloire sont oubliés? Courte et mesquine sagesse! Les soldats d'Alexandre sont eux-mêmes Alexandre; Annibal et l'armée d'Annibal ne font qu'un. Le souvenir de la postérité ne sépare pas l'armée de son chef. Les différences de rang disparaissent à ses yeux; et, dans la mémoire qu'elle garde des grandes actions guerrières, l'humanité honore

tous ceux qui y prirent part, à quelque poste qu'ils aient combattu... Mieux vaut avoir bien rempli son temps, si bref soit-il, que de prolonger une existence inutile. Avoir participé à une grande œuvre, c'est tenir, dans l'histoire, une place qui ne nous sera pas ravie. »

*
* *

Telles sont les idées dont se nourrissent et vivent les Allemands, telles sont les forces morales qu'ils apportent à la lutte. Quelles sont celles dont nous disposons, et que valent-elles, comparativement ?

Certes, il est avantageux de nous persuader que nos forces morales sont supérieures à celles de l'adversaire, et le patriotisme nous y dispose. Mais la persuasion serait sans doute encore plus profonde et efficace, si elle trouvait sa justification dans un examen méthodique et impartial des choses.

Nous n'avons, nous, ni ne saurions nous arroger la prétention de refaire le monde d'après nos idées ou nos intérêts, et, au nom d'un sens de l'objectif et de l'absolu que nous serions seuls à posséder, de décréter que, d'un bout à l'autre du temps et de l'espace, les êtres et les faits sont tels que le pose, à son gré, notre moi collectif. L'idée ne nous viendrait pas, par exemple, d'enseigner dans nos écoles que l'Allemagne ne se compose que de barbares et de Celtes, comme on enseigne dans les écoles de Berlin que la population des États-Unis comprend : 1° des nègres, 2° des Indiens, 3° des Germains. Nous prenons ingénument le monde tel qu'il nous est donné. Nous y rencontrons des êtres doués de ce que le commun langage appelle : la personnalité. Nous constatons que cet attribut, avec les qualités qu'il implique ou qu'il engendre, — conscience et possession de soi, liberté, capacité morale, sociabilité, originalité artistique et littéraire, — a été tenu, de tout temps, par les hommes les plus intelligens, pour la forme la plus élevée de l'existence en notre monde, et qu'en effet l'être qui en est doué résume en lui et dépasse ce qu'il y a de meilleur dans tous les êtres. Nous estimons donc que ce caractère, ébauché par la nature, susceptible de se perfectionner par un développement libre, doit être respecté là où il existe, favorisé dans son progrès là où il est en voie de formation. Et, constatant que la personnalité se rencontre dans les nations aussi bien que chez les individus,

nous considérons comme un devoir, pour l'humanité, de reconnaître le droit à l'existence, non seulement aux personnes individuelles, mais encore aux nations douées d'une personnalité véritable.

C'est la différence de point de vue existant, à cet égard, entre l'Allemagne et les Alliés qui donne sa signification à la guerre actuelle. Et cette signification vient encore d'être mise en évidence par l'entrée en scène des États-Unis au côté des Alliés. Cette nation avait fait la guerre, en 1860, pour résoudre expérimentalement, à la face du monde, selon la parole d'Abraham Lincoln, la question de savoir « si une nation libre, si le gouvernement du peuple pour le peuple et par le peuple, est susceptible d'exister et de durer. » Aujourd'hui, les États-Unis, par la bouche du Président Wilson, déclarent : « Nous sommes fiers d'offrir notre sang, notre vie, tout ce que nous possédons, pour la défense des principes dont est née notre patrie. »

Cette guerre, dans la pensée de ceux qui l'ont déchaînée, n'est pas, tout d'abord, comme on le dit parfois, une guerre économique. L'auteur du livre fameux : « *J'accuse,* » écrivain allemand d'une remarquable compétence, en donne la frappante démonstration. La conquête économique du monde par l'Allemagne, en un temps dont le terme se rapprochait avec une rapidité effrayante, n'était que trop certaine, si la paix eût duré. Mais cette victoire ne lui suffisait pas. Peuple-maître, *ein Herrenvolk*, ainsi qu'elle aime à se désigner elle-même, l'Allemagne entendait, au nom de sa culture, qu'elle déclarait supérieure à celle de tous les autres peuples, imposer sa domination à l'univers, et l'organiser à sa façon. Elle affectait, d'ailleurs, de n'avoir que du mépris pour ceux qu'elle se disait appelée à gouverner. Et elle se plaisait à s'en faire haïr, car elle définissait la haine une peur lâche et honteuse. A l'heure qu'elle s'était marquée pour frapper le coup décisif, elle jeta le gant aux nations civilisées.

Celles-ci le ramassèrent. Elles se refusèrent à reconnaître comme supérieurement cultivée une nation qui prétendait enlever aux autres l'attribut le plus précieux de l'humanité : le droit d'être soi-même et de développer librement, en respectant le droit des autres, les qualités propres dont on est doué. Et la suite ne montra que trop brutalement de quel côté était la vraie civilisation.

La signification de la lutte est aujourd'hui tellement évidente, que la neutralité morale est devenue impossible, et que la neutralité politique et militaire elle-même ne s'abrite plus guère que derrière l'impuissance.

En fait, les nations qui n'osent entrer dans le conflit sont peut-être celles dont l'existence morale est le plus intéressée à la victoire des Alliés. Car les Allemands ne pourraient, quoi qu'ils fissent, extirper le français et les Français, l'italien et les Italiens, tandis que, vainqueurs, ils anéantiraient, en les absorbant, les nationalités qui, par certains côtés, se rapprochent de la leur. Les Allemands sont encore plus redoutables pour leurs amis que pour leurs ennemis. La guerre de 1870 fut l'absorption de l'Allemagne du Sud par l'Allemagne du Nord ; la présente guerre a pour but immédiat l'absorption de l'Autriche.

Ainsi il est bien certain que cette guerre est la lutte soutenue par la foi à l'idéal, par le dévouement à l'humanité, au droit, à la liberté, à la valeur des nationalités, contre la violence, le despotisme et le mépris de la dignité humaine.

Or, les forces morales que, de part et d'autre, une telle lutte met en jeu sont-elles égales entre elles? Le droit qui, même au plus fort de la mêlée, refuse d'abdiquer et de céder la place à un prétendu état de nature où la violence et la fraude régneraient seules, est-il capable de susciter des énergies aussi réelles et efficaces que celles qu'engendre la doctrine brutale : pour la force, par la force?

*
* *

C'est une longue et tragique histoire que celle de la conscience humaine se refusant invinciblement, quelques assauts qu'elle doive subir, à composer avec la force. Rien de plus vraiment sublime que le mot de Caton : *Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni*. Avec quel respect le monde n'a-t-il pas salué l'œuvre d'un grand artiste intitulée : *Gloria victis*? Cette victoire morale du droit et de la vertu est le plus beau sujet qui puisse être offert à l'art et à la poésie. Mais l'admiration qu'elle inspire n'est pleine et entière que si, à la résistance intérieure de la conscience se joint la résolution de la volonté, décidée à tous les efforts, à tous les labeurs, à tous les sacrifices, pour transformer la victoire morale en victoire matérielle et effective. *Gloria*

victis, noble devise comme prélude de cette autre : *Gloria victoribus!*

Il faut convenir que les Allemands n'ont rien fait pour endormir les vaincus, pour les induire à oublier. Il entrait dans leur politique de se ménager une ceinture d'ennemis. Et, la guerre déchaînée, ils se sont, tout de suite, appliqués, avec une sûreté de méthode inouïe, à exciter contre eux les révoltes morales les plus exaspérées. Rien n'a manqué de ce qui pouvait développer au plus haut point, dans les consciences, le sentiment du péril suprême que courait l'humanité. Et, de toutes parts, à mesure qu'on fut informé, cette pensée s'est fait jour : Quand la lutte est entre le bien et le mal, comment l'issue pourrait-elle être douteuse? Il ne se peut que la justice trahisse à ce point ses défenseurs. Cette guerre est l'Armageddon de l'Écriture : la victoire a déjà fait son choix.

Avec quelle conviction, avec quelle ardeur communicative ces grandes idées ne furent-elles pas développées! Cette éloquence, toutefois, suffit-elle à produire le miracle par où la parole se transforme en action?

Il en faut convenir. Ce n'est pas en vain que les hommes ont, de plus en plus, à mesure qu'ils ont réfléchi, distingué entre les mots et les choses. Le temps n'est plus où l'on pensait guérir une maladie en la nommant par son nom. Ce n'est pas assez de démontrer avec une évidence éclatante et de flétrir avec une indignation sincère la barbarie allemande, pour armer les bras et les cœurs de la force nécessaire à son extinction. « Assez de paroles, » ont, dès le début, proclamé les Allemands, qui, eux-mêmes, il est vrai, ne s'en abstiennent guère, « l'heure est aux actes : »

Der Worte sind genug gewechselt,
Nun lasst uns einmal Taten sehn!

L'idéal brille dans l'empyrée ; la justice, la liberté trônent dans le monde des noumènes. Mais ces essences suprasensibles n'ont, à cause de leur sublimité même, aucune influence sur notre monde, et c'est le fait de la niaiserie ou de la lâcheté, d'attendre le triomphe de sa cause de la valeur morale qu'on lui attribue.

Si odieuses que soient ces maximes allemandes, elles portent en elles un enseignement. Il est certain que l'Évangile lui-

même, en promettant à l'homme l'assistance divine, attend de lui qu'il agisse, pour sa part, de toutes ses forces. « Nous sommes, dit saint Paul, les collaborateurs de Dieu. »

La condition première d'une action puissante et féconde, c'est l'union. Jamais elle ne fut aussi indispensable. *Quod natum est*, disait Lucrèce, *id procreat usum* : l'organe crée la fonction. Le progrès inouï des moyens de communication a suscité des organisations de plus en plus considérables. Une organisation large et solide est désormais, sur tous les champs de bataille, la condition indispensable d'une action victorieuse.

Les champions du droit n'ont eu garde de méconnaître cette loi des temps modernes. Ils ont créé la noble devise : « Union sacrée. » Et beaucoup d'admirables discours ont, sur ce thème, fait vibrer les cœurs. Il n'est pas certain, toutefois, que cette formule, telle du moins qu'elle est souvent interprétée, suffise à produire le genre d'unité que réclame la guerre actuelle.

Plusieurs, en prononçant avec une conviction émue le mot d'union sacrée, entendent que, provisoirement et dans la mesure qu'ils jugeront convenable, ils mettront de côté leurs revendications particulières, pour se consacrer, le plus largement possible, à la défense nationale. Ils ne dissimulent pas, d'ailleurs, qu'au fond de leur cœur ils conservent religieusement toutes leurs idées, et qu'ils s'empresseront de les remettre en avant dès que la paix sera suffisamment rétablie. D'aucuns se plaisent à conjecturer que les événemens actuels eux-mêmes doivent nécessairement profiter à la cause qui leur est chère et assurer le triomphe de leur parti. Et ils trouvent très pratique d'employer le présent à préparer l'avenir spécial qu'ils ont en vue.

Telle est la manière dont certains entendent l'union sacrée et le patriotisme. On ne peut s'empêcher de se demander si cette préoccupation inquiète de reprendre, aussitôt la guerre terminée, les querelles et les luttes d'antan, au point précis où on les a laissées le 3 août 1914, en se faisant gloire de n'avoir rien appris, rien oublié, est vraiment la disposition la plus favorable à l'accomplissement du devoir présent. Ne semble-t-il pas que, pour de tels esprits, la guerre risque de se réduire à un pénible cauchemar et à un fâcheux intermède, dont il importe, avant tout, de hâter la fin? Est-il sûr que ceux qui pensent ainsi se donneront tout entiers au devoir actuel, et

réaliseront cette unité profonde et vraie de pensée, de sentiment et d'action, qui est la condition de la victoire ? Et, pour ce qui est de l'avenir, auquel, certes, nous devons, de toutes nos forces, songer dès maintenant, n'est-il pas certain qu'il dépendra, en première ligne, de la manière dont nous aurons conduit et terminé cette guerre? L'avenir, c'est en ce moment même, ou jamais, que nous le faisons. L'heure actuelle sera, pour l'histoire, un point de départ.

Gardons-nous donc de croire que nous ayons assez fait pour la patrie en prononçant, chacun à sa manière, le mot d'union sacrée. La patrie demande davantage. Lorsque M. Lloyd George, devenu premier ministre, se retrouva dans la Chambre des Communes, il s'écria : « Il n'y a plus de partis. — Monsieur le Premier, lui répondit M. Asquith, il n'y a plus d'opposition. »

Est-ce à dire, maintenant, que les idées, les discours, les formules ne puissent en aucune façon être efficaces? Ou bien faut-il admettre que, si l'idée peut n'être, en effet, qu'une abstraction et le mot n'être qu'un bruit, il est, d'autre part, certaines idées et certains mots, qui, déjà, sont, véritablement, des vouloirs et des forces?

* * *

Il est impossible de vaincre un adversaire puissamment armé, si l'on n'étudie ses moyens d'action, et si l'on ne met à profit les résultats de cette étude. C'est, naturellement, ce que font, dans leur domaine, nos chefs militaires. L'examen critique des forces morales ennemies n'est pas moins utile que celui des forces matérielles.

Les Allemands appliquent avec une logique sans scrupule (*rücksichtslos*) leur maxime : *Krieg ist Krieg* : « La guerre est la guerre. » Étant donné l'état de guerre, ils écartent, purement et simplement, tout ce qui ne tend pas à réaliser la fin de la guerre, telle qu'ils la conçoivent, et ils admettent indistinctement tout ce qui va dans ce sens.

Avant tout, l'État allemand décrète, chez ses citoyens comme chez ses soldats, l'abolition totale des volontés individuelles et leur transmutation en une volonté nationale rigoureusement une. « Dès que l'état de guerre existe, lit-on dans le calendrier populaire *Kunst und Leben* pour 1916, le fantôme

de l'indépendance individuelle s'évanouit; on se rend compte qu'un peuple est un Tout, sentant et agissant comme tout; et le petit moi personnel disparaît, absorbé dans le grand moi historique de la nation. »

Il ne suffit pas de taxer d'absurdité cette métaphysique suivant laquelle un Tout est d'autant plus réel et puissant que ses parties sont plus annihilées, pour avoir raison de la force qu'elle suscite. Il faut contre cette force en dresser une plus puissante, de même qu'à l'artillerie ennemie on s'efforce d'opposer une artillerie supérieure. Mais la liberté, pour qui se battent les alliés, permet-elle à ses champions de lutter de coordination, de cohésion, d'abnégation, d'unité, avec leurs adversaires?

Il n'est pas douteux que, quand il s'agit de masses d'hommes considérables, l'identité de vues, d'objet et de direction, l'exacte répartition du travail, l'utilisation systématique des forces, ainsi que l'élimination des influences antagonistes, ne soient singulièrement plus faciles à réaliser, si l'on part de l'unité elle-même, de l'existence actuelle d'un pouvoir absolu et intangible, que si l'on cherche son point d'appui dans des élémens divers, plus ou moins indépendans, considérés, chacun, comme maître de ses destinées. Dans le premier cas, le problème est, en quelque sorte, mécanique : c'est quelque chose comme l'organisation d'un système astronomique sous l'action d'un astre central. Dans le second cas, le problème est moral : il s'agit de persuader des volontés.

Or, la question est précisément de savoir si nous laisserons dire, si l'issue de cette guerre prouvera que, là où il est nécessaire de s'unifier et de combattre, la liberté se trouve dans une condition d'infériorité irrémédiable.

Sans doute, la liberté, chez les individus et dans les nations, n'a que trop de penchant vers l'égoïsme et vers l'anarchie; on doit reconnaître, toutefois, qu'il ne lui est pas moins possible de se conformer à la loi et au devoir que de s'y soustraire, d'obéir que de se révolter, de vouloir le bien et l'utile que de se vouloir simplement elle-même. Descartes professait que la perfection de la volonté libre est de s'incliner devant la vérité. Quelle diminution réelle de notre liberté pourrions-nous bien subir, en observant attentivement la puissance d'action que donne à nos adversaires l'organisation dont ils se targuent, et en nous

appropriant, de leurs méthodes, ce qui est compatible avec notre idéal? Puisque, d'une volonté irréductible, nous voulons vaincre, nous voulons, par là même, employer, sans autre restriction que celles qu'impose le respect du droit et de l'honneur, tous les moyens requis pour obtenir la victoire.

Mais, dira-t-on, la préoccupation même de la liberté et de l'honneur s'oppose à un mode d'organisation qui implique, précisément, le mépris de la conscience individuelle et de la morale humaine. Il est certain que l'organisation libérale ne saurait être semblable à l'organisation despotique; mais il n'est nullement évident que la première soit condamnée à être moins forte que la seconde.

Celle-ci fabrique une machine qui est extérieure à son moteur, et dont les parties sont des rouages passifs. La liberté crée des organismes dont les organes sont, eux-mêmes, des organismes, et à travers lesquels, du centre à la circonférence comme de la circonférence au centre, la vie, incessamment, circule. Or la machine qui reçoit son impulsion du dehors est entièrement dépendante, pour son fonctionnement, de cette action extérieure. Que cette action vienne à manquer, ou se trouve impuissante à embrasser toutes les parties, tous les momens d'une réalité de plus en plus complexe et changeante, et la machine, abandonnée à elle-même, ne sera plus qu'une masse inerte et sans défense. Au contraire, la puissance d'un tout dont les parties sont elles-mêmes des touts est faite de la puissance des parties elles-mêmes. Un tel corps est indéfiniment capable de se maintenir, de croître et de se modifier; il peut, par l'initiative des parties comme par celle du pouvoir central, réparer ses pertes, corriger ses défauts, répondre à l'appel imprévu des circonstances. Certes, la liberté est chose hasardeuse : mais il dépend d'elle d'être non un agent de dissolution mais une force bienfaisante, organisatrice et conservatrice, une source d'énergie intarissable, une puissance d'action supérieure à tous les mécanismes : il suffit, pour cela, que, se maîtrisant elle-même, elle sache, sous l'idée du devoir et de l'intérêt commun, obéir et commander.

Mais, si les Allemands se croient moralement plus forts que leurs adversaires, ce n'est pas seulement parce que, dans les individus, ils substituent la volonté du Tout à la volonté propre. C'est encore parce qu'ils placent le premier moteur de

la machine dans une force concrète et actuelle, l'État, et non dans un idéal nuageux, distinct de la réalité. Ils ont su, disent-ils, se faire virilement réalistes, tandis que leurs adversaires sont demeurés des rhéteurs, des sentimentaux, des peuples féminins. Une force réelle préexistante est immédiatement capable d'agir, de s'accroître, de réduire et de s'incorporer des forces étrangères. Mais, des mots les plus sonores et des rêves les plus éthérés on ne peut tirer que du vent et des abstractions. Les Latins, race légère et crédule, parlent avec emphase, et attendent d'un heureux hasard l'apparition du phénomène qu'ils appellent par leurs incantations. L'Allemand, pour obtenir l'effet, commence par poser la cause.

Sur ce point encore, la doctrine allemande est très contestable. Sans doute, certains systèmes philosophiques veulent que l'idée ne soit jamais que le pâle reflet de l'action, l'épiphénomène stérile par lequel notre conscience, ignorante et infatuée, se représente comme un but qu'elle vise ce qui, en réalité, s'opère sans elle. Seul, le fait, nous dit-on, engendre le fait, et nul discours n'est efficace, s'il n'exprime l'action même qui, suivant les lois d'une nécessité mécanique, est en train de se réaliser.

Mais ce déterminisme radical, qui ne veut admettre, dans le rapport du passé à l'avenir, aucune possibilité de contingence, est loin d'être définitivement établi. Aujourd'hui même, d'importantes écoles philosophiques, sinon en Allemagne, où le fatalisme est chez lui, du moins dans les pays de civilisation classique, maintiennent l'antique doctrine suivant laquelle il peut réellement y avoir dans ce qui vient après, par rapport à ce qui précède, quelque chose de nouveau, quelque élément dû à l'intervention d'une activité véritable. « Le monde, aimait à dire William James, n'est pas tout fait *(ready made)*, il est, aujourd'hui encore, et il sera toujours, en train de se faire *(in the making)*. Et, avec sa verve humoristique, il ajoutait : « Il y a, bien véritablement, des idées que nous pouvons enfourcher » *(ideas upon which we can ride)*, c'est-à-dire des idées qui sont capables de nous mener au but qu'elles nous représentent.

C'est que l'idée n'est pas nécessairement cette abstraction, cette chose inerte, que vise et que consacre le travail propre du savant. L'idée scientifique, si merveilleuse, est, en réalité, une création de l'esprit, cherchant une méthode adaptée à ses

facultés pour résoudre ce problème : expliquer les phénomènes sans se donner d'autres élémens que des phénomènes et des connexions de phénomènes. C'est pour satisfaire aux conditions de ce problème que le savant s'ingénie à détacher l'idée du sentiment, de la tendance, de l'âme et de la vie. Ainsi dépouillée, ainsi transformée, l'idée est impropre à mouvoir la volonté. Mais, sous sa forme naturelle, elle est tout autre. La vie de l'âme, en réalité, est une, et l'idée n'en est qu'une partie, solidaire d'ailleurs des autres parties, et fondue avec elles dans une pénétration mutuelle, dont la vie organique n'offre qu'une faible image. Prise ainsi dans sa réalité concrète, l'idée participe immédiatement de l'activité et de l'efficace qui appartiennent à l'âme et à la vie. Elle exerce son influence sur les sentimens et les résolutions, de même qu'elle en exprime les caractères et les tendances. Il y a, entre l'idée et les autres élémens de la vie psychique, action et réaction continuelles.

Ainsi il est très vrai que l'idée est susceptible d'engendrer, et l'on a raison de dire que certaines paroles sont des actes. Mais il s'agit alors de l'idée vivante et concrète, non de l'idée purement intellectuelle. La caractéristique de cette idée vivante, c'est l'effort de réalisation, qui, non seulement l'accompagne, mais en est partie intégrante. Ceux-là seuls la possèdent, qui, déjà, la servent et s'y dévouent. Le Logos dont il est dit dans l'Évangile qu'au commencement il était, et que par lui s'est fait tout ce qui est, n'est pas la parole ou l'idée toute nue : en même temps que parole, il est vie, lumière, amour, sacrifice.

Ne craignons donc pas de l'affirmer : les principes pour lesquels combattent les Alliés ne sont pas nécessairement, comme l'enseigne la psychologie allemande, de simples thèmes de rhétorique. La Révolution française n'est pas une phrase. Il est vrai, d'une vérité positive, que la croyance à la justice, à la valeur de la personnalité dans les individus et dans les nations, aux destinées morales de l'humanité, peut être, non seulement un noble objet de contemplation, mais un élan ardent et efficace du cœur et de la volonté, un effort où se concentrent toutes les énergies, un commencement d'action, qui s'épanouira, dans le monde visible, en réalité concrète. Que les défenseurs du droit et de l'idéal soient véritablement animés de cette foi vive et agissante, qui, selon le vers célèbre de Racine, est seule une foi sincère; et leur idéal devra l'emporter sur l'idéal allemand,

non seulement dans les régions de la pensée pure, mais encore sur les champs de bataille.

En effet, l'idéal allemand consiste à s'approprier et à organiser la plus grande somme possible des forces du monde donné. Il n'a, en réalité, de l'idéal que le nom : il n'est autre chose que le tout, l'organisation du réel. Les Allemands eux-mêmes sont fiers de déclarer que leur idéalisme est foncièrement réaliste. Or, non seulement l'organisation, à elle seule, si elle utilise merveilleusement les matériaux donnés, ne crée rien ; mais, appliquée à l'homme, elle ne saurait, d'une façon sûre et permanente, procurer les résultats qu'elle donne quand on l'applique à la matière brute. Car l'homme, malgré qu'on en ait, peut également se donner ou se refuser ; et nul ne saurait garantir qu'il consentira indéfiniment à se laisser traiter comme une simple quantité de force brute, ou que, s'il se résigne à cette condition, il conservera, dans toutes les circonstances, la même capacité de rendement.

Tout autre est la valeur de l'homme qui combat pour un idéal digne de ce nom.

Le droit, la liberté, la justice, l'humanité, tels que les conçoivent les alliés, dépassent le fait donné, le réel proprement dit. Et ainsi, dire que ces objets sont, eux aussi, à leur manière, des forces, des réalités efficaces, c'est dire qu'une véritable puissance créatrice se communique à l'homme qui veut sérieusement les réaliser. Loin, d'ailleurs, que la discipline acceptée en vue de ces fins idéales risque d'énerver et d'abattre les volontés, elle les exalte. Obéir à une loi que l'on sait juste et haute, c'est avoir conscience de se grandir soi-même.

Les soldats de la justice n'ont pas à craindre que leurs forces ne s'épuisent : elles leur viennent d'une source supérieure et infinie.

***

C'est pourquoi il est très juste de dire qu'en tant que l'issue dépend des forces morales, nous pouvons, nous devons vaincre. Mais vaincre, ce n'est pas seulement l'emporter dans la guerre. Après comme avant cette guerre, les Allemands seront. Le danger que leur existence fait courir à l'humanité aura-t-il disparu ?

Personne, apparemment, ne s'imagine qu'il suffise d'un

traité, d'une convention, d'un chiffon de papier, pour maintenir dans les limites du droit les agresseurs de la Serbie, les violateurs de la neutralité belge, les massacreurs des populations civiles, les restaurateurs de l'esclavage, les organisateurs de la guerre sous-marine faite traîtreusement au monde entier. Après comme avant la guerre, les Allemands réussiront, si leurs ambitions sont demeurées les mêmes, à déjouer toutes les précautions, à tourner tous les obstacles. Sans doute, les difficultés qu'ils rencontreront, au début, seront considérables; mais l'Allemand est patient, dissimulé, insinuant quand il est faible, trameur d'intrigues, habile à parler la langue et le langage des autres peuples, empressé à flatter leurs ambitions, leurs idées et leurs goûts. Il n'est obstacle qui rebute sa ténacité, et qu'il ne s'évertue à convertir en auxiliaire. L'Allemagne de demain aura conscience d'avoir, pendant des années, résisté à l'univers. Quoi qu'il arrive, il est invraisemblable qu'elle se juge vaincue définitivement. C'est par l'épreuve, par la souffrance, par la chute, par le péché, selon la théologie allemande, que l'âme conquiert le salut. Les Allemands sont faits à cette idée, que le mal est l'instrument du bien, que la défaite est le prélude de la victoire. C'est ainsi que Sedan, à leurs yeux, découle d'Iéna, et le nouvel Empire allemand du traité de Westphalie. La prise de Verdun, qu'ils ont poursuivie avec tant d'acharnement, devait être, notamment, dans leur pensée, la consommation de leur effort séculaire pour rayer de l'histoire la date de 1648, qui avait confirmé le traité de Cateau-Cambrésis et consacré le triomphe de la France dans la guerre de Trente Ans. Se venger, punir, *Rache*, *Strafe*, ce sont les deux mobiles d'action qu'ils demandent au passé de leur fournir.

Et que l'on ne s'abuse pas sur la portée des divisions intérieures qui peuvent se produire en Allemagne. L'idée allemande, l'orgueil allemand, le culte de l'organisation allemande sont communs à tous les partis. L'impérialisme marxiste n'est pas moins pangermaniste que l'impérialisme gouvernemental. Et les organisations civiles sont des organisations militaires. Rappelons-nous l'avertissement de Henri Heine : « Quoi qu'il arrive en Allemagne, écrivait-il en 1833, Français, soyez sur vos gardes, demeurez à votre poste, l'arme au bras! » C'est que, avide de pouvoir et d'indépendance collective, la démocratie allemande l'est encore plus des richesses du pays de France.

Certes, toutes les mesures nécessaires pour réduire un tel ennemi à l'impuissance devront être maintenues pendant un temps actuellement indéterminable. Mais il serait imprudent d'attendre de ces mesures la transformation de la nation de proie en un membre de la société des nations. Si l'Allemagne, telle que nous la voyons, n'est pas le peuple moralement supérieur qu'elle se vante d'être, elle possède, on ne peut le nier, une vitalité, une puissance interne de subsistance et de développement, que les échecs surexcitent plus qu'elles ne l'abattent. Elle s'est dressée tardivement, par un effort spontané, du fond de l'abîme : elle ne pourrait se transformer que par une conversion intérieure, par une seconde naissance. La théorie de Gœthe s'applique à elle :

Genesung (1) *hast du nicht gewonnen,*
Wenn sie dir nicht aus eigner Seele quillt.

« La guérison ne se produira que si elle jaillit du fond de ton âme. »

Est-il admissible que l'Allemagne, d'elle-même, par des causes internes, puisse changer? L'état d'esprit où elle se trouve, et qui est le résultat d'une combinaison de ses tendances primitives avec une éducation systématique, plusieurs fois séculaire, des intelligences, des volontés et des corps, recèle-t-il, en lui-même, quelque principe de dissolution ?

On peut supposer que l'Allemagne, après la guerre, continuera de cheminer dans le sens où elle se précipitait dans ces derniers temps. Des deux momens contraires que l'auteur de *Faust* distingue dans l'activité humaine, l'effort et la jouissance, *Streben* et *Genuss*, il est visible que le second tendait, pour l'Allemagne, à devenir le but, tandis que le premier était relégué au rang de moyen. Or, l'idée du *Faust*, c'est que la jouissance comme but de la vie en est la ruine. L'activité la plus intense, si elle se prostitue au bien-être, expire dans le relâchement.

Tel était bien, en fait, le danger qui menaçait l'Allemagne avant cette guerre; et c'est une des raisons qu'invoquait le général von Bernhardi, dans son livre célèbre : *Deutschland*

(1) Le texte porte : *Erquickung*, soulagement.

und der nächste Krieg (1911), pour demander énergiquement qu'on se pressât de la faire.

Si le matérialisme dont les Allemands donnent actuellement des preuves effroyables se maintient parmi eux, il n'est pas douteux que la loi posée par Gœthe ne se vérifie à leur sujet, et que, d'eux-mêmes, tôt ou tard, ils ne courent à la dissolution et à la ruine.

. . . . . . *Sævior armis*
Luxuria incubuit.

Que si, se ressaisissant, les Allemands viennent, au contraire, à réfléchir sur la crise actuelle avec quelque liberté d'esprit, il semble impossible qu'ils demeurent dans l'état d'âme où ils se trouvent en ce moment. Cet état se définit : une barbarie consciente et voulue. Or, quoi de plus paradoxal qu'une telle constitution mentale ? Il n'est pas douteux qu'il n'y ait, dans la prétention d'opérer la synthèse de la conscience humaine et de la barbarie, une sorte de démence de l'intelligence et de la volonté, qui, en soi, est un état d'âme absurde et instable. Comme, du feu et de l'eau, mis ensemble, l'un doit nécessairement supprimer l'autre, ainsi conscience et barbarie ne peuvent, indéfiniment, coexister. Asservie à la barbarie, la conscience est déshonorée et anéantie; la barbarie déchaînée au nom de l'impératif catégorique, révolte, en fait, dans leurs momens de lucidité, chez les soldats allemands eux-mêmes, les consciences les plus fanatisées.

Quand et comment se résoudra l'antinomie ? nul ne peut le dire, puisqu'il s'agit ici d'une décision intérieure de l'âme. Mais il est permis de remarquer que l'état d'esprit où l'Allemagne voit la plus haute expression de son génie est, en soi, une chose monstrueuse, et que les monstres, selon les lois de la nature, tendent, d'eux-mêmes, à disparaître.

Bien que l'orientation future de l'Allemagne dépende, avant tout, du travail qui s'opérera au fond des consciences, il n'est que juste d'admettre que certains événemens extérieurs pourront exercer sur les dispositions des esprits une influence considérable. Parmi ces événemens, nul ne serait plus efficace que la persistance et le développement, dans les diverses parties du monde, de libres démocraties, conciliant, de façon manifestement durable, la liberté et le droit des individus avec l'ordre

intérieur, avec la prospérité morale et matérielle, avec la puissance de soutenir, au dehors, ses droits, son indépendance, son intégrité. Rien de contagieux, disait Bossuet, comme l'amour de la liberté. L'Allemagne s'est faite sa geôlière, parce qu'elle affecte de la considérer comme l'éternelle révoltée. Que la liberté se montre plus sage, plus forte, plus sûre que le despotisme, et sa cause pourra trouver des défenseurs sincères et influens, même en Allemagne.

Tout espoir n'est donc pas écarté *a priori*, de voir, quelque jour, l'Allemagne, le peuple allemand, redevenir ou devenir une nation entre les nations, admettre que le droit n'est pas son monopole et sa chose, et qu'il lui est possible de vivre sans dépouiller ou supprimer les autres peuples. Si ce jour survenait, il serait permis aux nations de respirer, et de se contenter, pour assurer leur sécurité, de mesures de défense normales et modérées. Mais, à vrai dire, l'Allemagne, alors, ne serait plus l'Allemagne. Elle, qui est devenue ce qu'elle est en se proposant d'être toujours plus elle-même, et de se faire un corps où son âme se retrouvât, elle aurait, littéralement, changé d'âme. Jusqu'à ce que ce miracle se produise, deux devoirs, avant tout, s'imposent à nous : monter la garde, non seulement à la frontière, mais à l'intérieur ; et demeurer sages, unis et forts, dans la liberté.

ÉMILE BOUTROUX.

LES YEUX DE L'ASIE[1]

II

LA LETTRE DU CAVALIER

Hâtez-vous de remettre cette lettre à :

La sœur du Risaldar en retraite Major Abdul Qadr Khan,

Dans sa maison derrière le temple de Gulu Shah, près du village de Korake, dans le Pasrur Tehsil du district de Sialkot, province du Pendjab. — Expédiée du pays de France, le 23 août 1916, par

Duffadar Abdul Rhaman du 132e (Pakpattan) de cavalerie, anciennement Cavaliers de Lambart.

Que tous les employés des postes du gouvernement fassent diligence avec cette lettre.

Mère, ce que j'ai à vous annoncer, c'est que, pour la première fois en cinq mois, le courrier ne m'a pas apporté votre lettre. Mes pensées sont toujours avec vous. Mère, penchez votre oreille et écoutez-moi. Ne vous tourmentez pas ; je serai bientôt revenu avec vous. Imaginez que je suis simplement allé à Lyallpur (2); supposez que j'y ai été retardé longtemps par un officier, ou que je ne suis pas encore prêt à revenir. Mère, pensez à moi toujours comme si j'étais resté tout près de vous : je m'imagine bien, moi, que vous êtes toujours auprès de moi. Du courage, mère! Il n'y a rien dans ce que j'ai

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai.
(2) Grand dépôt de recrutement dans l'Inde.

fait qui vous soit caché. Je vous parle avec vérité, mère; je vous saluerai de nouveau. Ne vous chagrinez pas. Je vous le dis avec confiance : je m'inclinerai de nouveau devant vous pour vous saluer. Ce sera ainsi, mère. Je viendrai au cœur de la nuit et frapperai à votre porte. Puis j'appellerai bien fort, afin que vous puissiez vous éveiller et m'ouvrir la porte. Avec grand délice vous ouvrirez la porte et me presserez contre votre poitrine, ma mère. Alors je m'assoirai à côté de vous et vous dirai ce qui m'est arrivé, — le bien et le mal. Puis, après le repos et réconfort de la nuit, je sortirai quand le jour sera venu et j'irai saluer tous mes frères à la mosquée et dans les villages. Puis je rentrerai manger mon pain dans le contentement et la félicité. Vous, mère, vous me direz : « Te donnerai-je du *ghi* (1)? » Je commencerai par répondre fièrement, comme un homme qui a voyagé : « Non, je n'en prendrai pas. Donnez-moi du beurre d'Europe. » Vous insisterez et je pousserai doucement vers vous mon assiette, et vous la remplirez de *ghi* et j'y tremperai mon gâteau avec joie. Croyez-moi, mère, ce retour à la maison se produira tout comme je viens de le décrire. Je vous vois toujours devant moi. Il me semble que c'est hier que je m'inclinais à vos pieds en vous faisant mon salut et que vous posiez votre main sur ma tête.

Mère, mettez votre confiance en Dieu pour sauvegarder ma tête. Si ma tombe est creusée en France, elle ne pourra jamais être dans le Pendjab, fissions-nous pour cela mille ans d'efforts. Si elle est dans le Pendjab, alors je reviendrai certainement jusqu'à elle, là même où elle est. Pour l'instant, mère, considérez ce qu'on me donne à manger. En voici le détail exact. Je mange chaque jour du sucre avec du *ghi* et de la farine, du sel, de la viande, des poivres rouges, des amandes et des dattes, des sucreries de diverses sortes ainsi que des raisins secs et des cardamomes. Le matin, je prends du thé et des biscuits blancs. Une heure après, de l'*halwa* et du *puri* (2). A midi, thé avec du pain; à sept heures du soir, légumes au carry. Avant de me coucher, je bois du lait. Il y a du lait en abondance dans ce pays. J'ai plus de confortable ici, je vous le jure, mère, qu'aucun officier supérieur dans l'Inde. Quant à notre habillement, on y pourvoit sans compter. Vous vous récrieriez, mère, à voir le beau drap qu'on gaspille. Aussi je vous en prie, mère,

(1) Beurre indigène. — (2) Plats indigènes.

réconfortez-vous au sujet de votre fils. Ne déchirez pas mon cœur en me parlant de vos années. Dussions-nous devenir tous les deux aussi vieux que des éléphans, je suis toujours votre fils qui viendra vous demander, comme je le disais, à votre porte.

Quant aux risques de mort, qui en est exempt nulle part? Ce n'est certes pas dans le Pendjab. J'apprends que tous ces mendians religieux de Zilabad ont proclamé une foire sainte cet été afin de se faire nourrir par des personnes pieuses, et que, s'étant maintenant réunis par milliers au bord de la rivière pendant les chaleurs, ils ont propagé le choléra dans tout le district. Le monde entier est livré aux troubles furieux, mère, et il a fallu que ces fils de gens de rien préparent un festival de mendians pour ajouter à tant de maux. Il devrait y avoir un ordre du gouvernement de faire sortir de l'Inde tous ces coquins fainéans et de les transporter en France et de les envoyer sur le front, de telle sorte que leurs corps puissent être des cibles pour la mitraille. Pourquoi ne peuvent-ils pas noircir leurs visages et s'étendre dans un coin avec une croûte de pain? Il est certainement juste que les familles nourrissent leurs prêtres, mère; mais, quand les paresseux s'assemblent par milliers, quémandant, et provoquant les maladies, et souillant l'eau potable, il faudrait leur administrer un châtiment.

Beaucoup de maladies, telles que le choléra et la dysenterie, proviennent de ce qu'on boit de l'eau impure. Donc, il vaut mieux la faire bouillir, mère, quoi qu'on en dise. Quand les vêtemens sont lavés dans l'eau impure, la maladie se propage encore. Vous allez dire, mère, que je ne suis plus un cavalier, mais une blanchisseuse ou un apothicaire; mais je vous jure, mère, que ce que j'ai dit est vrai. Alors, j'ai deux recommandations à vous adresser au sujet de la maison que vous dirigez. Je vous prie, ma mère, de donner l'ordre que mon fils ne boive que de l'eau qui ait été bouillie, du moins depuis le commencement des chaleurs jusqu'après les pluies. Voilà une des recommandations. La seconde est celle-ci : comme je descendais vers la mer avec le régiment, la dame docteur Sahiba, des services civils, demanda à la dame de notre colonel s'il y en avait parmi nous qui désiraient faire prendre à leur maisonnée le charme contre la petite vérole. J'étais alors occupé de ma besogne et je ne répondis pas. Faites maintenant savoir à la Sahiba docteur que je désire qu'elle veuille bien faire prendre le

charme à mon fils le plus vite possible. Je vous recommande, mère, sur la tête de l'enfant, que ce soit fait bientôt. Je vous prie respectueusement de prendre ce soin sur vous.

Oh! ma mère, si je pouvais maintenant vous voir, ne fût-ce que la moitié d'une garde de nuit, ou le soir en préparant le repas! Je me rappelle les jours d'autrefois dans mes rêves; mais quand je m'éveille, il y a le dormeur et l'endroit où il est couché, et tout cela est plus loin que Delhi. Mais Dieu accomplira les réunions et sûrement arrangera le retour.

Mère, penchez votre oreille et écoutez-moi sur ce point, ma mère. Il y a une chose dont je désire vous pénétrer fortement. Vous devez savoir que, parmi les recrues du régiment, il y a trop peu de musulmans de notre sorte. On envoie du Pendjab des recrues qui appartiennent au monde des cultivateurs et des ouvriers ordinaires. Il en résulte, au régiment, que nous, musulmans, nous trouvons inférieurs en nombre à ces gens de peu, et que les promotions sont faites en conséquence. Chacune de nos unités, ma mère, a été divisée en deux, c'est-à-dire qu'il y a quatre unités par escadron.

Nous, musulmans, devrions avoir au moins deux unités sur quatre, mais par suite du manque de recrues, nous n'avons pas assez d'hommes de notre sorte pour en former plus d'une. Or, mère, comme c'était du temps de nos pères, celui qui fournit les hommes obtient l'avancement. Donc, si nos amis, chez nous, et en particulier notre Pir-Murshid, voulaient s'efforcer de fournir quinze ou vingt recrues, je pourrais approcher mon colonel Sahib au sujet de ma promotion. Si mon colonel accueillait favorablement ma requête, alors, vous n'auriez plus, là-bas, qu'à vous occuper de fournir les hommes. Mais je crois, mère, qu'il n'y aurait aucune difficulté, si notre Pir-Murshid prenait lui-même l'affaire en mains et si le frère de mon père voulait bien s'y employer aussi. La famille est la famille, mère, fût-elle dispersée aux extrémités de la terre. On se rappelle encore au régiment le nom du frère de mon père à cause de son long service et de ses hauts faits de jadis. Dites-lui, ma mère, que les hommes parlent de lui chaque jour, comme s'il n'avait démissionné que d'hier. S'il parcourt à cheval les villages avec ses médailles, il fera certainement beaucoup de recrues dans notre classe. S'il y en avait cinquante, cela repré-

senterait beaucoup plus d'influence pour moi auprès de mon colonel. Il est fort avide de notre classe de Mahométans. Il en prendra autant qu'il en viendra.

Mère, notre Pir-Murshid aussi est un très saint homme. S'il leur prêchait après la moisson, il trouverait beaucoup de recrues, et je serais promu, et la pension des familles augmente avec la promotion. Dans peu de temps, avec l'assistance de Dieu, je pourrais commander une unité, si les recrues atteignaient un nombre suffisant grâce aux efforts de mes amis et de ceux qui me veulent du bien. L'honneur d'un de nous est l'honneur de tous. Exposez tout ceci au Murshid et à mon oncle.

La cavalerie n'a encore rien fait qui puisse être comparé à notre régiment : c'est peut-être le sort qui l'a voulu ; peut-être aussi les autres ne nous valent-ils pas. Il y a grand honneur à retirer de la lance avant qu'il soit longtemps. La guerre retrouve la liberté de ses mouvemens, et l'on envoie en avant des patrouilles de cavalerie. Nous avons repoussé Mama Lumra (1) de plusieurs milles à travers le pays. Il s'est enraciné de nouveau ; mais ce n'est pas le même Mama Lumra. Son arrogance a disparu. Nos canons retournent la terre de fond en comble sur lui. Il s'est construit des maisons souterraines qui sont de véritables forteresses, avec des lits, des chaises et des lumières. Nos canons les défoncent. Il y a peu à voir, parce que Mama Lumra est enseveli sous terre. Ces jours-ci sont complètement différens des jours où toute notre armée était ici et où les canons de Mama Lumra nous écrasaient jour et nuit. Maintenant, Mama Lumra mange son propre bâton. Le combat continue dans le ciel, sur terre et sous terre. Il a été rarement donné à personne de voir pareil combat. Pourtant, si la pensée se reporte à Dieu, ce n'est rien de plus que la pluie sur un toit.

Mère, j'ai été porté une fois « manquant, tué ou supposé fait prisonnier. » J'étais allé avec une patrouille à un certain endroit au delà duquel nous nous avançâmes jusqu'à une position qui avait été récemment prise par l'infanterie anglaise. Soudain le feu de l'ennemi s'abattit sur nous et derrière nous comme une averse. Voyant que nous ne pouvions pas battre en retraite, nous nous étendîmes dans des trous d'obus. L'ennemi fit les plus grands efforts, mais nos canons, l'ayant trouvé, le bombardèrent et il cessa. Le soir, nous sortîmes des trous d'obus. Nous

(1) Surnom de l'ennemi.

avions à marcher; le temps était lourd et nous souffrions de la soif. Aussi nos cœurs furent-ils soulagés quand nous rentrâmes au régiment. Nous avions tous été signalés au quartier général de la Division comme perdus. Ce faux rapport fut donc annulé.

Les trous d'obus dans le sol sont de la dimension de notre parc aux chèvres et, en profondeur, de ma hauteur avec le bras levé. Leur nombre est tel qu'on ne les peut compter et il y en a de toutes les couleurs. C'est comme la petite vérole sur la face de la terre.

Nous n'avons point de petite vérole ni de maladies ici. Nos majors sont impitoyables : ils font brûler tout ce que ramassent les balayeurs. On dit qu'il n'y a pas de médecin comme le feu : il ne laisse rien aux mouches. On dit que les mouches produisent les maladies, particulièrement quand on les laisse se poser sur les narines et au coin des yeux des enfans ou tomber dans leurs pots à lait. Souvenez-vous de cela. Les jeunes enfans de ce pays de France sont beaux, et ils ne souffrent point de la maladie. Les femmes ne meurent pas en les mettant au monde. Ceci est dû aux médecins et sages-femmes qui abondent en savoir. C'est un ordre du Gouvernement, mère, qu'il est impossible à une sage-femme de s'établir si elle n'a pas prouvé ses capacités. Ce peuple est idolâtre, mais il ne manqne pas de sagesse. Quand il se produit une mort qui n'est pas causée par la guerre, on l'attribue immédiatement à quelque faute du défunt concernant le manger ou le boire ou la manière de vivre. Si quelqu'un meurt sans cause apparente, les médecins mutilent immédiatement le corps pour s'assurer du mal qui se cachait à l'intérieur. Si l'on découvre quelque chose, il y a procès criminel. Ainsi la gent féminine ne trafique pas des poisons, et les femmes du mort n'ont pas lieu de se soupçonner mutuellement. En vérité, mère, le monde ne pèche que par ignorance. Le savoir et les connaissances sont les choses importantes.

Vos lettres m'arrivent à chaque courrier comme si nous étions à notre quartier général. On n'obtient ce résultat que par le savoir. Il y a des centaines de femmes derrière nos lignes qui nettoient et réparent les vêtemens sales des troupes. Après quoi ils sont passés au four à des températures très hautes qui détruisent complètement la vermine et aussi, dit-on, les maladies. On nous a aussi distribué des casques en fer pour protéger la tête

contre la chute des projectiles. On nous a demandé à tous s'il y avait quelque opposition de notre part. Ils sont plus lourds que le *pagri* (1), mais ils font dévier les balles. Sans doute c'est la volonté d'Allah que la vie de ses fidèles soit prolongée grâce à ces coiffures. Il veille particulièrement, pour les rendre à leurs mères, sur les fils qui vont aux pays étrangers.

Nous savons très bien comment le monde est fait. Gagner sa vie et supporter les peines est le devoir de l'homme. Si je vous fais savoir que j'ai gagné un grade au régiment, n'oubliez pas de distribuer des aumônes jusqu'à concurrence de quinze roupies et de nourrir les pauvres.

Mère, penchez votre oreille et écoutez-moi. Il n'y a aucune espèce de danger dans les images que font les boîtes (2). Quiconque s'y soumet reste à tous égards comme il était avant. On ne lui prend rien de son esprit. Je me suis moi-même prêté, mère, à bien des images de ces boîtes, soit à cheval, soit debout à côté de mon cheval. Si jamais la Sahiba docteur Zénana désire de nouveau faire de mon fils une de ces images, ne lui arrachez pas l'enfant, mais laissez-la prendre l'image et envoyez-la-moi. Je ne peux pas le voir dans mes rêves parce que, à son âge, il change à chaque mois. Quand je suis parti, il commençait à peine à marcher à quatre pattes; maintenant vous me dites qu'il se tient debout en s'accrochant aux jupes. J'ai vraiment très grand désir de voir cela sur une image. Je sais lire les images maintenant aussi parfaitement que les Français. Quand j'étais nouveau dans ce pays, je ne pouvais pas comprendre du tout leur signification. C'est qu'il faut la connaissance qui vient des voyages à l'étranger et de l'expérience. Mère, ce monde abonde en merveilles qui dépassent tout ce qu'on peut croire. Nous, dans l'Inde, ne sommes que des pierres en comparaison de ces gens. Ils n'ont pas de procès entre eux; ils répondent du premier coup la vérité; ils ne se marient pas avant d'avoir de part et d'autre au moins dix-huit ans, et aucun homme ici n'a pouvoir de battre sa femme.

J'ai été logé chez un vieillard et sa femme, qui possèdent sept poules, un âne et un petit champ d'oignons. Ils ramassent le crottin de nos chevaux dans les rangs et l'emportent sur leur dos, très peu à la fois, mais d'une manière continue. Ils n'ont

(1) Turban. — (2) Photographies instantanées.

pas de quoi vivre ; pourtant, ils pourraient voir toute la nourriture du monde sans y toucher, si on ne les y invite pas. Ils se témoignent en toutes choses une courtoisie mutuelle.

Ils m'appellent *Sia* (1), qui correspond à *Mian* (2), et aussi *man barah* (3), qui signifie héros. Je leur ai parlé bien souvent de vous, ma mère, et ils désirent que je vous envoie leurs salutations. La femme m'appelle à rendre un compte rigoureux de mes actions chaque jour. Le soir venu, on me fait rentrer avec les poules ; mes vêtemens sont alors examinés et réparés quand c'est nécessaire. Elle me tourne et retourne entre ses mains. Si je montre de l'impatience, elle me donne une petite tape sur le côté de la tête, et je dis à mon cœur que ce sont vos mains, ma mère.

Maintenant, voici du français, ma mère :

1. *Zuur mononfahn.* Le salut du matin.
2. *Wasi lakafeh.* Le café est prêt.
3. *Abil towah mononfahn.* Levez-vous et allez à la parade.
4. *Dormeh beeähn mon fiz, nublieh pahleh Bondihu.* Ceci, c'est leur manière de prendre congé pour la nuit en invoquant la bénédiction de leur Dieu.

Ils se servent d'un *Tasbih* (4) de même forme que les nôtres, mais avec plus de grains. Ils disent leurs prières assis ou en marchant. Ayant vu mon *Tasbih*, ces deux vieux manifestèrent de la curiosité à l'égard de ma croyance. Certainement, ils sont idolâtres. J'ai vu au bord de la route les images qu'ils adorent. Pourtant, ils ne sont certainement pas des *kafirs* qui cachent la vérité. Mais la miséricorde d'Allah est sans borne. Ils vous envoient tous deux leurs salutations en ces termes : *Onvoyeh no zalutazioum sempresseh ar madam vot mair.* C'est leur forme de bénédiction.

Elle a mis au monde trois fils. Deux sont déjà morts dans cette guerre, et du troisième elle n'a aucune nouvelle depuis le printemps. Il reste dans la maison le fils de son fils aîné. Il a trois ans. Son nom est Pir, qui dans leur langue désigne aussi un saint homme. Il court nu-pieds l'été et ne porte qu'un seul vêtement. Il mange de tout et particulièrement mes dattes. Il a appris à parler dans notre langue et porte un sabre de bois qui a été fait pour lui et un turban de notre couleur. Quand il est fatigué, il se réfugie au milieu de mon lit, malgré la défense

(1) Monsieur. — (2) Titre de respect chez les Mahométans. — (3) Mon brave. — (4) Rosaire.

de sa grand'mère dont il n'a aucune peur. Il n'a peur de rien. Ma mère, il est presque tout pareil au mien. Il lui envoie ses salutations. Il l'appelle « mon frère qui est dans l'Inde. » Il prie aussi pour lui tout haut, devant une idole qu'on le mène adorer. Comme il est très gras, il ne peut pas encore s'agenouiller longtemps et tombe de côté. L'idole représente *Bibee Miriam* (1), que dans ce pays on croit être la gardienne des enfans. Il a aussi une petite idole à lui au-dessus de son lit, qui représente un certain saint appelé *Pir*. Il monte sur l'âne et dit qu'il veut devenir soldat dans la cavalerie. Je fais mes délices de sa présence et de sa conversation.

Les enfans de ce pays sont instruits dès leur naissance. Ils vont aux écoles, même quand les obus tombent tout à côté. Ils connaissent tous les pays du monde, savent lire et écrire dans leur langue et calculer. Même les petites filles de huit ans savent calculer, et celles qui sont en âge de se marier connaissent à fond la cuisine, les comptes, la direction d'une maison, le blanchissage des vêtemens, l'agriculture, la confection des habits et toutes les autres charges, sinon elles sont tenues pour faibles d'esprit. On donne à chaque jeune fille une dot à laquelle elle ajoute de ses propres mains. Aucun homme ici ne moleste une femme dans aucun cas. Elles vont et viennent à leur gré pour leurs affaires. Il y a une chose dont je serais bien content, mère. Je serais bien content que tous les hommes de l'Inde fussent transportés en France avec toutes leurs femmes pour voir le pays et profiter de leurs expériences. Ici il n'y a point de querelles ni de discordes, et il n'y a point ici de malhonnêteté. Tout le long du jour, les hommes ici font leur tâche et les femmes font la leur. En comparaison de ces gens, les gens de l'Inde ne travaillent pas du tout. Tout le long du jour, dans l'Inde, ils sont occupés à de mauvaises pensées et les femmes tout le long du jour, dans l'Inde, ne font rien que se quereller. Si les choses sont en cet état, mère, la faute en est aux hommes de l'Inde, car si les hommes voulaient éduquer les femmes, elles abandonneraient les disputes.

Quand un homme va courant de par le monde, son entendement s'élargit et il devient habile aux différentes tâches. Le tout est de montrer du courage. A l'heure présente, chacun fait

(1) La Vierge Marie.

voir sa bravoure ou sa couardise. Les occasions d'avancement viennent vite. Il ne s'en représentera pas de pareilles.

Quant aux propositions de mariage pour mon retour, ces choses peuvent attendre que je soi• rentré. Il n'est pas avantageux de prendre dans la maison une enfant ou une faible créature qui, sans qu'il y ait en rien de sa faute, meurt en donnant le jour. S'il y a des pourparlers entre notre maison et quelque autre famille sur ce sujet, on devra comprendre que je tiens au savoir plus qu'à la dot. Il y a des écoles dans l'Inde où des jeunes filles sont élevées par des dames anglaises. Je ne suis pas homme à contracter mariage hors de mon clan ou de mon pays; mais, si je combats pour éloigner Mama Lumra du Pendjab, je veux me choisir mes femmes dans le Pendjab. Je ne désire rien qui soit contraire à la Foi, mère; mais ce qui était vaste hier ne couvre même pas la paume de la main aujourd'hui. Ceci est dû au développement des lumières chez tous les hommes qui vont et viennent et observent des choses dont ils n'avaient jamais auparavant soupçonné l'existence.

Dans ce pays, quand quelqu'un meurt, la tombe est marquée, désignée par un nom et entretenue comme un jardin afin que les autres puissent venir pleurer sur elle. Et l'on ne croit pas qu'un lieu de sépulture soit habité par les mauvais esprits ou les goules. Ayant à remplir un certain service le mois dernier, je passai trois nuits dans un cimetière. Personne ne m'inquiéta, bien que les morts eussent été déplacés de leurs tombes par la violence des explosions d'obus. L'un d'eux était une femme de ce pays, morte depuis peu, que nous réensevelîmes pour l'amour d'Allah et nous fîmes la prière. Dites cela au Pir-Murshid, et que j'ai ensuite accompli le *Tayamummun* (1) avec du sable ou de la poussière au lieu de cendre. Il n'y avait pas assez de temps pour la purification complète.

Oh! ma mère, ma mère, je suis votre fils, votre fils, et comme je l'ai dit en commençant, je sortirai de ce pays pour revenir dans vos bras, quand Dieu le permettra.

RUDYARD KIPLING.

(1) La petite purification.

LES CAPTIFS DÉLIVRÉS[1]

DOUAUMONT-VAUX

21 OCTOBRE — 3 NOVEMBRE 1916

II[2]

DOUAUMONT

I. — DE LA CARRIÈRE D'HAUDROMONT AU VILLAGE DE DOUAUMONT

Les trois divisions se sont dressées à l'heure dite et ont marché sur leur objectif : la division Guyot de Salins, renforcée du 11e régiment d'infanterie, de la carrière d'Haudromont au fort de Douaumont qui lui est attribué; la division Passaga des angles Sud-Est et Nord-Est du fort au ravin des Fontaines; enfin la division de Lardemelle, augmentée d'un bataillon du 30e régiment d'infanterie, entre le bois Fumin et le fond de la Horgne, face au fort de Vaux.

Le départ s'est donc accompli dans le brouillard épais qui recouvre les vallonnemens de la Meuse et la série des crêtes. On a progressé à la boussole, sans hâte, en ordre, sur ce fantastique terrain de boue et de trous où il ne faut ni trébucher ni s'enlizer. Les observatoires n'ont pu tout d'abord être utilisés, mais plusieurs avions, malgré la brume, sont sortis : maîtres des airs, — car leurs rivaux d'outre-Rhin ne les ont pas imités, —

(2) Voyez la *Revue* du 15 mai.

et, volant très bas, ils sont parvenus à suivre l'avance des troupes et à renseigner le commandement. Les liaisons par fils téléphoniques sans cesse réparés, par coureurs, et, plus tard, par postes optiques, quand le brouillard se dissipa, ont permis de connaître les phases de la bataille.

De tout le front, ou presque, les nouvelles de victoire se sont à peu d'intervalles succédé : Haudromont, ravins de la Dame et de la Couleuvre, Thiaumont (ouvrage et ferme), Douaumont village et fort, bois de la Caillette, ravin de la Fausse-Côte, bois Fumin, batterie de Damloup, tous ces coins de sol si chèrement disputés depuis huit mois, enjeu de cent combats, arrosés de tant de sang, illustrés de tant de gloire, tombaient entre nos mains d'un seul coup.

Cependant, au bois Fumin et au Petit Dépôt, réduit fortifié pour un bataillon qui couvre la route du fort de Vaux, la division de Lardemelle rencontrait une résistance opiniâtre qui, pour elle, et pour la division Andlauer chargée de la relever, devait prolonger le combat sans interruption jusqu'au 3 novembre dans des conditions particulièrement dures. Les opérations du secteur de Vaux, — d'un mot la bataille de Vaux, — doivent, pour plus de clarté, être isolées et présentées à part. Voici, d'après les témoignages écrits et oraux recueillis avec diligence aussitôt après l'action, les opérations du secteur d'Haudromont au ravin de la Fausse-Côte. Douaumont en est le centre, l'objet principal, le roi. C'est la bataille de Douaumont. La bataille de Douaumont va nous apparaître tout d'abord aux deux ailes. La prise du fort en sera le couronnement.



A l'aile gauche, notre ligne, avant l'attaque du 24 octobre, partait de la Meuse au delà de Bras, mais en deçà de Vacherauville qui appartenait à l'ennemi, et remontait les pentes de la côte du Poivre dont nous ne possédions qu'une partie. La côte du Poivre termine le massif de Louvemont qui vient s'opposer à la crête Fleury-bois Nawé par la masse boisée d'Haudromont. Haudromont commande la route de Douaumont à Bras et les vallonnemens qui conduisent au village de Douaumont et contournent le fort. Il faut descendre d'Haudromont sur le ravin de la Goulette pour remonter ensuite sur Froideterre. De là son importance pour l'ennemi et pour nous. La carrière

d'Haudromont sera donc le pivot de la bataille. Position rapprochée de notre front, elle peut suivre et enrayer toutes les tentatives que nous ferions sur Douaumont.

La crête Fleury-bois Nawé forme, on se souvient de l'image, le bras transversal de la croix dont la charpente principale est la crête ascendante de Froideterre au fort de Douaumont. A l'ouvrage de Thiaumont se fait la soudure. Après les combats acharnés du commencement de septembre, nous tenions cette crête jusqu'à la route de Fleury à Bras, sans avoir repris l'ouvrage de Thiaumont. Le bois Nawé rejoint le bois Chauffour au Nord-Ouest de Douaumont par un fouillis de mouvemens de terrain coupés de ravins : ravin de la Dame, ravin de la Couleuvre et plus en arrière ravin du Helly. Ces ravins coulent tous des pentes de Douaumont : le village est en contre-bas du fort et à l'Ouest.

Pour assurer la possession de Douaumont sur la gauche, il faut donc s'emparer de la carrière d'Haudromont, des ravins de la Dame et de la Couleuvre, de l'ouvrage et de la ferme de Thiaumont. L'attaque se fera par deux bataillons de chaque régiment accolés en première ligne, le 3e bataillon en réserve, les régimens de la gauche à la droite dans l'ordre et avec l'objectif suivant : 11e régiment d'infanterie (carrière d'Haudromont); 8e régiment de tirailleurs et 4e zouaves (ravins de la Dame et de la Couleuvre); 4e régiment mixte, zouaves et tirailleurs (ouvrage et ferme de Thiaumont, village de Douaumont). Quant au régiment colonial du Maroc, le fort lui est réservé.

La carrière d'Haudromont, au-dessus de la route de Douaumont à Bras, s'aperçoit de toutes les crêtes voisines, car elle découpe sur la colline argileuse, plus proche du sommet que de la base, un long rectangle clair de 2 à 300 mètres de longueur sur 50 ou 60 de largeur. Dans sa pierre calcaire qui est utilisée depuis bien des années par tous les bâtisseurs de la région, l'ennemi a creusé des abris, des casemates, des galeries qui défient les gros calibres, et il en a protégé les abords par des retranchemens et des flanquemens garnis de mitrailleuses. Au début de la bataille de Verdun, les troupes du 20e corps qui l'ont occupée l'avaient fortifiée en creusant en avant une tranchée qu'elles ont appelée du nom du général commandant le corps d'armée, tranchée Balfourier, et sur le flanc, courant du Sud au Nord, une seconde tranchée, la tranchée Nourrisson,

du nom du divisionnaire. L'ensemble de ces travaux forme une sorte de vaste triangle dont la carrière serait la base. Perdue le 17 avril 1916, la carrière a été reprise le 21 mai, lors de notre offensive sur Douaumont, et reperdue le 24 avec le fort.

Le 11e régiment d'infanterie est composé de Corses et de Provençaux. C'est une troupe remuante, ardente, loquace et d'un élan gai. Son chef, le colonel de Partouneaux, est un brillant cavalier qui a commandé le 2e hussards (dont le premier colonel fut le cardinal de Richelieu) : lorsque les Allemands, battus aux Éparges en mars 1915, menèrent une violente offensive au mois d'avril suivant sur la tranchée de Calonne, il amena ses escadrons si promptement qu'il put barrer la route à l'ennemi. Plus tard, il fut chef d'état-major de la région fortifiée de Verdun. De là, il fut appelé au commandement d'un régiment d'infanterie. La tranchée de départ occupée par le 11e régiment est tournée vers l'Est et coupe à angle droit la route de Bras à Douaumont. A deux cents mètres environ, la tranchée Nourrisson lui fait face, que rencontre en oblique la tranchée Balfourier; la carrière ferme le triangle. Le bataillon Martel est chargé de se jeter sur la tranchée Nourrisson et de gagner de là la tranchée Balfourier, tandis que le bataillon Négrié fera l'assaut de la carrière. Les hommes sont si impatiens de partir qu'ils devancent de deux minutes l'heure prescrite. La tranchée Nourrisson est vide, la tranchée Balfourier se défend, mais elle est débordée et dépassée, et d'ailleurs si bouleversée qu'il est assez malaisé de la reconnaître. Il faudra revenir en arrière, la déblayer pour s'y installer et donner la main au 2e bataillon (Négrié) qui attaque la carrière. La 5e et la 7e compagnie de ce bataillon montent à l'assaut en entonnant le couplet de *la Marseillaise* un peu modifié :

Nous entrerons dans la carrière
Quand *les Boches* n'y seront plus...

Les Boches y sont encore et pourraient y opposer une défense redoutable et prolongée, s'ils n'étaient surpris et désemparés. Il faut avant toutes choses paralyser l'action des mitrailleuses qui suffiraient à faire avorter l'opération. Le sous-lieutenant Sergent aborde avec sa section le blockhaus par le Sud : une douzaine d'Allemands sortaient à cet instant pour servir les pièces; le feldwebel qui les conduisait est tué, les autres se

rendent, les mitrailleuses sont prises et retournées. Le sous-lieutenant Carême arrive avec ses hommes par le Nord. Il marche le premier, en avant, et se trouve tout à coup entouré d'ennemis armés de grenades qui s'étaient infiltrés entre les compagnies d'assaut et tentaient de jeter la panique parmi les assaillans. Il tenait à la main son pistolet-lance-fusée. N'ayant pas le temps de chercher une autre arme ni d'appeler du secours, il tire sur le groupe qui s'avance. La fusée part, traînant derrière elle toute une queue d'étincelles. Un grenadier est atteint. Le groupe épouvanté par cet engin inconnu se hâte de se rendre au sous-lieutenant Carême que rejoignent heureusement ses hommes. Deux sections de la 7e compagnie entrent dans la carrière par l'étage supérieur et la lutte continue au dedans, les Allemands lançant des grenades de bas en haut, nos fantassins tirant de haut en bas. Un homme découvre un dépôt de grenades ennemies qui est aussitôt utilisé avec des cris de joie. Les sapeurs font sauter les casemates. Enfin, un mouchoir blanc apparaît au bout d'un bâton. Le reste des assiégés, une cinquantaine, capitule.

Le 11e régiment, au pivot de la bataille, avait peu d'espace à parcourir, mais une forte position à enlever. Unissant l'audace de l'attaque frontale à l'habileté de la manœuvre de flanc, il l'eût enlevée, non sans difficulté, mais au prix de pertes légères, s'il n'avait dû subir, dès la pointe du jour, un bombardement meurtrier. Dans la tranchée la plus atteinte, comme le sous-lieutenant Maurin, commandant le peloton, venait d'être tué et que les hommes, immobiles, sans abri, montraient quelque inquiétude, le capitaine de Causans, faisant fonction d'adjudant-major au 2e bataillon, se porta auprès de ce peloton et, pour le maintenir en état de confiance, il monta sur le parapet et y demeura tranquillement. L'usure des compagnies d'assaut obligea le commandement à faire appel au 1er bataillon, mis en réserve, pour alimenter le combat. Le soir, une contre-attaque allemande déclenchée contre la compagnie de gauche qui perdit trois officiers sur quatre, venait se briser sur nos lignes.

***

Le 8e tirailleurs (lieutenant-colonel Dufoulon) et le 4e zouaves (lieutenant-colonel Richaud) doivent atteindre, à travers le bois Nawé, les pentes Nord du ravin de la Dame comme premier

objectif, et, comme deuxième, les pentes Nord du ravin de la Couleuvre. C'est un terrain accidenté qu'un bombardement de huit mois a achevé de bouleverser, tout en bosses, en taillis arrachés, en déclivité tantôt lente et tantôt rapide, nid à traquenards et à surprises, propre à une guerre d'embuscades, à une guerilla. Il faudra parvenir jusqu'à la route de Douaumont à Bras pour tenir le village et interdire à l'Ouest l'accès du fort. La difficulté, sur un pareil terrain, sera de maintenir les liaisons. On se perd de vue aisément, on ne peut garder la même allure sur la raideur des pentes et sur les surfaces plates. Le combat se rompra en une multitude d'épisodes. Ici, l'on avance presque sans rencontre mauvaise. Là, il faut s'attarder à l'assaut d'un blockhaus ou d'un élément de tranchée. La beauté de la manœuvre sera d'assurer l'unité de la marche et de pousser au but sans s'attarder aux détails de l'opération. Les hommes passeront par-dessus des abris armés et bourrés de garnison, continueront leur course au delà de l'obstacle franchi, quitte à revenir ensuite vérifier le terrain acquis et briser les résistances qui s'y pourraient encore dissimuler ou laissant le soin de ce nettoyage aux dernières vagues d'assaut. Le soir du 24 octobre et même les deux ou trois jours qui suivront, des redoutes du ravin de la Dame et du ravin de la Couleuvre seront encore explorées, assiégées et réduites : il en sortira des prisonniers qui n'auront pas soupçonné les résultats de notre victoire et qui seront surpris d'avoir été dépassés.

La merveille de l'opération, pour les tirailleurs et les zouaves, sera donc d'avoir suivi rigoureusement l'horaire fixé et de s'être donné la main sans interruption de la chaîne.

A la gauche, les deux bataillons de tirailleurs, — bataillon Bureau et bataillon Donafort, — marchent accolés. Sur le départ des troupes indigènes, le commandant Hoog, chef d'escadrons au 4e régiment de spahis, adjoint au colonel commandant le 8e régiment de tirailleurs, rapporte cet incident caractéristique au point de vue des résultats de notre politique musulmane et de l'attachement indéfectible qu'elle a su inspirer pour la France : « Aussitôt après la sortie des tranchées, qui s'était accomplie dans un ordre parfait et dans un calme impressionnant de grandeur et de beauté, les tirailleurs indigènes qui se portaient en avant dans le cercle immédiat du commandant Donafort se précipitent sur leur chef dans un élan joyeux, lui

baisent l'épaule et l'assurent par les démonstrations les plus vives de leur bonheur de se mesurer enfin avec l'ennemi de la France, de le combattre jusqu'à la victoire et de mourir pour leur patrie d'adoption. Magnifique spectacle que rendait plus émouvant encore l'instant précis où il s'accomplissait. »

La première vague est composée de grenadiers et de fusiliers, la deuxième de voltigeurs et de fusiliers. Presque dès le départ, des mitrailleuses ennemies, dissimulées dans des trous d'obus, entrent en action. Tandis que des groupes de grenadiers les prennent à partie, la progression continue « sans être retardée par ces petits incidens : les vagues déferlent à la même allure, les prisonniers affluent et sont dirigés vers l'arrière en véritable troupeau. » — « Le franchissement des premières tranchées allemandes, écrit le capitaine Lecocq qui commande la 19e compagnie, se fit sans difficultés. La vague de renfort resta formée en petites colonnes pendant toute la durée de l'assaut, et chacune de celles-ci trouva facilement un point de passage. La première vague fut un peu disloquée (les hommes étant obligés de descendre et de remonter pour franchir les tranchées), mais se remit très rapidement en ordre. L'ennemi n'offrit aucune résistance digne de soldats, mais au contraire se rendit en masse. Les prisonniers qui ne furent pas dénombrés furent immédiatement dirigés vers l'arrière ; la soudaineté de l'assaut les avait rendus fous de terreur. » Les abris ennemis, dans les ravins de la Dame et de la Couleuvre, regorgeaient d'habitans qui pensaient éviter les ennuis de notre bombardement. On les ramassa en paquets. Au ravin de la Couleuvre, un chef de bataillon fut capturé avec tout son état-major.

Cependant un groupe ennemi escortant une mitrailleuse bat en retraite méthodiquement, s'arrêtant tous les cinquante pas pour remettre la pièce en batterie. Mais les grenadiers, courant sur ses flancs, parviennent à le dépasser et le prennent à revers : le servant avait sa mitrailleuse amarrée au poignet. Un poste téléphonique oppose une résistance acharnée à une section de la 6e compagnie dont le sous-lieutenant Terson a pris le commandement après la mort de son capitaine : trois de nos hommes réussissent à pénétrer à l'intérieur où ils sont grièvement blessés par l'explosion d'une mine dans le moment qu'ils coupaient les fils des appareils. Au delà du ravin de la Couleuvre conquis, une patrouille pousse jusqu'au ravin du

Helly où elle ne découvre personne, mais nos barrages ne permettent pas d'aller plus avant. Le sous-lieutenant Gilbert, avec une fraction de sa compagnie, se porte au delà de la route de Douaumont à Bras, trouve quatre pièces de 77 et un obusier de 150 que notre artillerie a plus ou moins détériorés : ne pouvant les ramener, il achève de les mettre hors de service avec les pétards qu'il a emportés et avec des grenades qu'il allume et glisse dans l'âme des canons par leur bouche. Le combat s'achève dans ces épisodes, tandis que le gros des tirailleurs s'installe au Sud de la route de Bras et entreprend sans retard l'organisation de la position conquise.

* * *

Le 4ᵉ zouaves (lieutenant-colonel Richaud) a sa bonne part dans la conquête des ravins aux pentes abruptes et perfides de la Dame et de la Couleuvre. Déjà, au début de septembre, il avait contribué à arrêter la dernière des offensives allemandes sur Souville par les bois de Vaux-Chapitre et la Haie-Renard. Dans son rapport sur les événemens de la journée, le lieutenant-colonel Richaud, — chef au regard clair, à l'autorité ferme et paternelle ensemble, mettant en regard l'attitude de ses zouaves et celle de leurs adversaires, — compose, sans l'avoir cherché, le plus pittoresque des diptyques : « Les nombreux Allemands faits prisonniers dans les ravins de la Dame et de la Couleuvre témoignent pour la plupart d'un ahurissement complet comme s'ils ne s'étaient nullement attendus à notre attaque... Un officier supérieur, sorti en hâte de son abri à l'appel de l'adjudant Caillard, apparaît en culotte, sans molletières, tenant à la main ces dernières qu'il offre à l'adjudant en criant : « Chef de corps! chef de corps! » Un vaguemestre était en train de procéder au triage des lettres; il sort de son trou, les yeux hagards, les deux bras levés, brandissant d'une main sa boîte aux lettres, de l'autre une liasse d'enveloppes et s'écrie d'une voix suppliante : « Pardon! pardon, Monsieur! » Il est d'ailleurs à remarquer que la plupart criaient : « Pardon! » plus encore que : « Camarades. » Voilà en propres traits le fantassin allemand de 1916, tel que l'attaque des lignes de Douaumont nous le révèle...» Quel réconfortant spectacle offre par contraste l'autre panneau! « Avant l'attaque, pendant l'assaut, dans l'organisation des positions conquises, le zouave demeure toujours égal à lui-

même, digne des traditions glorieuses qu'il incarne, gage certain des triomphes de demain. Ses chefs de section lui donnent un superbe et constant exemple. C'est le lieutenant Jamilloux, un merveilleux entraîneur d'hommes, sérieusement blessé au bras dans l'assaut, demeurant quand même à son poste de danger jusqu'à ce que ses forces le trahissent; c'est le sous-lieutenant Bonnin, qui pleure de rage quand son capitaine le place en réserve, et qui trouve toujours un bon prétexte, — vague de brume ou de fumée, flanc à protéger, mitrailleuse à aller prendre, — pour dépasser l'objectif fixé et flairer de plus près le péril; c'est le sous-lieutenant Lemaire, toujours le premier partout, à l'assaut, à la reconnaissance, et qui ne devient le dernier que lorsque celle-ci reçoit l'ordre de rentrer... » La citation des gradés et des zouaves n'est pas moins savoureuse et plaisante. Elle se termine par « leur aïeul à tous, Redonnet, engagé volontaire à cinquante-sept ans et plus jeune de cœur que les plus jeunes, présent fait à la génération de la victoire par la génération élevée voici bientôt un demi-siècle dans le crépuscule de nos malheurs. »

Redonnet, simple soldat, réclame une pause de quelques minutes. Je tiens de lui-même son histoire. Il faut la lui tirer de la bouche. Ce Gascon n'est pas vantard. Les cheveux gris, la barbe grise, les joues creusées, le nez busqué, les traits graves, le teint basané, on le prendrait pour un vieux marchand de tapis, tout à son affaire et ne devant rien à personne, si les yeux vifs, serrés entre de petites rides, ne contenaient plus de songes que l'existence ordinaire n'en peut réaliser. La vie l'a patiné comme le temps les pierres. Il est du pays de Commenge en Haute-Garonne. Dans sa jeunesse, il fut colporteur et roula un peu partout, en Espagne, en Angleterre, au Mexique, transportant en tous lieux avec son ballot l'admiration et l'amour du pays natal. Il le quitte sans cesse et ne parle que de lui. Le mariage le fixe à trente-six ans dans une métairie de choix. Ce nomade se mue aisément en paysan sédentaire, chargé de famille, élevant en paix ses huit enfans. Mais, quand la guerre est déclarée, il veut en être. Fils aîné de veuve, il fut étranger à tout service militaire. Le voilà qui, un jour, annonce sa résolution. On imagine la scène : sa femme est consternée et effarée; sa mère, vieille personne autoritaire accoutumée au gouvernement, lui déclare sans barguigner qu'il

dit des sornettes, qu'il est trop vieux et ne partira pas. Alors il fait des concessions : « Je veux voir des Boches, j'irai garder des prisonniers au Maroc. » Des prisonniers, va pour des prisonniers : c'est un métier de son âge. Et l'ancien colporteur s'en va. On le croit au Maroc : il se bat en Artois, il se bat à Verdun. Il revient au pays, en permission, avec deux étoiles sur la croix de guerre. « Où as-tu pris ça? questionne l'aïeule. Pas en gardant des prisonniers, bien sûr. » Il avoue, comme un coupable. On lui pardonne et il repart. C'est ainsi qu'il fut de l'affaire de Douaumont. Son capitaine, le capitaine de Clermont-Tonnerre, avait bien essayé, — parce que, tout de même, le vieil homme en veut trop faire, — de le semer en route, en lui confiant l'une ou l'autre de ces fonctions utiles, nécessaires même, qui obligent à rester à l'arrière. Au dernier moment, Redonnet trouva le moyen de le rejoindre et, dans l'attaque, il l'accompagnait. « Le capitaine, me dit-il, a gardé sa canne sous le bras pendant toute la bataille. Il ne s'en est même pas servi pour la marche. » Et son accent qui carillonne précipite les syllabes comme si elles aussi menaient l'assaut.

Le capitaine de Clermont-Tonnerre qui, la canne pendue au bras, conduit ses hommes à la bagarre comme un père ses enfans à la promenade, ancien officier, ami et jeune disciple du comte de Mun, attaché comme son illustre patron aux œuvres sociales, a repris tout naturellement sa place dans l'armée et demandé le régiment d'élite où il sert. Son bataillon (4e : capitaine Jacquot) est peut-être celui qui, le 24 octobre, a ramené le plus de prisonniers : 1 600. Sur l'heureuse et presque joyeuse progression de sa compagnie et de la compagnie voisine, capitaine Ageron, un des acteurs a écrit : « Un abri occupé par les Boches dans le ravin de la Dame résistait, tandis que les vagues d'assaut continuaient leur marche triomphante. Le capitaine Ageron, les poches bien garniès de grenades, vient vérifier l'œuvre de ses nettoyeurs. Soudain, de l'orifice d'un souterrain, plusieurs officiers surgissent, revolver en main. Ageron lance une grenade ; par malheur elle rate son objectif, atteint le montant de l'entrée, éclate et blesse le propre ordonnance du capitaine. Des zouaves accourent : « F... le camp, leur dit Ageron, vous voyez bien que je vous tape dessus ! » Et, substituant le revolver, plus précis, à la grenade folle, Ageron se débarrasse de six adversaires. Un septième se

rendit ou, plus exactement, blessé, se releva pour rejoindre au pas gymnastique des « kamarades » qu'Ageron, après les avoir extraits et groupés, venait d'expédier vers l'arrière. » Le capitaine Ageron reçut, pour ses exploits dignes des chansons de geste et accomplis dans la bonne humeur, la croix d'officier de la Légion d'honneur. « Quand la compagnie de Clermont-Tonnerre, réserve du bataillon, formée en petites colonnes d'escouade, descendit à son tour le flanc du ravin, on put voir ce spectacle étrange, inoubliable, de deux courans d'hommes subdivisés en de multiples filets parallèles et qui marchaient en sens inverse. L'un constitué par les zouaves, la pipe et la gaudriole au bec, l'arme à la bretelle, filait d'une allure calme et tranquille vers les positions boches; l'autre, plus dense, plus épais, était formé de files de « kamarades » silencieux qui, dans une hâte fébrile, couraient vers nos tranchées de départ, courbant l'échine sous les shrapnells de leurs frères. Aucun désordre, aucun mélange. Les files d'attaque se rapprochaient seulement des files de captifs pour quérir, au passage, les boîtes de cigares ou les saucissons livrés par les kamarades. Pendant la marche sur le deuxième objectif, rares étaient les zouaves qui ne fumaient pas un énorme cigare; et, quand on fut arrivé, le repas de conserves s'agrémenta de délicatesses d'outre-Rhin. En tête de leurs hommes, la mine basse, manteau flottant, les officiers allemands ne sortaient de leur attitude et de leur torpeur que pour saluer les officiers français qui s'en allaient à l'attaque. »

Un autre trait complétera cette description précise et allègre. Comme la compagnie de Clermont-Tonnerre gravit les pentes Nord du ravin de la Dame, un officier supérieur allemand prisonnier, décoré de la Croix de fer et de plusieurs autres ordres, la regarde monter, puis s'avance vers le capitaine, la main tendue en un geste hésitant et une attitude contrite. Le capitaine de Clermont-Tonnerre, qui tient son revolver d'une main, prend de l'autre sa canne suspendue au bras : il se contente de regarder fixement son étrange partenaire, qui ramène aussitôt la main tendue à la visière du casque et s'incline profondément. Et ce dialogue s'échange : — « Soyez sans crainte pour vos hommes; s'ils se rendent, on ne leur fera pas de mal. » — « Vos zouaves, monsieur, répond l'autre, sont les plus beaux soldats que j'aie vus de ma vie, — *mein Leben lang*. »

*
* *

Comment quitter les zouaves sans relater ici l'une des aventures les plus stupéfiantes de la bataille, un véritable conte des *Mille et une Nuits*, tout à coup intercalé parmi les chants d'épopée? Et précisément à cause de son air de conte des *Mille et une Nuits*, il faudra bien donner à cet épisode l'authenticité d'un rapport. J'ai dit que les vagues d'assaut avaient passé par-dessus des abris bourrés de Boches sans prendre le temps de les nettoyer et qu'il y eut, le soir du 24 et même les jours suivans, des combats à l'intérieur de nos nouvelles lignes entre nos hommes et des fantassins allemands sortant de leurs trous et ne comprenant rien à leur situation singulière. Mais ce qui arriva au sergent Julien est autrement bizarre. Il s'empara à lui tout seul de six officiers, deux cents soldats et six mitrailleuses, et il en fut le plus étonné. Il appartient à la 13e compagnie du 4e zouaves. Voici comment le rapport de sa compagnie relate le fait :

« Dans la nuit du 24 au 25 octobre 1916, la corvée de ravitaillement de la 13e compagnie du 4e zouaves, conduite par le sergent Julien, se rendait de la route Douaumont-Bras, objectif atteint au cours de la journée, au point de ravitaillement de... La nuit était très obscure : elle perdit momentanément sa direction et se trouva vers vingt-trois heures sur le plateau au Sud-Ouest du fort de Douaumont.

» Soudain le sergent Julien et le zouave Bourdassol qui marchaient en tête, se virent mis en joue par une chaîne de tirailleurs dont les ombres avaient surgi à quelques pas.

« A peine avaient-ils crié : « Quatrième zouaves, ne tirez pas! » qu'ils furent entourés et saisis avec le zouave Gueno qui marchait le troisième; le reste de la corvée put s'esquiver.

« Les trois prisonniers furent précipités violemment dans une sape profonde au fond de laquelle s'ouvrait une longue galerie, fort bien éclairée et garnie de provisions, tonneaux d'eau-de-vie, conserves, etc. Ils furent conduits dans une chambre où se trouvaient six officiers allemands. Ils apprirent alors qu'ils étaient dans un certain ouvrage M (1), dépendance du fort de Douaumont, occupé par une compagnie allemande.

(1) Cet ouvrage a été identifié. C'est l'Abri 320, proche le fort de Douaumont.

« Interrogé par le capitaine, le sergent Julien se défendit d'être prisonnier. « Les prisonniers, c'est vous, dit-il. Douaumont, le fort, la batterie de Damloup sont entre nos mains et vous êtes cernés. »

« Les six officiers témoignèrent alors une grande surprise et le commandant de compagnie donna l'ordre de déséquiper les hommes. Il fit de même et sortit pour aller se rendre avec toute sa compagnie à l'officier du régiment colonial qu'il rencontra le premier.

« Les coloniaux entrèrent alors dans l'ouvrage et prirent livraison des 200 Allemands.

« En reconnaissance, sans doute, le capitaine donna au sergent Julien son revolver et son couteau-poignard à dragonne d'argent.

« Julien avait aperçu six mitrailleuses. Il en prit deux avec l'intention de les porter à son capitaine. Le sol était si peu praticable qu'il dut renoncer à conserver sa prise et qu'il remit ses deux mitrailleuses au lieutenant Roux, de la 19/52 du Génie, en disant à cet officier qu'elles appartenaient au 4e zouaves. Il regagna ensuite avec les zouaves Bourdassol et Gueno les tranchées de sa compagnie. »

La sultane Scheherazade qui, pour distraire le roi Scharriar et l'empêcher de dépeupler l'Arabie, inventait *Aladin ou la Lampe merveilleuse*, *Ali-Baba ou les quarante voleurs* et tant d'autres histoires qu'elle enchevêtrait les unes dans les autres pour en reculer le dénouement, à la façon des architectes égyptiens qui construisirent le Labyrinthe, n'aurait pu trouver mieux que l'aventure du zouave de Douaumont. Rien n'y manque, ni le chemin perdu et la surprise nocturne, ni la ténébreuse descente dans la terre, ni le réveil dans un palais enchanté, aux parois ornées de tonneaux et de boîtes de conserves, ni la salle brillamment éclairée où les chefs se rassemblent, ni le brusque renversement de la situation au profit du captif qui, tout à coup, devient le maître de ses gardiens et de leurs richesses. Assurément, dans la grande guerre, le zouave de Douaumont méritait un chapitre. Comme les musiciens introduisaient de gré ou de force un ballet dans les opéras les plus dramatiques, en sorte que le public fût préparé par le spectacle des entrechats et des pointes à la mort de Roméo et Juliette, de Raoul et Valentine, ou de tel autre

couple désigné par la poésie, le zouave de Douaumont, dans la sévère épopée de Verdun, représentera le divertissement d'usage.

***

Le 4e régiment mixte, zouaves et tirailleurs (lieutenant-colonel Vernois), doit s'emparer en deux bonds de toutes les organisations défensives de la crête de Thiaumont au village de Douaumont. Ayant à enlever deux objectifs successifs qui paraissaient présenter les mêmes difficultés, le colonel prit la décision de confier chaque mission à un bataillon, réservant au bataillon indigène, dont l'élan au cours d'un assaut est remarquable, l'enlèvement du premier objectif (jusqu'au sommet de la crête entre les ravins de la Dame et de la Couleuvre) et confiant au bataillon de zouaves la conquête du deuxième objectif (lisière Nord du village de Douaumont) qui semblait devoir exiger l'emploi d'une troupe plus manœuvrière. Le dispositif adopté fut celui-ci : le 6e bataillon de tirailleurs indigènes en tête, puis le 6e bataillon de zouaves, — le 3e bataillon de tirailleurs restant en réserve, — chaque bataillon en colonne double, les compagnies formées également en colonne double, les compagnies de mitrailleuses échelonnant leurs sections sur les flancs.

A l'heure prescrite, les tirailleurs, entraînés par leur chef, le commandant Maffrey, s'élancèrent d'un seul bond hors des tranchées. Malgré les difficultés de parcours d'un terrain argileux qui, sur la crête de Fleury, est particulièrement détrempé et bouleversé, ils franchissent sans arrêt le tir de barrage adverse et atteignent en quelques minutes les premières tranchées ennemies. L'ouvrage de Thiaumont est débordé sur la droite par la section de l'aspirant Baylot, soutenue par la section du sous-lieutenant Ali en renfort, tandis que les deux sections des adjudans Beaufrère et Delbecq marchent droit sur l'ouvrage. L'aspirant Baylot arrive le premier : il se heurte à la résistance de sept Allemands terrés dans un abri à moitié éboulé. Le premier qu'il aperçoit à l'entrée de l'abri lève les bras, comme s'il « faisait Kamarad, » tandis que le deuxième le met en joue. Sans perdre son sang-froid, l'aspirant se couche et, à coups de revolver et de grenades, il nettoie l'abri. L'ouvrage est emporté, la marche continue sur la ferme de Thiau-

mont. Le brouillard est toujours épais. L'avion de commandement vient survoler nos lignes à moins de cinquante mètres de hauteur. A peine les tirailleurs le distinguent-ils, mais ils entendent le bruit du moteur. Alors un clairon, pour avertir l'aviateur, sonne la marche du régiment et exécute la sonnerie *Au drapeau*. L'aviateur, renseigné, repart pour rendre compte.

Pendant que les tirailleurs organisent la première position conquise, le bataillon des zouaves, qui les suivait à 200 mètres, les rejoint, franchit la crête qu'ils occupent et se porte d'un seul élan sur le village de Douaumont dont il s'empare et de deux sections et demie de mitrailleuses placées en avant et à une soixantaine de mètres de la lisière Nord, en liaison étroite avec le régiment colonial à droite et le 4e régiment de zouaves à gauche. Il est à peine trois heures du soir. Ainsi l'invraisemblable programme a-t-il été rempli à l'heure dite.

L'ouvrage de Thiaumont, le village de Douaumont : il a fallu tant de sang, d'efforts et de temps à l'ennemi pour prendre ces amas de ruines dont nous l'avons chassé si vite !

Sur sa hauteur, le fort de Douaumont domine tout le champ de bataille. Le voilà dépassé sur sa gauche. Mais que se passe-t-il à sa droite ?...

II. — DE LA BATTERIE DE DOUAUMONT AU RAVIN DE LA FAUSSE-CÔTE

Sur la droite du fort de Douaumont, dans le même temps, s'avance la division Passaga qui, pour son premier objectif, doit atteindre, au delà du fameux ravin du Bazil où passe la voie ferrée de Fleury à Vaux, la partie Sud du bois de la Caillette, la batterie de la Fausse-Côte et, sur le versant Sud de ce ravin, les pentes Nord et Est de la croupe de Vaux-Chapitre dont l'ennemi a gardé une partie en sa possession après les combats de septembre et qui faisaient saillant dans nos lignes. Ce premier objectif représente déjà un effort et un gain considérables, et la division Passaga est, des trois divisions d'attaque, celle qui a le plus long chemin à parcourir. De plus, à cause de ce saillant même, ses troupes sont disposées en équerre dans les tranchées de départ, en sorte que le départ est déjà une manœuvre : il faut se redresser sans confusion, calculer exactement les distances pour les bataillons accolés. A cette

difficulté s'ajoute celle du brouillard, qui complique les liaisons. Cependant la manœuvre s'exécute au mieux. Le second objectif doit porter la division jusqu'à la tourelle qui se trouve à l'Est du fort, aux pentes Nord et Est du ravin de la Fausse-Côte et à l'Ouest de l'étang de Vaux. Il décrit une ligne légèrement incurvée sur la droite, selon la forme même du ravin. Des crêtes occupées il faut donc descendre dans les fonds, puis remonter les pentes.

La division est composée de deux groupemens : à gauche le groupement Anselin comprenant le 321ᵉ régiment (lieutenant-colonel Picard), le 36ᵉ bataillon de tirailleurs sénégalais dont les compagnies sont intercalées entre celles du 321ᵉ, les 116ᵉ bataillon de chasseurs (commandant Raoult) et 102ᵉ (commandant Florentin) réunis sous le commandement du lieutenant-colonel Hutin ; à droite le groupement Doreau, avec le 107ᵉ bataillon de chasseurs (commandant Pintiaux) et le 401ᵉ régiment d'infanterie (lieutenant-colonel Bouchez) ; en réserve, le 32ᵉ bataillon de chasseurs (commandant Wendling). Le général Anselin, inspectant ses troupes, avait constaté la veille : « L'enthousiasme des hommes est émouvant. » On sait qu'il fut tué, comme il revenait à son poste de Fleury, une heure avant l'action. Le colonel Hutin prend sa place, remplacé lui-même par le commandant Raoult, qui espérait avoir l'honneur de mener personnellement à l'assaut son bataillon de chasseurs.

Au départ, les compagnies du 321ᵉ ont à traverser la crête glaiseuse de Fleury qui est, par elle-même, un obstacle. Elles la franchissent sans arrêt, avant que le barrage ennemi s'abatte sur Fleury. D'ailleurs, l'artillerie allemande, sans vues et sans renseignemens, laisse la zone entre Fleury et la voie ferrée à peu près indemne. En raison des difficultés de terrain et des résistances escomptées, spécialement pour la prise du deuxième objectif, le colonel Picard a fortement organisé le commandement de la troupe d'assaut : « Estimant que l'action des chefs était limitée en largeur à la vue directe de leurs élémens, quatre groupemens étroits, mais échelonnés en profondeur, étaient confiés à trois officiers supérieurs et un capitaine adjudant-major, les troupes noires encadrées entre les unités du 321ᵉ. Ce dispositif très simple avait été pris dès le départ par les élémens de deuxième ligne qui devaient simplement râfler au passage du premier objectif les unités de soutien des bataillons de pre-

mière ligne et renforcer ainsi les deux ailes. » Le brouillard qui, après le redressement du départ, avait été si utile pour parvenir sans barrage à la voie ferrée, se lève par éclaircies et permet d'apercevoir par intervalles le fort de Douaumont. L'effet de cette apparition est prodigieux. Dès lors, c'est la ruée joyeuse à l'assaut. Cependant il faut laisser le fort aux marsouins, — quelques biffins ne résistèrent pas, nous le verrons, à l'honneur d'y pénétrer les premiers, — et se contenter de la batterie Est et de la tourelle qui sont bientôt couvertes de fantassins. « Le spectacle, dit le lieutenant-colonel Picard qui s'était porté de sa personne au-dessus de la voie ferrée pour embrasser l'ensemble de la position, était grandiose : les coloniaux, comme une marée montante, submergeaient le fort dans lequel la lutte continuait ; à l'Est, on apercevait le groupe des bataillons de chasseurs gravissant les pentes de la Caillette et de la Fausse-Côte, pendant qu'une interminable colonne grise de prisonniers remontait le glacis de Chambitoux vers Fleury. Chacun, ému, regardait son voisin, en croyant à peine ses yeux et, quand fut confirmée la prise de Douaumont, ce fut une minute inoubliable. »

Les récits du 116e et du 102e bataillons de chasseurs qui grimpèrent les pentes de la Caillette sont tout débordans de mâle allégresse. Au 116e bataillon, le capitaine adjudant-major Desombourg a pris le commandement. Avant le départ, le sergent-prêtre Nozeran passe dans les sections et donne l'absolution à ceux qui la demandent, puis, debout à côté de l'aumônier qu'un obus tuera tout à l'heure, tous deux bénissent les chasseurs qui vont partir. — « Onze heures quarante ; c'est l'heure fixée, les chasseurs se dressent, baïonnette haute. Le capitaine Desombourg lève sa canne. La première vague s'ébranle, suivie de près par les autres. Le coup d'œil est splendide : couverts de boue, de la couleur de cette terre de France qu'ils défendent et veulent arracher à l'ennemi, les chasseurs sont superbes de calme et de résolution. Que vont-ils trouver derrière la crête ? Combien de nids de mitrailleuses vont se révéler et faucher leurs rangs ? Sous quelles rafales de gros obus vont-ils se trouver pris ? Qu'importe ? Ils marchent en ordre comme à la manœuvre. Le terrain est pénible ; on dirait une mer houleuse subitement figée : de la boue, des débris, des cadavres. Des chasseurs s'enlizent, on les dégage. Le barrage ennemi commence à se déclencher. Trop tard : les vagues passent, elles sont passées. Les

obus éclatent derrière elles. Elles déferlent implacables dans le ravin de Chambitoux qu'elles traversent. De quelques boyaux ou abris qu'a épargnés notre artillerie, des balles sifflent. Les nettoyeurs de tranchées s'y précipitent : quelques grenades bien ajustées, et les Boches font « Kamarad. » Ahuris par notre apparition soudaine, hébétés par le bombardement, ils donnent des cigares, des cigarettes, leurs bidons, leurs casques à leurs gardiens; ils n'ont qu'une pensée : vite sortir de cet enfer. — « Verdun, c'est là-bas, on va vous y conduire, » dit un loustic. Dans deux abris à notre droite, des groupes ne veulent pas se rendre, ils tirent sur les chasseurs. Le sergent M... s'approche des abris : deux grenades incendiaires... et l'on n'entend plus rien. Une fumée épaisse s'échappe de ces abris qui continuent à brûler jusqu'au soir. L'avance continue, lente, méthodique. Les obus de nos 75, qui font barrage en avant de nous, refrènent l'ardeur des impatiens. La fumée augmente, le brouillard est épais, on se dirige à la boussole. Le ravin du Bazil est franchi, la tranchée de Berlin nettoyée, les prisonniers affluent. Les chasseurs sont joyeux de voir leurs groupes qu'on ramène à l'arrière. A douze heures trente, la voie ferrée est atteinte. A douze heures trente-huit, les vagues sont arrivées au sommet de la crête Nord du ravin qui est le but assigné. Les fusiliers mitrailleurs, placés à quelques mètres en avant, scrutent de tous leurs yeux le brouillard traître derrière lequel les contre-attaques se préparent sans doute. Les chasseurs, sous cette protection, s'organisent et creusent des tranchées pour garder le terrain conquis. Le signal convenu est envoyé : « 116e chasseurs objectif atteint. » C'est comme un rauque cri de victoire dominant le fracas du bombardement. »

Cinquante-huit minutes ont suffi aux vitriers pour atteindre successivement les deux objectifs : ce record de vitesse prend les allures d'une marche triomphale.

Non moins alerte et lyrique est le récit du 102e bataillon de chasseurs qui opère à la droite du 116e. On dirait que leurs chefs écrivent comme leurs fanfares sonnent et comme leurs colonnes courent : « L'attaque sera déclenchée à onze heures quarante : » c'est l'ordre du général. A l'heure dite, les chasseurs quittent les parallèles de départ : aucune hésitation, aucun flottement, en dépit même du tir de barrage que l'artillerie allemande concentre sur Fleury. Chacun est à son poste, et, dans la brume légère

qui ouate le paysage et amollit les formes, on distingue des silhouettes d'hommes qui en silence s'alignent et se rangent comme pour la manœuvre. Derrière la ligne de tirailleurs déployés en éventail, le 102e bataillon s'avance et gagne le ravin du Bazil. On voit ses colonnes d'escouade apparaître, s'évanouir, reparaître à nouveau. Rien n'arrête leur progression lente et méthodique, articulée par une volonté puissante et tenace. Tous ces hommes, dont l'énergie ramassée est tendue vers l'ennemi, semblent un organisme unique qui essaie ses forces et prend conscience de sa valeur. A treize heures, sans bruit, les colonnes d'escouade s'étirent et se transforment en chaînes continues de tirailleurs. L'arme à la main, les chasseurs du 102e bataillon s'avancent et gagnent la crête qui domine le ravin du Bazil. Aucune résistance : serait-ce donc un piège? De-ci, de-là, des patrouilleurs se détachent et gagnent la croupe qui domine nos positions. Une fusillade vive les accueille. — *Ils* sont là. Impatiens, les chasseurs courent à l'ennemi et le crépitement des mitrailleuses ne réussit pas à briser leur élan. — Rendez-vous! rendez-vous! Les sommations s'accompagnent de gestes significatifs, tandis que de part et d'autre la fusillade reste vive. — Rendez-vous! rendez-vous! Le crépitement jaillit, et l'on voit se profiler sur le ciel sombre quelques ennemis qui font mine de jeter bas les armes : Kamerad, Kamerad... Méfians, les chasseurs continuent leur progression de trous d'obus en trous d'obus. Ils ne sont plus qu'à 50 mètres, et l'on distingue la haute silhouette d'un capitaine allemand qui lève les bras et incite, semble-t-il, ses hommes à le suivre. Geste loyal? non : c'est simplement la réédition d'une vieille ruse habituelle de nos ennemis. Nos vitriers n'ont pas avancé d'une semelle que toutes les ombres s'évanouissent, démasquant les mitrailleuses. Cette félonie redouble l'ardeur de nos troupiers : balles et grenades arrosent bientôt les lignes de l'ennemi, qui faiblit sous le choc et cherche son salut dans la fuite. Mal lui en prend. Les fusiliers accourent à l'aide de leurs camarades et prennent d'enfilade les boyaux par où l'Allemand tente d'échapper à nos coups. Blessés et mourans jonchent le sol, et nos chasseurs s'élancent à la poursuite des fuyards. Leur défaite tourne bientôt en déroute; nombre d'entre eux, jetant armes et bagages, cherchent refuge dans nos lignes. Heureux de leur succès, les hommes arrachent aux prisonniers quelques dépouilles opimes :

la curiosité et le désir d'emporter un souvenir vont-ils arrêter leur course et compromettre la pleine réussite de leur attaque? Un clairon a observé cet arrêt à peine perceptible de nos lignes d'assaut et soudain, vibrant et clair, on entend retentir sur le plateau les notes entraînantes de la charge : *Y a d'la goutte à boire là-haut, y a d'la goutte à boire...* L'irrésistible sonnerie émane de l'âme même de la vieille France, rappelle à chacun où est le devoir, et la poursuite continue, implacable et serrée. Nous touchons au but : la deuxième ligne allemande est entre nos mains. Mais sera-t-il donc impossible d'accuser le coup, de signifier à l'adversaire notre volonté de vaincre et de reconquérir pied à pied le sol qu'il nous dispute? O surprise! sur notre récente conquête deux gradés viennent de planter soudain un drapeau d'étamine aux trois couleurs. A cette heure, sur le sol qu'ont ensanglanté de longs mois de luttes, la vive nuance de cet étendard de fortune semble crier à l'ennemi défaillant : — « Verdun est la poterne du Rhin. Gardiens vigilans du patrimoine qu'ont amassé nos pères, fidèles aux traditions qu'ils nous ont léguées, nous luttons pour la liberté du monde. Nos pas demain réveilleront les morts de Lorraine et d'Alsace. »

Trop rarement, dans cette guerre souterraine de tranchées et de mines, d'entonnoirs et de camouflets, de va-et-vient sur les mêmes lieux dévastés, dans cette guerre d'attente, d'endurance, de souffrance et de patience, l'occasion s'est présentée de sentir passer sur soi le souffle puissant de la Victoire. Ceux de la Marne étaient si las de leur redressement fantastique qu'ils n'ont pu comprendre qu'après coup toute l'immensité de la tâche surhumaine accomplie par eux. Le désintéressement du soldat a revêtu, pendant tant de jours, un caractère quasi sacré qui l'apparente au renoncement de la sainteté. Mais là, dans cette bataille de Douaumont, la victoire, on la tient au cou, on ne la lâche plus : on avance, on conquiert et, ce que l'on conquiert, ce sont des coins de sol déjà tout chargés de passé historique par un flux et un reflux de cent combats. Alors, de tous ces récits, de toutes ces paroles recueillies, jaillit une belle flamme claire. J'ai eu l'occasion de lire bien des rapports, de regarder sur le terrain même bien des visages : une telle expression d'allégresse, je ne l'avais pas encore rencontrée. C'est la fleur poussée sur le cratère de Douaumont.

Le nombre des prisonniers, leur promptitude à se rendre étonnent et réjouissent nos chasseurs et nos biffins. Voici un capitaine qui ne sait pas ce qu'est devenue sa compagnie : « Ne t'inquiète pas, lui dit familièrement un vitrier, tu la retrouveras à Verdun ; on te la rassemblera. » Il y en a de tout jeunes qui se mettent à pleurer. L'un d'eux, presque un enfant aux joues roses, qui porte à peine qninze ou seize ans, se précipite sur le chef de bataillon du 102ᵉ qu'il vient d'apercevoir et se jette à ses genoux en joignant les mains. Touché de sa jeunesse, le commandant Florentin lui tape sur la joue en riant : « Pauvre gosse, va-t'en, nous ne faisons pas la guerre aux moutards. » Et le petit Boche, rassuré, s'en va solliciter des corvées. Sans les officiers qui les maintiennent, ils n'opposeraient guère de résistance. Dès que les chefs sont blessés, la défense mollit. — A un moment donné, raconte-t-on au 102ᵉ, la résistance ne tient plus qu'à la présence d'un grand officier qui se démène comme un diable et excite tous les courages. Il est partout à la fois. Tant de bravoure mériterait qu'il fût épargné et simplement fait prisonnier. On l'invite à se rendre : peine perdue. Il faut le tuer. Le chasseur Billefod s'adresse à son chef de section : « En voilà assez! je vais le descendre. » Il se redresse dans son trou d'obus et l'étend d'une balle à la tête. C'est fini : le bataillon entier se rend. Le lieutenant Petit, qui commande la 2ᵉ compagnie engagée sur ce point, se porte auprès du mourant. Ce dernier murmure en français à peu près ceci : « Je suis vaincu, vous êtes des braves ; voici mes papiers et ma croix de fer; faites parvenir le tout à ma famille. » Le lieutenant Petit donna sa promesse.

Le deuxième objectif atteint, les chasseurs dansent et jonglent avec leurs fusils. Un long cri retentit : *On les a!* Le passage d'un groupe d'avions volant très bas achève de les enthousiasmer. Le bruit des moteurs empêche d'entendre les passagers, mais on voit le geste de leurs mains qui applaudissent. C'est la gloire qui vient d'en haut, comme dans les légendes.

***

A la droite de la division, en liaison avec la division de Lardemelle, le groupement Doreau (107ᵉ bataillon de chasseurs et 401ᵉ régiment) doit enlever les pentes Nord et Est de la croupe de Vaux-Chapitre, puis gravir les pentes Nord et Est

du ravin de la Fausse-Côte et les tenir jusqu'à l'Ouest de l'étang de Vaux. « ... Onze heures trente-cinq, disent les carnets du 107e bataillon de chasseurs, un silence solennel; encore cinq minutes... encore quatre... encore trois... Enfin, un coup de corne retentit, un cri qui semble unique, mais qui sort de toutes les poitrines, lui répond, et l'on part... Le terrain est abominablement détrempé : c'est avec peine, mais gaiement qu'on patauge dans la boue jusqu'au-dessus des genoux, évitant les trous d'obus innombrables. A peine cent mètres faits, on aperçoit une masse grise, compacte, en colonne par quatre et surmontée de bras levés au ciel. Cela crie en chœur : « Kamarades ! » Eh quoi ! ce sont là les Boches ! Mais ils ne se défendent pas : les voilà supplians, et il y en a la valeur de plus de deux compagnies ! L'enthousiasme grandit au point qu'à peine s'aperçoit-on que la tranchée de Sophie est dépassée et qu'on est déjà à la tranchée d'Elsa. Et voici à gauche les camarades du 116e bataillon de chasseurs alpins : pour un peu, on se jetterait à leur cou. Les officiers, non sans peine, arrêtent le flot; on souffle et l'on se met en ordre. Puis, sur la droite, on aperçoit d'autres camarades : c'est le 401e avec lequel on va marcher maintenant. Vite, on prend langue : la 1re compagnie s'aligne et se tient prête à filer avec le beau 401e. Le moment vient d'aller au deuxième objectif : bah ! ce sera comme pour le premier, et les abris boches fourmillent de matériel abandonné, même de mitrailleuses en parfait état... Mais où donc sont les Boches? Le ravin du Bazil est traversé sans encombre, comme à la parade, et peu après nous voici à l'étang de Vaux. Déjà ! Mais on est de taille à aller plus loin. Cependant les balles de mitrailleuses, parties de notre droite, nous rappellent à la réalité. L'ordre est exécuté : le deuxième objectif est tenu, organisons-le. Et vite, l'outil à la main, on creuse et l'on se fortifie. Si l'ennemi réagit, on sera en mesure de lui répondre. Encore des Boches qui viennent, des blessés, puis des équipes sanitaires boches transportant nos propres blessés. Ah ! mais voici un officier, deux même, et tandis que le commandant les interroge, il y a là un noir qui, son couteau à la main, semble les guetter comme une proie et gesticule : « Moi couper caboche : a tiré sur mon adjudant... » Il faut toute l'autorité du commandant pour le renvoyer à son corps. Les prisonniers continuent à affluer, et ce sont des grenadiers, des soldats d'un

corps d'élite : le monogramme de leurs pattes d'épaule et la patte du col l'indiquent. Peu à peu, la nuit tombe ; mais les tranchées s'approfondissent et, si l'ennemi vient, il saura à qui parler. Le silence s'établit. La brève file de nos derniers blessés s'allonge vers l'arrière. Allons ! la journée a été bonne, les pertes nulles pendant l'attaque ; on s'endort après une croûte cassée, espérant que le lendemain « ça collera aussi bien » et qu'on les « rejettera dans la plaine. »

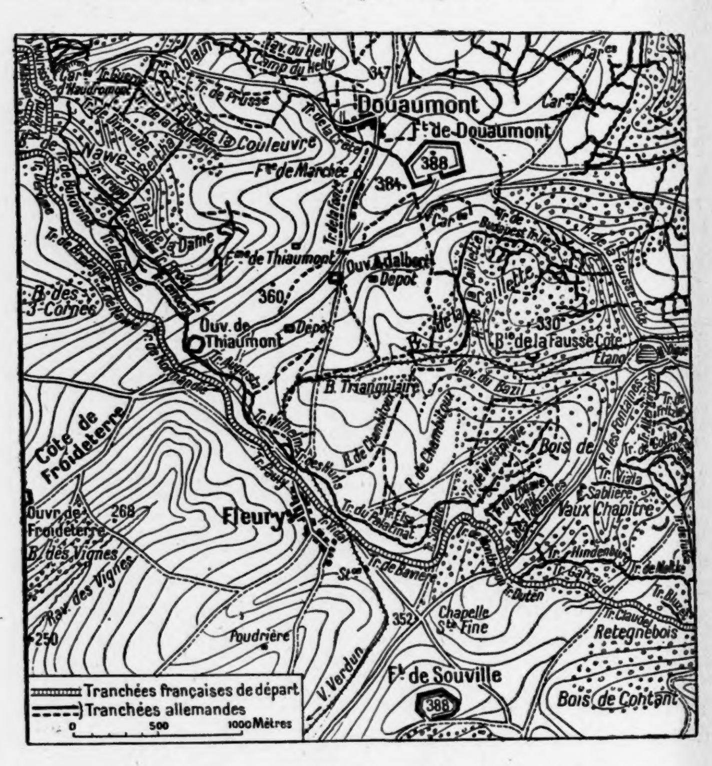
On s'endort : qu'est le fameux *Rêve* de Detaille, avec ses faisceaux bien alignés et son bivouac de jardin public, auprès du sommeil de ces enfans dans la boue froide, sous le bombardement qui continue, après la victoire ?

*
* *

A l'extrême droite du groupement Doreau, le « beau » 401e n'est pas en retard. De la gauche à la droite, le refrain est le même ; seul le ton change, plus grave ou plus aigu. « Enivrés de confiance par l'intensité de nos feux d'artillerie auxquels ripostait faiblement l'ennemi, les hommes piétinaient impatiemment, attendant l'heure décisive. — Onze heures quarante : « Quel sale temps ! » disaient les hommes voyant l'épais brouillard qui, à quinze mètres, leur voilait le terrain où ils devaient progresser. Ils ne comprirent qu'après, devant l'ahurissement des prisonniers, l'utilité de cet écran opaque qui avait masqué leur départ et leur avance. Au coup de sifflet du commandant, tous les hommes bondissent sur le parapet, se resserrent d'abord en grappes autour de leurs chefs de section pour se détendre ensuite en lignes d'escouades, en ordre, comme à la manœuvre. « Hardi, les gars ! » s'écrient les hommes en se serrant la main dans une étreinte hâtive et enthousiaste. A peine avait-on franchi de vingt mètres notre ancienne ligne que les bras éperdus des prisonniers s'agitaient, attestant déjà, avant la conquête matérielle, l'écrasante victoire morale du soldat français. »

Le régiment a franchi, lui aussi, le ravin du Bazil. Il doit atteindre le ravin de la Fausse-Côte à son extrémité, là où ce ravin rejoint l'étang de Vaux. De ce côté, c'est le fort de Vaux « semblable à un grand sphinx » au-dessus de ces eaux dormantes, qui exerce sa fascination. « Rien ne s'oppose à notre marche. Nous devons attendre que le 75 allonge. Nous repartons en obliquant à gauche. L'étang de Vaux apparaît, entouré

de trous d'obus qui le prolongent en marais. Rien devant nous : notre coin semble désert. Plusieurs se plaignent de ce que l'on s'arrête au premier objectif. Mais prudence, et souvenons-nous que nous ne sommes pas seuls. — 13 h. 40 : notre bataillon poursuit l'avance. Alors, dans le brouillard qui se dissipe, nous découvrons le vallon de l'étang, la ligne de chemin de fer à



PLAN DU FORT DE DOUAUMONT ET DE SES ENVIRONS

gauche, une jetée à l'extrémité, la masse grise du fort de Vaux, à droite, semblable à un grand sphinx qui garde ces marais, les ruines du village de Vaux dans le fond. A gauche, une mitrailleuse crépite, on s'arrête, elle s'éteint. Et, l'arme à la bretelle, nous remontons la pente Nord-Est de l'étang. Posément, nous jalonnons nos deux lignes, tandis que l'avion qui plane bien

près de nous peut saluer, au milieu des panneaux blancs, de petits drapeaux aux couleurs françaises. »

L'avance n'est pas aussi aisée sur tout le front du régiment. La 11e compagnie a fort à faire pour franchir la tranchée Hindenburg et pour masquer l'ouvrage de la Sablière qui menace de flanc l'attaque. C'est un avant-goût de la résistance opiniâtre que la division de Lardemelle rencontrera dans toute la région de Fumin et du fort de Vaux. Le sphinx qui domine les plaines de la Woëvre voudra garder son secret. Le réduit de la Sablière est un repaire de mitrailleuses. L'aspirant Vasseur arrive le premier devant l'abri, devançant ses hommes. Un Allemand est là, baïonnette au canon, qui en défend l'entrée. — A nous deux! crie Vasseur. — Déjà le Boche se précipite baïonnette basse, mais il s'affaisse, la tête mise en bouillie par une grenade qu'a lancée le soldat Keyser accourant au secours de son chef. Dans l'abri, les Allemands résistent à coups de fusil. Une ou deux sections du 230e arrivent à la rescousse. Les grenades de Keyser, lancées d'une main calme, tombent avec une implacable précision. Après chaque explosion, ce sont des cris et des râles dans la fumée, jusqu'à ce que les fusils se taisent et que les Boches sortent un par un, les bras en l'air.

Ces combats locaux ne retardent pas l'ensemble de l'opération. « On touchait à l'objectif, rapporte une note du régiment qui, à elle seule, fait tableau. Le spectacle fut splendide. En descendant dans le ravin de la Fausse-Côte, les hommes découvraient là-haut, à gauche, leurs camarades vainqueurs du fort de Douaumont. Électrisés par cette vue, ils ne firent plus qu'une course jusqu'au terme fixé à leur élan. Devant eux se détachait sur la cote 330, un grand nègre agitant un drapeau au bout de son fusil, pendant qu'un autre, debout sur la crête en arrière, sonnait la charge éperdument. »

Si le fort de Douaumont magnétise ainsi à distance les combattans dont les objectifs sont à sa droite et à sa gauche, quelle emprise ne doit-il pas exercer sur ceux qui sont chargés de l'aborder, l'attaquer, le reprendre?...

III. — LE FORT DE DOUAUMONT

Douaumont : de sa hauteur que Souville seul égale, il domine les deux rives du fleuve; il a des vues au loin sur les vallons et

les creux qui peuvent servir de cheminemens aux Français, et il protège les ravins qui, de ses flancs, coulent vers la Meuse ou vers le Bazil. Tant que Souville ne sera pas pris, Verdun est protégé. Tant que Douaumont ne sera pas repris, Verdun continuera d'être menacé et la bataille de Verdun ne sera pas gagnée. Tous les combattans de Verdun ont subi sa hantise. Mais lui-même, n'est-il pas hanté? Des prisonniers ont raconté que l'un de ses couloirs voûtés sert de cimetière à tout un bataillon. Un coup heureux de notre artillerie, avant notre assaut du mois de mai, a incendié un dépôt de munitions : la garnison presque entière aurait péri, et l'on aurait poussé pêle-mêle les cadavres calcinés et recouverts de chaux dans une cave qu'on aurait murée. Cependant les régimens de notre 5ᵉ division qui sont entrés le 22 mai n'ont pu vérifier la chose : eux-mêmes, après une lutte sanglante, débordés par les entours du fort, ont dû abandonner leur brève conquête. Douaumont porte malheur. Pareil au Drachenfels qui dresse au-dessus du Rhin sa tour ruinée où, jadis, Siegfried tua le dragon, pareil au rocher de la Lurlei où la sirène, procédant par avance aux perfides rigueurs de la guerre sous-marine, attirait traîtreusement les bateliers qui abandonnaient au courant leurs bateaux sans direction, il est déjà tout enveloppé des terreurs rhénanes. Sa chute, le soir du 25 février, tient du sortilège. Comme les brumes de l'automne paraissent le reculer et l'agrandir, les combats sans nombre dont il fut le témoin lui composent une atmosphère d'épouvante et de danger qui le rend plus redoutable, plus inaccessible.

Comment cette légende de Douaumont, qui risquait de rendre plus troublantes et plus aléatoires les tentatives faites pour le délivrer, est-elle devenue le culte de Douaumont? Quand il eut décidé l'opération qui devait restituer à Verdun la ceinture de ses forts et de ses collines, le commandement choisit les troupes d'assaut. Chacune fut spécialement préparée à son rôle. Douaumont fut *donné* au régiment colonial du Maroc qui avait reçu la fourragère pour Dixmude et Fleury. Et ce phénomène étrange fut constaté : loin de servir d'épouvantail, Douaumont devenait le lieu d'élection réservé en récompense aux plus braves. Puisqu'on leur avait *donné* Douaumont, il n'y avait plus qu'à y aller. Avant de partir, *ils* étaient sûrs d'y parvenir et d'y rester. De Fleury nivelé, ils l'avaient vu, ils le connais-

saient. Ils le connaissaient pour sa menace permanente, pour son orgueil et sa puissance ; et voici que, rapprochés de lui par le don qu'ils en avaient reçu, ils en parlaient avec familiarité, presque avec insolence. On le plaisantait, on le foulait même aux pieds.

Car on le prenait chaque jour en effigie. Dans la campagne, près de Stainville, gros bourg proche Saint-Dizier où le régiment colonial du Maroc était au repos, le fort avait été tracé sur le sol avec ses dimensions exactes. Des exercices de régiment apprenaient aux bataillons à établir entre eux les accords nécessaires, aux unités et aux divers groupes de spécialistes à se diriger sans hésitation sur leurs objectifs en prenant des points de repère sur les saillans et sur les distances. Chacun des trois bataillons reçut sa mission spéciale. Au 4e (commandant Modat) reviendra la mise en marche, le signal du départ. Tandis qu'une compagnie sénégalaise et une compagnie de Somalis occuperont nos tranchées et procéderont, à la suite des marsouins, au nettoyage des obstacles que ceux-ci dépasseront, le bataillon Modat, sans se laisser distraire de son but, atteindra le premier objectif qui, au delà des premières défenses ennemies, amènera les autres bataillons à distance d'assaut. Puis, le 1er bataillon (commandant Croll) contournera le fort, le dépassera, se portera à 200 mètres environ en avant, et là organisera solidement le terrain. Enfin le 8e bataillon (commandant Nicolaÿ) sera chargé d'attaquer le fort de front, de s'en emparer, de le nettoyer et de le remettre en état de servir.

Il y eut entre les trois bataillons une émulation ardente. Chacun voulait le fort. Chacun invoquait son passé, non pas seulement les affaires de Dixmude et de Fleury, mais d'autres actions, plus lointaines, engagées pour la plus grande France. Le bataillon Croll, par exemple, n'avait-il pas déjà fait au Maroc son apprentissage pour s'emparer des places fortes ? Et quand il s'en empare, il sait les garder. Le 12 juin 1914, il avait participé à la prise de la forteresse berbère de Khenifra par le général Henrys. Khenifra est une des charnières les plus importantes de cette armature de la défense du Maroc, créée et maintenue après la déclaration de guerre par le général Lyautey. Elle fut assaillie, le 23 novembre 1914, avec une violence inouïe, par les tribus descendues de l'Atlas. L'assaut dura trois jours et les assaillans durent se retirer avec de grandes pertes. A cette

occasion, le commandant Croll et son bataillon furent l'objet de glorieuses citations, et le général Lyautey tint à honneur d'épingler lui-même au fanion du bataillon la première croix de guerre avec palme décernée aux troupes d'occupation du Maroc. La cérémonie eut lieu au cours d'une grande revue passée avant le départ du régiment colonial pour le front de France au mois d'août 1915.

Cependant le bataillon Nicolaÿ a été choisi. C'était son tour, et aucun des trois ne peut être l'objet d'une préférence. Le lieutenant-colonel Régnier qui commande le régiment sait qu'il peut compter sur tous les trois au même titre. Le commandant Nicolaÿ arrive d'Indochine, et ce sera sa première affaire. Débuter par Douaumont n'est pas un sort commun. Il a dû beaucoup intriguer pour quitter la colonie où ses services l'attachaient, s'embarquer et prendre sa part de la grande guerre. D'avance, il flaire sa proie et la gloire. La vie exotique l'a brûlé et vieilli. Il est très grand, très maigre, un peu voûté, un peu blanchi, la moustache tombante; dans les yeux méditatifs passe cette flamme dorée qu'ont souvent les regards des voyageurs et des rêveurs, lueur restée des soleils ou des mirages entrevus. Il marche comme s'il suivait ses songes, et l'on devine où vont ses songes et que rien ne l'arrêtera. Quand il se redresse, il a l'air d'un mage ou d'un prophète, et ses hommes se sentent saisis de respect. Est-ce l'Orient qui donne aux chefs cette grandeur, ce prestige quasi sacerdotal, et non pas seulement à un Lyautey, à un Gouraud, mais à des commandans de bataillons ou de compagnies? J'ai déjà vu cet air-là au commandant d'Ivry, fils de ce charmant compositeur, le marquis d'Ivry, qui écrivit la musique des *Amans de Vérone*, quand il rassemblait au Mourmelon son bataillon marocain. C'était à la fin d'août 1914. Je lui avais porté l'ordre de départ. Je ne devais pas le revoir. On m'a raconté que, miné de fièvre, condamné, ne pouvant plus marcher, mais refusant d'être évacué, il se faisait hisser sur son cheval, et même attacher : ainsi se rendait-il aux premières lignes. On voyait apparaître au pas ce cavalier fantôme, là où nul être vivant ne se montrait de jour. C'était à n'en pas croire ses yeux. Ce mourant entendait choisir sa mort : il fut tué sur son piédestal.

Quand on a vu l'homme, on se rend mieux compte de l'influence qu'il dut exercer sur ses troupes. Le commandant Nicolaÿ

ne se contenta pas de régler avec soin et méthode, pour tous les exécutans, l'économie des divers dispositifs d'attaque, ni de pousser à la perfection le dressage individuel des fusiliers, des voltigeurs et des autres spécialistes; il fit de son bataillon un seul être à mille têtes. « La désignation dont il était l'objet, a-t-il écrit, l'enthousiasmait, sans qu'il se fît illusion sur les difficultés qui l'attendaient, ni sur les droits équivalens des autres bataillons du régiment à un choix aussi désirable. » Chaque soldat sait ce qu'on attend de lui, mais entend concourir au but commun. Il n'y a plus de volontés individuelles, mais une volonté collective réglée par le chef. Le commandant et ses officiers ont pris langue avec les officiers du 129ᵉ régiment qui sont entrés dans le fort le 22 mai : conférence utile pour éclairer la nouvelle équipe sur les précautions essentielles à prendre, et qui rapproche le but en le montrant possible, puisqu'une première fois il a été réalisé, bien que sans lendemain. Les photographies du fort par avions ont été minutieusement étudiées : officiers et gradés ont été conduits en automobiles jusqu'à d'autres forts similaires de la région de Verdun qu'ils ont visités. En somme, conclut le commandant, « toute l'affaire se présente bien, solidement montée, soumise à la chance comme tout projet de bataille, mais à une chance qui valait dix fois qu'on la tentât. » Et de toute cette majesté de visionnaire qui émane de sa personne il contribue à répandre et à propager autour de lui la religion de Douaumont. Dans la religion de Douaumont communie tout le régiment colonial, composé d'élémens hétéroclites, où se mêlent classes, races, croyances, mœurs, accens : une même foi a fait ce miracle.

Le groupe d'attaque comprendra les 1ʳᵉ et 2ᵉ compagnies du 8ᵉ bataillon, la compagnie 19/2 du génie, la moitié de la compagnie de mitrailleuses, une section de lance-flammes, un groupe médical, médecins et brancardiers, un groupe de liaison, téléphonistes et signaleurs. Le fort de Douaumont, devant être abordé par son flanc Ouest et par sa gorge prise en oblique, est d'avance divisé, pour les assaillans, en deux secteurs, l'un comprenant surtout les superstructures, y compris le cavalier, l'autre comprenant surtout les casemates du rez-de-chaussée et le sous-sol. Au départ, le bataillon devait suivre le bataillon Croll à 100 ou 200 mètres de distance. Après le premier objectif atteint, ce dernier devait donc s'ouvrir pour

encercler le fort que le 8e bataillon aborderait directement.

Le 23 octobre, le régiment gagna ses positions de départ. Dans l'après-midi, on s'en souvient, un heureux obus de 400 détermina un incendie dans le fort. Sans doute, comme au mois de mai, un dépôt de munitions avait-il dû sauter. Peut-être la garnison avait-elle subi des pertes. C'était d'un bon présage. Dans leurs parallèles, les troupes confiantes attendaient l'heure fixée avec impatience.

Si minutieusement achevée que soit leur préparation, si complètes que soient leurs prévisions, toutes les affaires humaines demeurent encore soumises à la chance, comme le dit le commandant Nicolaÿ des projets de bataille. La part divine est réservée. Or, dans l'affaire de Douaumont, il semble au début que tout conspire à son échec. Puis la fortune tourne, le destin parle, la victoire s'envole.

Le brouillard qui pouvait favoriser la marche en avant, qui, sur presque toute la ligne, la favorisa, ne cause en face des marsouins aucun effet de surprise. Sentant venir l'attaque, un officier allemand dont la hardiesse faillit nous coûter cher, enlevant ses hommes, était venu avec sa compagnie occuper les tranchées de départ que nos soldats avaient évacuées pour laisser le champ libre à l'artillerie. Quand la compagnie sénégalaise, préposée à leur garde, revient pour se mettre en place, elle trouve la place prise. Un violent combat s'engage chez nous, au lieu d'être porté d'emblée chez l'ennemi. Fâcheux début qui risque de tout compromettre par le retard. Le commandant Modat, qui doit conquérir avec son bataillon le premier objectif et entraîner après lui le régiment, sent l'inquiétude le gagner à mesure que l'heure fixée, — onze heures quarante, — approche. L'heure vient, et l'on se bat toujours. N'importe : il donne le signal ; derrière lui, le bataillon Croll, s'il est nécessaire, renforcera les Sénégalais et les Somalis. Les premières vagues se dressent, franchissent nos parallèles d'où monte, avec un bruit de lutte corps à corps, la fumée des grenades éclatées, se précipitent à l'assaut sur le terrain boueux et bouleversé. Mais le Boche qui fait face aux marsouins est un adversaire redoutable. Prévenu par le tumulte, massé dans la tranchée Augusta, il attend notre attaque. « De terribles feux de flanquement, écrit le capitaine Alexandre qui prit le commandement du bataillon après que le commandant Modat fut blessé,

prennent d'écharpe les premiers assaillans et frappent à la tête un grand nombre de ceux qui s'efforcent de sortir des boyaux glissans : le mouvement ne se continue bientôt plus que de trous d'obus en trous d'obus. Le commandant Modat sent que le moment est décisif; les commandans des compagnies Dessendie et Maufredi ont la même pensée : dès qu'ils voient le chef de bataillon demander l'effort suprême coûte que coûte, ils entraînent leur compagnie violemment, sans souci des pertes. Les officiers, les gradés et quelques hommes pleins de bravoure enlèvent à leur suite, malgré la boue, dans un mouvement irrésistible, les sections qui avaient ralenti leur débouché. Le spectacle est alors admirable : on ne voit que des files d'hommes debout chargeant dans le brouillard à la recherche des groupes d'ennemis qui tirent toujours. Les pertes augmentent rapidement : dix officiers, dont le chef de bataillon, sont mis hors de combat. La compagnie Maufredi perd tous ses officiers et près de la moitié de son effectif, la compagnie Dessendie est fortement éprouvée aussi, mais l'élan définitif est donné, les marsouins ne songent plus qu'à venger leurs chefs et leurs camarades. En un clin d'œil, les élémens de tranchées qui avaient résisté au feu de notre artillerie sont encerclés à courte distance, indépendamment les uns des autres, par les fractions de soutien des compagnies de tête et des compagnies de soutien. Les premières vagues, après avoir massacré ou pris tout ce qui était devant elles, s'élancent sur le premier objectif à mille mètres environ... » Elles disparaissent dans le brouillard, ayant soin de relier fortement la chaîne. Derrière elles, les groupes ennemis qui ont été dépassés et qui occupent toujours la tranchée Augusta, paient cher les feux de flanquement si meurtriers qu'ils ont exécutés quelques minutes auparavant. Cependant, « les survivans de l'attaque boche étaient dignes des marsouins qui les combattaient : beaucoup refusèrent de se rendre et lancèrent des grenades jusqu'à la mort. Un jeune officier d'une belle stature, cerné par trois coloniaux et sommé de se rendre, répondit en les regardant fièrement : « C'est impossible. » Un autre officier ennemi tira sans relâche les balles de son revolver jusqu'à ce qu'il fût massacré. Certains groupes d'Allemands levèrent les mains quand ils se virent cernés... » Heureux d'avoir la vie sauve, ils offrent de nombreux cigares. Quand la section laissée en arrière s'élance à la suite

de la première vague, les hommes présentent des cigares à leur chef qui doit se fâcher pour les remettre dans la réalité, mais qui est désarmé par un courage si rapidement insouciant, et c'est avec la « permission de fumer » que la section se dirige vers le premier objectif. Le but atteint, en liaison avec le 4e régiment mixte à gauche et le 321e régiment à droite, on s'organise sur place, et l'on commence à creuser une tranchée sous la protection des petits postes qui sont détachés en avant.

Au tour maintenant du bataillon Croll. Il a dû achever, avant de partir, de briser la résistance de la tranchée Augusta. Dans la marche en avant, à l'Est de l'ouvrage de Thiaumont, à cause du brouillard et des difficultés de terrain, un certain mélange se produit parmi les unités avec déviation de direction. Il faut modifier les ordres primitivement donnés et boucher d'extrême urgence un trou dans les lignes. Du bord de son trou de marmite qui lui sert d'observatoire, le chef de bataillon fait un signe, l'agent de liaison Demousaix, tout jeune, presque un enfant, s'avance. « Pour recevoir les ordres sans être vu, il faudrait que l'homme vînt se coucher contre son chef. Il n'y pense pas. A genoux et respectueusement penché, il écoute les ordres à transmettre. Il va partir, mais un mitrailleur l'a repéré. Il est atteint de plusieurs balles et s'affaisse sur place, perdant son sang à flots. Un autre agent de liaison vient prendre sa place... » Quelques jours plus tard, au retour de la bataille, le chef de bataillon cherche un emplacement. Voici les anciennes lignes allemandes. Un trou d'obus : le petit coureur est toujours là, dans son attitude déférente, simplement affaissé comme s'il était fatigué. Il a été respecté par les projectiles. Un salut, il faut partir. Tout à l'heure, les brancardiers divisionnaires viendront relever le corps du courageux enfant...

Le bataillon Croll dépasse le premier objectif occupé pas le bataillon Modat. Il doit contourner le fort à droite et à gauche, et le bataillon Nicolaÿ, qui doit le suivre de près, abordera de front Douaumont. Suivant le barrage protecteur de l'artillerie, les patrouilles, précédant les vagues, progressent de trous en trous. Soudain, un obstacle plus considérable se dresse. Nul doute : c'est le fossé du fort. Le brouillard commence à se déchirer sous l'action du vent qui se lève. Le fort est là. Le caporal André Barranger qui dirige la patrouille de tête connaît

le thème de manœuvre si souvent répété à Stainville. Ce fossé, — amoncellement de terre, de pierres et de grillages — ne doit pas être franchi. Il sait que ce sera la mission du bataillon Nicolaÿ, ainsi encadré par les compagnies du bataillon Croll qui s'ouvriront pour couvrir ses flancs et dépasser l'obstacle. Il se retourne : le bataillon Nicolaÿ n'est pas là. Il sait encore qu'il est chargé d'observer en avant. Que verra-t-il, s'il ne grimpe pas sur cette masse ? Il sait aussi que le fossé doit être flanqué de mitrailleuses, que le fort est peut-être miné. Qu'importe ! Par un éboulis il se laisse glisser avec ses hommes. Les cœurs battent fort dans les poitrines. Le fossé est vide et muet. Les marsouins montent sur le fort. Ils passeront dessus.

Ils n'y sont pas venus les premiers. Une poignée de biffins a devancé les coloniaux. La gauche de la division Passaga est formée par le groupement du commandant Mégemond qui comprend les 19e et 23e compagnies du 321e régiment et la 5e compagnie de mitrailleurs. Il a pour mission de s'emparer d'un ouvrage, la batterie, à l'Est du fort, et de donner la main au bataillon Croll en avant de Douaumont. Quand il arrive à la batterie, il ne voit pas le bataillon Croll. Va-t-on laisser le fort échapper ? Se conformant aux ordres du lieutenant Rambaud qui commande la 23e compagnie, le sous-lieutenant Leseux laisse le gros de sa section aux abords immédiats du fossé qu'il abordait par le Sud-Est et avec trois de ses hommes, le fusilier mitrailleur Jayr et les grenadiers Dumont et Meydon, il franchit le fossé aux trois quarts comblé et met le pied sur l'observatoire et la petite tourelle à l'Est. Avec quelques autres hommes, dont le caporal Laly et le fusilier Jullien, il capture un sous-officier allemand et sept hommes, tandis que Jayr ouvre le feu sur un créneau de mitrailleuse pratiqué à la petite tourelle de l'observatoire. Peut-être est-ce donner l'alarme à l'ennemi avant d'être en force. Mais la petite troupe ne quitte ces lieux fameux où elle est rentrée la première que lorsqu'elle aperçoit les premiers élémeɱs du bataillon colonial.

La patrouille du caporal Barranger fait partie de la compagnie Dorey. Le capitaine Dorey prend l'initiative de franchir le fort au lieu de le contourner, afin de profiter de l'ahurissement de l'ennemi, tout en gardant la liaison avec les unités voisines. Le mouvement s'exécute en ordre, malgré le chaos du terrain. Sa compagnie traverse la superstructure effroyablement boule-

versée et reste en surveillance sur le fort pour ne le quitter qu'à l'arrivée du bataillon Nicolaÿ. Elle reprend alors sa marche au delà du fort où elle se raccorde avec les autres compagnies et le 321e.

Le bataillon Nicolaÿ avait pris place, le 23 octobre au soir, soit dans l'Abri des Quatre-Cheminées qui est sur la pente de Froideterre descendant au ravin des Vignes, soit dans les boyaux avoisinans. Le 24, à l'heure dite, il se met en route, par le brouillard, sur un terrain glissant. Il se hâte afin de pouvoir établir sa liaison avec le bataillon Croll qui doit le précéder dans la marche sur le fort. Quand il arrive aux parallèles de départ, le bataillon Croll a déjà disparu dans la brume. Le brouillard s'épaissit, on n'y voit pas à vingt mètres. Le sol est crevé de trous plus larges encore et plus profonds que ceux du ravin des Vignes, la terre très lourde colle aux chaussures et ralentit la marche. Il faut donc resserrer le dispositif en largeur comme en profondeur. Trois sections de la première compagnie s'égarent, et il faut les rappeler. Enfin une erreur de boussole, déviée probablement par le voisinage d'un revolver, amène le bataillon dans la direction de Thiaumont. Le chef se rend compte de la fausse direction. Dans quel sens la rectifier? Il a gagné la tête de la colonne, et il hésite. La boussole s'affole. Où se trouve-t-on exactement ? Quel est, au juste, le retard? Il connaît la pire angoisse, celle de manquer à sa mission. Seul, son bataillon est préparé et outillé pour attaquer le fort, le nettoyer et l'occuper. S'il n'arrive pas à temps, la bataille tout entière est compromise, l'ennemi peut se ressaisir et se consolider dans l'ouvrage, et ce serait à recommencer. Le commandant Modat, au départ, a traversé une inquiétude analogue. Pour la seconde fois, le régiment rencontre l'obstacle qui conduit à l'échec. Pour la seconde fois, il conjure le mauvais sort. Douaumont a son destin marqué. Le brouillard se déchire comme un rideau, le fort apparaît dans une éclaircie. Et tandis que les marsouins fascinés regardent, deux prisonniers boches, amenés à l'arrière, remarquant leur ébahissement, montrent du doigt Douaumont en leur disant: « Capout! » La marche est aussitôt reprise après redressement.

De plus en plus le brouillard se dissipe. Quelques nuées qui s'étirent comme du coton traînent encore aux flancs de la colline, trompant sur la distance. Douaumont apparait comme

une montagne sainte, Douaumont approche, Douaumont est là. Le fort est abordé par la gorge. Quand le bataillon y parvient, quand il comprend ce qui va s'accomplir, pris soudainement d'un frisson religieux qui se communique de l'un à l'autre, il s'arrête. Les notes du commandant Nicolaÿ constatent cet extraordinaire arrêt, unique peut-être dans l'histoire, du conquérant devant sa conquête :

« Arrachant l'un après l'autre leurs pieds de la boue, écrit-il, les marsouins gagnèrent de l'avant pour profiter de leur chance. Nulle canonnade sur leurs lignes, pas de résistance d'infanterie ; le barrage boche intense, mais loin en arrière, dans le ravin des Vignes. Il était près de quinze heures, le détachement Dorey venait d'entrer dans le fort sans coup férir ; il était installé au Sud-Ouest des logemens et tourelles, en belle attitude, ne tirant ni ne recevant aucun coup de fusil. Il ne pouvait être question de prendre d'abord méthodiquement la formation de combat primitivement arrêtée ; il fallait au contraire attaquer au plus tôt avant que l'ennemi fût revenu de son ahurissement.

« Sous le vol bas de l'avion de France aux trois couleurs croisant au-dessus du fort, le bataillon aborda le fossé en lignes de colonnes de section par un, chefs en tête et l'arme à la bretelle, puis il escalada les pentes raides du rempart de gorge. Arrivé au haut de ce rempart, il avait devant lui les ouvertures béantes des casemates du rez-de-chaussée et, en avant, la cour extraordinairement bouleversée. Devant ce chaos qu'était devenu le grand fort, symbole de volonté et de puissance merveilleusement recouvré, les têtes de colonne s'immobilisèrent et regardèrent. Le chef de bataillon, qui s'était arrêté momentanément au fond du fossé pour vérifier le mouvement, rejoignit la tête à cet instant et, tout en rendant hommage à ce que la vision avait de sacré et d'inoubliable, il donna l'ordre d'attaquer les mitrailleuses qui, du fond des casemates, commençaient à entrer en action.

« Fusiliers, grenadiers et lance-flammes eurent tôt fait de réduire cette première résistance sans conviction qui ne nous coûta que quelques hommes. Puis le cavalier fut abordé et chacun, d'une manière générale, se rendit à son objectif qu'il sut retrouver, malgré le changement d'orientation de l'attaque. En cours de route, les résistances rencontrées aux tourelles

furent dominées l'une après l'autre. Une section de nos mitrailleuses prit sous son feu, à 1 500 mètres, des attelages allemands sur lesquels tirait aussi notre artillerie.

« ...Le bombardement se mit de la partie. Mais, indifférens aux gros obus, tout à leur œuvre qu'ils sentaient grande, les marsouins, ne perdant rien de leur activité ni de leur sang-froid, submergèrent le fort, joyeux de plumer l'aigle d'Allemagne... »

Le commandant Nicolaÿ a rédigé un rapport officiel qui relate sans commentaires la prise du fort et les opérations du bataillon : mais il a voulu exprimer ce qu'il avait éprouvé au cours de cette journée mémorable. Son style grandiose se ressent de la poésie de ces pays d'Orient où il a vécu. Il s'harmonise avec sa personne dont il prend naturellement la majesté.

Le grand fort est, d'apparence, un fouillis dont il est difficile de reconnaître le tour et les ouvrages. Le fossé est à demi comblé : l'escarpe a coulé dedans. La superstructure est défoncée. Les gros calibres l'ont pour ainsi dire coupée en deux, mettant à découvert les entrées des galeries des bâtimens. Les abris des tourelles de 75 et de 155 ont résisté; ceux des tourelles des mitrailleuses sont assez détériorés. Les deux coffres simples et le coffre double de la contrescarpe peuvent encore abriter des mitrailleuses qui opposeront de la résistance, mais leurs communications sont coupées. Quant aux sous-sols, lorsque l'on y pénétrera, sauf ceux des casemates effondrées, on les trouvera à peu près intacts.

La superstructure et les ouvrages extérieurs sont donc à nous. Le chef de bataillon se rend au rez-de-chaussée pour organiser l'attaque des logemens. Il confie cette mission difficile au capitaine Perroud qui commande la compagnie 19/2 du Génie, en lui adjoignant une demi-section de marsouins. Le maître-ouvrier Paul Dumont, et le sapeur-mineur Jean Ygon, de cette compagnie du génie, marchant les premiers, s'empareront de nombreux prisonniers et d'un important matériel. Il était cinq heures du soir, et déjà la nuit tombait : avant qu'elle ne fût venue tout à fait, il importait de fixer les consignes pour la garde du fort. « Le chef de bataillon remonta alors sur le cavalier où la lutte avait cessé vers dix-neuf heures, il revint au rez-de-chaussée où il apprit que tout allait bien et que les premières résistances rencontrées, en particulier une contre-attaque à la

grenade au cours de laquelle un sous-lieutenant du génie fut blessé, avaient été rapidement surmontées. Vers vingt heures, le capitaine Perroud venait rendre compte que sa mission était terminée et qu'il était entièrement maître de l'infrastructure du fort. Il avait fait une trentaine de prisonniers dont quatre officiers. Une vingtaine de Boches avaient en outre été pris dans le coffre Nord de la contrescarpe par le détachement mixte coloniaux-génie du sergent Fainot de la 1re compagnie. Le chef de bataillon se rendit aussitôt auprès des prisonniers pour séparer les officiers de leur troupe, et il visita le fort, guidé par le *hauptmann* Prollius, de l'artillerie, commandant intérimaire en l'absence du titulaire parti à temps en permission. »

Cet heureux permissionnaire était le major Marquardsen. Le capitaine d'artillerie Prollius, chef-observateur dans le secteur de la division, s'était réfugié dans le bureau de la *Kommandantur* avec un médecin-major et deux officiers, lorsque Perroud entreprit le nettoyage des sous-sols. Les quatre officiers ne firent aucune difficulté pour se rendre. Le commandant intérimaire déclara qu'il ne croyait pas à une progression si rapide de notre attaque : le fort lui paraissait hors d'atteinte. Il confirma l'explosion produite la veille par un obus de 400 : à la suite de cette explosion, une partie de la garnison avait évacué le fort. Lui-même n'y était rentré que dans la matinée et pensait remettre les défenses en état quand les marsouins étaient arrivés. En outre, il informe le commandant Nicolaÿ qu'un incendie, allumé la veille, continue de couver dans le voisinage d'un dépôt de 6 000 grenades. Ses hommes faits prisonniers aident les coloniaux à l'éteindre.

La visite intérieure du fort offre un spectacle lugubre. Le *hauptmann* Prollius marche le premier, suivi de près et dominé par la haute taille du commandant Nicolaÿ. C'est tout un monde de couloirs, de casemates, de salles, que cet intérieur. Le commandant Raynal, à Vaux, a tenu cinq jours dans un réduit moins vaste, moins aéré, moins aisé à défendre. Les murs sont intacts, sauf une voûte défoncée. Une odeur nauséabonde accompagne les visiteurs. Les corridors sont dans un état de saleté repoussant. Les chambrées sont dans le plus grand désordre : armes et équipemens abandonnés gisent en tas. Toutes les inscriptions des murs ont été repeintes en allemand. Voici une salle qui a voulu résister; elle est bondée

de cadavres à demi calcinés, les masques sont encore attachés sur les visages, vision de cauchemar et d'épouvante. Un magasin à vivres est assez abondamment fourni de conserves : viande, lait, haricots, légumes frais, eau minérale, pain de guerre, sucre, thé, café, etc. Demain, on fera l'inventaire du butin. Les papiers du bureau de la *Kommandantur* n'ont pas été détruits : demain, on entreprendra leur dépouillement. Dans les couloirs, une dizaine de mitrailleuses sont encore en batterie; à cause du bombardement, les Allemands avaient pris la précaution de les descendre des tourelles, sans se douter qu'ils se désarmaient. Décidément, ils n'avaient pas imaginé que les Français auraient l'audace de franchir une distance de près de trois kilomètres et d'arriver au fort d'un seul élan.

Et le commandant Nicolaÿ, dans cette visite nocturne, comme un grand prêtre chargé des exorcismes, dissipe les fantômes, chasse les légendes d'outre-Rhin, ouvre les portes à la claire histoire de France. Plus de Drachenfels, plus de Lurlei, plus de maléfices ni de sortilèges, le fort désinfecté va redevenir un des bastions de Verdun.

Toutes les issues des logemens sont gardées à l'intérieur par des sentinelles que fournit la compagnie du génie, les marsouins assurant la garde extérieure. A onze heures du soir, le conquérant envoie son dernier compte rendu : les compagnies continuent à se retrancher. Aucune réaction allemande ne menace directement notre conquête, œuvre commune des trois bataillons du régiment : du bataillon Modat qui a ouvert la voie en brisant les premières lignes ennemies au prix de pertes sérieuses; du bataillon Croll qui a passé partie autour du fort et partie sur le fort pour s'établir au delà et interposer ses tranchées entre les fossés de l'ouvrage et les lignes allemandes; du bataillon Nicolaÿ enfin qui a pris possession de la forteresse.

Ainsi fut conquis le fort de Douaumont dans l'après-midi du 24 octobre. Ainsi fut délivré le premier des deux captifs.

IV. — LENDEMAIN DE VICTOIRE

— Un quart d'eau minérale? Bien que de marque allemande, elle est agréable et se laisse boire.

C'est le commandant Nicolaÿ, nommé commandant du fort,

qui, le lendemain de la victoire, fait les honneurs de sa maison. Il s'est installé dans un local aménagé au premier étage, déblayé en gros, et que la découverte de deux batteries d'accumulateurs a permis d'éclairer. Le lieutenant-colonel Régnier qui commande le régiment colonial du Maroc, son officier adjoint, le capitaine Monnerat, et son état-major, ont établi leur poste de commandement dans un abri du sous-sol. Déjà les visites commencent : voici le lieutenant Pichery, commandant une section de projecteurs, envoyé pour assurer les liaisons optiques et l'éclairage intérieur, voici le lieutenant Manhès chargé du service des tourelles. Des officiers d'état-major, des officiers du génie, de l'artillerie, se succèdent avec des missions spéciales. Il faut organiser le ravitaillement en munitions, en vivres, en eau, créer des pistes, rétablir les communications, nettoyer, rapproprier, reconstruire. Du haut en bas, le fort est étudié, scruté, interrogé, palpé. A la lueur des bougies, les cortèges se suivent, comme les bandes de touristes dans les châteaux du Rhin. Mais, dans les couloirs, il faut prendre garde aux cadavres et aux débris de toutes sortes.

— Nous n'avons pas encore la lumière électrique partout, explique en s'excusant le commandant Nicolaÿ, mais nos prédécesseurs ont eu l'attention de nous laisser des groupes électrogènes auxquels ne manque aucun organe essentiel. Leur remise en marche ne saurait tarder, et nous attendons un personnel spécial d'un moment à l'autre. Quant à la saleté des appartemens, elle dépasse toute imagination : un véritable fumier. Il faudra plusieurs jours pour les mettre en état.

L'état extérieur et intérieur du fort est l'objet des constatations suivantes :

Aspect général. — Tous les abords sont complètement bouleversés et comprennent une succession ininterrompue d'entonnoirs de diverses dimensions. On distingue encore nettement l'emplacement des fossés dont les côtés et le fond sont en fort mauvais état, les maçonneries étant presque entièrement éboulées, les talus détruits et la grille d'escarpe inexistante. Les réseaux de fils de fer n'existent plus. On trouve cependant quelques blocs de béton surmontés de morceaux de piquets en fer ayant fait partie des créneaux. Les locaux de l'entrée du fort sont détruits. Cependant le passage voûté de l'entrée, protégé par 1 mètre de sable et 1 m. 50 de béton de ciment, semble avoir résisté, au moins dans sa partie centrale. Les deux

extrémités sont obstruées par les décombres. La façade des locaux bétonnés, qui était en maçonnerie ordinaire de 0 m. 80 d'épaisseur, a été très fortement endommagée. Les Allemands l'avaient remplacée ou doublée par un mur de sacs à terre, dans lequel des créneaux pour mitrailleuses ou pour grenades avaient été parfois ménagés. Les piédroits en béton de 2 m. 50 sur 2 m. 50 ont été détruits en grande partie. La traverse terrassée symétrique du massif des locaux de commandement par rapport à l'axe du fort n'existe plus.

État intérieur du fort. — Le fort se compose de locaux supérieurs, en maçonnerie ordinaire, protégée par une couche de sable de 1 mètre d'épaisseur et une couche de béton de ciment ayant 2 m. 50 d'épaisseur dans la partie avant et 1 m. 50 dans la partie Est. Au-dessous de ces locaux se trouvent des locaux en sous-sol séparés par une voûte en maçonnerie ordinaire de 0 m. 80 d'épaisseur.

Tous les locaux du sous-sol sont en parfait état, sauf le dernier local à l'Est dans lequel se trouvait un approvisionnement de grenades qui a sauté. Il est possible que cette explosion remonte aux premiers temps de l'occupation du fort par les Allemands : tous les prisonniers avaient en effet raconté que l'explosion d'un dépôt de grenades à l'intérieur du fort avait fait de nombreuses victimes. Cette explosion a entraîné la chute de la voûte séparant ce local du local placé immédiatement au-dessus. Sur les piédroits de ces locaux apparaissent très visibles les traces des flammes provenant de la déflagration des grenades... En résumé, exception faite de ce local, tous les locaux du sous-sol sont en parfait état. Deux d'entre eux servaient aux Allemands de magasin aux vivres et de magasin à eau...

En ce qui concerne les bâtimens du rez-de-chaussée, les extrémités de chacun des couloirs Est et Ouest sont encombrées par les décombres. On s'occupe de leur déblaiement. Ils paraissent intacts. Toutes les casemates de la partie Ouest sont en parfait état et, malgré les obus de gros calibre tombés sur le béton et qui y ont fait des entonnoirs de profondeurs assez variables, aucune fissure ne se remarque sur les voûtes des casemates. Seule l'une d'elles, sur le milieu du fort, a été percée par des 400, vers les façades. Le trou a 4 ou 5 mètres de diamètre... Presque en face, dans un local servant autrefois de magasin à munitions d'infanterie, un autre coup de 400, venant un peu obliquement, a percé la voûte...

En résumé, trois locaux d'habitation seulement sont inutilisables au rez-de-chaussée. Tous les autres sont en bon état et on y retrouve les lits de casemate à quatre places d'autrefois, ainsi que les lits en bois à deux étages faits par les Allemands...

Parmi les abris à munitions, les uns sont en bon état, les autres éboulés. Les magasins de la tourelle de 155 n'existent plus, mais la tourelle a résisté. Celle de 75 est endommagée, mais réparable. La casemate de Bourges a eu son mur de façade en béton armé détruit en partie. Des murs en sacs à terre avaient été édifiés par les Allemands pour le remplacer et le doubler. La plupart des communications bétonnées ont été coupées. Les Allemands avaient projeté trois passages souterrains, mais un seul était en construction au moment de la prise du fort : partant du fond du couloir d'accès du sous-sol, il desservait les locaux de gorge actuellement détruits.

Les citations de ce rapport officiel, rédigé le 27 octobre après une vue des lieux faite la veille, répondent par avance aux tentatives d'explication que vont donner les Allemands par le moyen de l'agence Wolff et de leurs journaux sur leur défaite du 24 octobre. « Les forts de Douaumont et de Vaux, diront-ils, ont joué dans la bataille de Verdun un rôle important aussi longtemps qu'ils furent, comme forts français, au pouvoir des défenseurs. Afin d'affaiblir la position de Verdun, ils durent être rendus inoffensifs. Privés de leurs moyens de combat et en grande partie détruits, ils n'offraient à l'assaillant, au point de vue tactique, qu'une valeur limitée dès l'instant où l'attaque contre Verdun était interrompue (1)... »

L'Allemagne avait claironné dans tout l'univers les noms de Douaumont et de Vaux. Elle s'est chargée de leur assurer une publicité incomparable, colossale. Et quand ces noms retentissans deviennent pour elle des noms de défaites, aussitôt elle fait machine en arrière : « Vaux, Douaumont, vous en avez entendu parler? c'étaient de mauvais forts démembrés, sans aucune importance; nous allions les abandonner précisément quand les Français se sont avancés. Ils nous gênaient; positivement ils nous gênaient. Nous serons beaucoup mieux en arrière. Les Français se sont même trop pressés : ils sont venus quand le retrait de notre ligne commençait de s'accomplir. Simple coïncidence : ils avancent, nous reculons. Coïncidence toute fortuite ; s'ils avaient eu la patience d'attendre, ils auraient trouvé place nette... »

Je ne sais si la coutume des historiens allemands est d'accom-

(1) Agence Wolff, 3 novembre 1916

moder ainsi l'histoire. En histoire comme en guerre, nous n'avons pas l'intention de leur laisser mener la bataille. Nous travaillerons pour la vérité, comme nous avons travaillé pour le droit. Le fort de Douaumont n'était nullement « détruit en grande partie » quand le bataillon Nicolaÿ le réoccupa. Le génie français qui l'a construit pourra même triompher plus tard quand les statisticiens fourniront la liste des tonnes de fer qu'il a reçues en regard de ses très incomplètes démolitions. Quant à son importance, les Allemands se chargent de l'établir. Dans le bureau de la *Kommandantur*, fort bien tenu, un dossier de plusieurs centaines de pièces, uniquement consacré à Douaumont, a été dressé avec bordereau et couverture. Déjà les interprètes volontaires se sont mis à le traduire, avant qu'il soit expédié au Quartier Général de l'Armée. On le dépouille en hâte et l'on y fait des découvertes intéressantes. Dans un mémoire sur le fort, composé en septembre 1916, les raisons de conserver cet ouvrage sont énumérées avec un soin extrême. Il y a du plaisir à lire un travail aussi minutieux. L'auteur n'avait pas prévu l'usage qui en serait fait un jour.

La valeur du fort, y est-il dit, abstraction faite de la grande importance politique de sa possession, réside dans la possibilité de dominer par notre artillerie le terrain situé devant lui, grâce aux observatoires excellens établis dans les tourelles cuirassées. Une surprise de notre première ligne d'infanterie ne peut être empêchée que par ce moyen. De plus, le fort assure, dans une mesure restreinte, un bon abri à nos réserves, à deux kilomètres de notre première ligne. Vu la proximité de l'ennemi, l'absence de tout point d'appui entre la première ligne et le fort, l'état tout à fait insuffisant des défenses d'infanterie du fort lui-même, il faut entrevoir encore aujourd'hui, à tout instant, la possibilité d'une surprise...

Excellent mémoire qui recommande la prudence : rien n'y manque, ni la valeur politique du fort, ni l'intérêt, pour l'artillerie, de ses merveilleux observatoires, ni celui de ses abris pour les réserves. Pas de point d'appui entre la première ligne et le fort : le commandement allemand s'en est préoccupé, car il faut prévoir la surprise d'une attaque, et le 18 septembre, le général von Lochow, commandant le groupe d'attaque Est, donne l'ordre d'organiser d'une manière très puissante cette première ligne qui doit être assurée de tenir par elle-même :

... La ligne atteinte à présent doit être tenue et renforcée par une défense acharnée... Le développement des travaux visera à établir plusieurs positions comprenant chacune plusieurs lignes...

Il importe tout d'abord, — notamment dans le secteur Thiaumont-Bergwald (Vaux-Chapitre), — de renforcer si bien la première ligne qu'elle puisse résister même à de fortes attaques et de diminuer les pertes des relèves en construisant des boyaux et des tranchées d'approche... Le temps qui nous sépare de la mauvaise saison et les forces importantes qui peuvent être mises encore en première ligne doivent être utilisés avec la dernière énergie en vue d'activer les travaux, de façon que des difficultés ne surgissent pas en hiver, ou en cas de diminution des effectifs...

... La continuation des attaques ennemies doit, aux termes d'un ordre intercepté par nous, être attendue avec certitude sur la rive droite de la Meuse. Tous les postes de commandement doivent donc mettre au point l'attitude à tenir au cas où l'adversaire déboucherait sur un point de nos positions, ou au cas où des attaques généralisées de sa part réussiraient. Ce calcul doit prévoir minutieusement toutes les éventualités concevables et préparer dans les moindres détails les contre-mesures les plus pratiques. Il faut à ce sujet faire connaître ses intentions aux unités voisines, afin que ces dernières puissent, le cas échéant, collaborer aux contre-attaques...

La situation exige qu'on ménage des forces disponibles constamment prêtes à un nouveau coup de collier et acharnées au travail, et cela partout. La relève des divisions qui, jusqu'ici, avait lieu fréquemment, il n'y faut plus compter...

Le général von Lochow jouissait en Allemagne d'une grande réputation avant le 24 octobre 1916. Il dirigeait en janvier 1915 les opérations devant Soissons, ce qui lui valut l'ordre *pour le Mérite* auquel l'Empereur ajouta, l'automne suivant, les *feuilles de chêne*. Le 17 octobre, huit jours avant la bataille, comme l'Empereur, accompagné du Kronprinz, inspectait devant Verdun les « troupes de choc » que le général von Lochow commandait, ce dernier adressa au visiteur une harangue enflammée dont le texte parvint au fort de Douaumont, juste à temps pour nous être communiqué. « Nous soupirons tous, disait le général, après le moment où il nous sera permis d'attaquer une fois de plus, dès que Votre Majesté jugera que le moment est venu. » Malheureusement, ce sont Joffre, Pétain, Nivelle et Mangin qui ont jugé le moment venu. Il y a ainsi des coïncidences, mais fâcheuses.

Du moins ne sont-elles pas fâcheuses pour tout le monde.

Voilà ce que l'on apprend à Douaumont, tout en buvant de l'eau minérale bénévolement transportée par les corvées allemandes. Certes, il y a du plaisir à dépouiller un dossier bien fait. Dans les couloirs du fort, on a ramassé dix ou quinze mitrailleuses que les Allemands avaient descendues pour les soustraire à notre bombardement. Elles étaient mises en batterie, mais ils n'en ont pas fait usage. Aujourd'hui, nous nous en servons. Ainsi en est-il du dossier de la *Kommandantur*.

***

Cependant, les visiteurs apportent aussi, d'en bas, leur part de nouvelles. Ils disent le chiffre des prisonniers qui, déjà, a dépassé cinq mille, plus 140 officiers dont 8 commandans de bataillon, et ce chiffre augmente de jour en jour. Ils disent l'importance du butin : dans la seule journée du 24 octobre, 15 canons dont 5 de gros calibre, 51 canons de tranchée, 140 mitrailleuses et un matériel de guerre considérable comprenant fusils, munitions, outils et deux postes de télégraphie sans fil. Cependant, le fort de Vaux se défend encore : sur Vaux-Chapitre, la bataille fait rage. Vaux, décidément, ne tombe pas d'un seul coup comme Douaumont.

Mais voici qu'un officier du 2e bureau, rassemblant et recopiant les interrogatoires des prisonniers, reconstitue la bataille du côté allemand. Rien n'est plus profitable que de l'écouter : on a l'impression que l'ennemi livre ses misères. Le dossier de Douaumont est dépassé.

Le commandement allemand, au dire de nombreux officiers, ne croyait pas à une offensive de grande envergure ; tout au plus s'attendait-il à des attaques locales destinées à retenir des forces devant Verdun. Le dispositif adopté compliquait les ordres : sept divisions accolées sur un front de 9 à 10 kilomètres, ayant chacune une étroite fenêtre en première ligne et des bataillons au repos à une étape en arrière. Notre préparation d'artillerie, commencée trois jours avant l'attaque, avait en majeure partie nivelé les organisations défensives de l'ennemi, dans la zone qui s'étendait du ravin de Helly à la Fausse-Côte, défoncé les arbres, enterré les mitrailleuses. La destruction des abris de première et deuxième lignes eut pour conséquence d'obliger les renforts et les réserves à se disperser pour cher-

cher une protection dans les trous d'obus ; ils cessèrent dès lors d'être disponibles soit comme soutiens de la première ligne, soit pour les contre-attaques locales automatiques telles qu'elles sont recommandées par les instructions du commandement allemand. Les tirs de destruction, de neutralisation, d'aveuglement, ont produit leur effet sur les batteries et les observatoires. Le 22, au cours d'une attaque simulée, 160 batteries s'étaient dévoilées en quelques instans, tirant sur le secteur Hardaumont-Vaux-Chapitre. Le 24, jour de l'attaque, dans toute la journée, une centaine au plus ont été vues en action sur ce même secteur. On peut juger par là des résultats de notre tir. Quant aux pertes infligées à l'infanterie ennemie au cours de la préparation, elles furent si élevées que, dès le 23, il était devenu nécessaire de renforcer ou plutôt de relever presque toutes les unités en ligne. Les relèves furent tentées dans la nuit du 23 au 24 : notre canon les fit avorter ou ne permit aux renforts d'arriver qu'avec des effectifs très réduits. Une carte avait été dressée le 17 octobre des camps et des chemins de relèves de l'ennemi. Les interrogatoires ont permis d'établir que les relèves avaient effectivement et exactement suivi les itinéraires ainsi repérés et y avaient été impitoyablement saisies, détruites ou dispersées par notre canon. Les réserves furent de même atteintes dans leurs camps et aux emplacemens que nos renseignemens leur assignaient.

Notre attaque s'était donc déclenchée dans les conditions les plus favorables. Ainsi put-elle atteindre d'un seul élan, sur tout le front, sauf dans le secteur de Vaux, les objectifs extrêmes qui lui avaient été fixés. Au centre, dans le secteur Thiaumont-Douaumont, la résistance opposée par les 34ᵉ et 54ᵉ divisions fut promptement brisée, et le fort de Douaumont tombait entre nos mains. La 34ᵉ division ne comptait que trois régimens qui s'attendaient d'un jour à l'autre à être retirés du front de Verdun. La 54ᵉ ne disposait plus que d'effectifs affaiblis, cent hommes par compagnie. Les relèves intérieures, commencées dans la nuit du 23 au 24, n'étaient pas encore terminées. Cette avance foudroyante sur Douaumont produisit un effet de terreur sur les divisions voisines de droite (25ᵉ D. R.) et de gauche (9ᵉ D.), qui eurent la sensation d'être débordées et ne résistèrent guère. A la 25ᵉ division, quelques élémens, dont le 3ᵉ bataillon du 83ᵉ régiment, réussirent à se soustraire à notre étreinte par

la fuite et à se rallier au Nord du ravin du Helly. A la 9e division, les compagnies de première ligne du 7e grenadiers mirent bas les armes sans combattre; les compagnies de deuxième ligne voulurent s'enfuir dans le ravin de la Fausse-Côte où elles furent abattues ou faites prisonnières. Trois compagnies du 154e régiment, alertées dans leurs abris du ravin de la Fausse-Côte, étaient venues s'établir vers trois heures de l'après-midi sur la crête Sud de ce ravin où elles essayèrent de résister. Mais bientôt entraînées par les fuyards du 7e grenadiers, elles battirent en retraite avec eux, dans le plus grand désordre, vers les bois d'Hardaumont. Toute cette colonne fut arrêtée, prise d'enfilade et massacrée dans le ravin de la Fausse-Côte par nos mitrailleuses mises en batterie à l'extrémité Est de ce ravin.

Cependant la débâcle du centre ne se propagea pas aux ailes. A l'aile droite, la 13e division de réserve résista vigoureusement derrière les organisations relativement solides des abords des carrières d'Haudromont. Notre 11e régiment d'infanterie n'en fut maître, nous le savons, que vers six heures du soir après un rude combat. A l'aile gauche, la 33e division de réserve et surtout la 50e division rendirent notre progression très pénible et la limitèrent, le 24, aux lisières Nord de la zone boisée qui entoure le fort de Vaux. C'est la bataille de Vaux qui continue, qui ne se terminera que par la prise du fort.

Ainsi la preuve est-elle faite par l'ennemi lui-même de notre efficace préparation d'artillerie et de l'élan de nos soldats.

***

Des carrières d'Haudromont au ravin de la Fausse-Côte, les vainqueurs organisent le vaste territoire reconquis. Mais ils n'ont pour se reposer qu'une boue glacée sous le bombardement ennemi. Dans la bataille moderne, un soir de victoire est un soir de peines et d'efforts. C'est le vainqueur qui n'a plus d'abris et qui, plus facilement repéré sur les positions qu'il occupe et que le vaincu occupait la veille encore, subit la pire averse de fer.

« Nous nous sommes installés, écrit à sa marraine un soldat du régiment colonial, dans un trou de 400 qui logeait facilement toute ma section. Là, dans ce trou, nous avons beaucoup souffert, la pluie s'étant mise à tomber, les pieds dans l'eau, pas moyen de dormir, il n'y fallait pas songer. Nous passions nos nuits et journées à grelotter de froid, et la faim également, car

le ravitaillement était difficile. Enfin le jour de la relève arrive. Nous étions contens de nous, car nous avions fait ce qu'il était possible à des marsouins de faire... »

Le ravitaillement était difficile, Douaumont étant comme enveloppé de feu. Il fallait pratiquer une piste.

Oui, les nuits sont froides, la boue est glacée. Il pleut, chacun grelotte et peut à peine remuer ses membres transis. Qu'est-ce donc qui réconforte ces hommes privés de sommeil, presque de nourriture, et sans cesse menacés? Un officier du 102e bataillon de chasseurs fait sa ronde de nuit. Il interpelle des chasseurs qui, malgré la fatigue, travaillent pour se réchauffer :

— Il fait froid, les petits gars.

— Qu'est-ce que ça fait, mon lieutenant? On les a eus, on les aura. Ça réchauffe.

Les jours suivans, une série de contre-attaques allemandes échoue contre nos défenses déjà établies, et même la division de Salins progresse légèrement au delà du fort de Douaumont, et la division Passaga au ravin de la Fausse-Côte.

Après la relève, le général Guyot de Salins adressa cet ordre à sa division :

Le général commandant l'armée vous a déjà, au nom de la France, adressé les félicitations et les remerciemens de la Patrie; je tiens à vous les exprimer de nouveau...

Le Kaiser allemand s'était vanté que, maître du fort de Douaumont, il tenait la clef de Verdun et y entrerait quand il le voudrait.

Pour reprendre Douaumont, la France a fait appel à sa plus belle division, à la vôtre.

Votre attaque, admirablement préparée par vos camarades artilleurs, a été un succès foudroyant. En trois heures vous étiez maîtres du fort de Douaumont et si vous n'êtes pas allés plus loin, c'est que vous en aviez reçu l'ordre formel.

Devant vos uniformes redoutés de marsouins, de zouaves, de tirailleurs, les Allemands épouvantés se sont rendus en masse. Vous en avez ramené près de 2 500 dont 50 officiers.

Soyez fiers de votre œuvre, car vous vous êtes couverts de gloire et, à vos noms, vous avez attaché à jamais le titre de « Vainqueurs de Douaumont. »

Au nom de la France : Merci!

Le général Passaga, à la division voisine, célèbre le culte des morts :

« ... Camarades, saluons fièrement ceux des nôtres dont le sang généreux a payé ce triomphe. Ces héros ne sont pas morts : nobles martyrs de la plus juste des causes, leur âme généreuse, dans les luttes futures, fera rayonner sur nous l'amour sacré d'une Patrie chérie, indignement souillée... »

***

Du commandant Nicolay j'ai reçu cette lettre écrite au fort même :

« ... L'enlèvement du fort de Douaumont résulte d'un mérite collectif agréé par le destin.

« Ce mérite est fait de préparation minutieuse, de volonté obstinée et d'esprit de sacrifice. Il ne s'est pas manifesté par une somme d'actes individuels remarquables, à l'inverse de ce qui s'est passé sur les premières lignes. Au fort, notre décision collective a pris d'emblée le pas sur la décision allemande que nous avons dominée en allant rapidement chacun à son objectif, sans tenir compte du bombardement, et sans hésiter devant les premières résistances rencontrées.

« Cela s'est passé ainsi. Il faut voir surtout dans cette journée la grandeur du résultat et la marque du destin. Quant à l'homme, en tant qu'individu, il était très bien préparé, il s'est donné complètement, il a eu le sentiment de la grandeur de sa tâche et il n'a pas eu une seconde d'hésitation. Cela est bien ainsi... »

La prise de Douaumont est une œuvre collective où les efforts et les héroïsmes de tout un bataillon, après ceux des deux autres qui l'ont préparée, viennent se perdre. Le premier commandant du fort ne veut pas qu'un rayon de cette gloire se détache pour mettre un visage en lumière. Comme un prophète d'Orient, il invoque le destin, et par deux fois. N'est-ce pas le destin qui, tout à coup déchirant les nuages, a désigné le fort, d'avance conquis, aux assiégeans égarés? Mais, lui-même, le destin ne l'a-t-il pas marqué? Il est, il restera le vainqueur de Douaumont. Il a passé les mers pour accomplir cet exploit légendaire et, l'ayant accompli, il disparaîtra, car une telle fortune suffit à porter une vie humaine.

A la prochaine bataille, celle du 15 décembre, qui a pour objet d'élargir le cercle autour des forts de façon à les mettre hors des distances d'assaut et qui achèvera par là même la victoire de Verdun dont elle est l'épilogue, le commandant

Nicolaÿ conduit son bataillon à l'attaque du camp de Heurias. Ce camp de Heurias est disposé sur les pentes du ravin qui porte le même nom, en arrière d'Hardaumont et devant Louvemont. Il constitue la défense qu'il faut réduire avant que Louvemont soit à découvert. C'est une sorte de redoute avec des abris-cavernes. La surprise permettrait d'en occuper les issues et de s'en emparer sans coup férir. Mais il n'y eut pas de surprise. Les premières vagues furent retardées par la boue épaisse qui se collait aux semelles. Quand elles déferlèrent, la garnison avait eu le temps de sortir et de se mettre en arrêt. Elles furent accueillies par une fusillade meurtrière. Un tireur ajuste le commandant qui marchait avec elles. Comment n'aurait-il pas reconnu en lui le chef? Tout le désignait, sa haute taille, son allure, cette sorte de majesté qui émanait de sa personne. Il méritait l'honneur d'être choisi. Son destin l'attendait. Il fut atteint d'une balle entre les deux yeux, et tomba d'un seul coup. Mort, il continua de servir. Ses soldats enragés le vengèrent, et le camp de Heurias fut emporté.

Ainsi devait finir le commandant Nicolaÿ, revenu d'Indochine pour prendre le fort de Douaumont.

HENRY BORDEAUX.

(A suivre.)

UN ÉTÉ A SALONIQUE

AVRIL-SEPTEMBRE 1916

III [1]

I

Mai 1916.

Je suis allée, l'autre dimanche, au camp des réfugiés de Lembet, où l'on devait célébrer six mariages. Les femmes, se rappelant ma visite, m'avaient fait demander, par le docteur P..., de revenir les voir et d'assister à la fête nuptiale. J'avoue que la température anormale et l'épouvantable poussière m'ont effrayée... J'ai attendu la dix-septième heure pour partir, et mal m'en a pris, car j'ai manqué la cérémonie religieuse et suis arrivée au moment des danses.

J'ai donc revu le « coron » de briques, dans son affligeante laideur, au bord de la route ravagée. Un soleil jaune donnait à tout le paysage des camps et des collines la patine ambrée d'un tableau de Claude Lorrain. Dans un grand espace à peine nivelé, taché d'herbe flétrie, quatre rondes tournaient, au son des flûtes, des violons et des clarinettes, sur un air mineur qui ressemblait un peu à notre bourrée. La foule des parens et des amis faisait cercle et contemplait les danseurs. Ceux-ci, hommes et femmes, se tenant par leurs bras entre-croisés, sans un sou-

(1) Voyez la *Revue* des 15 janvier et 1er avril 1917.

rire sur leur face impassible, marquaient le pas sur place, avançaient un peu ou reculaient un peu, et formaient un anneau qui se mouvait très lentement. Cette danse, qu'on retrouve dans tout l'Orient, et qui n'a pas dû varier beaucoup depuis les noces d'Hélène, n'évoque pas les délires dionysiaques. Elle a plutôt un caractère religieux. Pendant des heures et des heures, les danseurs tournent ainsi, avec une gravité et une lenteur solennelles, et si cet exercice leur cause un sentiment quelconque de plaisir, ce sentiment ne se révèle pas sur leur visage.

Les bonnes femmes, que je connaissais déjà, avaient apporté des chaises pour les visiteurs. Les vieilles au grand fichu noir dont les figures ont une noblesse naïve, vinrent me saluer, en me touchant la joue de leur main ridée. *Hora kali!* — *Karisto.* Je revis Katerini la dentellière qui ressemble à une peinture alexandrine, Polyxeni qui ressemble à Mireille, et la fille folle qui va toujours, les cheveux dénoués, et croit voir des zeppelins dans le ciel.

A loisir, j'ai pu observer les types. Quel contraste entre la hideur des maisons, le ridicule ingénu de certaines toilettes neuves, — modernes, hélas! d'un arrangement comique sur ces corps de paysannes robustes, — et le caractère antique de la danse! Il y avait là des femmes engoncées dans leurs robes de satin cotonneux, d'un bleu terrible ou d'un rose criard, des femmes qui eussent été belles parées de la simple chemise en grosse toile, du tablier rayé, du voile blanc. Presque toutes ont de grands yeux, des dents parfaites, et d'admirables chevelures. Les longues tresses des jeunes filles, enflammées par le henné, luisaient sur leurs épaules, comme des cordes de pourpre, et certaines avaient la riche couleur rouge chère aux sculpteurs archaïques qui teignaient ainsi les tresses des statues votives destinées au Parthénon primitif. Les mains des rustiques danseuses portaient aussi des traces de teinture, car toutes les jeunes filles avaient dû collaborer à la coiffure des mariées, ce qui est un gage d'heureux amour et de fiançailles prochaines. Les six nouvelles épouses arboraient donc cette même couleur rutilante, et leurs cheveux flottans ou nattés tombaient très bas sur leurs robes blanches; mais c'était là, semblait-il, la seule concession que leur féminine coquetterie eût consentie au vieil usage. La robe était toute moderne, et la couronne d'oranger aurait pu décorer une tête de mariée occidentale. Pourtant quelques fils d'argent s'y mêlaient, avec un autre ornement bien imprévu,

et choisi, — me dit-on, — pour me faire honneur; les six mariées de Lembet avaient noué à leur couronne virginale d'immenses rubans tricolores, tels qu'on en voit sur les chapeaux de nos conscrits!...

Et je ne trouvai pas cela si ridicule!

Je le trouvai même assez touchant, et je voulus complimenter les six mariées qui avaient osé cette innovation, accordant ainsi la coquetterie, la politesse, et la politique.

Le lendemain, les journaux de Salonique racontèrent la cérémonie de Lembet, et des reporters mal informés racontèrent gravement que les jeunes épouses, animées du plus ardent sentiment francophile, s'étaient alignées en face de moi, et, soudain soulevant à demi leurs robes blanches, avaient montré, d'un geste hardi mais décent, « des dessous de soie tricolore *(sic)*. » Vainement, je voulus rétablir la vérité. La légende subsista, et peut-être quelque faiseur d'opérettes la découvrira-t-il un jour, et mettra-t-il en couplets l'histoire des six mariées tricolores!

***

Quelques jours plus tard, il fut question encore de cette fête, dans une maison amie où je vais souvent passer une heure, à la fin de l'après-midi. Cette maison, située rue Bulgaroctone, appartient au consul de Belgique, M. Cuypers, directeur de la Compagnie des Eaux, établi depuis vingt ou vingt-cinq ans en Macédoine. Malgré la présence des cavass en costume albanais, on respire, dès l'entrée, je ne sais quel charme flamand, fait de quiétude et de bonhomie. Les meubles et les boiseries sont de chêne luisant. Des faïences de Delft ornent la salle à manger où, sur la table chargée de friandises, fume le café au lait national, un café au lait comme il n'en existe point dans les pâtisseries saloniciennes. Ce petit coin de Belgique est tout à fait charmant et l'on y trouve l'accueil le plus cordial.

Ce jour-là, autour du café au lait de M[me] Cuypers, il y avait beaucoup de gens, fort variés, comme il est inévitable : le ministre de Belgique à Belgrade, deux jeunes filles grecques aux jolis yeux bleus, un capitaine de vaisseau italien, un colonel serbe, un officier anglais, un médecin de la marine et deux aviateurs français. C'est un raccourci de la société salonicienne en 1917. A ce tableau il manquait un élément néces-

saire, c'est-à-dire un Grec. Le Grec parut enfin sous la forme d'un lieutenant de la gendarmerie crétoise, Crétois lui-même comme Minos, et si fier de l'être que j'en fus informée aussitôt. La Crète a toutes mes sympathies, car c'est un pays qui ne s'est jamais résigné à la servitude. Les Turcs n'ont pu le turquiser; les Boches ne l' « embocheront » point. Si la Grèce moderne ne pense qu'aux bonnes affaires dans une paix sans fierté, la Crète, sauvage encore, pauvre et turbulente, ne craint pas l'odeur de la poudre. Elle a donné de bons officiers à l'armée hellénique, et une gendarmerie qu'on dit excellente. Et puis, elle a donné Venizelos, grand homme d'État, honnête homme, le plus loyal des Grecs, mais non pas le moins subtil, qui paraît en ce moment s'égarer dans le dédale diplomatique, et qui en sortira, en dépit de tout, par quelque porte imprévue...

L'officier crétois avait lu le récit de ma visite à Lembet. Il me déclara que je n'y avais rien vu qui fût digne d'être appelé une « danse » et qu'il voulait me montrer la plus belle chose du monde, c'est-à-dire les soldats crétois, dansant les vingt-trois danses des vingt-trois provinces de Crète, au son des flûtes et des lyres, près du frais ruisseau qu'ombragent des platanes séculaires, cependant que les agneaux rôtissent, embrochés sur des pieux.

J'ai beau me méfier des réminiscences poétiques qui réveillent en toute âme française un philhellénisme parfois inopportun, l'occasion était trop séduisante de revenir à mes premières amours. J'ai adoré la Grèce antique, la Grèce qui peut-être n'a jamais existé sous la forme que je lui prête, mais qui est réelle et vraie, et vivante pour ceux qui l'identifient avec sa poésie éternelle et ses arts inégalés. Je me souviens d'un jardin et d'un figuier aux branches basses, aux larges feuilles douces qui cachaient des fruits bleus, riches de sucre et plus parfumés que le miel. Toute petite fille, je m'installais dans la fourche du vieil arbre et je lisais une traduction de l'*Odyssée*, assez médiocre, un volume fatigué, dont la reliure rouge portait une inscription dédorée : « Lycée impérial de Périgueux. » Je l'ai conservé à travers tous les hasards de ma vie, ce précieux volume, et quand je suis allée en Grèce, pour la première fois, j'ai tenu à l'emporter et à relire certaines pages dans la glorieuse lumière grecque et sous des figuiers attiques. Mais cette

fois, j'ai laissé l'*Odyssée* en France, avec quelques belles illusions. L'histoire qui se fait au jour le jour me fascinait, aux dépens de la légende, et malgré Venizelos et ses amis, malgré ce qui demeure digne d'estime dans la Grèce germanisée, je me sentais plus proche d'Edmond About que de Renan!

Et voilà que les mots mystérieux, les images vagues et divines, qui enchantèrent mon enfance, me reviennent, comme l'arome des figues mielleuses et la chaleur d'un très ancien été. J'irai donc admirer les danses, au bord du ruisseau, sous les platanes, et j'entendrai la flûte et la lyre, en dépit de la politique, en dépit de la voix moqueuse qui chuchote, au fond de moi, je ne sais quel avertissement ironique, menace d'une déception.

* * *

J'ai vu les danses crétoises et je n'ai pas été déçue. Malheureusement, le jour choisi par le lieutenant T... était précisément ce même dimanche où l'Union des femmes de France avait organisé une matinée-conférence à l'Hôpital civil français. J'avais promis mon concours et il me fallait absolument rentrer à Salonique avant le déjeuner, la conférence étant annoncée pour trois heures.

On me disait : « C'est tout près, tout près... A vingt minutes de votre hôtel, en automobile. » Mais je sais qu'ici la durée et la distance sont choses extrêmement vagues, et je sais aussi, par expérience, que la crainte de la « panne » est la condition première de l'exactitude. En fait, nous devions partir à neuf heures et il nous fut impossible d'être tous réunis avant dix heures! Et les vingt minutes du trajet, sous un soleil écrasant, se doublèrent et se quadruplèrent, car la route était abominable, les postes anglais pleins de factionnaires très fidèles à leurs consignes et qui exigeaient, pour nous laisser passer, beaucoup d'explications; enfin, la « panne » redoutée ne manqua pas de se produire. Nous étions un peu serrés dans les deux autos, au grand désespoir de celui qui nous avait conviés et qui s'excusait sans cesse, comme s'il n'avait pas fait l'impossible pour assurer notre bien-être et notre plaisir. En dépit de tout, nous étions remplis de patience philosophique et de belle humeur. Ni mes amis belges, ni les jeunes filles grecques, ni moi, ne songions à nous plaindre. Seul un officier mûr et corpulent, le propre chef du lieutenant, qu'il avait bien fallu

inviter, roulait de noirs sourcils comme Zeus irrité et proférait des anathèmes incompréhensibles. J'ai quelques raisons de penser que le récent débarquement des Serbes et la sévérité des consignes britanniques excitaient la fureur de ce militaire. Il regardait, sans aucune sympathie, l'immensité des camps franco-anglais étendue sur la plaine chauve et le fourmillement des soldats en khaki.

Après quelques incidens et accidens, nous parvînmes au lieu de la fête. C'était dans un col assez élevé, entre deux belles montagnes, en pleins retranchemens anglais, des tranchées, des abris, des remparts en sacs de terre; et, formant un bizarre contraste avec ces aspects un peu farouches, un coin de paysage tout pacifique, vert et frais, un petit morceau de Tempé ou d'Olympie : trois platanes, pas davantage, mais quels platanes! et comment ont-ils survécu à des siècles de régime turc? Le musulman, ennemi des arbres, a respecté ces beaux troncs qui, sous les grands gestes immobiles des branches, sous la chevelure ombreuse des feuilles, se dressent, robustes comme des corps de héros. Il semble que l'on voie le gonflement des muscles, la vie de la chair sous le rude épiderme de l'écorce. Les dieux sylvains, qui animent ces nobles formes végétales, sont assurément des dieux virils, et non pas de blanches hamadryades. S'il est ici une nymphe, elle s'est enfuie avec l'eau du ruisseau, effrayée par les barbares cimmériens qui ont édifié, en guise de sanctuaire, une *canteen* fort bien pourvue, et qui se tiennent sur le seuil, vêtus de vareuses brunes et de gilets rayés, la pipe à la bouche. Ces barbares, il faut le dire, ne gâtent point le décor. Ils ont fait alliance avec les Crétois qu'ils traitent aujourd'hui en camarades. Au bord du ruisseau, la table rustique est dressée. Un sergent prend avec ses doigts, dans une bassine, les parts de viande qu'il distribue, et l'odeur de l'agneau rôti, agréable aux dieux, n'est pas moins agréable aux hommes. Les gendarmes, soldats d'élite, beaux garçons sveltes, larges d'épaules, étroits de hanches, portent avec dignité leur costume national : la culotte noire, plissée fin, dont le fond trop large et trop long tombe en forme de poche carrée, les bas tricotés aux vives couleurs, aux dessins en losanges, la ceinture violacée, le gilet écarlate, sous la veste noire. Auprès des Écossais rouges et blonds, qui les dominent par leur haute stature, ces Crétois semblent vraiment les fils

d'une vieille race, très fière, dont la force et la rudesse ne vont jamais sans quelque grâce.

L'orchestre est composé de violons et de guitares, de flûtes et de lyres. Pour être sincère, au risque de blasphémer, j'avouerai que la lyre ne peut pas lutter contre les sonorités des autres instrumens. Elle n'a pour elle que le charme de son nom et la beauté de son dessin classique. J'ai ressenti un plaisir enfantin à toucher cette jolie chose dont on a fait un sublime symbole, cette petite lyre à trois cordes, doucement renflée et bombée, ornée d'un laurier naïf sculpté dans le bois blond, sur la rondeur de la coquille.

La musique s'élève tout à coup. C'est un air entraînant, trépidant et monotone. Un premier groupe de danseurs s'avance. Ils se tiennent par la main, et le plus hardi, le plus souple, conduit leur chaîne onduleuse et dirige leurs évolutions. Par ses pas et ses gestes, par son chant qu'il répète ou improvise, ce coryphée donne un sens au petit drame mimé qu'est toute danse primitive.

Le lieutenant T... m'explique qu'un autre danseur joue le rôle de la jeune fille amoureuse et coquette. On le reconnaît au mouchoir qu'il tient par un bout. Le coryphée qui représente l'amant tient l'autre bout. C'est une règle, dans ces jeux, que la femme et l'homme ne se touchent jamais directement ; le mouchoir est leur trait d'union. L'amant parade, frappe le sol du pied, bondit et tourne sur lui-même en claquant des mains, tandis que le danseur qui figure l'amante désirée fait des pas légers, mesurés, reproduits par les comparses. Et les musiciens chantent :

Puisse ton chemin être fleuri
De jasmin et de citronnier !

L'amoureux s'écrie :

Je voudrais, sur ta gorge de cristal,
Placer une montre dorée.

La danse achevée, nous applaudissons les exécutans qui vont se reposer en buvant quelque boisson fraîche aromatisée de mastic. Un autre chœur commence une autre danse qui est, me dit-on, l'antique *pyrrhis*. Cette fois, plus de mouchoir tendu, plus de jeune fille amoureuse. C'est une danse mâle, un simulacre de guerre. Les bottes frappent le sol, imitant le galop

des chevaux ; et, par momens, tous les danseurs se plaçant de profil, dans le même sens, avec la même attitude, rappellent les personnages qui décorent les frises de marbre sculpté ou le flanc rouge et noir des vases.

Le coryphée, saisi d'enthousiasme, chante :

Il n'y a pas de plus belle danse au monde,
Que la pyrrhis crétoise !

Pendant ce temps, des soldats ont apporté un agneau tout embroché, rissolé, odorant et ruisselant de graisse. On le partage de la manière la plus simple, — comme faisaient les convives dans les festins homériques, — et les portions qui nous sont destinées sont mises sur un plat. J'en goûterais volontiers, mais l'heure me presse. Il me faut renoncer à l'agneau rôti, aux poissons frits, aux olives noires, au *kaïmak*, aux gâteaux, à toutes ces bonnes choses qu'une aimable compagnie rend meilleures. Il me faut renoncer à l'ombre des platanes, à la fraîcheur des eaux, à la flûte, à la lyre, aux vingt et une danses crétoises que je n'ai pas vues, que je ne verrai sans doute jamais ; il me faut remonter dans l'automobile chaud comme un four et m'en aller vers Salonique, sous le soleil de midi, dans l'épouvantable poussière...

*
* *

Chemin faisant, je m'avisai que je n'avais pas écrit ma conférence, que j'avais invité six personnes à déjeuner, que j'étais couverte de poussière et qu'à trois heures précises, un grave auditoire m'attendrait à l'Hôpital français. La moindre « panne, » le moindre retard, et c'était, pour moi, une catastrophe ! Je « perdrais la face, » inévitablement ! Inquiète, j'écoutais d'une oreille le lieutenant T... qui me racontait la gloire de sa famille :

— Une des plus anciennes de Crète, madame, et qui, depuis trois siècles, a compté de grands chefs parmi ses membres, une famille qui était presque anéantie, il y a trente ans, par les luttes contre les Turcs... Alors, les femmes jurèrent de la reconstituer, pour que l'influence ne se perdît pas au bénéfice d'autres familles rivales...

— Et que firent-elles, lieutenant ?

— Elles firent des enfans, madame, beaucoup, beaucoup d'enfans ! Ma propre mère, mariée à douze ans, mourut de fatigue,

dans sa vingt-cinquième année, laissant dix fils et filles...

— Je souhaite, sans y compter, que les Françaises imitent cet héroïsme. Dix enfans, cela vaut dix campagnes!

Nous arrivâmes enfin à Salonique, sans accroc, à une heure un quart. Mes invités m'attendaient. On me témoigna la plus grande indulgence, et je pus me rendre présentable. Quant à la conférence, je décidai de supprimer les notes et de parler comme je l'aurais fait dans un salon. La chance m'était favorable, ce jour-là : je trouvai à l'Hôpital toute la colonie française de Salonique réunie autour du général Sarrail et de l'amiral Moreau. Les blessés convalescens, leurs infirmières et leurs médecins étaient en bonne place. Après la causerie, les dames infirmières nous offrirent un goûter délicieux sur la terrasse du bâtiment préservée du grand soleil par des toiles tendues.

Ces dames sont Françaises ou mariées à des sujets français. Elles ont installé, dans l'hôpital civil de la rue Franque, des salles pour les blessés et malades militaires qu'elles soignent avec beaucoup de dévouement, mais l'exiguïté du local disponible limite forcément le nombre des admissions. J'ai vu, dans une des chambres, quelques « rescapés » de la *Provence* qui étaient l'objet d'une sollicitude toute particulière, car le choc nerveux, éprouvé lors du torpillage, les avait laissés dans un état de dépression et d'anxiété plus pénible que la maladie même.

L'hôpital est sous la direction des sœurs de Saint-Vincent de Paul qui ont créé à Salonique tant d'œuvres excellentes, écoles, dispensaires, ouvroirs, etc. Leur cornette blanche, qui porte un peu de la France sur ses ailes de batiste fine, est saluée avec respect et reconnaissance dans tout l'Orient.

Je leur ai promis d'aller visiter leur école et leur orphelinat de Kalamari, où j'aurai le plaisir de retrouver quelques religieuses de l'Hôpital français de Constantinople que j'ai connues en 1909. Les Turcs ne les ont pas molestées, mais l'état de guerre les a contraintes à quitter leur maison et elles ont dû partir, laissant bien des amitiés fidèles et des regrets, jusque parmi les musulmans.

*
* *

Le même jour, les Dames Écossaises offraient un beau concert à leurs malades et à leurs blessés. J'y allai, vers six heures, et j'y retrouvai la plupart de mes auditeurs.

L'hôpital est situé aux Campagnes, sur un vaste terrain encore mal déblayé et tout près de l'hôpital temporaire n° 4. L'emplacement de ces deux hôpitaux n'est pas des plus favorables, mais le Service de Santé, gêné sans cesse par les chicanes des Grecs, n'a pas eu la liberté du choix. Du moins a-t-on fait l'impossible pour remédier aux inconvéniens qu'entraîne l'humidité du sol, trop bas, imprégné d'eau, menacé par la mer. Le personnel infirmier de l'hôpital n° 4, sous la direction du médecin-chef D..., a creusé des canaux d'écoulement et drainé les eaux dangereuses. Déjà, les fleurs et les légumes prospèrent dans les jardinets, autour des baraquemens. Une petite jetée forme rempart contre les vagues. L'hôpital des Écossaises est plus voisin du boulevard. On aperçoit, en arrivant, ses tentes aux pans retroussés, et les robes bleues des *nurses* qui s'empressent autour des lits, car, bon gré, mal gré, tout le monde ici doit vivre au grand air, qu'il pleuve ou qu'il vente. C'est tout juste si les *nurses* consentent à s'enfermer dans leur cellule de toile, pour la toilette ou pour le sommeil. Sur les bords de l'allée qui sépare les deux hôpitaux, une foule se presse, claire et gaie, *nurses* en bleu, à galons blancs, infirmières françaises au voile léger, au manteau de laine couleur d'ivoire, officiers, civils, convalescens en pyjamas rayés, dames saloniciennes. Le soleil attiédi baigne d'un fluide doré les tentes et les baraques, les robes claires et les uniformes. Un hydravion bourdonne, très haut. Le vent qui se lève, chaque soir, à cette heure, crispe et rebrousse l'eau verdâtre, moirée d'or par le reflet du ciel. Au loin, Salonique dresse ses cyprès et ses minarets, cierges noirs, cierges blancs, éteints dans une poussière rousse.

Malgré la fête, je désire visiter cet hôpital des Écossaises, qui est une des curiosités de Salonique. Nous avons eu à Paris, vers 1900, un journal qui n'était pas moins intéressant que beaucoup d'autres, et qui était dirigé, administré, rédigé, composé, imprimé exclusivement par des femmes. L'hôpital des Écossaises est, comme *la Fronde*, une manifestation féministe.

Il est dirigé par une vaillante femme, Mrs Harley (1), sœur

(1) Mrs Harley a terminé sa vie, toute d'héroïsme et de charité, par une mort glorieuse. Elle a été tuée, récemment, à Monastir, par un éclat d'obus pendant qu'elle se rendait à l'ambulance qu'elle n'avait jamais cessé de diriger, sous le feu de l'ennemi. Citée à l'ordre du jour, elle représente, pour tous ceux qui l'ont connue, un admirable exemple des plus belles vertus féminines unies au courage du soldat.

du maréchal French. Le médecin-chef, le chirurgien, le bactériologue, le radiologue, le pharmacien, le gestionnaire, les officiers d'administration, tout ce personnel est féminin, et c'est ici exactement le contraire d'un couvent du Mont Athos. Les malades, seuls, appartiennent au sexe mâle.

On peut bien croire que certains hommes, ennemis des nouveautés, sont au moins déconcertés par le féminisme intransigeant des Écossaises. Ils accordent que les doctoresses excellent dans leur art, que les *nurses* sont dévouées et ponctuelles, que les patiens trouvent ici une propreté exquise, une discipline douce, mais stricte, et tout le confort possible, mais... mais...

— Elles sont un peu extraordinaires, ces dames féministes! m'a dit un Français qui a les idées de Chrysale... Avez-vous vu la chauffeuse? C'est une personne qui porte culotte, fume la cigarette et ne craint pas de s'aplatir sous sa machine pour exécuter, d'un bras vigoureux, les réparations que ferait un mécanicien.

— Que voulez-vous, mon ami? Si l'automobile marche bien, et si les malades guérissent, peu importe le sexe ou le costume du chauffeur ou du médecin!

Les Anglais sont parfaitement indifférens à ces détails. Ils admettent qu'une femme peut faire un métier rude, et s'habiller comme il lui convient, et s'enlaidir si ça lui plaît! Mais les Français n'oublient jamais qu'une femme est une femme.

D'ailleurs, les Françaises ne s'en plaignent pas!

Donc, la chauffeuse écossaise a été un objet d'étonnement pour la plupart de mes compatriotes. Mais il y a mieux...

— Voyez, me dit-on, ceci, c'est la « sergente. »

— Comment?

— La « femme-sergent, » si vous préféréz...

Devant nous, à côté du groupe que forment Mrs Harley et la *headoctor*, miss Macaura, Mrs Hemsley, une personne indéfinissable joue avec une badine. Elle a une longue vareuse d'officier anglais, des culottes, des *leggins* fauves, un chapeau de feutre retroussé, une face haute en couleur et des cheveux gris taillés court. C'est la « femme-sergent, » miss Flora Sanders, qui a fait le coup de fusil et gagné ses galons pendant la retraite de Serbie.

Une héroïne, c'est une héroïne!... La petite Émilienne Moreau, de Lens, est aussi une héroïne, et qui a vaillamment gagné la croix de guerre. Seulement, si elle a fait acte de

soldat, elle ne s'est pas faite soldat. L'héroïne est demeurée une jeune fille, tandis que miss Flora Sanders est devenue un militaire : elle va être promue sous-lieutenant.

Le descendant de Chrysale rend hommage à la bravoure de la « sergente, » mais dans son admiration il y a une sorte de peur... Son vieil instinct latin proteste quand une femme, ne se contentant plus de distinguer un pourpoint d'avec un haut-de-chausse, s'avise de le porter, ce haut-de-chausse!...

* * *

Un roulement de tambours, un bourdonnement de cornemuses. Écoutez !... Un orage vibre, éveillant de sourds échos de montagne, tandis que s'effarent mille essaims d'abeilles, parmi la bruyère en fleur. O puissance évocatrice de la musique ! Le paysage oriental s'évanouit. Une douce brume, irisée d'arc-en-ciel, un ruissellement d'eaux vives, un sanglot de cascades, toute la poésie du Nord enchante notre imagination, comme une ballade de Robert Burns. Les musiciens écossais s'avancent, en double file, précédés par les tambours. Au centre, le tambour-major jongle avec ses baguettes, frappe l'énorme caisse enrubannée. Tous ces Calédoniens aux figures rouges, rudes, naïves, qu'enflamme un rayon déclinant, ont la jupe de tartan vert et bleu, sous la veste et le tablier khaki. Leurs bas verts et bleus découvrent leurs jambes musculeuses. Verts et bleus sont les rubans et les enveloppes des cornemuses; vert et bleu, le bonnet des musiciens. Et par contraste, dans tout ce vert et ce bleu, le rouge des faces, aux joues gonflées, s'avive.

Ils viennent vers nous, dans le tonnerre des tambours. Leur cortège bariolé se divise, tourne en sens contraire, forme le carré, puis s'arrête. Je ne vois plus que les dos larges des musiciens, le geste des tambours qui soulèvent leurs baguettes en les réunissant, pour marquer les pauses, et toujours la gymnastique effrénée du géant à la grosse caisse. Chants étranges, où se mêle une sorte d'ivresse forcenée avec une tristesse déchirante! Musique guerrière qui me paraît plus primitive encore et cent fois plus sauvage que la frêle chanson crétoise du matin! En quelques heures, j'aurai donc, par une singulière fortune, entendu ces deux voix qui racontent l'âme de deux races. Petite lyre de Crète, flûte plaintive, souple chaîne des danseurs, le plaisir que vous m'avez donné fut clair comme un verre d'eau

fraîche, prise au ruisseau pendant la chaleur du jour, tandis que ce martèlement continu, cet orage sonore, cette plainte qui siffle et bourdonne, ces couleurs barbares, cette énergie farouche, cette joie sans gaîté font vibrer nos nerfs presque douloureusement et les excitent comme un alcool terrible...

*
* *

Tous les malades n'ont pu jouir du spectacle qu'avait préparé pour eux la sollicitude des Écossaises. Quelques-uns, — en petit nombre, — n'ont même pas eu la ressource de regarder, de loin, assis sur leurs lits. L'aimable doctoresse qui me guide à travers les tentes, permet que je fasse une petite visite à ces malchanceux, en guise de consolation. Nous voilà donc causant avec les uns et les autres. Il faut peu de chose pour distraire un pauvre alité, perclus de souffrance et fiévreux d'ennui. Un mot, une fleur, un visage inconnu, cela suffit à renouveler durant tout un soir la trame monotone de ses pensées.

Parmi les soldats étendus sur les couchettes, je remarque un homme de trente-cinq ans, au visage creusé, au regard doux, à qui sa barbe et son lorgnon donnent une physionomie... oserai-je dire une « physionomie universitaire? » — C'est cela, pourtant : de la gravité, de la finesse et un peu de componction, la mine du professeur qui n'est pas du tout un cuistre, mais qui ne connaît guère du monde que sa classe et ses livres. Figure très sympathique et qui paraît dépaysée ici, dans cet hôpital militaire, auprès de ces figures de soldats qu'on devine être des travailleurs manuels, des paysans.

Ce malade est immobilisé par des rhumatismes et je vois bien qu'il s'ennuie un peu. Je m'arrête un instant près de son lit et nous échangeons quelques paroles. Il me raconte qu'il a fait toute la campagne, qu'il est fatigué, souffrant, mais très heureux des bons soins qu'il reçoit. Il regrette seulement de ne pas savoir l'anglais. En fait de langue étrangère, il ne connaît que le latin!... A son tour, il m'interroge. Il me parle de Paris qu'il habite, en temps de paix, et je sens, sous ses questions, l'espèce de tendresse que les vrais Parisiens ont pour leur ville. Alors, dans mon désir de le distraire et de l'égayer, je m'assieds sur une chaise, au pied du lit, mon ombrelle en travers des genoux; et je me mets à raconter Paris, toute la vie de Paris depuis le 2 août 1914, l'aspect des rues,

les modifications des mœurs, l'extinction du gaz, la réouverture des théâtres, le dernier raid de zeppelins, et l'avènement de la femme, devenue la souveraine des tramways et du Métropolitain. Le malade sourit. Évidemment, ces petites images de Paris l'amusent sans lui donner plus de regret qu'il n'en faut. Il est philosophe. Les traits de mœurs l'intéressent. Il a presque oublié ses rhumatismes. Et moi, qui sais, par expérience, que, pour un Parisien, — fût-il un grave professeur, — le spectacle de la rue est incomplet sans gracieuses silhouettes féminines, je ne veux pas laisser ignorer à celui-là un événement qui a son importance : la mode a changé.

— Vous ne reconnaîtriez plus les Parisiennes. En 1914, elles ressemblaient à des parapluies. Maintenant, elles ressemblent à des sonnettes.

— Vraiment? C'est curieux...

Je vois que mon interlocuteur considère d'un air étonné, plus perplexe qu'admiratif, mon ample jupe de taffetas noir qui est tout à fait « sonnette. »

— Ah! dit-il avec bonhomie, les dames ont le souci de leur ajustement, même en temps de guerre. Cela ne les empêche pas de montrer de grandes qualités, des vertus... mais... mais;... c'est curieux! c'est très curieux!...

Il a un sourire indulgent, le sourire d'un homme qui ne comprend pas très bien, mais qui ne veut pas blâmer ses compatriotes. Assurément, il préfère ses infirmières blanches ou bleues à toutes les « civiles » en robe courte. Et il a bien raison!

Je me lève pour partir ; et comme le malade me remercie de ma visite, je me hasarde à lui demander :

— Qu'est-ce que vous faites, monsieur, en temps de paix?

Il répond doucement :

— Madame, je suis ecclésiastique.

— Oh! monsieur l'abbé, excusez-moi!... Si j'avais su!... Et moi qui vous parlais de la mode!

L'abbé déclare qu'il n'est pas le moins du monde scandalisé, que mes intentions étaient excellentes, que je ne pouvais deviner son état... De célèbres prédicateurs n'ont pas dédaigné les sujets profanes, et se sont occupés de la toilette féminine, pour empêcher certains abus... Saint François de Sales lui-même permettait une honnête coquetterie à ses ouailles...

Et nous tombons d'accord qu'il faut bien savoir où finit la robe pour savoir où commence le péché.

*
* *

En quittant l'hôpital des Écossaises, je suis allée au camp d'aviation où l'on a transporté les débris du zeppelin. Chaque jour, des bateaux amènent de nouveaux fragmens qui permettront de reconstituer le dirigeable.

L'immense cadavre disloqué et dépecé gît au bord de la rue, dans un enclos gardé par des sentinelles. C'est un enchevêtrement inouï de pièces métalliques semblables à des colonnes vertébrales, une vague ébauche de dragon avec son ossature compliquée et sa tête conique écrasée sur le sol. Les réservoirs et les pales d'hélice sont dans un hangar voisin. Tout cela déconcerte la pensée par l'imprévu des formes presque animales et l'énormité des proportions. Je me rappelle les galeries du Muséum où sont les squelettes des monstres préhistoriques. L'évolution des espèces a fait disparaître ces géans. N'est-il pas étrange que la science nous en rende la vision qui peuple le ciel et la mer de créatures minérales, cent fois plus terribles que le mégathérium et le plésiosaure, et qui semblent sorties du rêve d'un Rosny ou d'un Wells?

Le terne aluminium se colore d'un reflet rose et fugace. Je cesse bientôt de le regarder, car la magnificence du soir se déploie en symphonie de couleurs, sur la baie qui se creuse à notre droite. Un air bleuâtre baigne le blanc et le gris des maisons étagées, au loin, très loin, les petits bâtons de craie des minarets, les petites touffes sombres des jardins, et la muraille fauve et crénelée qui monte, presque verticalement, jusqu'à la citadelle. Entre la ville et le camp d'aviation, le faubourg des Campagnes s'allonge et s'amincit, et sur les ondulations qui relient la colline de Salonique aux contreforts violets du Hortiach, les cimetières turcs éparpillent leurs cailloux blancs dans la broussaille fauve.

A notre gauche, le cap brumeux s'effile. L'Olympe n'est qu'une crête lumineuse, un linéament de neige qui ne cerne aucune masse et paraît suspendu, sans épaisseur, au-dessus du golfe.

Les nuances les plus délicates se jouent sur le ciel et sur les eaux qui continuent le ciel; l'irisation des perles grises, le rose charnel qui colore le cœur profond des roses-thé, le mauve fris-

sonnant des gorges de tourterelles, se fondent en harmonies suaves pour l'enchantement de nos yeux. Mais nos yeux ravis de douceur s'en détournent, et nous recevons, comme un choc sonore, le fracas splendide du couchant. Tout le côté occidental de la baie a pris feu. Des nuages démesurés flambent et roulent de lourdes volutes laineuses frangées de gris, qui découvrent en se consumant d'extraordinaires profondeurs dorées. Là, le ciel écrase la terre et la mer, sous cette fournaise prodigieuse où glisse, écorné par des flocons brûlans et sombres, l'orbe pourpre, l'insoutenable face du soleil. Le blanc devient or et l'or devient cuivre ; le cuivre coule en lacs de sang. Le disque énorme descend toujours et les eaux doublent son image brisée par le clapotis qui mêle à des reflets ardens de longues lignes ondulées d'un bleu verdâtre...

II

Mai.

Les Français qui voyagent en Orient pour la première fois éprouvent quelque surprise en entendant parler leur langue par des gens de toutes les classes et de toutes les nationalités. Au Pirée comme à Smyrne, à Constantinople comme au Caire ou à Beyrouth, les bateliers et les porteurs baragouinent en français leurs offres de service; les enseignes des magasins sont en grec et en français ou bien en turc et en français ; des journaux sont publiés en français, et c'est en français que nos éternels ennemis calomnient la France.

Ni l'italien, qui fait de sérieux progrès dans la Méditerranée orientale, ni l'allemand qui rebute les Orientaux, malgré l'effort de la propagande germanique et l'appui officiel du gouvernement turc, n'ont pu ruiner la primauté séculaire du français. Cependant, le double assaut est dur. Il ne faut pas que le français se contente de maintenir son rang et ses droits. Qui ne progresse pas commence à déchoir. Si nous ne faisons pas bonne garde, si nous n'aidons pas les œuvres et les hommes qui sont les sentinelles avancées de notre génie national en Orient, nous perdrons du terrain qu'il sera malaisé de reconquérir.

Salonique est vraiment la Babel nouvelle. Les armées alliées n'y ont pas amené moins de dix-sept peuples, en comptant les sujets anglais des Dominions et les indigènes de nos colonies !...

Mais, bien avant la guerre, la diversité des langues était déjà fort remarquable dans la métropole de la Macédoine. Il y avait le turc, langue officielle; le grec, parlé par une partie seulement de la population; le judéo-espagnol, dialecte employé par les israélites, c'est-à-dire par les trois quarts des Saloniciens. Bien entendu, toutes les variétés du serbe, du bulgare et du roumain, sans oublier le langage tzigane, résonnaient dans les faubourgs. Et, parmi l'élite de la société juive, on parlait beaucoup l'italien.

Aujourd'hui, le turc est presque aboli; le judéo-espagnol passe au rang de seconde langue, restreinte à l'intimité des familles; l'italien est délaissé; le grec s'impose, par droit de conquête, mais le français a gagné une place éminente qui paraît trop éminente aux yeux de certains Hellènes et que nous devrons défendre par tous les moyens pratiques et même diplomatiques.

Défendre le français, c'est défendre les écoles où on l'enseigne et les maîtres qui l'enseignent.

Il y a trois sortes d'écoles françaises, à Salonique, correspondant aux besoins de trois clientèles bien déterminées, qui ne se mélangent guère : ce sont les écoles congréganistes, celles de la Mission laïque, et enfin les écoles de l'Alliance israélite universelle. Toutes donnent l'enseignement en français, avec des livres scolaires français et des maîtres formés en France.

* * *

J'ai visité et admiré ces écoles. C'est un devoir pour nous de connaître, quand nous le pouvons, et de faire connaître à nos compatriotes l'œuvre magnifique accomplie, en Orient, par les missionnaires français, laïques ou religieux. Tous, en effet, sont des missionnaires de la pensée française. Ils l'interprètent sous des formes différentes, avec la même sincérité et le même dévouement. Ici, bien des idées qui semblaient inconciliables ou irréconciliables s'accordent pour la lutte commune, sous le même drapeau. Les passions politiques doivent abdiquer et faire place au sentiment plus élevé de l'intérêt collectif. D'ailleurs, cette « union sacrée » est absolument nécessaire, et l'œuvre qui croirait subsister en conservant telles routines, telles méfiances, et cet esprit mesquin qui engendre les querelles tracassières de chapelle à chapelle et de parti à parti, cette œuvre ne serait pas viable.

C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner du sens nouveau que prennent certains mots, en Orient : laïcité et cléricalisme n'expriment pas exactement les mêmes idées, ne désignent pas les mêmes objets qu'en France. Les consuls les plus libres penseurs assistent aux cérémonies religieuses où leur place, — la première place, — est marquée. Les congréganistes, en revanche, ont une hardiesse de pensée, une franchise de ton et d'allure, qui surprendraient fort certaines dévotes de nos provinces. Ils se font honneur de servir la France, et leur mentalité se rapproche beaucoup de celle des soldats.

J'ai retrouvé ici, sous l'uniforme d'interprète militaire, quelques-uns de ces Assomptionnistes dont j'avais tant ouï parler, à Andrinople, en 1909, et dont j'avais connu le supérieur. Je me rappelle le Père C..., higoumène de Mostratli, près de la frontière bulgare, venant au consulat sur un grand cheval noir, très méchant, dont les ruades épouvantaient toute la rue. Ce Père C..., moine, prêtre, professeur, laboureur, jardinier, médecin, perdu avec quatre ou cinq religieux parmi des paysans de race bulgare aux trois quarts sauvages, obligé de faire le coup de fusil pour défendre son existence contre les bandits soudoyés par le pope ou par le hodja, je me demandais ce qu'il était devenu depuis sept ans, après toutes les guerres balkaniques et depuis la guerre actuelle. Le hasard m'a fait rencontrer, l'autre jour, à Salonique, son propre remplaçant, le Père E..., qui lui avait succédé à Mostratli. Il m'a dit que le Père C... était en sûreté et m'a conté ses propres aventures : comment le monastère, l'école et le dispensaire de Mostratli avaient été brûlés par les Turcs, et comment des fanatiques, le prenant pour le Père C..., l'avaient voulu mettre à mort.

— J'ai dû jurer le grand serment que je n'étais pas le *Karapappas* (le prêtre noir). Cela ne m'eût pas sauvé, pourtant, si un imam n'avait reconnu en moi le médecin qui avait soigné son père... On m'a gardé prisonnier pendant huit mois, dans un village. Rendu à la liberté, je suis devenu soldat, et je mets au service de l'armée mon expérience et ma connaissance du pays dont je parle tous les dialectes.

Les missionnaires français de Salonique n'ont pas éprouvé de pareilles vicissitudes. Ce sont des Lazaristes, établis dans la ville depuis 1783. Fils de saint Vincent de Paul, ils ont porté dans toute la Turquie l'esprit de charité qui crée et vivifie

les œuvres de ce grand saint et le clair parler de France.

Qui a pu causer avec le visiteur provincial des Lazaristes, dans le petit parloir de son couvent, n'oublie pas l'agrément de cet entretien, plein de leçons discrètes et nuancées qui invitent à la modestie. La gravité du Père Laubry, sa bienveillance affable n'excluent pas une malice légère qui fuse parfois dans le vif regard des yeux, dans le sourire spirituel sous la rude moustache grisonnante, dans un mot qui pique sans jamais blesser. Tel et tel brouillon, qui croit résoudre, avec des phrases, les problèmes politiques, ethniques et religieux les plus compliqués, gagnerait beaucoup à écouter le Père Laubry, qui connaît merveilleusement les choses et les âmes d'Orient, — les choses presque immuables, les âmes infiniment diverses et changeantes. — Il sortirait de cet entretien ravi et un peu inquiet, avec le ferme propos d'être prudent vis-à-vis des autres et de soi-même.

Le Père Laubry affirme l'excellence de l'enseignement comme mode de propagande. Que de choses, dit-il, que d'idées françaises ont passé en Orient, par le moyen de notre langue, féconde semeuse de pensées! Pour lui ouvrir un vaste champ d'action, le collège ne suffit pas. Il faut atteindre toute la jeunesse, de toutes classes et en particulier des classes populaires. C'est pourquoi les Lazaristes ont appelé, comme adjoints et collaborateurs, à Constantinople d'abord, puis dans les Échelles du Levant, les Frères de la Doctrine chrétienne.

Ceux-ci tiennent actuellement l'école paroissiale de Salonique et le collège où ils donnent l'enseignement primaire supérieur, avec une large place pour les études commerciales et les langues vivantes. Ils ont même un cours complémentaire de commerce, avec des notions de change, d'arbitrage, de mathématiques financières, de sténo-dactylographie, etc. Ils emploient des ouvrages scolaires choisis sur la liste autorisée par le ministère de l'Instruction publique de France.

— Nous nous sommes préoccupés aussi de l'instruction des filles, m'a dit le Père Laubry, et si vous avez séjourné quelque peu de temps en Turquie, vous pouvez mesurer l'importance et les difficultés de la tâche que nous nous proposâmes. Elle était urgente, car la femme fait la famille, même la famille orientale, et son influence est certaine, fût-ce une influence négative. La femme éduquée prépare l'éducation de l'enfant.

Elle lui enseigne, avant l'école, la langue qu'elle a apprise, et la langue est le véhicule des idées.

Mais comment triompher des préjugés millénaires qui vouent la femme orientale, même chrétienne, à l'ignorance et à la demi-réclusion du gynécée ?

Ce fut l'œuvre des Filles de Saint-Vincent de Paul. Elles vinrent à Constantinople, Smyrne et Beyrouth en 1839 et à Salonique en 1855. Leurs patiens efforts portèrent les plus beaux fruits, surtout après la guerre de Crimée. Les Turcs, qui avaient admiré le dévouement de ces religieuses dans les ambulances, leur concédèrent de grands terrains pour s'y établir. Écoles populaires, ouvroirs professionnels, dispensaires, orphelinats, hôpitaux se multiplièrent.

— A l'heure présente, me dit le Père, nous avons une église paroissiale, une chapelle annexe à Calamari et une autre à Cavalla. L'école paroissiale instruit gratuitement 75 enfans et il y a 375 élèves au collège des Frères. Nous avons encore à Zeitenlik un établissement d'instruction secondaire qui prépare de futurs prêtres et de futurs instituteurs pour toute la Macédoine ; mais cet établissement, ainsi que les jardins et terrains qui en dépendent, appartient actuellement à l'armée française ; nous nous honorons d'avoir pu les lui offrir, dès son débarquement. Le service de santé y a installé deux hôpitaux temporaires où sont soignés près de quatre mille soldats. Je ne vous énumérerai pas, en détail, les œuvres, similaires aux nôtres, que dirigent les Filles de la Charité. Je vous laisse le plaisir de les connaître par vous-même. Allez donc, pour commencer, à la petite école de Calamari. Je suis certain qu'elle vous intéressera...

*
* *

Un petit couvent modeste, au bord de la mer, là-bas, dans un extrême faubourg que les camions emplissent de poussière et qui résonne du timbre agaçant des tramways... Passé la grille, après quelques pas sous les arbres d'un jardin, c'est le silence et la quiétude, l'atmosphère assoupie des maisons religieuses où la vie, réglée en tous ses détails, se déroule sans heurts, comme un chapelet. Les voix enfantines qui jasent quelquefois avec des pépiemens d'oiseaux, ne troublent pas cette grande paix. Des cornettes blanches palpitent derrière les croisées des classes. Dans le parloir si calme, lavé, luisant, un peu sombre à cause

des persiennes mi-jointes, je me repose un moment, et j'oublie le ciel torride qui verse sa lumière embrasée sur Salonique.

Ici, j'ai la sensation attendrissante de la France, de la bonne province française, et des souvenirs de ma petite enfance me reviennent dans ce clair-obscur, dans cette douceur conventuelle. Si j'ai rêvé, autrefois, aux dieux homériques, sous les branches du figuier qui me jetaient leurs ombres mobiles et leurs fruits lourds de sucre rose et de miel, c'est dans un pauvre petit couvent, pareil à celui-ci, que les cantiques et les prières du mois de mai m'ont révélé la plus tendre, la plus suave poésie chrétienne. Peut-être mon âme s'est-elle formée sous cette double influence, et suis-je destinée à m'émouvoir toujours pour des beautés contraires, en apparence ennemies... Mais je n'ai pas le loisir de goûter ces réminiscences. La supérieure qui vient d'entrer et qui me présente ses religieuses, entend bien me montrer toute la maison.

L'école de Calamari comprend un orphelinat et une école payante qui permet d'entretenir l'orphelinat. Les Sœurs, au nombre de huit, ne suffiraient pas à la tâche, bien que le nombre des élèves payantes ait diminué depuis un an, depuis que des familles inquiètes ont abandonné Salonique, par peur des Bulgares. Il a fallu prendre quelques adjointes laïques. Cela était d'autant plus nécessaire que plusieurs religieuses ont été détachées à Zeitenlik, pour l'hôpital et la lingerie.

Le recrutement des élèves est très divers. Toutes ne sont pas catholiques. On trouve bon nombre de petites filles israélites, musulmanes, et même des orthodoxes serbes ou bulgares...

Les religieuses les instruisent avec le même soin et la même affection, mais on devine quelles difficultés compliquent le métier d'institutrice, quand les élèves présentent une si étrange diversité de race et de tempérament.

Nous faisons un arrêt dans chacune des classes. Les petites filles me reconnaissent bien, puisque la plupart d'entre elles assistaient à la représentation cinématographique où j'ai parlé « des enfans en France pendant la guerre. » Elles me sourient sans perdre cette gravité qui rend les enfans orientaux si différens de nos turbulens écoliers. Parmi elles, il y a quelques petites *deunmehs*, des réfugiées serbes, des fillettes grecques déjà grandes, venues pour compléter leur instruction française et prendre la bonne prononciation. Il y a même deux ou trois

Bulgares, pensionnaires d'avant la guerre, qui n'ont plus aucune relation avec leur pays et leur famille. Les Sœurs ont pensé que la religion et le vrai sentiment français, tout de justice et de générosité envers la faiblesse innocente, les obligeaient à garder ces pauvres enfans. Quelle Française pourrait désapprouver cette conduite qui, évidemment, ne s'inspire pas des méthodes allemandes?

D'ailleurs, toutes les petites filles, en dépit de leurs origines, chantent des hymnes patriotiques à la gloire de la France, sous la direction d'une Sœur qui bat la mesure et chante aussi, de tout son cœur. C'est un spectacle qui touche et qui fait sourire! Ces petites balkaniques dont les parens se sont entr'égorgés depuis des siècles, fraternisent par la vertu de l'éducation commune et, chacune avec l'accent de sa race, proclament leur amour pour la France...

Il en restera toujours quelque chose!

Je crois que si les Sœurs aiment toutes leurs élèves, elles ont une tendresse plus profonde pour les pupilles de leur petit orphelinat. Celles-là composent véritablement leur famille.

Enfans abandonnées, cueillies au coin des rues, apportées par des voisins après la mort ou la disparition des parens, elles sont d'abord nourries à la crèche de Zeitenlik. Quant elles ont trois ans, elles viennent à Calamari et elles y restent jusqu'à ce qu'elles soient en âge et en état de gagner leur vie. Quelques-unes y demeurent indéfiniment...

— Voyez-vous, dit la religieuse, toutes ne sont pas capables de vivre heureusement et sagement dans n'importe quel milieu. Certaines sont infirmes de corps et d'autres ont le caractère faible ou ardent. Il leur faut une protection constante, une sollicitude affectueuse autour d'elles... Ce ne sont pas des Occidentales, filles de nations anciennes, policées, assagies. Ici, la nature primitive se révèle dans toute sa force. Le sang est vif et l'humeur farouche... Ces pauvrettes ne souffrent pas de leur situation, pendant l'enfance, mais il en est qui, vers quinze ans, tombent dans une grande mélancolie, quand elles comprennent leur solitude. Nous les guérissons de leur tristesse par nos soins, par la prière, par le travail. Nos enfans apprennent toutes un métier, couture, broderie, repassage. Et celles qui, plus tard, se marient, reviennent à nous comme à leurs parens.

Les Filles de la Charité ont encore d'autres écoles, dans les

quartiers francs de Salonique, et dans plusieurs villes de Macédoine, à Kilkich, à Senidjié-Vardar, à Cavalla et à Monastir. Elles tiennent encore, outre l'hôpital de la rue Franque, des dispensaires, des ouvroirs et l'Asile des pauvres de Kavakia.

*
* *

La Mission laïque française a constitué, à côté des œuvres scolaires déjà existantes, un Lycée de garçons et un Cours secondaire de jeunes filles.

L'un et l'autre ont prospéré sans représenter une concurrence ou une rivalité pour les établissemens congréganistes, car ils répondent à des besoins particuliers et attirent une clientèle qui ne saurait trouver ailleurs les avantages qu'ils offrent. Ils représentent la tradition de l'Université française et le centre où une élite de jeunes gens et de jeunes filles reçoivent l'enseignement secondaire et préparent leur accession à l'enseignement supérieur. On m'a dit qu'autrefois les élèves du Lycée poursuivaient rarement leurs études jusqu'au baccalauréat. Le commerce les détournait trop tôt de la vie intellectuelle et ils avaient hâte de quitter les bancs de leur classe pour les bureaux et les comptoirs. Depuis, une évolution s'est faite, et les jeunes Saloniciens ont compris l'importance de la culture classique qui ne fait point de tort aux qualités pratiques de l'homme d'affaires. Presque tous achèvent le cycle de leurs études secondaires et vont ensuite dans nos Facultés et nos Écoles où ils se spécialisent. Cela suffirait à prouver l'utilité du Lycée français, merveilleux instrument de propagande qui a déjà tenu ce qu'il promettait et ne doit pas en rester là.

Les professeurs et le personnel administratif du Lycée sont recrutés dans les cadres de l'Université. Quand on connaît la répugnance de nos compatriotes pour l'exil volontaire et prolongé, on pense que ceux-là méritent notre reconnaissance. Agrégés ou licenciés, professeurs d'école normale primaire, instituteurs ou institutrices, ils sont tous les bons serviteurs de la France.

Le Lycée comporte une section classique qui prépare aux divers baccalauréats et une section commerciale. La section classique a les préférences des jeunes israélites saloniciens, tandis que la section commerciale est plutôt choisie par les Grecs de Macédoine, par les Musulmans et même par les Serbes. Le diplôme qu'elle délivre est reconnu par les gouvernemens

balkaniques et permet aux bénéficiaires de se placer très avantageusement dans les nombreuses maisons de commerce et les banques de Salonique.

Non loin du Lycée, sur le grand boulevard qui dessert tout le quartier des Campagnes, le Cours secondaire des jeunes filles s'est installé, près de la mer. Les tramways qui s'arrêtent là amènent chaque jour les élèves que l'on prendrait aisément pour des Françaises, à les écouter. Il y a d'ailleurs des Françaises parmi elles, et la propre fille du directeur du Lycée, M. Lecoq, est l'une des plus brillantes. Elle vient de passer les épreuves du « bachot » de philosophie et elle a obtenu la mention « très bien. » Et elle n'est pas la seule bachelière de Salonique.

N'oublions pas l'école primaire qui reçoit 160 enfans de cinq à treize ans, garçons et filles, et les prépare pour le Cours secondaire ou le Lycée.

Le Cours secondaire compte actuellement 190 élèves et il y en a 350 au Lycée. Leur nombre ne pourra que s'accroître.

* * *

Les écoles dont je viens de parler sont des créations françaises, mais elles ne sont pas les seules écoles françaises de Salonique. Le groupement scolaire le plus important est celui de l'Alliance israélite universelle qui donne l'enseignement secondaire moderne à plus de 1 200 garçons et l'enseignement primaire supérieur à plus de 2 500 jeunes filles, sans compter les enfans de l'école maternelle, les élèves de deux écoles suburbaines et les écoles essaimées partout en Macédoine, une à Preveza, trois à Monastir, deux à Janina, une à Serrès, deux à Cavalla, une à Ystip, une à Verria, trois à Uskub. Si bien qu'on a pu dire que « l'Alliance israélite universelle exerce directement son influence sur une population de 3 500 élèves ; qu'indirectement elle pourvoit au besoin de culture de 3 000 autres enfans ; que ses œuvres post-scolaires comprennent 1 200 membres ; que 10 000 personnes au moins, et la véritable élite de la société salonicienne ont passé par les écoles de l'Alliance (1). »

Or, ces écoles sont aussi françaises que les nôtres, par l'éducation qu'on y donne, par les méthodes, les ouvrages scolaires, la formation des maîtres. Ce qui diffère, c'est l'esprit qui est

(1) *Revue franco-macédonienne*, n° 2.

plus particulièrement israélite, quoiqu'il reste très libéral. Et cela est tout naturel. Les écoles de l'Alliance ont été le grand agent de l'émancipation juive, en Orient. Elles ont sauvé de la misère et des ténèbres une immense population très laborieuse, très intelligente, tout à fait digne d'intérêt et que des siècles d'oppression avaient conduite à la plus lamentable déchéance.

L'Alliance israélite universelle est née à Paris, en 1860. Elle a reçu de la France l'initiation intellectuelle et le merveilleux instrument qu'est notre langue. Mille liens de tradition, d'affection, d'intérêt, la rattachent à notre pays qu'elle n'a pas cessé d'aimer et de servir. Son action s'est étendue aux deux extrémités de la Méditerranée, de Tétouan à Bagdad, en Perse, en Mésopotamie, en Syrie, en Palestine, en Anatolie, en Égypte, en Grèce, dans les Balkans et dans toute l'Afrique du Nord. Elle a fondé des écoles d'agriculture dans les régions agricoles, des écoles professionnelles et commerciales un peu partout. Elle envoie même des colons en Argentine et au Brésil. Sous son impulsion et avec l'aide des riches familles de la ville, Allatini, Nehama, Perera, Modiano, Fernandez, la communauté salonicienne a retrouvé une énergie perdue pendant les années de souffrance et de servitude. La mortalité effrayante a diminué; le soleil a pénétré dans l'obscur ghetto, avec la lumière spirituelle. Le sang d'Israël, usé par la vie sédentaire des bureaux, a voulu se renouveler et se rajeunir.

Les maîtres des écoles de l'Alliance sont d'anciens élèves de ces mêmes écoles qui ont montré, au cours de leurs études, quelques aptitudes pédagogiques. L'Alliance les envoie à Paris, dans sa maison de la rue d'Auteuil où ils passent quatre années et prennent les diplômes élémentaire et supérieur, tout en s'initiant à la vie et aux idées françaises. Les futures institutrices ont une maison du même genre, à Paris.

On voit quelle est l'importance de l'Alliance israélite au point de vue de notre influence en Orient, et spécialement à Salonique. Les écoles grecques officielles, — Stephanos Noucas et Athanase Constantinidès, — ont inscrit l'étude de notre langue dans leurs programmes, mais elles donnent, naturellement, la plus grande part au grec, tandis que dans les écoles israélites le français est la première langue et le grec ne vient qu'en second. Il paraît que la susceptibilité de quelques Hellènes s'en est émue et que, depuis la conquête, le français trouve une

opposition sournoise chez certains hauts fonctionnaires... Qui connaît un peu la Grèce de 1916 ne s'en étonnera point. .

* * *

La guerre au français s'est fait sentir aussi dans les écoles musulmanes naguère florissantes, aujourd'hui bien diminuées.

— N'oubliez pas de les visiter, ces pauvres écoles, m'a dit un Turc salonicien. Elles furent prospères, autrefois. Avant les guerres balkaniques, elles subsistaient au moyen de l'écolage des élèves, mais il faut dire que 25 p. 100 des écoliers recevaient l'instruction gratuite et que 15 p. 100 donnaient une rétribution misérable. Les gros commerçans *deunmehs* entretenaient les deux écoles, Feizié et Tériki, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles. Afin d'augmenter les ressources pécuniaires, on organisait des quêtes, des fêtes de charité, de petites excursions en train de plaisir... Et dans ce temps-là, le français occupait une grande place sur le programme d'études, une place plus importante que celle du turc... Les diplômes de sortie étaient assimilés au baccalauréat et les diplômés allaient directement à l'Université de Constantinople. Depuis la dernière guerre balkanique, tout a changé : il y a moins d'élèves, moins de classes, moins d'argent, et moins de français au programme... Le gouvernement hellénique a promis une subvention qui n'a jamais été payée. Les écoles ont dû s'endetter. Pourtant, elles durent : elles veulent durer, malgré les brimades...

— Vous affirmez que les *deunmehs* saloniciens ont des sympathies pour la France, dis-je à mon interlocuteur... Cependant, si ma mémoire est fidèle, Talaat pacha est un *deunmeh* et Djavid pacha dirigea une de vos écoles. Or, Talaat et Djavid ne sont pas précisément nos amis.

— Ils auraient pu l'être si... mais laissons la politique, la mauvaise politique! Nous ne sommes plus Ottomans; nous sommes sujets grecs. Est-ce de notre faute, si la France et l'Angleterre n'ont pas su lutter contre l'influence allemande à Constantinople, si la révolution turque a évolué dans le sens de la tyrannie, si, en ce moment, l'incurable naïveté de vos diplomates fait le jeu de vos ennemis, dans le Levant!... Oui, laissons la politique! Il faudrait dire trop de choses et des choses trop tristes... Nous sommes musulmans et sujets grecs et nous aimons la France...

Cette conversation a augmenté mon désir de visiter les écoles des *deunmehs*.

— Ces Turcs sont très sympathiques, me déclara un Israélite, devant qui j'exprimais ce désir. Ils sont honnêtes, charitables, d'une intelligence ouverte et prompte... Et ce dernier point les différencie des véritables Turcs, braves gens à l'esprit lent et lourd... Les *deunmehs*, quoi qu'ils disent ou fassent, gardent les traits essentiels du Juif, dans l'âme comme dans le visage. D'ailleurs, ils ne croient à rien du tout.

— Pas même à la foi enseignée par leur prophète!

— Quel prophète? Sabbetaï Sevi ou Mahomet?... Sabbetaï Sevi est encore honoré parmi eux. Vous savez que le petit rabbin de Smyrne qui voulut jouer le rôle de Messie, au XVIIe siècle, et annonça qu'il allait restaurer le royaume de David, affola complètement la sage et florissante communauté de Salonique. A l'en croire, il allait détrôner le Sultan et prenait, par avance, le titre de Roi des Rois. Le Grand Turc s'en émut. Il fit arrêter le prophète et lui donna le choix entre le turban ou le lacet. Sabbetaï préféra le turban.

— Et ses disciples l'imitèrent?

— Bien entendu. Mais, de même que l'Espagne avait ses *marranes*, faux convertis, chrétiens de nom et israélites par le cœur, de même la Turquie eut ses *maminin* (vrais croyans) ou *deunmehs* (convertis). Ils formèrent une congrégation divisée en trois sectes qui continuèrent de pratiquer, en secret, la religion cabbaliste de Sabbetaï Sevi, et ces trois sectes sont représentées encore aujourd'hui par les trois grandes « familles » deunmehs. Ces prétendus musulmans ont un nom double, des croyances doubles, — quand ils en ont, — un temple inconnu, caché dans Salonique où des rabbins insoupçonnés célèbrent, pour les initiés, des rites mystérieux... Mais il est des deunmehs qui pratiquent, — si l'on peut dire, — l'athéisme. Croyez bien que Talaat et Djavid se soucient aussi peu d'Allah que du Dieu des Juifs, ou du vieux Dieu allemand.

Voilà ce qu'un Israélite m'a raconté. Qu'y a-t-il d'absolument exact dans cette description du deunmeh? Je n'en sais rien. Les Juifs ont quelques raisons de suspecter la sincérité de leurs frères de race, en matière de religion. Cependant, ils estiment les qualités de ces ex-Israélites. Ils reconnaissent tout ce que Salonique a dû au grand administrateur que fut le maire Hamdi-bey.

*
* *

Un jour de printemps, tiède et pluvieux, éteignait, dans sa douceur grise, les mauves crus des maisons peintes et les verts encore vifs des jardins mouillés, quand je montai à travers le quartier turc, jusqu'à l'école musulmane. Elle occupe un pauvre bâtiment tout délabré, où elle s'est installée, tant bien que mal et plutôt mal que bien, depuis la dernière guerre, car les nouveaux conquérans l'ont prestement délogée de son ancienne maison. Le sens de la tolérance n'est pas une vertu balkanique.

Le directeur de l'école Feyzié qui porte le costume européen et le fez, me reçoit dans son cabinet de travail orné de cartes géographiques et de tableaux muraux édités en France...

— Excusez la pauvreté de la maison, dit-il en soupirant. Nous avons peine à vivre, car tous les riches musulmans, bienfaiteurs de l'école, ont quitté le pays.

Il me présente ses collaborateurs, jeunes gens au type sémite, au teint pâle, et le plus pittoresque de tous, le professeur de musique turque, respectable vieillard enturbanné.

Je demande quelques indications sur les méthodes et l'esprit de l'enseignement. Le directeur me répond que les méthodes sont analogues à celles des écoles françaises et que l'esprit est conforme à la loi coranique, avec des tendances libérales. Les *deunmehs* qui se marient entre eux, et chacun dans sa secte particulière, à l'exclusion des deux autres sectes, ne condamnent pas leur femmes à l'ignorance et à la réclusion. Ils permettent qu'elles soient instruites, qu'elles sortent peu ou point voilées, qu'elles connaissent, avant le mariage, le futur époux qui est forcément leur parent plus ou moins lointain.

Nous allons voir les classes, et dans chacune, les élèves qu'on désigne, se lèvent et récitent de longs morceaux de poésie française. L'accent n'est pas aussi pur que dans les écoles de l'Alliance où le français est le langage usuel. Ici l'étude de notre langue est obligatoirement restreinte. Cela me fait apprécier mieux encore le résultat obtenu, qui est véritablement très remarquable. Les jeunes gens comprennent ce qu'ils récitent et ils ont la mémoire richement meublée. J'ai entendu, entre autres, une scène d'*Esther*, celle où Mardochée annonce à sa nièce les intentions d'Assuérus. L'expression des physionomies, l'accent guttural et nasillard, changeaient l'allure du dialogue

racinien, lui prêtaient une couleur étrange, un caractère fanatique et forcené, dont l'orientalisme était plus vrai que celui du théâtre, puisqu'il ne devait rien au costume, rien au décor et très peu de chose au poète.

Un peu plus tard, nous avons eu, dans le vestibule de l'école, une séance de chant arabe et turc. Les petits chanteurs, âgés de six à dix ans, se tenaient debout devant le bon vieux maître enturbanné qui battait la mesure.

D'abord, c'est un chœur, à voix tranquilles et dolentes, avec des notes de gorge, et des notes suraiguës qui, soudain, s'élancent et planent comme de claires fusées de sons. Puis un enfant chante seul. Il est grêle, pâle, plutôt laid. Renversant un peu sa tête chétive, il module des vocalises inouïes, d'une pureté, d'une sûreté extraordinaires. Sa voix est presque trop puissante, trop vibrante pour son petit corps, et je pense au rossignol minuscule dont la voix remplit tout la nuit. Entre ces phrases mélodiques, il y a des temps d'arrêt. L'enfant respire, les yeux fixes et fiévreux, la bouche entr'ouverte et douloureuse, puis il recommence sa plainte tremblée, son cri qui monte et se brise et ressemble à la pénible aspiration vers l'infini d'une âme qui voudrait se libérer.

Deux autres petits chanteurs reprennent, l'un après l'autre, le même thème et le chœur, enfin, confond toutes les voix dans un long murmure à bouche fermée.

Nous entendons encore des prières, des versets arabes du Coran que le chanteur psalmodie après s'être assis sur une chaise, en signe de respect.

Cette musique prolongée éprouve singulièrement mes nerfs. Elle ne les frappe pas, brutalement, comme la musique des Écossais; elle n'est pas sauvage: je ne la crois pas primitive; mais très savante, au contraire, expression d'un art tout différent du nôtre, faite pour d'autres sens, pour d'autres esprits... Sans la comprendre tout à fait, avec une bizarre sensation de jouissance et de répugnance, je subis sa force convulsive qui exalte l'imagination et crée l'extase, comme le tournoiement des derviches.

Après des saluts et des cérémonies, et des remerciemens aux maîtres et aux élèves, nous redescendons les rues pour aller à l'écoles des filles, qui est une construction blanche, moderne, en béton armé, totalement dénuée de poésie.

Là, nous retrouvons des petites filles sérieuses et char-

mantes, un peu pâlottes, comme leurs camarades de l'Alliance israélite, comme tous les enfans saloniciens. Je remarque beaucoup de blondes.

C'est la classe enfantine. Une jeune femme fait exécuter, à ces demoiselles *deunmehs* de cinq à six ans, les exercices Frœbel, exercices de pliage, de dessin, de calcul, et de danse. Deux petites filles se prennent par la main, virevoltent et saluent, en chantant... Et je reconnais leur petite chanson qui n'a rien de turc ni d'arabe, et que tous les petits Parisiens de la « maternelle » savent par cœur. C'est *les Papillons* de Maurice Bouchor !

Dans les classes supérieures, les élèves sont de grandes jeunes filles de seize à dix-huit ans. Elles portent le tchartchaf noir, par-dessus leur robe, mais leur visage est découvert. Quelques-unes sont jolies, avec de grands yeux languissans et impénétrables.

Elles me montrent leurs cahiers, leurs livres, leurs ouvrages de broderie; puis elles commencent ces récitations abondantes que les visiteurs, dans toutes les écoles du Levant, doivent écouter sans mesurer le temps qui passe... *La Conscience*,.. *Mon père, ce héros*... *la Mort du Loup*... et bien d'autres poèmes encore ! Pour terminer, *la Marseillaise*.

Après cela, j'aurais mauvaise grâce à ne pas louer, comme il convient, la persévérance des maîtres qui sans aide, sans protection, sans subside, enseignent à toute cette jeunesse la connaissance et l'amour du français.

MARCELLE TINAYRE.

(*A suivre.*)

L'ACTUALITÉ DE VICTOR HUGO

Cette quinzaine a ramené le trente-deuxième anniversaire de la mort de Victor Hugo. Un anniversaire, quand il s'agit des morts, c'est toujours un rappel de souvenirs, un essai de résistance à l'oubli, une volonté de rendre à nouveau vivante par un muet dialogue une chère voix qui s'est tue. Si le mort est un poète, la vraie manière de rajeunir et de glorifier sa mémoire, c'est moins de déposer sur sa tombe des fleurs et des vers que de relire ses œuvres. Et il arrive, quand ce poète est parmi les plus grands, que les événemens collaborent avec lui pour entretenir son culte. Ainsi en est-il pour Victor Hugo. C'est une épreuve singulièrement instructive que de reprendre en mains son œuvre immense et de la relire à la clarté du formidable conflit qui, depuis bientôt trois ans, bouleverse le monde. On est frappé de voir à quel point cette œuvre redevient actuelle. Certains poètes, qui naguère enchantaient nos loisirs, nous apparaissent comme lointains, et nous trouvent moins sensibles à leur prestige ou à leurs grâces coutumières. Lui, il est tout près de nous. Le son que rendent ses poèmes s'harmonise à nos présens besoins d'âme. S'il a eu ce mérite d'être pour son siècle un « écho sonore » et d'en exprimer tour à tour toutes les voix, il semble qu'il ait conservé par delà le tombeau ce glorieux privilège. Ne l'applaudit-on pas aujourd'hui aux Matinées nationales, comme, en 1870, on l'applaudissait à l'Opéra et à la Comédie-Française? Il eût été le poète de cette guerre et cette guerre se souvient du poète qu'il a été.

D'autres avant lui ont aimé et célébré la France, depui l'auteur de cette *Chanson de Roland*, où figure pour la première fois, remarque Gaston Paris, « cette divine expression, la douce

France, dans laquelle s'est exprimé avec tant de profondeur l'amour que cette terre inspirait déjà à ses enfans; » et depuis les poètes qui traduisirent au XIVe et au XVe siècle le sentiment national, une infinie tendresse pour le pays souffrant, une admiration sans bornes pour ses défenseurs; Christine de Pisan, Italienne d'origine, mais Française de cœur, qui célébra Jeanne d'Arc,

> Une fillette de seize ans,
> Qui d'eux va France descombrant.
> Mais tout ce fait Dieu qui la mène;

le Champenois Eustache Deschamps qui chanta la mort de Du Guesclin, « la fleur des preux et la gloire de France; » le Normand Alain Chartier, qui a condensé dans cette phrase de son *Quadriloge* l'essence même du patriotisme : « Nul labeur ne vous doit être grief pour ce pays sauver qui vous nourrit entre les vivans et entre les morts vous reçoit en sépulture; » bien d'autres, jusqu'à Michelet qui, pendant les jours de la Révolution de Juillet, « dans une grande lumière aperçut la France. » D'autres aussi, poètes ou prosateurs, ont été d'admirables professeurs d'énergie, depuis Corneille qui s'est plu à dresser l'homme dans ses plus belles attitudes morales et à exalter l'austère beauté du sacrifice, jusqu'à Vauvenargues, épris d'action et de gloire, et qui a formulé un jour cette maxime digne d'être méditée par le peuple qui faiblirait devant le grand devoir : « La guerre n'est pas si onéreuse que la servitude. » L'auteur de *la Légende des Siècles* et de *l'Année Terrible* est de leur lignée : il met au service d'idées et de sentimens pareils l'ampleur et la variété de son inspiration, la souplesse comme la magnificence de son verbe. Cette guerre qui ouvre tant de tombes, mais qui fait jaillir tant de sources, vivant, il l'eût chantée; mort, il ne partage avec aucun de ses contemporains l'honneur d'être encore à l'unisson de nos âmes, et d'en émouvoir la tendresse comme d'en exalter la vaillance. Ainsi il continue de remplir cette fonction de poète national qu'aussi bien il est seul dans l'histoire de notre littérature à avoir proposée au poète comme sa tâche suprême.

On sait quelles étaient ses idées à ce sujet : il les a exposées à plusieurs reprises dans les préfaces de ses recueils lyriques. Tandis que Lamartine « planait sans effort, » se définissait :

« un amateur en poésie, » écrivait à un ami en 1838 : « Vous savez que ma vie de poète n'a jamais été que le douzième de ma vie réelle. La poésie n'a jamais été pour moi que le plus court des actes de la pensée humaine et celui qui dérobe le moins de temps au travail du jour ; » Victor Hugo maintient entre la poésie et la vie un contact permanent. Les chants du poète « célébreront sans cesse les gloires et les infortunes de son pays (1), » et pour que sa puissance « soit douce aux hommes, il faut que toutes les fibres du cœur humain vibrent sous ses doigts comme les cordes d'une lyre. » Définissant en 1840 (2) ce que devrait être selon lui « le poète complet, » il écrivait, se défendant de penser à lui, mais traçant en fait son propre portrait : « Il serait libre de se pencher sur toutes les misères, de s'agenouiller devant tous les dévouemens... Il s'assimilerait les événemens publics et en ferait entrer la signification dans son œuvre... Il mettrait dans ses poèmes le reflet tantôt éblouissant, tantôt sinistre des événemens contemporains, les panthéons, les tombeaux, les ruines, les souvenirs. » Qu'après cela, pénétré qu'il était de l'importance de sa mission, il en ait parlé tour à tour avec trop de complaisance et d'emphase, — emphase et complaisance qui lui ont été si souvent reprochées, — il n'en reste pas moins qu'une telle conception, soutenue par une richesse de moyens sans égale, le don notamment, disait Leconte de Lisle, de « transmuter la substance de tout en substance poétique, » lui confère une autorité singulière et fait de lui un des maîtres de l'heure.

Au surplus, critiques et poètes, depuis plus d'un demi-siècle, s'accordent à relever dans son œuvre certains traits généraux que la rude épreuve qui vient de nous révéler à nous-mêmes fait saillir en un relief vigoureux. Dès 1835, Sainte-Beuve, cherchant à caractériser par une formule expressive chacun des principaux poètes romantiques, écrivait (3) :

... Hugo, dur partisan,
Comme chez Dante on voit, florentin ou pisan,
Un baron féodal combattre sous l'armure,
Tenait haut sa bannière...

(1) *Odes et Ballades*. Préface de 1823.
(2) *Les Rayons et les Ombres*. Préface.
(3) *Pensées d'août*. Lettre à Villemain.

Leconte de Lisle, dans la série d'études qu'il fit paraître au *Nain jaune* sur les poètes contemporains, lui reconnaissait pour « fonction supérieure, de sonner victorieusement dans un clairon d'or les fanfares éclatantes de l'âme humaine... » « Esprit très mâle, dit-il encore, force vivante et volontaire..., poète viril. » Émile Montégut (1) trouvait en Hugo « une des volontés les plus indomptables qui se soient rencontrées dans le monde poétique... Il est le maître de tout ce qui est accablant : les spectacles effrayans et sublimes, l'orage, la mort, sont ceux que son imagination préfère. » Il a des images, dit M. Ernest Dupuy (2), « qui sonnent comme des clairons de combat. » Et, parlant de *l'Art d'être grand-père* : « Le poète ne recherche plus les effets de vigueur. Il a laissé l'épée, le harnais, le cheval de combat. » Nature mâle et virile, tempérament combatif, passionné de lutte et d'action, génie volontaire jusqu'à la « tension continue, » dit encore Charles Renouvier, jusqu'à forcer l'invisible à se faire visible :

> Par la fixité calme et profonde des yeux,

si ces caractéristiques ne sauraient viser à embrasser dans sa totalité son œuvre immense, elles sont du moins de nature à en souligner la valeur d'actualité, que je voudrais préciser et dégager dans les pages suivantes.

* * *

Et d'abord il est, et il est fier d'être, le fils d'un soldat :

> Étant petit, j'ai vu quelqu'un de grand, mon père.
> Je m'en souviens : c'était un soldat ; rien de plus.

Il s'est plu à le rappeler en maint passage de ses œuvres, dans les *Odes et Ballades*, dans *les Feuilles d'automne* comme dans *les Rayons et les Ombres*. Et c'est à ce père qu'il a dédié en ces termes *les Voix intérieures* : « A Joseph-Léopold-Sigisbert comte Hugo, lieutenant général des armées du Roi. Non inscrit sur l'Arc de l'Étoile. Son fils respectueux. » Sa famille d'ailleurs était « toute militaire. » Si son père s'engagea comme volontaire à quatorze ans, ses quatre oncles allèrent comme lui

(1) *Mélanges critiques*, 1859.
(2) *Victor Hugo. L'homme et le poète.*

aux armées. C'est Léopold Hugo qui raconte à son fils le combat de Talaveyra (1), en Espagne; mais c'est l'oncle Louis qui fait à Victor et à ses frères le récit du *Cimetière d'Eylau*. La part d'hérédité est ici incontestable. Il y a autre chose que des images dans la pièce intitulée : *Mon enfance*, — la « crèche » posée sur un tambour, les « langes du berceau » faits des lambeaux d'une bannière usée, — il y a une part de vérité. Pendant son séjour à Avellino, en 1807, son père le fit inscrire sur les contrôles du régiment de Royal-Corse. « J'ai été enfant de troupe, écrit-il dans une lettre à Charles Hugo du 18 décembre 1869. J'ai une vieille sympathie pour l'armée. J'ai écrit quelque part :

> J'aime les gens d'épée, en étant moi-même un.

Tout enfant il a aimé « les crinières flottantes des coursiers, » admiré le panache blanc des lanciers, « le casque gépide » des dragons, suivi « le vol des drapeaux triomphans. » Il a eu pour premier hochet « le nœud d'or d'une épée ; » il a rêvé parfois qu'il « saisissait le glaive » de son père. A sept ans, il ne parle que « guerre, assauts et batailles » et souhaite de verser pour une noble cause les flots de « son sang jeune et pur. » Plus tard il a des gestes de soldat, en détente brusque, qui décèlent l'atavisme paternel. Lorsqu'en février 1827, au cours d'une réception à l'ambassade d'Autriche, et sur la suggestion du Cabinet de Vienne, le maréchal Oudinot, duc de Reggio, et le maréchal Soult, duc de Dalmatie, se voient infliger l'affront de s'entendre annoncer sans leurs titres de noblesse napoléonienne, « son sang de soldat ne fait qu'un tour, » et il écrit l'ode *A la colonne de la place Vendôme*. En 1840, le conseil municipal de la ville de Paris refuse de donner six pieds de terre, dans le cimetière du Père-Lachaise, pour le tombeau de la veuve de Junot, ancien gouverneur de Paris, et le ministre de l'Intérieur refuse également un morceau de marbre pour ce monument. C'est Hugo, c'est « le fils du soldat » qui relèvera l'insulte, chantera « le chant expiatoire » et ensevelira en des vers mélancoliques la mémoire de la noble femme. Pendant le siège de Paris, le 9 décembre, il manifeste son intention de sortir

(1) *Toute la Lyre*, I, 2.

avec la batterie de la garde nationale dont ses deux fils font partie (1). « Le 144e bataillon de la garde nationale se transporta chez le poète, avenue Frochot, et le chef de bataillon lui lut l'adresse suivante : « La garde nationale fait défense à Victor Hugo d'aller à l'ennemi, attendu que tout le monde peut aller à l'ennemi et que Victor Hugo seul peut faire ce que fait Victor Hugo. » Il y a en lui de l'athlète et du paladin, redresseurs de torts, Éviradnus français à qui manque l'armure, mais à qui la plume tient lieu d'épée. « J'engage donc le combat, écrit-il en 1854, avec le dominateur actuel de l'Europe. » Ses auteurs favoris, à Jersey, ce sont « les vieux lutteurs, » Dante, Agrippa, Montluc. Ses vers, *Ultima verba*, son refus écrit d'accepter l'amnistie offerte aux proscrits par le régime impérial ont des raideurs de riposte et des éclairs d'acier. Et quel est le soldat blessé qui ne proclamerait avec lui que

... La blessure est l'altière faveur
Que fait la guerre au brave illustre, au preux sauveur?

L'influence atavique autant que la nature des spectacles que Victor Hugo enfant eut sous les yeux en Italie et en Espagne, et l'atmosphère de batailles créée autour de sa jeunesse par les événemens contemporains, expliquent le caractère non seulement militant, mais militaire, de son œuvre poétique. Les visions guerrières la traversent d'un bout à l'autre, l'animent de cliquetis d'épées, de chocs d'armures, de ruées frénétiques, de mêlées sanglantes. Le tableau de la guerre que *Le Satyre* fait succéder à l'âge d'or, au pur bonheur initial de l'humanité bientôt asservie par les tyrans,

Il dit la guerre; il dit la trompette et le glaive,
La mêlée en feu, l'homme égorgé sans remords...

se diversifie en vivantes images depuis les *Odes* et les *Orientales* jusqu'à *Toute la Lyre*. C'est, dans la septième Ballade, développé avec une significative abondance, le furieux combat que se livrent les deux armées de Halbert, baron normand, et Ronan, prince de Galles, les cuirasses froissées, les dagues trempées de sang, les fantassins mordant le poitrail de fer des

(1) *Choses vues*. Nouvelle série.

grands destriers, la nuit tombant sur la rage inapaisée des adversaires. La guerre de l'indépendance hellénique a fourni plus d'un thème aux *Orientales*, et dans *Navarin*, qui porte en épigraphe un vers des *Perses*, Ἢ τρισκάλμοισιν, ἢ ϐάρισιν ὀλόμενοι, ce ne sont plus deux armées, mais deux flottes, qui s'affrontent dans le beau golfe que domine la blanche ville aux coupoles d'or. Vingt-cinq strophes déroulent complaisamment les évolutions des caravelles, des mahonnes, des felouques, des brigantines, l'abordage et le corps à corps, hache au poing, les brûlots rongeant les flancs des navires, les gueules des canons crachant la mitraille et la mort. Ici, sans doute, les événemens contemporains s'imposent au poète et ne lui laissent pas le libre choix de ses motifs. Mais ailleurs et jusque dans *Les Chansons des Rues et des Bois*, sous forme de toiles composées ou d'esquisses brèves, il affirme spontanément sa prédilection naturelle pour la poésie « de tumulte et de bruit, » pour la description des scènes de violence, où l'homme ne voit dans l'homme qu'un ennemi et pour l'abattre tend tout son effort physique et moral décuplé par la colère et la volonté de vivre. Une tirade des *Burgraves* (1) montre à nos yeux, comme en une eau-forte, les citadelles féodales prises d'assaut par Barberousse. Les cent vingt pages des *Misérables* (2) sur la bataille de Waterloo constituent, à ce point de vue, le plus probant des exemples. « Une des scènes génératrices du drame que nous racontons se rattache à cette bataille, » explique l'auteur. Et sans doute il nous montre Thénardier, le bourreau de Cosette, détroussant Pontmercy évanoui parmi les morts. Mais en réalité, il n'a fait que suivre la pente de son imagination : il a cédé au désir et au plaisir d'évoquer sur le plateau du Mont Saint-Jean les dragons et les cuirassiers de Ney sabrant l'infanterie anglaise.

L'homme qui les envoyait « mourir dans cette fête » et qu'ils saluaient, tels les gladiateurs antiques, du cri de : « Vive l'Empereur! », celui vers qui, par delà tout un siècle, nos espoirs tremblans se sont souvent reportés aux jours d'angoisse, dans l'idée peut-être illusoire que vivant il eût été le palladium et l'épée victorieuse, Napoléon, devait tenir et tient dans l'œuvre du poète une place prépondérante. Sensible à la poésie du passé comme il était attentif aux événemens de son époque,

(1) *Les Burgraves*. Partie I. Sc. 2.
(2) *Les Misérables*. Partie II. Livre Ier.

gardien vigilant des « gloires de l'Empire, » Victor Hugo, dans ses rêves d'enfant et d'adolescent comme dans sa pensée d'homme fait et de vieillard, n'a cessé d'être obsédé par l'image du vainqueur d'Iéna et d'Austerlitz ; et malgré les oscillations d'un sentiment qui, tour à tour, cédait et résistait au prestige du « géant historique, » ses vers restent tout illuminés de la splendeur d'une destinée sans pareille. Tout jeune, il prêtait l'oreille à la fanfare napoléonienne, et, au collège de Madrid, il livrait des combats « pour le grand empereur. » A sept ans, dans une fête, au Panthéon, il le vit au milieu de ses grenadiers, furieusement acclamé par la foule,

Passer muet et grave ainsi qu'un dieu d'airain ;

et un peu plus tard, parmi les canons sautant sur les pavés et les volées de cloches, disparaître « dans un flot de poussière dorée. » Dès lors, Napoléon est pour lui « l'homme ineffaçable. » Il peut bien, à vingt ans, dans la ferveur passagère de sa foi royaliste, écrire *Buonaparte* (1), condamner le despote et son immense orgueil, et l'inscrire au rang des « faux dieux, » ou encore, l'année suivante (2), dénoncer celui qui, dans sa folie, voulait « tous les trônes pour marchepied. » Le même recueil contient aussi la pièce *Les Deux Iles* (3), écrite deux ans après, où un diptyque nous montre d'abord l'enfant écoutant les chants mystérieux qui lui prédisent sa grandeur future, l'essor de ses aigles portant son tonnerre dans leurs ongles, les rois veillant aux portes de son palais ; — puis le captif écoutant en lui et autour de lui les voix accusatrices de ses victimes, les malédictions des morts. La postérité se souviendra-t-elle de la Corse ou de Sainte-Hélène, du berceau ou de la tombe ? Le poète se dérobe à l'instant de conclure ; mais déjà on sent chez lui une grande pitié pour l'avortement d'un grand rêve.

Désormais et pendant trente ans, il se fait le panégyriste sans nuances de Napoléon ; il est le « Memnon » de ce « soleil, » le prêtre de ce Dieu. Si, dans l'ode : *A la Colonne de la place Vendôme*, il ne le présente encore que de biais, dans les *Orientales* il le dresse « de toute sa hauteur » et l'exalte dans toutes ses incarnations, jeune consul « pâle sous ses longs cheveux

(1) *Odes*, I, 11, 1822.
(2) *Odes*, II, 4, 1823. A mon père.
(3) *Odes*, III, 6.

noirs; » empereur « grave et serein ; » prisonnier surveillé par un porte-clefs anglais, seul en face de sa pensée tumultueuse et stérile, grand partout, grand surtout dans cette cage sans air où l'enferment les rois. Le 7 octobre 1830, plusieurs pétitionnaires demandaient que la Chambre intervînt pour faire transporter les cendres de Napoléon sous la Colonne Vendôme. Après une seconde délibération, la Chambre crut devoir passer à l'ordre du jour. Ce fut pour Victor Hugo l'occasion d'écrire la seconde *Ode à la Colonne* (1), où le vainqueur de l'Europe apparaît « glanant » les canons ennemis, les jetant par brassées dans la cuve bouillonnante pour que de ce bronze en fusion jaillisse le pilier colossal « fait de gloire et d'airain. » Les années passent. Rien n'efface ou même n'obscurcit la vision éblouissante. Victor Hugo jette-t-il un regard dans une mansarde où travaille une fille du peuple (2) ? Il cloue au mur de la chambre, près de la cheminée, entre une statuette de la Vierge et le buis de l'année, une image de Napoléon; et près de cette image brille une croix d'honneur, fierté d'un vieux soldat qui n'est plus. Et la pensée de Victor Hugo s'évade de la cellule : avec des mots émouvans, il évoque les revues où l'Empereur décorait ses grognards tremblans de joie, une extase dans leurs yeux fixés sur leur idole. Lorsqu'en 1840 Louis-Philippe, qui commandait en même temps à Horace Vernet une série de tableaux de guerre, chargea le prince de Joinville d'aller recueillir à Sainte-Hélène les cendres du héros, Victor Hugo jeta sur le papier des strophes triomphales. Ce retour des Cendres, il l'avait souhaité, prédit, promis dans l'*Ode à la Colonne* :

> Dors! Nous t'irons chercher. Ce jour viendra peut-être...
> Oh! va, nous te ferons de belles funérailles.

On peut dire qu'il l'avait préparé par l'ardeur et la fidélité de son enthousiasme. Une fois de plus, en images éclatantes, l'essaim bruissant des victoires françaises, Iéna, Arcole, Lodi, Marengo, monte dans l'air lumineux (3). Mais par delà la mort, une suprême conquête éclipse toutes les autres; c'est la conquête de Paris, la cité sacrée. Car pour la mériter, il faut mêler

(1) *Chants du Crépuscule*, II.
(2) *Les Rayons et les Ombres*, IV
(3) *Le retour de l'Empereur.*

la grandeur « de l'Océan immense à la majesté du tombeau. » Pourtant l'attentat du 2 décembre réveille chez Victor Hugo le souvenir longtemps endormi du dix-huit Brumaire. En 1852, il est républicain ; il a marché avec le siècle. Il écrit donc cette trilogie : *L'Expiation*. Moscou, Waterloo, Sainte-Hélène, n'ont fait que commencer un châtiment divin que devait parachever seulement la parodie de la gloire napoléonienne. Mais ici encore continue d'agir le prestige de « l'homme étrange » qui avait « enivré l'histoire. » Dans les vers qui le frappent il y a plus de tristesse que de colère, de la pitié et du respect. Le justicier reste l'admirateur, le condamné reste le héros. « Chêne vivant, » la hache peut bien « l'insulter ; » le Destin peut bien clouer le prisonnier sur le rocher de Sainte-Hélène : ce crucifié, c'est « le voleur du tonnerre » et du feu céleste ; c'est Prométhée sur le Caucase... La mission, une des missions des grands poètes, est de ne pas laisser tomber en déshérence le legs d'un illustre passé. Si pendant les quarante-quatre ans qui se sont écoulés depuis notre défaite de 1870, tout décidés que nous étions à ne pas déchaîner une guerre de revanche que nous savions devoir être mondiale, nos yeux restaient obstinément fixés sur le « passant prodigieux » dont le seul nom voilà cent ans nous gagnait des batailles, à l'heure où le réveil de l'âme héréditaire nous recrée un patrimoine d'impérissables souvenirs, quel poète est plus digne de notre gratitude que celui qui, consacrant le génie de l'art au génie de l'action, magnifia le plus somptueux pourvoyeur de gloire que la France ait jamais connu? Cela, d'autant plus que son patriotisme associa toujours à l'éloge de l'incomparable entraîneur d'hommes la louange du soldat français.

L'histoire dira ce que fut le soldat français durant la guerre de 1914, ses témérités meurtrières du début, son adaptation rapide à une forme de défensive et d'offensive imprévue, sa ténacité dans l'effort, la grandeur de son abnégation. Et il nous plaît donc de trouver à travers l'œuvre de Hugo qui a si souvent glorifié les armes de la France, dans la défaite comme dans la victoire, sinon une psychologie détaillée, du moins une image, ou plutôt une fresque des ancêtres de nos héros d'aujourd'hui, affirmant la continuité des vertus guerrières de la race. Dans quelques-unes des plus belles pièces de la *Légende*, des *Châtimens* et de l'*Année Terrible*, le poète a évoqué les soldats de l'an II,

ceux du Premier Empire, et ceux de 70. Tous ignorent pareillement la faiblesse et la peur. Pieds nus, coudes percés, boueux, de l'eau jusqu'au ventre, sans sommeil et sans vivres, les fantassins de Marceau et de Joubert armés de vieux fusils effacent sous leurs pas les frontières, culbutent les rois éperdus, font rouler les trônes comme des feuilles sèches. A Waterloo, sous un déluge de mitraille, les lanciers et les grenadiers de Napoléon s'avancent à pas lents, calmes, l'arme au bras, musique en tête. A Eylau, cent vingt hommes défendent le cimetière. Ils tiennent pendant douze heures sous la neige, sous les obus, sous l'écroulement du clocher et de l'église, épuisés, sanglans, sublimes. Les Français vont à la mort comme à une fête, la fête du grand sacrifice consenti. Ils ont la bravoure spirituelle, l'héroïsme joyeux, et le rire de Kléber est de même source que la chanson de Gavroche sous les balles. Vainqueurs, ils sont clémens. Le général Hugo pardonne au blessé espagnol qu'il s'apprêtait à secourir et dont la balle vient de siffler à son oreille. Ils ne tuent pas pour tuer ni ne se battent pour la conquête. Le principe de leur effort et de leur endurance est de qualité plus haute et plus pure. Ils répondent à l'appel de la patrie en danger; mais ils entendent aussi les plaintes des nations meurtries; ils luttent pour défendre leurs libertés, mais aussi pour libérer les peuples opprimés par les tyrans. Ils sont les chevaliers errans non de la légende, mais de l'histoire.

Ce sont les bienfaisans, ce sont les invincibles...
Ils sont les bienvenus partout où quelqu'un souffre.

Ainsi Victor Hugo atteste ce que fut la vertu française aux plus tragiques tournans de la vie du pays; il porte témoignage pour la beauté d'une âme toujours pareille à elle-même et se révélant de pur métal aux heures de suprême péril.

*
* *

Il n'a pas porté sur l'âme allemande un moins décisif témoignage, et c'est d'elle aussi que l'on peut dire qu'elle fut toujours pareille à elle-même. Ici, le poète avait d'abord été dupe et, aux beaux temps du romantisme, il avait partagé l'erreur commune. Il s'était attendri sur le compte de la vieille et bonne Allemagne. De cette erreur, qu'attestent des pages fameuses, le spectacle de la tragique réalité l'avait entièrement désabusé. Si nous

aussi, nous avions oublié les leçons de l'histoire, *l'Année Terrible* nous aide à nous convaincre que nous n'assistons pas aujourd'hui à une crise de brutalité allemande que démentirait un long passé d'humanité, mais à une nouvelle explosion d'instincts irrépressibles, irréductibles. On sait les faits. Le 4 septembre, pendant que l'armée prussienne victorieuse marchait sur Paris, la république fut proclamée. Le 5, Victor Hugo, qui était à Bruxelles, prit un train de nuit et à dix heures du soir arrivait à la gare du Nord. Une foule considérable l'y attendait; il lui dit : « Je viens ici faire mon devoir. Je vous remercie de vos acclamations. Mais je les rapporte toutes à cette grande angoisse, la patrie en danger. » Cependant l'armée allemande avançait : elle était aux portes de Paris le 17 septembre. Ce jour-là Hugo publia un appel « Aux Français. » Ce cri de guerre, on lui demanda d'aller le jeter lui-même par toute la France; mais il avait promis de partager le sort de Paris : il resta. Il vécut le drame, « l'hiver fameux du grand bombardement. » Par des aubes froides et blêmes, il suivit les bataillons sortant de la ville bloquée, les enfans tenant leur père par la main, les femmes portant sur leurs épaules le fusil de leur mari et le lui rendant, à la minute de l'adieu, « après l'avoir baisé. » Et sous la dictée des événemens, d'août 1870 à juillet 1871, il écrivit heure par heure le journal des tristesses françaises. Beaucoup de ces pages dessinent par touches successives le portrait du Teuton, du féodal raidi dans son antique armure, s'efforçant d'étrangler l'avenir; elles dégagent le fond intime et l'essence même de la race; et telle est l'âpre verve du polémiste, restée intacte à soixante-huit ans, qu'on pourrait les croire détachées du livre des *Châtimens*, dont l'édition parisienne venait précisément de paraître.

Le poète a vu les Allemands tels alors que nous les voyons aujourd'hui. Ce sont les Huns qui reviennent « ainsi qu'au temps de Frédégaire. » Poussés par leurs sept chefs, les sept peuples saxons marchent sur Paris, pour le punir d'être l'idée et la lumière. La guerre qu'ils font n'est pas guerre de chevaliers loyaux, mais d'espions, de larrons et de traîtres. Vainqueurs, ils déshonorent leur victoire par des procédés de reîtres et de soudards. « Exterminons! » c'est le cri des chefs et des soldats; et c'est leur idéal de poignarder dans le dos leurs adversaires, de mettre sous leurs bottes la vérité, la

justice, les lois, de décréter que la force prime le droit, crée le droit, de faire « prévaloir les ténèbres. » Leur armée peut être une puissante armée, c'est aussi une bande, et les exploits de cette bande sont prouesses de pirates. Leur frénésie de dévastation s'aggrave d'une fureur de pillage (1). Bijoux, montres, glaces, vêtemens, tout est de bonne prise. Certes on se bat, on tue, on brûle, mais en même temps

.... On pense à son petit ménage :
On médite, ajoutant Shylock à Galgacus,
De meubler son amante aux dépens des vaincus;

et l'on se fait détrousseur de cadavres, cambrioleur de maisons abandonnées. Dans les cours des châteaux, tandis que les châtelains agonisent en des mares de sang, les marteaux rythmiques clouent les caisses d'emballage. La blonde fiancée y trouvera un cadeau de son Fritz bien-aimé, et la vue d'une pendule ou de pièces de linge fanfreluché mouillera ses yeux de douces larmes... L'ironie s'aiguise en ces vers. Mais ailleurs quels accens d'émotion profonde! Et quelle inexprimable souffrance en effet d'assister au pillage d'abord, puis au dépècement de la patrie envahie, surtout quand cette patrie est une terre bénie entre toutes et dont le souvenir est une fierté, la France ardemment aimée et désirée par le poète durant dix-huit ans d'exil, revue enfin, mais blessée et saignante, et, semble-t-il, désormais impuissante à remplir sa mission traditionnelle.

* * *

L'amour de la terre française a suscité chez nous et dès longtemps toute une littérature pathétique. Cet amour est au fond de l'œuvre de Ronsard qui, avant d'écrire ses *Discours*, avait chanté dès sa jeunesse la campagne du Vendômois, les rives du Loir et de la Braye. Et Chateaubriand nous dit en des lignes émouvantes le cas de ce Français, obligé de fuir pendant la Terreur, achetant pour quelques deniers une barque sur le Rhin, chassé d'une rive à l'autre, vivant au milieu du fleuve et dont « toute la consolation était, en errant dans le voisinage de la France, de respirer quelquefois un air qui avait passé sur son pays. » Chateaubriand, et combien d'autres! Le thème que

(1) *L'Année Terrible*. Décembre : *Prouesses borusses*.

Victor Hugo a d'abord traité et à mainte reprise, c'est la nostalgie de l'exilé. Si la « corde d'airain » vibre à l'ordinaire dans *Les Châtimens*, on y lit aussi une chanson douce et triste (1), — plus triste à nos oreilles d'exprimer la détresse lointaine de tant de Français, — la chanson du proscrit que torture le souvenir du sol natal, du champ d'orge et de la charrue abandonnés, de la maison aux vitres claires, égayée de fleurs, et qui meurt de n'avoir plus qu'une moitié de son âme.

On ne peut pas vivre sans pain :
On ne peut pas non plus vivre sans la patrie.

Les roses mêmes du printemps n'ont pour lui ni parfums, ni couleurs. Car au pays d'exil le ciel est étroit, la lumière avare, et le mois de mai sans la France, « ce n'est pas le mois de Mai. » — Ainsi songeaient déjà au ve siècle, après l'invasion de Xerxès, Cynthée l'Athénien et le Spartiate Méphialtès (2) ; tous deux bannis, ils ne pouvaient que faire des vœux pour qu'Athènes fût chérie du ciel, et Sparte « invincible à jamais. » — Mais le régime impérial s'écroule dans la tourmente. Le poète repasse la frontière à l'heure où l'étranger la viole ; il assiste à l'effondrement de la France vaincue par la Prusse, à « l'arrachement de Metz et de Strasbourg. » Alors ce sont des hymnes de tendresse, des cris d'amour : « O ma douce patrie ! O ma colombe ! » Français, Hugo souhaiterait presque de ne pas l'être par la naissance, afin d'élire la France comme patrie. Lui qui répandait sa pitié sur tous les souffrans, il souffre « dans la France, » il n'est plus que le fils qui voit saigner sa mère.

Et quelle mère !... Depuis le début de cette guerre, et aux plus sombres jours, ç'a été un de nos réconforts de voir grandir dans le monde, émerveillé de ses vertus, le prestige moral de notre pays. C'est d'Annunzio qui, la veille de l'intervention italienne, écrivait à la fin d'un sonnet : « France ! France ! sans toi le monde serait seul ! » C'est l'Américain Edison qui, dans une déclaration récente, proclamait son enthousiasme pour la France, « la nation la plus splendide que le monde ait jamais connue, » et dont la ruine serait la plus grande catastrophe qui pût frapper la civilisation. Ce sentiment que la mort de la France laisserait l'univers orphelin, que capable de tous les

(1) *Les Châtimens*. Livre VII, 6.
(2) *Légende des siècles*. Nouvelle série, I, 5. *Les Bannis*.

relèvemens, prêtresse d'un feu sacré qui ne doit pas s'éteindre, semeuse d'idées et créatrice d'idéal, elle a joué dans l'histoire un rôle unique que nul peuple à son défaut ne pourrait soutenir, nul ne l'a éprouvé avec plus de force que Victor Hugo ni ne l'a traduit avec plus d'éloquence. Déjà dans les *Odes* (1) il écrivait : « C'est le coq gaulois qui réveille le monde, » et dans les *Chants du Crépuscule* (2), parlant à la jeunesse : « Vous êtes bien les fils de cette France

Qui fait quand il lui plait pour l'exemple du monde
Tenir un siècle dans un jour!

« Mon nom sous le soleil est France! » crie à Mahomet II sous les murs de Constantinople le géant chevalier de la *Légende* (3). L'*Élégie des Fléaux* (4) reprend le même thème et lui donne toute son ampleur dans un dialogue entre le Poète et le Chœur, dont le lyrisme fervent est pour nous gonfler le cœur d'orgueil et d'amour. Attaquer la France, c'est attaquer l'avenir. La France ne peut pas mourir. Le monde a besoin qu'elle vive, et la chute de tous les empires disparus dans le lointain des âges, l'anéantissement des plus antiques civilisations ne seraient rien « au prix de son éclipse énorme. » Car son génie fait de rectitude et de clarté est fait aussi de bonté. Son geste héréditaire est celui d'une âme qui se penche vers une autre âme pour la consoler. Le cœur immense de l'humanité bat dans la poitrine de la France.

Et le cœur de la France bat dans Paris. Combien de fois Hugo n'a-t-il pas glorifié Paris et le peuple parisien dans *l'Année Terrible*, dans les *Actes et Paroles*, dans *Les Quatre Vents de l'Esprit!* On l'en a raillé abondamment. Mais ce qu'il a dit du Paris d'alors, nos écrivains et nos orateurs ne l'ont-ils pas dit depuis bientôt trois ans du Paris d'aujourd'hui? « Paris! on peut tout lui dire et tout lui demander. Il ne faut pas le juger d'après une surface. Le Paris des grandes circonstances, on le trouvera quand on voudra. » Ainsi s'exprimait ici même M. Maurice Donnay dans sa pièce : *Le Théâtre aux Armées*. En décembre dernier, Me Henri Robert s'écriait à la Sor-

(1) *Odes*, III 7.
(2) *Chants du Crépuscule*, I. Dicté après juillet 1830.
(3) *Légende des siècles*. Première série, VI, 2.
(4) *Légende des siècles*. Nouvelle série, II, 22.

bonne, au cours d'une conférence sur l'effort de Paris : « Nous l'aimons, ce peuple représentatif de toute la vie française, ce peuple qui, dans les momens les plus tragiques, s'est toujours montré à la hauteur des événemens et qui sut résumer à travers une glorieuse histoire tout l'esprit, tout le courage de la noble race de France. » Pendant le siège, Hugo a vu les femmes de Paris endurer stoïquement toutes les privations, la faim, le froid, les stations frissonnantes au seuil des boucheries, tandis que l'enfant est sans pain et l'âtre sans flammes ; il a vu les pères, les maris, les frères de ces femmes résolus à mourir « pour que la France vive. » Son admiration, il l'a criée dans ses vers :

O ville ! tu feras agenouiller l'Histoire,

dans la prose de son appel aux Français : « Que l'Europe s'attende à un spectacle impossible ; qu'elle s'attende à voir grandir Paris ; » dans celle de son discours aux obsèques de Paul Meurice : « Vénérons ce Paris qui a produit de telles femmes et de tels hommes. Soyons à genoux devant la cité sacrée. » Qui de nous, se rappelant le Paris de la mobilisation, et la veillée des armes, et la subite communion des âmes, de toutes les âmes, ne ferait sienne cette formule d'un raccourci si expressif : « Le formidable est sorti du frivole ? » Et la pièce *Le Parisien du Faubourg* (1), à la lueur des événemens d'hier, a-t-elle rien perdu de sa justesse et de sa vérité ? Oui, le Parisien déconcerte l'observateur superficiel. Il a des insouciances d'enfant, une âme changeante, de subites violences et des gaîtés inattendues. Mais vienne le péril, la menace étrangère, il se lève soudain, une flamme dans les yeux, grandit et se transfigure, et achève sa chanson par ce cri : « Léonidas ! »

* * *

L'œuvre de Victor Hugo, et on ne l'a pas assez dit, est le plus riche répertoire de formules patriotiques que nous offre notre littérature. Elles ont le relief des médailles neuves et le luisant des épées. Elles traduisent nos plus nobles raisons d'agir, le principe même de notre action présente, la valeur du sacrifice accepté, la mort payée de la gloire, tout le meilleur de l'homme

(1) *Les Quatre Vents de l'Esprit*, t. II, 51.

arraché à son moi et tourné vers les cimes. Soldats français, vous êtes, vous avez toujours été ceux

> ... dont la marche olympique
> D'un coin de terre obscur fait une plaine épique.

Pour arrêter l'envahisseur vous avez lutté, vous avez souffert, connu d'atroces agonies, et le rude chemin de votre martyre est semé

> De vos gouttes de sang qu'on prend pour des étoiles.

Mais le poète par la magie de son verbe fait,

> ... Quand un mort glorieux est sous terre,
> Sortir un vert laurier de son tombeau dormant.

D'ailleurs, les morts sont plus vivans que les vivans. Nous les croyons absens ; ils sont en nous, nous pensons par eux, nous agissons par eux :

> C'est un prolongement sublime que la tombe.

Parfois Victor Hugo choisit un porte-paroles. C'est Thémistocle conseillant aux commandans de la flotte de tenter la bataille dans le détroit de l'Euripe :

> Consentir à mourir, c'est consentir à vaincre,
> Car devant un héros la mort est la moins forte.

Plus souvent sans interprète il jette à poignées les devises lapidaires découpées dans le même métal que les maximes cornéliennes :

> Monter, c'est s'immoler. Toute cime est sévère...
> Penser à ses aïeux, c'est penser à ses fils...
> Car entrer dans la mort, c'est entrer dans le temple...
> Le devoir est un Dieu qui ne veut point d'athée...

devises conseillères d'énergie, et partant auxiliaires aussi de la victoire.

J'ajouterai : conseillères de haine, de haine grave et généreuse. Au lendemain d'un conflit qui nous laissera pour longtemps meurtris, il ne doit y avoir place en nos cœurs ni pour la

pitié, — ce serait trahir nos morts, — ni pour le dédain, les Allemands seront toujours redoutables, — mais seulement pour la fidélité d'une indéfectible mémoire. En pleine tourmente, et alors que la France saigne par tant de plaies, il est surperflu sans doute de le prêcher. Mais demain ? L'âme des enfans est légère. Beaucoup vont grandir qui auront vu couler des larmes sans en comprendre la cause. Il faudra qu'ils sachent ce que leur pays a souffert, et ce sera la tâche sacrée des éducateurs de ne jamais permettre à la jeune Patrie d'oublier le monstrueux guet-apens où la France faillit périr. Mais la tâche sera malaisée. La haine, nourriture amère d'une âme inapaisée, n'est pas un sentiment français. Dix siècles de culture nous la déconseillent. La Bruyère la traitait de faiblesse, et elle semblait à Montesquieu « un sentiment douloureux. » Nous savons mieux aimer. Les lettres françaises sont toutes pénétrées de mansuétude et d'humanité. Il faudra pourtant faire aux générations montantes des âmes viriles, fermées à la douceur de l'impossible oubli, raidies par un impérissable souvenir. Des ligues comme la Ligue du Souvenir, la parole, l'image, les pèlerinages aux cimetières où dorment déjà, où dormiront tant de nos soldats, la leçon des ruines s'ajoutant à la leçon des tombes concourront à faire chez nos enfans l'éducation de la haine allemande. Les livres y aideront, les livres de saveur âpre et tonifiante. Et quel plus puissant tonique que *L'Année Terrible ?* La force de rancune de Victor Hugo, qui fait mentir le mot de Joubert : « Hors les affections domestiques, tous les longs sentimens sont impossibles aux Français, » nous est une leçon et un exemple. Semeur de paix et d'union, le poète n'était pas fait pour la haine. « Haïr m'est dur. » Mais « l'amour devient haine en présence du mal. » Il a donc vu sans pitié les cadavres prussiens flotter sur la Seine,

Sur le souple oreiller de l'eau molle et profonde.

Il a béni le canon qui portait son nom, et il écrivait en octobre 1870 à la Société des Gens de Lettres : « Que ce canon venge les mères, les orphelins et les veuves ; qu'il venge la conscience humaine insultée par cette guerre abominable où la barbarie balbutie des sophismes. » Tandis que se négociaient en février les préliminaires du traité de Francfort, il y avait des Français qui — déjà ! — reparlaient de concorde et de fraternité.

Aimer les Allemands! s'écrie Hugo de toute la force de son indignation : le dédain et la haine, c'est la seule attitude qui sied aux vaincus. Honte à qui, tant que la France pleure, relâcherait quelque chose de sa rancune et consentirait à « cette lâcheté qu'on appelle l'oubli! » Il l'a redit inlassablement, en novembre 1872, dans la pièce *Alsace-Lorraine*, où il a rugi sa haine contre les soudards bottés qui foulaient le sol de la Patrie :

> Non! nous n'oublierons pas! Lorraine, Alsace, ô villes,
> O chers Français, pays sacrés...

en septembre 1873, au moment de la libération du territoire :

> Non, remparts, non, clochers superbes, non, jamais
> Je n'oublierai Strasbourg et je n'oublierai Metz,

Quatre ans plus tard, dans l'*Élégie des Fléaux*, il adjure encore la France d'avoir sans cesse présente à la pensée l'ennemi héréditaire, de toujours garder dans sa mémoire les villes arrachées, les provinces sanglotantes. Et jusque dans *l'Art d'être Grand-Père*, après *Jeanne endormie*, il a écrit *Patrie*, où il plaint « le malheur sacré de la France » et affirme l'obstination de son ressentiment. Ainsi gronde en ces brûlans poèmes une âme de colère et de violence, et la volonté des destins fait que cette âme est sœur de nos âmes.

Et combien, s'il eût vécu les « années terribles » que nous vivons, sa haine de patriote se serait-elle aggravée de sa haine d'artiste passionné pour les monumens du passé, pour les splendeurs architecturales de la France! Il disait, en 1832, dans la préface de *Notre-Dame de Paris :* « Conservons les monumens anciens. Inspirons à la nation l'amour de l'architecture nationale. L'auteur a déjà dans plus d'une occasion plaidé sa cause. Il sera infatigable à défendre vos édifices historiques. » Sans doute il faisait allusion à l'ode qu'il écrivait en 1823, sous ce titre : *La Bande Noire*.

> O débris! Ruines de France...
> Arceaux tombés, voûtes brisées;
> Vestiges des races passées.
> Comme une gloire dérobée,
> Comptons chaque pierre tombée.

Admirateur des « vastes symphonies » que sont nos cathédrales gothiques, chantre de Notre-Dame, de nos hôtels de ville, de l'Arc de Triomphe, Victor Hugo a été vraiment le poète des pierres. Il a fait siennes les pages du *Génie du Christianisme* où Chateaubriand célèbre la magnificence de l'art médiéval. La genèse de *Notre-Dame de Paris* a été une pensée d'esthétique. Avant d'être un roman c'est un plaidoyer, un éloquent plaidoyer non seulement pour l'église-cathédrale de Paris, mais pour « toutes les églises de la chrétienté au Moyen Age, » trésors inestimables que les Germains, ceux d'Arras, ceux de Reims, ceux de Meaux et de Bapaume, s'acharnent à détruire avec une sauvagerie de Vandales. Cette phrase de Charles Nodier qui sert d'épigraphe à *La Bande Noire*, « Voyageur obscur, mais religieux, au travers des ruines de la Patrie... Je priais, » il n'aurait que trop de motifs pour la redire avec une douleur infinie en présence des débris sacrés qui jonchent notre sol, et son œuvre contient donc implicitement la flétrissure des attentats commis contre la beauté française.

***

Même restreinte à son intérêt d'actualité, on voit quelle est l'envergure et la portée unique de cette œuvre. Elle répond à nos besoins d'émotion accrus par la cruelle violence de l'épreuve ; elle atteint les portions les plus hautes et à la fois les plus frémissantes de notre sensibilité. Mais ce qui plus encore désigne Victor Hugo comme le poète de la guerre, c'est d'une part l'énormité de son imagination, pièce maîtresse de son génie, et sa vision épique du monde ; et de l'autre, sa philosophie ou du moins sa conception même de l'histoire.

Dans l'ordre matériel comme dans l'ordre moral la guerre actuelle a reculé les bornes du possible. Si, en 1870, dans sa *Lettre à une femme*, Hugo écrivait : « Schmitz fait des bulletins plats sur la guerre énorme, » comment qualifierait-il le conflit d'aujourd'hui qui non seulement heurte des millions de combattans, comme les batailles de jadis en mettaient aux prises des milliers, mais qui ébranle les assises des « vieilles nations » et renverse brutalement « les vieilles couronnes, » qui s'étend de l'Europe à l'Amérique et à la Chine, qui sévit sur la mer et dans les airs comme sur la terre et sous la terre ? Tout y est démesuré,

sa durée même, la multiplicité de ses champs de bataille, l'horreur de ses engins meurtriers, le chiffre de ses victimes, et plus que tout la somme de vaillance, d'endurance et d'abnégation dépensée avec une telle prodigalité par nos armées. Les soldats de France écrivent aujourd'hui et signent de leur sang la plus splendide des « épopées. » Le mot se rencontre sous la plume de la plupart de nos écrivains et de nos chroniqueurs de guerre. C'est M. Henry Bordeaux qui écrit la « Geste » du fort de Vaux; c'est M. Charles Le Goffic qui proclame dans l'introduction de son *Dixmude :* « Un miracle de résistance... dans un enfer... Une épopée, telle fut Dixmude. » M. Gustave Lanson dans un article, *L'épopée à l'Officiel*, a senti « qu'il se trouvait en face d'une Iliade ou d'une Chanson de Roland. Les citations ont dans leur précision un art d'évocation énorme. » Pour que nos soldats, à Verdun, sur l'Yser, aient fait ce qu'ils ont fait, il a fallu qu'ils fussent plus que des hommes. Leurs mots, leurs gestes, leurs souffrances, la grandeur aussi et l'horreur des tableaux composés sur tous les fronts par les tonnerres des batteries, les flammes des éclatemens, les fumées et les fusées multicolores, tout tient du surnaturel. Les lettres de certains combattans en font foi. L'un écrit : « Au son de la charge on n'est plus des hommes, on est des fantômes. » Un autre : « Jamais je ne reverrai quelque chose de plus fantastique que ces milliers de jambes rouges en rangs serrés qui chargeaient (1). » Et le capitaine Delvert qui se bat dans la région de Vaux : « Cette fois, c'est bien l'enfer. La vallée semble un gouffre géant entouré de collines fantastiques. A travers l'air lourd, irrespirable, ce ne sont que rugissemens, craquemens effroyables. Est-ce le *Crépuscule des Dieux?* La terre s'entr'ouvrant et l'effondrement dans un abîme de feu de ce monde sauvage dont la gueule a failli dévorer l'humanité (2)? »

A cette terrible poésie des faits quelle poésie d'imagination aurait pu mieux convenir que celle d'un Victor Hugo, qui non seulement se plaît aux scènes de force débridée, mais encore transforme spontanément la vie dans le sens du grandiose, qui, en les amplifiant, détruit le rapport habituel des choses avec la faiblesse de nos sens, qui dresse dans le donjon des *Burgraves* les vieillards centenaires, qui, lançant Tiphaine à la poursuite

(1) Cité par M. Victor Giraud.
(2) Cité par M. Henry Bordeaux

d'Angus, crée pour cette chasse « prodigieuse » un décor de cauchemar

> Et dans la forêt spectre ils deviennent fantômes?

S'il décrit une bataille, il la voit gigantesque, et la transfigure, non toujours en beauté, mais en surhumanité. Telle la bataille de Waterloo. La cavalerie française descend la colline de la Belle-Alliance : « C'étaient des hommes géans sur des chevaux colosses. Les escadrons énormes s'ébranlèrent. On entendait ce piétinement colossal. On croyait voir s'allonger vers la crête du plateau deux immenses couleuvres d'acier. Cela traversa la bataille comme un prodige. Il semblait que cette masse était devenue monstre. Chaque escadron se gonflait comme un anneau du polype. Pêle-mêle de casques, de cris, de sabres... Là-dessus les cuirasses comme les écailles sur l'hydre. » Soudain la cavalerie débouche sur le plateau : « Et ce fut comme l'entrée d'un tremblement de terre. Les chevaux tombaient gigantesques au milieu de ces quatre murs vivans... La figure de ce combat était monstrueuse. Ces carrés n'étaient plus des bataillons, c'étaient des cratères. Ces cuirassiers n'étaient plus une cavalerie, c'était une tempête. Chaque carré était un volcan attaqué par un nuage. La lave combattait la foudre. » Si l'âme du poète est un cristal sonore, son œil est un verre grossissant. Il n'y a là que des hommes, des bras et des cœurs, et la volonté de vaincre. Et pourtant, pour extérioriser cette vision de mêlée ardente qui s'impose à lui, Hugo est contraint de faire appel aux forces naturelles déchaînées en un paroxysme de brutalité. Épopée! disait-on avant la guerre. Mais aujourd'hui, c'est de l'épopée vécue. Chaque assaut donné par nos soldats y ajoute un chant, et le verbe du poète tendu à l'extrême n'exprime plus seulement de dramatiques hyperboles, mais se trouve à la hauteur de nos quotidiennes réalités.

L'imagination de Victor Hugo va plus loin encore, si le voyant qui était en lui a matérialisé un jour, de façon merveilleuse, la scène apocalyptique suggérée à bien des âmes par la monstruosité de la barbarie allemande. Un tel élargissement du champ de la douleur humaine, tant de sang versé et tant de larmes, et le jardin des supplices enrichi de si sombres fleurs! Agonie des vieillards martyrisés avant le coup mortel! Râles des blessés gisans et frappés à coups de crosses! Sanglots des mères devant

les cadavres mutilés de leurs enfans! La justice humaine est impuissante à châtier de tels crimes. C'est vers le ciel, pensons-nous, que doit monter la plainte des martyrs, et nous imaginons les âmes tragiques se pressant au tribunal du Dieu tout-puissant, et requérant vengeance. Ce rêve hallucinatoire, Victor Hugo l'a rêvé; ce tableau, il l'a conçu et brossé avec une admirable largeur dans *La Vision du Dante*. Sept anges tenant sept trompettes sont debout dans une clarté blême et crépusculaire, au seuil de l'infini. Un archange ailé tenant dans ses mains les morceaux d'un glaive et portant écrit sur sa tête le mot : Justice, apparaît. Il crie : « Trépassés, trépassés, levez-vous, accourez! Sortez des nuits, sortez des tombes!

Car Dieu veut que les morts lui parlent des vivans.

Alors, sortant de leurs fosses, monte vers les nuées une armée de spectres. Ce sont des corps sans tête, des femmes montrant leurs seins déchirés, des enfans morts tenant encore leurs jouets, des vieillards tirant avec leurs doigts des balles de leurs os, touchant leurs yeux crevés, soutenant de leurs mains leurs entrailles. Et tous, les mères, les veuves, les vieillards, mais les enfans surtout, en une rumeur grossissante d'orage, clament : « Seigneur! Seigneur! Justice pour la terre! O Dieu bon, punissez! » — « Quels sont vos meurtriers? dit l'Ange. — Les soldats. » Et voici la horde des soldats. Des huées les accueillent : « Malheur aux assassins! » — « Répondez, dit l'Ange. — Ce n'est pas nous : ce sont nos capitaines. Nous étions le glaive; ils étaient la main. » Et les capitaines accusent les juges : « Nous étions le bras; ils étaient la pensée. » Et les juges accusent les Rois. Et les Rois surgissent de l'abîme, et le dernier d'entre eux

Était à chaque marche encombré de squelettes
Et de cadavres froids aux bouches violettes...
Il posait les deux mains sur sa face morose
Comme pour empêcher qu'on y vît quelque chose.
Quand parfois il ôtait ses mains en se baissant,
On lisait sur son front ces trois mots : Je le jure...

« Je jure, disait le Kaiser, que je n'ai pas voulu cette guerre... » Il y a toujours eu du prophète chez les poètes de génie.

Hugo ne semble-t-il pas encore dans la *Légende des siècles*

avoir préfiguré par la représentation simplifiée qu'il se fait de l'humanité à travers les âges l'image synthétisée du monde à l'heure présente? A mesure que s'éclaire la conscience des peuples et que la guerre s'annexe de nouveaux théâtres, nous assistons de plus en plus à un duel gigantesque entre la Force et le Droit, entre la Civilisation et la Barbarie. Le spectacle se précise de toutes les forces libératrices dressées contre les forces de destruction, d'une coalition de races groupées autour d'un drapeau et d'une idée que d'autres races veulent abattre et détruire. Or l'unité de la *Légende* repose sur une antithèse essentielle entre les bons et les méchans, les victimes et les bourreaux. Ce sont d'un côté les héros bienfaisans et les soldats de la justice éternelle, de l'autre les fauteurs d'injustices et les destructeurs de vies innocentes. Les premiers sont le sel de la terre; les seconds en sont les fléaux. Les héros, ce sont Roland, vainqueur des infans et de leur bande, sauveur du roitelet chétif que guettait le cloître obscur ou le ravin profond, le Cid, les grands vieillards, Eviradnus, le chevalier d'Alsace, Welf, Fabrice, le comte Félibien, Jean Chouan, qui se sacrifie pour sauver Jeanne-Madeleine, et le père de Hugo lui-même. Et il y a aussi, pour nous émouvoir davantage par l'analogie tragique des réalités récentes, le chœur des enfans héros, parfois des enfans martyrs, l'enfant grec qui, assis sur les ruines de Chio, sa patrie, a désappris le sourire; Aymerillot, le petit compagnon vêtu de serge et qui prit Narbonne que nul preux ne voulait prendre; l'enfant anonyme qui sur la barricade, esclave de sa parole, était prêt à mourir comme mourut Gavroche; et ce téméraire et charmant Jacques, lord d'Angus, seize ans, blond et vermeil, vêtu de lin et de soie, plume au front, qui marche si gaiement et si crânement à sa première bataille,

O jeunes gens déjà risqués, à peine éclos!

Angus, frère d'Euryale et de Pallas, fauché comme eux dans sa fleur, frère aussi, du droit de la poésie, de tant de jeunes officiers qui, en août 1914, mettaient leurs gants blancs et leurs plumets de saint-cyriens pour courir à la mort... En face d'eux il y a les rois bourreaux, les goujats couronnés, les tueurs de femmes et d'enfans. C'est en pensant à eux qu'Émile Montégut écrivait (1) : « Comme Hugo sait faire luire à nos yeux l'incendie

(1) Émile Montégut, *op. cit.*

des villes!... Pour peindre les tyrans, il a tiré des charniers de l'histoire tout ce qu'ils contenaient de charognes infectes, de chaînes rouillées, de suppliciés en putréfaction. » Les Ratbert, les Othon, les Pancho, les Gesufal, les Ascagne ont avili la guerre, en ont ravalé la tragique grandeur. Où ils ont passé les maisons brûlent, d'âcres tourbillons se tordent sous les nuées et d'horribles râles sortent des fournaises. Ascagne, fils de Jayme, a pris d'assaut Abraz qui lui refusait le passage. Ses soldats ont enfreint les lois de guerre aragonaises; des enfans ont été jetés vivans dans les flammes, et, après trois jours de pillage, le chef a ramené ses gens dans la montagne. Ratbert, fils de Rodolphe et roi d'Arles, après avoir tenu un conseil à Ancône sur le droit qu'il a de conquérir le fief de Final, surprend la citadelle sans défense. La garnison est massacrée. Les tours flambent comme des torches. Et voici que passe une civière que recouvre un linceul : deux pieds d'enfant sortent du brancard. Le drap soulevé, un cadavre apparaît, celui d'Isora, une enfant de cinq ans, étranglée, crispée, livide. Et tandis que Fabrice son aïeul se roule en sanglotant sur la petite morte, le porte-glaive tranche d'un seul coup la tête vénérable.

De poème en poème, les atrocités s'aggravent; l'iniquité des rois fait reculer « la limite effroyable des crimes. » Dans la pièce, *Le Jour des Rois*, quatre grandes villes en Bigorre, en Aragon et en Catalogne brûlent à la fois, et les quatre embrasemens se confondent en un gigantesque foyer. Flamme au Nord : c'est Vich incendiée. Au Midi, c'est Girone. A l'Orient, c'est Lumbier. A l'Occident, c'est Téruel. Don Pancho, roi d'Oloron; Gil, roi de Luz; Ariscat, roi d'Aguas; Gesufal, roi du Mont-Jaxa, sont les incendiaires. Ils fêtent leur jour, le jour des Rois. Ils n'ont même pas épargné le couvent des Filles de la Croix; des soudards ivres en ont brisé les portes et

Tout s'est évanoui dans un rire féroce.

Et tandis que fuient les manans éperdus, mêlés aux troupeaux de moutons et de bœufs, s'écrasant, cohue sans défense, entre les parapets d'un vieux pont de granit, les soldats arrachent aux mères leurs petits et les jettent morts ou vivans dans l'Èbre... Bouleversés que nous sommes au plus profond de notre être par la sauvagerie de la guerre allemande, l'âme accablée par le souvenir, par le spectacle des crimes de nos

ennemis, lorsque nous relisons ces pages de sang et de boue où l'art de Victor Hugo atteint à des effets d'une si rare intensité visuelle, pouvons-nous n'être pas saisis de constater un tel accord entre la vérité et la fiction ? Cette sombre poésie est de l'histoire, histoire d'hier, toute chaude et palpitante encore de larmes et de frissons humains, et la guerre d'aujourd'hui est comme une page suprême, plus émouvante d'être réelle, de la *Légende des siècles.*

Après les grandes secousses de l'histoire, la conscience collective d'une époque requiert un interprète de ses émois et de ses gloires. Sans nul doute une poésie se dégagera, — dans dix ans? dans quinze ans? — de l'immense bouleversement qui aura transformé la face du monde. Le poète qui chantera la victoire de la civilisation sur la barbarie, je l'imagine rêvant devant les infinis, et tantôt levant les yeux vers le flamboiement stellaire, tantôt les ramenant vers les lointains de l'ombre. Les images se déposent en lui, les sensations s'élaborent, germe et gestation des tableaux futurs. Son âme sans mesure s'ouvre à tous les sentimens humains et devient un monde. Tour à tour élégiaque, épique, satiriste, il aura des larmes pour les victimes, des hymnes pour les vainqueurs, des imprécations pour les bourreaux. Et comme la France sortira grandie de l'épreuve, il aura surtout des paroles françaises qui nous remueront jusqu'aux entrailles. Son verbe inépuisable se coulera dans toutes les strophes, s'assujettira tous les rythmes. Les mots, tous les mots, seront à sa voix comme un troupeau discipliné. Ceux-ci moduleront la mélancolie des plaintes; ceux-là clameront des fanfares triomphales... Autant dire que, si la poésie née de la guerre vivra de thèmes renouvelés, elle sera nécessairement dans le sens de la poésie de Victor Hugo. Et ainsi c'est bien lui, « toujours lui, lui partout, » qui est au seuil de la littérature moderne, plus vivant que jamais après trente ans écoulés, plus Français, plus nôtre, et semblable à l'un de ces Mages qu'il a si magnifiquement chantés dans *les Contemplations*, et parmi lesquels, « lorsqu'une forme du mal se lève, »

Dieu choisit quelque grand athlète
De la stature du fléau.

LÉON CURY.

OÙ EN SONT LES DEUX BLOCUS?

Voici quatre mois qu'Alliés et Austro-Allemands ont resserré leurs deux blocus simultanés. Ces opérations qui visent le même but par des moyens fort différens ont-elles déjà donné des résultats, et que peut-on décidément en attendre ? Ce sont là les questions auxquelles nous allons essayer de répondre.

Un mot d'abord des moyens d'action employés de part et d'autre. Chez nos adversaires, c'est surtout, on le proclame assez, sur les sous-marins que l'on compte. Les tentatives faites en faveur de la guerre de course n'ont certainement pas été infructueuses : le *Mœwe* et le *See adler* ont capturé dans l'océan Atlantique Sud un assez bon nombre de voiliers et de « cargos. » Mais, pour aboutir à des fins pratiques, — ce qui n'est peut-être pas aussi impossible qu'on l'enseigne dans les écoles, — cette méthode de guerre voulait de bien autres moyens d'action que ces deux bateaux maquillés, et aussi un théâtre plus important, le soutien de quelques puissans « croiseurs de combat, » l'appui d'une base sûre, bien outillée, bien pourvue.

En fait, il semble que le *See adler* ait été détruit. Du moins n'en parle-t-on plus. Quant au *Mœwe*, on n'entend pas dire qu'il ait de nouveau quitté Hambourg ou Brême pour aller écumer les eaux de la zone torride.

Ne parlons donc que des sous-marins. Et n'en parlons que brièvement puisque aussi bien j'en ai déjà entretenu les lecteurs de cette *Revue* au moment où il était aisé de prévoir le redoublement de rigueur des procédés par lesquels nos ennemis comptent nous obliger à demander merci (1).

L'Amirauté allemande a-t-elle effectivement mis en service

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier 1917 : la Guerre sous-marine de 1917.

les très grands submersibles dont je parlais à cette époque? On l'a nié. Voici qu'il est de nouveau question de ces bâtimens, dont le tonnage peut varier entre 2 500 et 5 000 tonnes. Cela ne saurait surprendre quand on réfléchit que l'entrée en lice des États-Unis étend singulièrement le champ des opérations maritimes, et en même temps prive nos adversaires des bénéfices de certaines complaisances particulièrement favorables à leurs sous-marins. N'apprenons-nous pas, à l'heure où j'écris, qu'une compagnie de navigation américaine desservant les Antilles et l'Amérique du Sud, se faisait un devoir de desservir aussi les submersibles allemands en croisière dans ces parages? On y a mis bon ordre. Mais n'est-il pas curieux de constater qu'il faut qu'un neutre, — et même un neutre plutôt hostile, déjà, à l'Allemagne, — prenne décidément parti en faveur de l'Entente pour être en mesure de supprimer complètement de tels trafics? Que l'on s'étonne, après cela, des secours que trouvent chez certains Espagnols, par exemple, les sous-marins de la Méditerranée occidentale et du golfe de Biscaye!

Tant y a qu'il paraît acquis que le rayon d'action, — et donc le tonnage, — des navires de plongée allemands augmente toujours. C'est ce que déclarait, le 9 mai, au Reichstag, l'amiral von Capelle, élève et successeur de l'amiral von Tirpitz.

Le nombre de ces bâtimens augmente aussi en dépit de pertes croissantes que le ministre allemand reconnaît avec une assez méritoire sincérité. Et, en définitive, Allemands et Anglais, — toujours véridiques, ceux-ci, — se trouvent d'accord sur les grandes lignes d'une situation que l'on peut définir de la manière suivante :

Pour les sous-marins, la construction reste en avance sur la destruction;

Pour les navires de commerce anglais, c'est la destruction qui l'emporte.

Nous verrons tout à l'heure quelles conclusions il convient de tirer de ces deux faits. Revenons à l'examen des moyens d'action de l'ennemi, ou plutôt voyons, maintenant, quelles sont les méthodes d'emploi de ces moyens.

On se rappelle que la déclaration de la Wilhelmstrasse, en date du 31 janvier 1917, aggravait singulièrement les dispositions édictées par le gouvernement impérial en février 1915. La *zone interdite*, jusque là réduite à peu près aux eaux terri-

toriales anglaises, s'étendait désormais à toutes les mers européennes, sauf à la Baltique, à la Méditerranée orientale et à la partie de l'Atlantique qui s'élève le long des fjords de Norvège. Encore, un peu plus tard, et pour bien bloquer la Russie, les Allemands faisaient-ils rentrer dans la zone interdite les eaux de cet Océan qui tangentent la calotte glaciaire de la région arctique.

Tout au plus, pour donner un semblant de satisfaction aux intérêts, disons mieux aux besoins pressans de certains neutres, d'étroits couloirs étaient-ils ménagés dans la zone dangereuse, sans que l'on se préoccupât d'ailleurs le moins du monde de l'impossibilité matérielle où se trouveraient les « cargos » à vapeur de rester dans ces limites, dès qu'il y aurait un peu de brume et les voiliers de ne les point franchir pour louvoyer, si le vent se faisait contraire.

Quant aux pénalités prévues, — et appliquées, — à l'égard des contrevenans, c'est fort simple : toujours le torpillage ou la canonnade sans avis préalable; toujours les canots abandonnés en plein Océan, fusillés quelquefois; toujours la destruction, la mort...

Et tout cela sans distinction de nationalité, de destination, de type, de chargement : belligérans ou neutres, paquebots à passagers ou transports-hôpitaux, « cargos » à marchandises ou simples pêcheurs.

Jamais on ne fit régner sur les eaux pareille terreur !...

Reconnaissons-le, la recherche systématique et passionnée de l'intimidation, qui marque d'un trait si net les procédés de guerre actuels de l'Allemagne, semble, cette fois, avoir abouti à un résultat, du moins chez les neutres. Les « rouliers de la mer, » norvégiens, hollandais, danois ne naviguent pour ainsi dire plus, tant leurs pertes, en quelques semaines, leur ont paru exorbitantes et hors de proportion avec des bénéfices qui, pourtant, atteignaient des taux extraordinaires.

Or les Alliés, pris dans l'ensemble, les Anglais en tout cas, avaient besoin du tonnage fourni par ces marines du Nord pour donner à leur mouvement commercial l'aisance et l'élasticité indispensables dans les circonstances critiques de l'état de guerre. On peut dire, — pour ne parler que de ce qui s'est passé et se passe encore chez nous, — que c'est à l'arrêt de la navigation des « cargos » norvégiens qu'est due en grande

partie la crise charbonnière qui sembla, un moment, tarir les sources mêmes de notre vie économique.

Quoi qu'il en soit, nous sommes bien, n'est-ce pas? en présence d'un moyen d'action nouveau, et l'on voit à plein le développement logique du système de guerre de l'Allemagne. Elle ne vise d'abord que la destruction des navires de commerce des belligérans, ce qui était, du reste, déjà contraire aux prescriptions nettes du droit maritime international. Constatant ensuite que les neutres jouaient un grand rôle dans le ravitaillement des Alliés, elle déclare qu'elle détruira, — avec avertissement préalable, — leurs paquebots, si elle les découvre dans une zone voisine du littoral britannique. Mais bientôt il lui apparaît que cela ne suffit pas. Les gains réalisés par nos « rouliers » sont un appât si puissant qu'ils naviguent toujours, construisant à force pour réparer leurs pertes. Et d'autre part, ces neutres se montrent si timides ; ils courbent si aisément le dos sous les coups, protestant à peine et *pro forma* contre la violence, que l'on peut tout oser... On proclame donc, le 31 janvier 1917, cette abominable loi martiale de la mer où il n'y a même plus le roulement de tambour d'avertissement : on étend largement la zone interdite et dans cette zone interdite on détruira tout, aveuglément. Le simple soupçon d'aller en Angleterre ou d'en revenir vaut un arrêt de mort.

Quelques semaines après, au Reichstag, l'amiral von Capelle peut affirmer sans manquer à la vraisemblance que la guerre sous-marine donne des résultats inespérés, tandis qu'à Londres les ministres anglais, avec cette belle et ferme sincérité qui leur fait moins d'honneur encore qu'à la nation à laquelle ils s'adressent, déclarent que la situation est grave et d'une gravité qui s'accroît.

Pourtant, si les dirigeans de Berlin ont le droit de se montrer satisfaits du succès qu'ils doivent avant tout à leur absolu défaut de scrupules, leur satisfaction n'est pas entière. Ces neutres terrorisés qui, à ce coup, ne veulent plus naviguer du tout, ces neutres, s'ils ravitaillaient l'Angleterre, alimentaient aussi l'Allemagne, malgré toutes les précautions prises par les Alliés pour que les importations hollandaises et scandinaves ne fussent pas suivies de clandestines exportations chez l'ennemi. Il semble donc que l'on ait quelque peu dépassé le but, ce qui arrive presque toujours à qui ne connaît d'autres

voies que celles de la violence. Mais comme on prétend savoir coudre la peau du renard à celle du tigre, comme on est, au demeurant, pressé par le besoin, que déjà souffle dans les masses populaires le vent de la révolte, on entreprend de négocier avec les neutres — et qui sait? peut-être même, sous leur couvert, avec les belligérans, si paradoxal que cela paraisse... On essaie de persuader ces neutres de reprendre la mer, pourvu que ce soit dans l'intérêt de l'Allemagne et l'on se montre prêt à de surprenantes tolérances. On fermera les yeux, par exemple, sur l'expédition des produits agricoles du Danemark en Grande-Bretagne, si le petit royaume consent à livrer largement son bétail sur pied ou ses viandes abattues; et quelles concessions ne fera-t-on pas à la Norvège, si elle veut bien envoyer ses pyrites, dont on est pressé de tirer l'acide sulfurique indispensable aux fabrications de guerre!

Les anciens fournisseurs bénévoles de l'Allemagne, devenus aujourd'hui récalcitrans, se sont-ils laissé convaincre? Il n'est pas toujours aisé de le savoir. Il semble que oui, cependant; mais ce qui est certain, c'est que, soit par des malentendus que l'on peut mettre à la charge des commandans de sous-marins insuffisamment renseignés, soit que les limites imposées aux tolérances aient été dépassées systématiquement par les transporteurs, les torpillages ont recommencé de plns belle contre les « cargos » scandinaves. Il y a quelques jours — j'écris au milieu de mai — on annonçait que 14 navires danois avaient été coulés dans une seule semaine et que les Norvégiens renonçaient décidément à faire sortir le peu qu'il leur reste de bateaux d'autant mieux que les matériaux nécessaires à la construction ne leur arrivent plus ou que, si l'on peut s'en procurer encore, c'est à des prix exorbitans.

Ainsi, en résumé, le blocus allemand par les sous-marins se montre incontestablement efficace, doublement efficace même, d'abord parce que les destructions de navires alliés dépassent les récupérations, ensuite parce que les neutres s'abstiennent de naviguer. Il est donc clair que si les choses ne changeaient pas ou si notre blocus contre l'Allemagne n'était pas plus efficace encore et *plus rapidement efficace*, nous serions acculés dans quelques mois à la nécessité de conclure la paix boiteuse qu'il nous faut éviter à tout prix, tout homme clairvoyant le reconnaît.

Conséquences : il faut venir à bout le plus tôt possible des sous-marins et il faut resserrer étroitement le blocus de l'Allemagne.

Réservons le premier point, qui nous occupera un peu plus tard, et considérons le second, le blocus que les Alliés font subir à l'Allemagne.

Pour les origines et les modalités premières de ce « blocus à distance, » auquel l'adversaire et les neutres ont toujours reproché de n'être pas « effectif » et par conséquent de n'ouvrir point en faveur du bloqueur le précieux *droit de suite* dont nous avons fait usage dès 1915, je prends la liberté de renvoyer le lecteur à mon étude du 15 février 1916 : *Le nouveau blocus*, où je montrais les inconvéniens et, en tout cas, l'insuffisance du système adopté par les Alliés, l'Angleterre en tête. En vérité, il n'était pas besoin d'être prophète pour faire, dès cette époque, sur l'efficacité du blocus de l'Allemagne « au travers des neutres, » les réserves dont on a découvert la justesse, il y a trois mois à peine. Il n'y avait qu'à réfléchir sur la puissance des intérêts particuliers et de l'appât du gain, qui rend si ingénieux les esprits les plus médiocres; il n'y avait qu'à observer les faits et constater la crainte qu'inspirait l'Allemagne aux malheureux petits peuples limitrophes dont la neutralité la couvre et que, depuis longtemps, dans ses vastes et profonds desseins, elle considérait à la fois comme ses ravitailleurs naturels et comme les indispensables boucliers de son front septentrional, si vulnérable... N'avait-on pas, d'ailleurs, l'exemple du blocus continental et pensait-on pouvoir mieux faire que Napoléon, qui s'était vu mettre constamment en échec par les hommes de négoce, les courtiers, les entrepositaires, servis par de hardis contrebandiers?

Mais, s'il était imprudent de s'en fier pour un objet si grave à de simples visites de cargaisons que l'on relâchait presque toujours, — au grand dépit, reconnaissons-le, de l'Amirauté anglaise (1), — ou à des « contingentemens » calculés avec une

(1) Rapport du chef de l'Amirauté anglaise en 1916, cité par M. Tardieu : « Si l'Allemagne a finalement la liberté de recevoir les grands approvisionnemens de vivres et d'autres matières qui, en pratique, passent toutes entre nos mains avant de gagner ce pays (en empruntant les territoires neutres), il semble évident que le blocus ne produit pas les résultats que l'on pourrait attendre du nombre des navires arrêtés et que nous n'usons pas à fond de l'arme qui abrégerait la durée des hostilités. »

rare complaisance et d'ailleurs presque toujours inobservés (1), enfin, comme je l'écrivais, il y a seize mois, à des tractations compliquées avec des « trusts » de grands négocians plus ou moins sincères, en tout cas dépourvus d'autorité et de moyens de coërcition, comment pouvait-on laisser se produire des faits comme ceux que M. le député André Tardieu citait, le 30 mars dernier, à la tribune de la Chambre et qui prouvent jusqu'à l'évidence que ce sont les Alliés eux-mêmes, — « nos alliés surtout, » dit M. Tardieu, — qui ont, pour une certaine part, en 1915 et 1916, nourri, sous le couvert de la Hollande, le peuple allemand et ses armées?

Passons sur des chiffres surprenans, cités à ce sujet par le distingué orateur que le gouvernement vient de charger d'une très importante mission aux États-Unis. Aussi bien, M. Denys Cochin, l'éminent sous-secrétaire d'État chargé du blocus, a-t-il, tout en reconnaissant l'exactitude générale des révélations de M. Tardieu, remis « au point » quelques assertions de détail et montré à la Chambre, — ce qu'elle savait déjà, du reste, — que le blocus que nous faisons subir à nos ennemis, s'il est incomplet, insuffisant, ne laisse pas d'avoir quelque efficacité.

De ces intéressans débats et de ceux que la même question a provoqués en Angleterre, il résulte que les Alliés vont s'efforcer cet an-ci, — trop tard malheureusement pour empêcher que les empires du Centre puissent faire « la soudure! » — de resserrer étroitement les mailles du blocus « au travers des neutres du Nord » et particulièrement des neutres limitrophes de l'Allemagne.

Mais par quels moyens? Par des moyens nouveaux, décisifs? Par les opérations d'ailleurs très variées et dont quelques-unes sont délicates, du *blocus effectif?* Ou encore en mettant les neutres dont il s'agit en demeure de choisir entre les deux partis, puisque enfin il devient de plus en plus évident que leur neutralité est, par la force des choses, par le fait même de leur situation géographique et de leur faiblesse militaire, purement fictive et nécessairement favorable à l'Allemagne?

Non, nous n'en sommes pas encore là. Nous y viendrons peut-être, mais pas avant que de nouvelles épreuves n'aient

(1) Notons encore avec M. Tardieu que, pour la Suisse, il y a 247 articles contingentés tandis que, pour la Hollande, il n'y en a que 27, et, pour le Danemark, 12.

modifié profondément des mentalités dont le trait caractéristique (en soi, fort honorable) est le respect, poussé jusqu'au dernier scrupule, de la liberté, des droits des petites nations... « des petits pays indépendans, » dit-on officiellement, sans s'apercevoir, ou plutôt sans vouloir dire qu'*en fait, ces petits pays ne sont plus indépendans*, mais vassaux de l'Allemagne.

Eh bien ! donc, encore un coup, que veut-on faire?

D'abord, étendre et perfectionner le système des consignations et des contingens (1), en ce qui touche les neutres du Nord (c'est déjà fait et bien fait, semble-t-il, en ce qui concerne la Suisse). Ensuite, *recourir à la politique d'achats*, c'est-à-dire, « sans violenter les neutres, » leur demander de nous donner la préférence sur les Allemands quand il s'agit pour eux de vendre et d'exporter les produits de leur propre sol.

Rien à dire sur le premier point, sinon que la fixation des chiffres du contingentement en Hollande et en Danemark sera toujours très difficile, si l'on veut que cette opération soit réellement favorable aux intérêts généraux de l'Entente. Je veux bien que les négocians *alliés* dont je parlais tout à l'heure consentent enfin à ne pas exporter chez les limitrophes de l'Allemagne des stocks de denrées et de matières qu'ils savent bien qu'on fait passer à nos ennemis. Il suffit d'ailleurs que les gouvernemens cessent de fermer les yeux sur ces extraordinaires pratiques. Mais conçoit-on les Hollandais et les Danois eux-mêmes se piquant à l'envi de ne demander que ce qui leur est strictement nécessaire et s'interdisant ainsi des bénéfices considérables, si considérables que leur conscience les absout sans peine d'entretenir la guerre et de favoriser l'iniquité? Il ne faut pas trop demander aux hommes!

M'objectera-t-on qu'on ne s'en fie pas seulement aux déclarations qu'ils peuvent faire de leurs besoins et que l'on se sert contre eux de leurs propres statistiques d'importations avant la guerre? Hé! que de raisons, que d'argumens victorieux ne produiront-ils pas contre une méthode si rigoureuse! J'en ai cité des exemples, le 15 février 1916, et les preuves abondent.

(1) « Avant de donner une autorisation de sortie pour une marchandise à destination d'un neutre limitrophe de l'Allemagne, nous exigeons que cette marchandise soit consignée à une société de surveillance et qu'elle soit contenue comme quantité, dans les limites d'un contingent calculé sur le montant nécessaire à la consommation intérieure de chaque pays... » (Discours de M. Denys Cochin.)

Pourrions-nous, d'ailleurs, les pousser dans leurs derniers retranchemens sans les *violenter*, ce qui est contraire à nos principes? Enfin ne sait-on pas qu'à une statistique donnée on en peut toujours opposer une autre et qu'on fait dire aux chiffres tout ce que l'on veut?...

Mais passons sur le contingentement. Après tout, ce système a donné déjà quelques résultats, comme l'a montré M. le sous-secrétaire d'État, et on en peut tirer de plus marqués encore, si l'on s'attache à vaincre, par une fermeté inflexible, les difficultés dont je viens de parler.

La « politique d'achats, » fort intéressante, certes, et ingénieux moyen d'action, se heurte à des obstacles différens mais qu'il n'est point, non plus, aisé de surmonter.

C'est très bien, sans doute, d'avoir, en achetant 400 000 tonnes de pyrites en Norvège, privé l'Allemagne de produits chimiques qui sont indispensables à ses industries de guerre et fort utiles à son agriculture. Et il n'est pas sans intérêt d'observer que, pour « persuader » les Norvégiens de se prêter à nos desseins, il a fallu les menacer de leur « couper le charbon et le cuivre, » ce qui semble prouver justement l'efficacité de l'attitude énergique (1); mais que d'autres moyens à la disposition de l'Allemagne pour tirer des neutres les matières dont elle manque totalement ou celles qui lui permettent de réserver exclusivement pour les industries de guerre les substances qu'elle ne produit qu'en insuffisante quantité!

« Si les légumes sont si rares et si chers en Hollande, dit le journal socialiste hollandais *Hetvolk*, c'est que l'Allemagne affamée, mais pleine d'or, les achète à tout prix et qu'elle a la permission de les accaparer... » Suivent des accusations contre le Cabinet de La Haye qu'il est inutile de reproduire. Posons, en revanche, cette simple question : pourrions-nous, le cas échéant, surenchérir? Pourrions-jeter l'or à pleines mains sur le marché hollandais pour détourner de l'Allemagne ces

(1) M. Denys Cochin, en rapportant le fait, ajoute ceci qui est bien significatif comme indication de « mentalité. » Sir Edward Carson a dit, à ce sujet, à la Chambre des Communes : « Prenons garde! Il est évident que nous n'avons pas un blocus complet, mais un blocus partiel; et si nous voulions violenter les neutres, nous nous mettrions en guerre avec eux. » Il s'agit de savoir ce que l'on appelle *violenter*. Je remarque seulement qu'à l'égard de la Norvège justement, l'Allemagne a usé, l'automne dernier, de véritables violences pour faire rapporter l'édit du 13 octobre 1916.

légumes — puisque légumes il y a et que c'est fort important — et en faire bénéficier les Alliés? J'en doute, même en tablant sur les subsides américains. Et puis ce sont denrées périssables, qu'il faut « enlever » et exporter tout de suite, par voyages continus. Oui, mais encore un coup, les sous-marins sont là, aux aguets, sans parler des grands torpilleurs de Zeebrügge...

Voilà donc notre politique d'achats paralysée.

* * *

« Soit! vont me dire mes lecteurs. Tout cela est assez juste, encore qu'un peu poussé au noir. Mais tout cela va s'arranger. Les États-Unis (1), bien résolus à en finir avec l'Allemagne, les États-Unis qui connaissent le prix du temps et la valeur des décisions fortes, vont mettre les neutres du Nord en demeure de choisir entre le désagrément de fermer leurs portes du côté de l'Allemagne et le danger de se voir couper les vivres, — le blé en tête, — qui leur vient d'Amérique. L'alternative est cruelle, si cruelle (car que dira, que fera l'Allemagne!...) que, tout de suite, des négociations ont été entreprise par les neutres avec la grande république et qu'avant même que le Congrès ait été saisi officiellement de l'affaire, on en discute les termes avec le gouvernement de Washington.

Que résultera-t-il de tout cela? Les Américains se montreront-ils inflexibles? Iront-ils jusqu'à exiger que ce soient les « cargos » des neutres qui aillent chercher au delà de l'Atlantique — et en grand danger de traverser la zone interdite (2) — les denrées et matières indispensables à leur existence, ce qui compliquera singulièrement la difficulté, mais ce qui, après tout, semble fort logique?

Nous n'en savons rien encore. Certainement M. Wilson et le Congrès feront quelque chose dans ce sens; mais des consi-

(1) Le *New York Times* a publié au milieu de mai des chiffres intéressans au sujet des majorations considérables qu'ont subies, en 1915 et 1916, les importations de vivres, denrées, matières premières provenant d'Amérique dans les pays scandinaves, en Suisse et en Hollande. Je ne puis donner ici le détail de ces chiffres. Bornons-nous à en citer les principaux : en Norvège, les importations des États-Unis passent de 8,3 millions de dollars en 1913 à 66,2 millions en 1916. En Danemark, de 18 millions à 56. En Suède, de 12 millions à 49.

(2) Le tracé de cette zone, dans la mer du Nord, est particulièrement compliqué. En fait, Hollandais, Danois, Suédois et Norvégiens du Sud ne peuvent sortir de cette mer sans passer par un étroit défilé, entre l'îlot d'Utsiré et la côte ferme de Karmö, département de Stavanger. Au point de vue nautique, ce n'est pas toujours possible.

dérations de l'ordre humanitaire n'interviendront-elles pas pour adoucir le sort des petits peuples du Nord, encore que, pour parler franc, l'attitude générale de ceux-ci, leur âpreté au gain, les fâcheuses manifestations de la terreur que leur inspire l'ogre allemand aient quelque peu atténué peut-être, dans l'esprit des belligérans anciens et nouveaux, les sympathies qui vont toujours aux faibles?

Mais ce que je tiens à rappeler ici, parce qu'on l'oublie trop souvent chez les Alliés d'Occident, c'est que, pour être décidément privée des exportations hollandaises et scandinaves, l'Allemagne ne serait cependant pas complètement à bout de ressources, parce qu'elle a pris, en temps utile, ses précautions pour faire produire les territoires qu'elle a conquis par ses propres armes et dont elle s'attribuera les récoltes en même temps que les matières premières extraites du sol. La Courlande, une partie de la Lithuanie, la Pologne, la Belgique, une petite portion de la France du Nord sont dans ce cas; et ce sont des terres fertiles qui, cultivées intensivement, auront, en dépit de tant de circonstances défavorables, un bon rendement.

Quant aux contrées conquises par les forces mises en commun des coalisés du centre, la Valachie, la Serbie, la Macédoine orientale, on en partagera les produits au prorata des besoins constatés et nul doute que l'Empire qui détient l'hégémonie ne se fasse une part avantageuse, sinon celle du lion (1).

Enfin il y a la Turquie, la Turquie d'Asie surtout, où depuis longtemps on signale la mise en jeu d'une foule d'ingénieurs agronomes allemands qu'ont suivis quantité de machines agricoles. Il existe une difficulté, celle des transports. Le gouvernement de Berlin, tout-puissant dans l'Empire ottoman, s'efforce avec quelque succès de vaincre ces obstacles. Il semble que ses camions automobiles passent partout et que la traversée du Taurus par le rail allemand soit désormais un fait acquis.

Toujours est-il qu'il ne faut pas espérer que *la soudure* ne se puisse faire en Allemagne, cette année, et que, pour ne se point trop flatter, *il n'y faut compter qu'avec réserve pour 1918.*

(1) Je signale à ce sujet aux lecteurs de la *Revue* l'article très documenté qui a paru, le 21 mai, dans l'*Information* sous la signature de M. André Chéradame (« Les profits de guerre de l'Allemagne »). Lire particulièrement le paragraphe relatif à la « capture des vivres » et à la mise en valeur, au profit exclusif des Allemands, des 500 000 kilomètres carrés conquis depuis le début de la guerre.

Aussi ne puis-je m'associer complètement à la certitude qu'exprime, dans la *Nouvelle Revue*, M. le député Victor Boret, dans son étude sur le rôle décisif que pourra jouer le blocus au printemps de 1918 et, bien moins encore, à la conclusion que cet homme politique tire de ses prémisses : « Puisque nous savons *sûrement*, dit-il, que, dans un an environ, c'est-à-dire dans l'été de 1918, la vie ne sera plus possible à nos ennemis qu'à la condition, non de nous offrir, mais de nous demander la paix, il ne faut pas sacrifier nos hommes au système de l'offensive quand même. Il faut, au contraire, nous organiser au front et à l'arrière pour vivre l'année qui nous donnera, par sa seule durée, la victoire certaine. »

Organisons nous, — à l'arrière surtout, où tout est encore à peu près à l'état inorganique, — organisons-nous pour « tenir » largement une année de plus : rien de mieux. Tout le monde y donnera les mains. Mais ne prêchons pas la défensive systématique, sous prétexte que « l'offensive quand même, » — si tant est que l'offensive actuelle ait ce caractère, — ne nous a pas donné *tout de suite* tous les résultats que nous en attendions et qu'elle nous a coûté des pertes dont on a, du reste, singulièrement exagéré le total.

Ceci nous conduit, après avoir vu rapidement ce que l'on voulait faire pour « intensifier » le blocus, à examiner ce qu'il conviendrait effectivement de faire pour donner à cette méthode de guerre sa pleine efficacité.

Ce qu'il conviendrait de faire, c'est, évidemment, comme je le disais plus haut, de venir à bout *le plus tôt possible* des sous-marins. Le plus tôt possible, j'y insiste, puisqu'en définitive le *facteur temps* acquiert ici une importance capitale. Des deux adversaires qui se tiennent à la gorge, celui qui gardera le souffle le plus longtemps finira par terrasser l'autre. Encore faut-il que le premier réusisse promptement à desserrer l'étreinte qui menace de l'étouffer.

Quel regret d'ailleurs pour celui-ci de n'avoir pas su donner plus tôt tout son effort ! M. Tardieu a dit avec raison que, dès 1916, la « soudure » n'eût pu être faite en Allemagne si on avait fait subir à cette dernière, — même « au travers des neutres du Nord, » — le blocus que l'on pouvait lui imposer ; et, d'autre part, il est bien clair que l'on n'a opposé, en 1915 et 1916, que des moyens d'action insuffisans aux opérations des

sous-marins. Faut-il que je rappelle, entre cent autres faits, qu'il résulte de déclarations officielles que c'est en avril 1917, seulement, que le département de la Marine a été, chez nous, mis en mesure d'organiser méthodiquement ce que j'appellerai l'aviation anti-sous-marine ? Et l'armement des navires de commerce ? Et la multiplication des navires de chasse légers ? Et la constitution des convois et des escortes ? Et la fixation de certains itinéraires, de certaines routes, de certains ports ? Et la mise en pratique d'une foule de précautions destinées à dérouter le sournois adversaire, à déjouer les espions des ports de partance, à priver les sous-marins des services de leurs ravitailleurs clandestins ? Etc., etc...

Supposons que tout cela eût été fait ou entrepris dès la déclaration allemande de février 1915, n'en serions-nous pas plus près du succès ?

C'est une question cependant de savoir si, même dans ces conditions, le succès eût été complet, puisque, ne l'oublions pas, nos ennemis réussissent à construire plus de sous-marins que nous ne leur en détruisons; ou, ce qui revient au même, que, réparant numériquement leurs pertes, ils produisent des types plus puissans, plus « endurans, » plus rapides, donc capables de faire plus de besogne dans le même laps de temps, capables aussi d'échapper plus aisément aux poursuites et aux embûches.

En réalité, il semble bien que l'État-major naval de Berlin ait résolu le double problème d'augmenter, en dépit de lourdes pertes, l'effectif de ses navires de plongée et de les perfectionner d'une manière sensible, en utilisant à la fois le bénéfice de l'augmentation du tonnage et les enseignemens de l'expérience (1).

Pouvons-nous espérer raisonnablement qu'en présence de progrès si marqués, ceux que nous faisons, — car nous en faisons, certes ! — dans l'application de l'exclusive méthode de

(1) Je saisis cette occasion pour mettre en garde mes lecteurs contre l'opinion qui semble se répandre que l'armement des navires marchands est la solution du problème de la lutte contre les sous-marins. Cette mesure, très judicieuse et trop longtemps attendue, n'est cependant qu'un *bon moyen* entre beaucoup d'autres. L'augmentation progressive du tonnage des submersibles va leur permettre de se créer une *carapace* à l'épreuve des obus de l'artillerie légère, et, d'autre part, il sera possible de leur donner un approvisionnement beaucoup plus fort de *torpilles légères* lancées par des tubes spéciaux.

poursuite des sous-marins en cours d'opérations, nous permettent de l'emporter *à bref délai* dans cette lutte acharnée ?

Je ne le pense pas. Et je ne le pense même pas, en toute franchise, depuis que, par l'entrée en ligne des États-Unis, nos moyens d'action, en ce qui touche la méthode que je viens de définir, peuvent être considérés comme fortifiés d'une notable manière. Entendons-nous bien : je ne dis pas que nous ne détruirons pas un plus grand nombre de sous-marins ; je suis même assuré du contraire, et déjà, dans cette seconde quinzaine de mai, le « tableau » semble devoir être sensiblement plus fourni. Je dis seulement qu'il n'est certain, ni que les Allemands n'arriveront pas à balancer ces pertes plus grandes par une production encore plus active ; ni que nos pertes, à nous, seront très sensiblement réduites ; ni que, le fussent-elles, ces pertes pourraient être couvertes par la construction (1) dans un délai assez rapproché ; ni, enfin, que les neutres du Nord se décideront à reprendre la navigation et à fournir ainsi à notre ravitaillement *l'appoint indispensable* du tonnage dont ils disposent encore...

Or je prétends que nous ne pouvons pas rester dans cette incertitude, qui n'est rien moins que celle du *to be or not to be*.

Il faut donc faire autre chose et, à la méthode exclusive de « poursuite des sous-marins en cours d'opérations, » joindre celle qui consiste *à empêcher ces submersibles, soit de sortir de leurs bases, soit d'y rentrer si, par hasard, ils réussissaient à s'évader*.

Ni l'idée ni l'expression ne sont nouvelles pour les lecteurs de ce recueil, puisque c'est dans l'automne de 1914 que j'ai formulé pour la première fois, à ce sujet, des propositions bien souvent renouvelées depuis. Avec les réserves indispensables, — réserves qui m'empêchent malheureusement de fournir à cette élite quelques-uns de mes meilleurs argumens, — j'ai exposé (2) les points fondamentaux de la méthode de guerre navale qui satisferait d'une manière complète aux conditions du problème. Je n'y insiste donc pas. Je me borne à rappeler que l'Amirauté britannique semble avoir accepté, il y a quelques mois, mais avec une sorte de timidité, le principe essentiel du système,

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars 1917 : « La guerre de côtes et les deux blocus. »

(2) *Revue* du 1er mars 1917, déjà citée.

lorsqu'elle a organisé à grands frais et avec une louable persévérance l'immense barrage de filets et de mines qui, partant de la côte Sud du Jutland danois et pointant vers Flamborough (comté d'York), oblique brusquement à l'Est-Sud-Est pour rejoindre les eaux hollandaises de la Frise.

Ce barrage « à distance » et qui rappelle un peu malencontreusement le « blocus à distance » dont nous avons constaté l'insuffisance, n'a pas donné les résultats que l'on s'en promettait. Il y parut assez lorsque, dans les dernières semaines d'avril, le nombre des navires anglais de plus de 1 600 tonnes détruits par les sous-marins, passa de 17 à 18 en moyenne, *par semaine*, à 38 et 44. L'Amirauté avait pourtant, déjà, essayé d'augmenter l'efficacité du dispositif en rapprochant autant qu'il était possible, sans violer la neutralité des eaux territoriales, les extrémités du barrage des côtes du Jutland et de la Hollande (1).

Mais il est évident, d'une part, que la garde d'une barrière de plusieurs centaines de milles marins, — garde indispensable, cependant, — est fort difficile à organiser, de l'autre, que le barrage ainsi compris et disposé n'empêche pas, par exemple, les submersibles de Wilhelm's haven ou ceux d'Helgoland de rentrer dans l'Elbe, de passer, de là, dans la Baltique, *grâce au canal maritime*, et de déboucher dans la mer du Nord par les détroits danois et le Skager Rack.

A-t-on pris, sur ce dernier point, les mesures absolument nécessaires? Nous l'ignorons et devons l'ignorer. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne peut considérer *a priori* comme définitivement efficace que l'occlusion de chacun des estuaires allemands de la mer du Nord, pris isolément, opération qui dépend du système général de la *guerre de côtes* et doit être poursuivie, avec une parfaite méthode, au moyen des engins spéciaux de cette guerre.

Inutile d'ajouter qu'il faut en même temps, — ou immédiatement après, — soit entrer dans la Baltique pour y procéder de la même façon, soit barrer complètement aux sous-marins ennemis la sortie du Sund et même celles du Grand-Belt et du Petit-Belt, par où ils pourraient se glisser dans le Cattégat,

(1) Le 18 mai, un grand torpilleur allemand qui, avec quelques autres, *accompagnait un sous-marin*, a sauté sur une mine en vue de l'île hollandaise de Shiermonikoog. Un croiseur auxiliaire qui, sortant de l'estuaire de l'Ems, accourait au secours a eu le même sort. Il est probable que ces bâtimens se sont heurtés à l'extrémité du barrage.

en dépit des mines danoises de ces deux derniers détroits.

N'oublions d'ailleurs pas que les Allemands ont, il y a un an déjà, barré le débouché du Sund dans la Baltique pour empêcher les submersibles anglais d'y rentrer...

Mais, je le répète, ce sujet a déjà été suffisamment traité. Il n'en est pas de même, je crois, des réflexions que suggère nécessairement aux esprits attentifs et clairvoyans la constatation des mesures si énergiques et si judicieuses, — et parfaitement illégales, — au moyen desquelles les Allemands comptent parer au capital danger que leur ferait courir un blocus vraiment hermétique. Ces mesures sont telles qu'un ministre pouvait, il y a quelques semaines, affirmer au Reichstag que tout serait sauvé, si l'on franchissait le cap redoutable des mois de juillet et d'août 1917, « car, disait-il, notre ravitaillement sera mieux assuré en 1918 que cette année-ci. »

Que faut-il donc faire, de notre côté? Rester partout sur la défensive et permettre à l'Allemagne de « tenir » encore au moins dix-huit mois, grâce aux ressources supplémentaires que lui fourniront les pays qu'elle occupe et ceux dont des alliés soumis tolèrent, bon gré mal gré, la mise en coupe réglée?

Manifestement non! et pour cent raisons que l'on me dispensera d'énumérer. Il est, au contraire, absolument indispensable de faire sur tous les fronts, — y compris le front Nord, — les efforts les plus vigoureux pour disputer aux empires du Centre la libre disposition de ces territoires sur lesquels semblent compter, comme ressource suprême, les profonds stratèges du grand état-major. Bien mieux, c'est précisément sur les fronts Est et Sud qu'il conviendrait, en bonne logique, d'agir avec le plus de vigueur et de gagner le plus de terrain.

Hé! dira-t-on, comment faire, avec la révolution russe, d'un côté, la Grèce de l'autre, sans parler de l'« infranchissable » coupure des Dardanelles et de l'obstacle, au moins moral, que nous oppose la neutralité danoise?

Aucune de ces difficultés n'est insurmontable, et je me propose, — dans la mesure où cela me sera possible, — d'indiquer à larges touches, dans une prochaine étude, les solutions qui me paraissent satisfaisantes du plus grave problème que cette guerre extraordinaire ait encore posé à notre constance.

Contre-Amiral Degouy.

AUGUSTIN FILON [1]

Il y a six ans, vers la fin de l'hiver. Dans une salle qu'on avait laissée demi-obscure, à la Société des conférences. Sur l'estrade parut un vieillard presque aveugle, et qu'il fallait amener pas à pas; un vieillard mince, discret, de manières douces, à la figure fine et pâle. Des lunettes noires lui cachaient les yeux et une visière d'étoffe noire lui voilait le front. Il parla; et sa toute petite voix, nette, élégante, vive, dompta le silence : on l'entendit comme une confidence, et pathétique. L'ancien précepteur du Prince impérial, Augustin Filon, parlait de son élève et, comme il disait, de « son Prince, » qui eut inutilement l'âme d'un souverain. Ce ne fut pas une conférence analogue à une autre, un discours : ce fut, en quelque sorte, un souvenir qui s'éveilla, un étrange souvenir, mêlé de jeunesse et de mort; ce fut, à certains momens, une incantation, tant se dessinait, se colorait et s'éclairait la réalité d'autrefois, anéantie, soudain ranimée. Des images passèrent, gaies d'abord, tout embellies d'espérance, puis tragiques, et qui allaient du pavillon de Flore ou du château de Saint-Cloud à Sarrebrück, et à l'exil anglais, et au pays des Zoulous. Cette histoire est bien connue. Augustin Filon ne s'efforçait pas de la renouveler par de saisissantes

(1) *Les mariages de Londres* (Lachaud, 1875); — *Histoire de la littérature anglaise* (1883); — *Nos grands-pères* (1887); — *Amours anglais* (1888); — *Contes du centenaire* (1889), — *Violette Mérian* (1891, Hachette); — *L'élève de Garrick* (1891, Colin); — *Le chemin qui monte* (1893, Hachette); — *Profils anglais* (1893, Calmann-Lévy); — *Mérimée et ses amis* (1894, Hachette); — *Renégat* (1894, Colin); — *Le théâtre anglais* (1896), — *Babel* (1898, Calmann-Lévy); — *De Dumas à Rostand* (1898, Colin); — *Mérimée* (1898, Hachette); — *Sous la tyrannie* (1899, Calmann-Lévy); — *La caricature en Angleterre* (1902), — *Vacances d'artiste* (1907, Hachette); — *Marie Stuart* (1910), — *L'Angleterre d'Édouard VII* (1911, Édition d'art et de littérature); — *Le Prince impérial* (1912, Hachette).

révélations, de la rendre plus poignante par l'effet de son art. L'histoire suffisait. Et, surtout, l'émoi que l'orateur, l'évocateur plutôt, contenait avec un soin délicat. Bref, à mesure que défilaient tant de promesses, tant de malheurs, les fatalités d'une existence précieuse et sur laquelle de bons Français avaient compté, l'angoisse augmentait. L'aveugle qui faisait voir avait à résister plus difficilement contre l'impatience de son cœur, de sa voix, de ses mains. Il arriva au bout de son récit, put dire adieu à son prince, l'ensevelir, le complimenter d'être mort en héros et le plaindre de n'être pas, malgré son vœu, mort pour la France. En 1911, la France n'était pas dans toute la tribulation; mais, à des signes que personne n'aurait dû méconnaître, elle devinait confusément les lendemains. Elle songeait avec inquiétude au cours que les événemens avaient pris; et elle songeait aux éventualités qui n'avaient pas eu leur aubaine. C'était l'année que notre ambassadeur et M. de Kiderlen-Waechter échangeaient de mystérieux propos, et alarmans... L'aveugle raconta une histoire de jadis et qui, dans la pensée de tout son auditoire, se mêla aux craintes d'une histoire prochaine. Il y eut des sanglots; des larmes ont coulé, sur la mémoire du petit Prince mort, à vingt-trois ans, comme un lion.

Augustin Filon était né en 1841. Son père était professeur; et les derniers humanistes n'oublient pas un poème latin de lui sur le papillon, *flores inter flos aliger ipse.* Augustin Filon se destina pareillement à l'Université, fut normalien et, en 1867, il enseignait la rhétorique au lycée de Grenoble. Vers la fin d'août, pendant ses vacances, Duruy, qu'il avait eu pour maître au lycée Napoléon, puis à l'École normale et qui était maintenant grand maître de l'Université, le fit appeler et lui dit : « On cherche un précepteur pour le Prince impérial. Je vous présente. Allez trouver le général Frossard à Saint-Cloud; il vous attend. » Deux heures après, Filon se présentait au général, très imposant et qui lui demandait tout de go : « Êtes-vous fiancé? » Non. C'est que d'abord il fallait ne pas être fiancé : les autres conditions, Filon les remplissait également bien. De sorte qu'on l'agréa sans retard. En peu de temps, il eut engagé, sans le savoir, toute sa destinée; il eut joint sa fortune à celle de l'Empire. Sans le savoir alors : mais ce fut sa volonté fidèle qui prolongea le pacte et l'abnégation.

La guerre éclate. Le 28 juillet, dans la matinée, l'Empereur avec le Prince, accompagnés du prince Napoléon, partent pour Metz. Le Prince, petit sous-lieutenant de quatorze ans, est radieux. Il assiste au combat de Sarrebrück et bientôt écrit à son précepteur : « Nous entrons à l'heure qu'il est dans Sarrebrück... Toutes les musiques ont joué *la Marseillaise* et tout le monde la chantait : c'était très beau. Les Prussiens l'ont entendue : ça n'a pas dû les rassurer. » Après cela, Wissembourg, et puis Reichshoffen et Forbach. Alors, il faut s'en aller : Verdun, Châlons, deux premières étapes de chagrin; remonter vers le Nord, quitter l'Empereur, gagner Sedan, Mézières, Avesnes, Landrecies, Maubeuge : et les étapes du chagrin sont rapides, nombreuses ; passer en Belgique, de là passer en Angleterre. Le 9 septembre, six semaines écoulées, le petit Prince, fatigué, taciturne, retrouve au port d'Hastings, à Marine Hotel, son précepteur. L'Impératrice et l'enfant malheureux s'établissent à Chislehurst, dans le comté de Kent. Camden House : « Lorsque, après tant d'années, j'évoque cette maison de l'exil, lorsque je la regarde à travers mes larmes, avec tant de souvenirs heureux et tristes qu'elle abrite, je ne sais plus si elle me sourit ou me repousse, si je dois la maudire ou l'aimer! » Pour la maudire ou l'aimer, ce n'est pas à lui-même qu'il pense, mais à l'objet de son dévouement. Il accompagne son élève à Woolwich, quand le Prince est admis à l'École militaire. Il passe avec lui tout le temps que lui laissent les exercices et les cours. Il demeure avec lui, cause avec lui, le gouverne doucement, devient son grand ami quotidien. Il est là, ce 9 janvier 1873, le matin, lorsque le Prince apprend la mort de l'Empereur. Mené à la chambre de son père, le Prince tombe à genoux et récite à haute voix le *Notre Père :* un enfant s'était agenouillé, un homme se releva. Celui qu'on appelait le petit Prince eut la soudaine conscience de son rôle et, non pas de ses droits, de ses devoirs. Deux ans plus tard mourut M. Filon le père; et le Prince écrivit à son maître : « Lorsque j'ai perdu mon père, mon devoir m'est apparu clairement. A partir de ce jour, je n'ai plus eu qu'un but dans la vie et je marche toujours droit devant moi, sans regarder en arrière. » Le précepteur était là, dans la foule, le 16 mars 1874, jour que le Prince fut proclamé majeur et, devant une assemblée de fidèles, prononça ses jeunes volontés. Le discours est l'œuvre

du Prince, et non pas de ses conseillers, l'œuvre de son intelligence et de son âme : « je l'ai affirmé alors à nos amis et je l'affirme de nouveau, » dit le précepteur, qui a vu les brouillons et qui a vu se développer, s'épanouir cette âme et cette intelligence. Le Prince commença de parler : « sa voix porterait-elle? la mémoire ne lui ferait-elle pas défaut? irait-il jusqu'au bout sans défaillance?... » Il parle de Napoléon III; et l'on crie : « Vive l'Empereur! » C'est un hommage au défunt. Puis il parle du plébiscite : « C'est le salut, dit-il, et c'est le droit! » Ces mots, il les prononce avec une « vigueur d'affirmation » qui marque bien son énergie et sa foi. Et l'on crie encore : « Vive l'Empereur! » Cette fois, le cri s'adresse à l'enfant qui parle. Enfin, le Prince quitta l'école militaire de Woolwich. On décida qu'il n'avait plus besoin d'un précepteur : Augustin Filon se retira.

C'est la vie du Prince, que j'ai l'air de raconter. Mais, pendant sept ans et demi, la vie du maître et celle de l'élève se confondent. Plus exactement, la vie du maître est consacrée, soumise à l'autre, en apparence effacée par l'autre, sans cesse occupée de l'autre : ainsi le bon artisan n'existe que dans son ouvrage. Augustin Filon retourna en France. Il y séjourna un peu de temps, et puis sentit que les événemens avaient changé en définitive son sort et toutes ses conditions d'avenir. La fidélité l'avait conduit en Angleterre et l'y avait retenu. Ce qui bientôt l'y rappela, ce fut une fidélité différente, celle du chagrin. Dans la campagne anglaise, à quelque distance de Londres, il trouva son foyer, vécut très simplement; c'est là qu'il est mort il y a peu de mois. Il a subi ses épreuves; il a eu sa part de bonheur; il a beaucoup travaillé; il a usé son loisir, cherché le divertissement de l'esprit, méditant, s'efforçant d'être utile. Ce qu'il eut de plus gênant à endurer fut l'affaiblissement de sa vue et, lentement, la cécité. Il préparait une étude relative à la caricature anglaise et dut renoncer à sa besogne. Il ne la reprit que de longues années plus tard, quand il posséda ses nouvelles habitudes d'aveugle ou de presque aveugle et put, avec le secours de son entourage, avec les impressions que sa mémoire avait notées, compenser la tâche des yeux. C'est en 1879 que la maladie atteignit au point critique.

Au mois de juin, comme il venait d'être opéré sans qu'on sût encore s'il irait à la guérison, il était dans sa chambre, au lit, rue de Ponthieu. Des camelots, dehors, couraient et

criaient leurs journaux : « La mort du Prince Impérial! » Il crut entendre, il entendit, il se jeta hors de son lit. Éperdu, il commanda qu'on lui apportât le journal. Une femme qui le veillait descendit, épouvantée, et revint quelques momens après, affectant le calme et lui racontant qu'il avait mal entendu : non, c'était la mort du prince d'Orange que l'on criait dans les rues. Il crut qu'il avait eu le cauchemar. Sa faiblesse l'empêcha d'interroger personne sur la manière dont le prince d'Orange était mort, trop content de savoir ainsi que son Prince était vivant. « On me tint deux mois dans l'ignorance, a-t-il écrit beaucoup plus tard. Ma femme était en deuil et je n'en savais rien. Tout pleurait le Prince autour de moi et je parlais de la joie que j'aurais à le revoir quand je serais guéri. Ce n'est qu'au bout de deux mois que les médecins me jugèrent en état de supporter la nouvelle et une ingénieuse tendresse m'y prépara par mille précautions... » Les boutiquiers et les concierges de la rue de Ponthieu, mis au courant, guettaient le passage des camelots et les détournaient de passer sous les fenêtres du malade. S'il le dit, c'est afin de rendre hommage à de bonnes gens; c'est, en outre, afin de montrer que la cause et la personne du petit Prince étaient populaires.

Tout jeune, encore élève à l'École normale, Augustin Filon donna, aux Conférences du rez-de-chaussée, plusieurs causeries, sur « Le dernier livre de M. Taine, *La Fontaine et ses fables*, » sur « les *Lettres Portugaises*, » sur « Gui Patin, sa vie et sa correspondance. » Ces petites études sont fines et ont déjà le tour de son esprit délicat. Sans doute allait-il céder à la tentation d'être conférencier, littérateur. Et puis le soin de son enseignement d'abord et de son préceptorat le prit tout entier. Ce n'est qu'ensuite, et sous le pseudonyme de Pierre Sandrié qu'il publia ce recueil de nouvelles : *Les mariages de Londres*, *Les Émotions de Sidney*, *Lilian*, *La Belle-sœur*. Et vint la maladie. Son premier livre qui compte est son *Histoire de la Littérature anglaise*, qui ne parut qu'en 1883, — quand il avait passé la quarantaine, — et qui résume une très longue, patiente et intelligente enquête.

Fixé près de Londres, Filon résolut de connaître l'Angleterre, et non comme un voyageur, qui regarde, s'étonne et s'en va, ni comme un Anglais, qui, à force de voir toujours la même

chose, ou peu s'en faut, ne la voit plus guère. Il lui sembla que sa qualité, premièrement défavorable, d'étranger tournerait à son avantage : à mesure qu'il serait un étranger qui s'acclimate, il garderait la fraîcheur d'observation libre, mais de mieux en mieux pénétrerait dans le secret d'une âme très différente de la nôtre. Homme de lettres, il commença par la littérature; mais il porta son examen très attentif bien au delà, comme en témoignent son essai sur *Le Théâtre anglais*, puisque l'usage et souvent la raison permettent de distinguer ces deux choses qui ont des analogies et des différences, le théâtre et la littérature ; son essai sur *La Caricature en Angleterre*, tout plein de vues très pénétrantes sur l'art anglais ; ses *Profils anglais*, profils d'orateurs et d'hommes d'État, Randolph Churchill, Joseph Chamberlain, John Morley, Parnell ; enfin son *Angleterre d'Édouard VII*, où il a rassemblé ses remarques et, à la date de 1911, évalué le bilan de l'Angleterre contemporaine. Évidemment, beaucoup de nouveautés se sont produites, là-bas de même que chez nous, dans cet espace de six années, dont les trois dernières valent des siècles. Augustin Filon ne prétendait pas formuler un jugement définitif, ni seulement une appréciation très longtemps durable. Au contraire, il avait un sentiment très vif de la mobilité universelle, en particulier de la mobilité anglaise : un tel sentiment de la transformation, toujours plus rapide, que l'angoisse des lendemains fait, pour ainsi parler, frissonner toute son œuvre d'historien. Au sujet de l'Angleterre, après avoir examiné les tendances contraires et parfois contradictoires qui se disputaient l'âme de ce pays, il écrivait en 1911 : « Que sortira-t-il de ce chaos où bouillonnent ensemble tant d'élémens dont la fusion paraît impossible? Peut-être, quelques-uns le croient et l'affirment, une foi nouvelle, un idéal nouveau, une nouvelle race d'hommes, trempée pour des luttes inconnues et pour des efforts auprès desquels les nôtres n'ont été que jeux d'enfans. Peut-être, d'autres le crient bien haut, la ruine, la conflagration universelle, l'abolition de ces grands principes sociaux que Napoléon appelait des blocs de granit, et la nécessité, pour la génération prochaine, de se construire un abri provisoire dans un désert de ruines. Peut-être rien : rien que le passage d'un monde endormi à travers une queue de comète. » La dernière hypothèse est de précaution dans l'incertitude. Les autres, je ne veux pas dire qu'elles

fussent prophétiques : l'erreur et la vérité s'y mêlent et y font ce désordre qui est l'aspect de l'avenir entr'aperçu, mais non pas vu. Filon ne pouvait pas deviner la guerre; pas plus que Chateaubriand qui, en 1797, épiloguant sur les révolutions de l'humanité, traçait le plan de l'âge attendu, ne devina la survenue imminente de Napoléon, laquelle modifia tout l'avenir. Du moins, Filon fut comme averti d'une catastrophe menaçante, de luttes inconnues, où devait se manifester « une nouvelle race d'hommes. » Et, il n'a pas deviné la guerre; mais, pour le cas de guerre, le rôle que l'Angleterre assumerait, ne l'a-t-il pas défini, quand il analysait et caractérisait « ce noble génie anglais dont le triomphe est le triomphe même de la conscience? » Ses livres suffisaient à démentir l'idée sur laquelle l'Allemagne a fondé son abominable espoir, la vieille idée fausse d'une Angleterre égoïste, opulente et que paralysent l'égoïsme et l'opulence.

D'ailleurs, il n'a pas fait un panégyrique de l'Angleterre. Il en a montré les défauts, les travers. Il en a montré les périls. Comment aurait-il étudié Parnell et, à propos de ce personnage étonnant, la question d'Irlande, sans être alarmé, — trop véridique pour ne pas le dire, — des orages qui, de ce côté, se rassemblaient sur la tranquillité britannique? Parnell est mort; et « Parnell a trop de successeurs pour être remplacé : » mais, la question que Parnell a posée, la mort de Parnell ne l'a pas résolue. Puis, en Angleterre comme en d'autres pays et plus activement que dans certains pays, sévit « l'inévitable, l'implacable, l'insoluble question sociale, » dit Augustin Filon, « notre terreur à tous. » Elle embrouille encore une politique déjà compliquée, où la rivalité des Lords et des Communes apporte des élémens de trouble perpétuel. En 1911, après la mort d'Édouard VII, Filon se demandait, avec une tremblante amitié, comment cette Angleterre, forte et fébrile tout ensemble, se tirerait d'une crise dont il découvrait mieux les symptômes que les remèdes. Il avait confiance.

La confiance qu'il avait dans l'avenir de l'Angleterre tenait sans doute aux marques de santé qu'il observait en elle, et tenait aussi à son estime d'une vertu anglaise qu'on pourrait appeler le sens et le goût de l'évolution. Dans la préface de ses *Profils anglais*, il écrit : « Le peuple anglais est un peuple grand et prospère parce que c'est un peuple évolutionniste... » Cette opinion, cette doctrine même, il l'a plus d'une fois indiquée, parfois

développée, fût-ce à propos de menus problèmes. Le théâtre anglais souffre de la censure? Il en souffrait, du moins, à la fin du siècle dernier. Patience! la censure disparaîtra. Elle ne sera pas supprimée du jour au lendemain : ce n'est pas la manière anglaise. Supprimée du jour au lendemain, la censure? Ce serait une révolution. La manière anglaise a les sages lenteurs de l'évolution. La censure disparaîtra peu à peu, comme l'uniforme si médiéval qui donnait aux gardiens de la Tour, à Londres, un air de mascarade. Un beau jour, les gardiens, sans rien dire à personne, remplacèrent le haut-de-chausses par le pantalon. Et, si l'on trouve que le pantalon si moderne, avec le chaperon, le doublet et la hallebarde, c'est drôle et ce n'est pas joli, patience! le chaperon s'en ira, le doublet et la hallebarde s'en iront. Peut-être alors le pantalon sera-t-il, à son tour, démodé : le pantalon périra. La censure périra; mais il y aura toujours une censure, un censeur, le public, c'est-à-dire les délicats, les rigides, voire les tracassiers. Les puritains veilleront, qui sont « l'une des forces de l'âme nationale, une des raisons qu'a l'Angleterre d'être au monde : » les puritains, ennemis du théâtre, ennemis nécessaires, qui ne lâcheront pas le théâtre anglais. S'ils le lâchaient, « c'est que leur fin serait proche, ou la sienne ; et la fin de l'Angleterre ne serait pas loin. » Voilà ce que signifient les pantalons que promènent à petits pas vigilans les gardiens de la Tour.

Badinage? Un symbole !... « Depuis vingt ou vingt-cinq ans, — cette préface des *Profils anglais* est de 1892, — l'Angleterre nous donne le spectacle d'une société qui passe de l'aristocratie à la démocratie sans souffrance, presque sans le savoir, par une lente et pacifique métamorphose des institutions et des mœurs... » En d'autres termes, l'Angleterre est un pays qui sait évoluer. « Là, en effet, est le secret du succès pour les nations. Qui n'est point le serviteur de l'évolution en sera la victime. » Augustin Filon tient à cette idée. Il y revient, quelque vingt ans plus tard, dans son *Angleterre d'Édouard VII :* « L'esprit anglais n'incline pas, comme le nôtre, à philosopher sur le présent ; il suit l'évolution sans avoir la prétention de la contrôler ou de la diriger : et il ne se trouve pas mal de ce système, autant que je puis voir. »

S'il faut l'avouer, je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de principes plus dangereux au monde que celui de l'évolution. Mais, réplique-t-on, ce n'est pas un principe ; c'est une loi de la nature physique et morale. Non : c'est une hypothèse.

Exactement, une hypothèse d'histoire naturelle, et de laquelle on a prétendu faire un principe moral et social. Et, surtout, c'est un mot. Rien de plus ravageur que certains mots vagues et qui se chargent de contresens : on ne compte plus les dégâts de ce mot, l'évolution. Filon n'est-il pas de mon avis? Je le croirais, quand il écrit : « Un honnête savant, héritier de Buffon et de Cuvier, sortit de son laboratoire pour rajeunir et préciser la loi de l'éternelle transformation, pressentie par Épicure. En réalité, le darwinisme n'avait rien à faire avec les fluctuations journalières de notre vie politique et sociale, et c'est par un étrange abus des mots que nous usons, en ces matières, du mot d'évolution... » Et ailleurs, à propos du philosophe et historien Freeman, qui fut un des premiers à mettre en valeur la théorie évolutionniste de l'histoire, Filon se réserve : « Considérer le Witenagemot, — ancienne assemblée des Hommes libres et des Sages, — transformé en *Curia Regis* ou la *Curia Regis* transformée en Parlement comme l'histoire naturelle considère le ver à soie qui sort de son cocon, changé en papillon, ce serait confondre la méthode et les procédés de deux sciences fort différentes. » C'est la vérité même, et telle au surplus que Darwin l'a formulée : il a protesté bien des fois contre les imprudens qui étendaient, comme il disait, son hypothèse d'histoire naturelle à des domaines étrangers. Mais on n'enferme pas une doctrine; et, malgré qu'on en ait, elle rayonne au delà des limites que son inventeur lui veut assigner. Que Darwin approuve ou qu'il blâme l'usage ou l'abus de son hypothèse, l'évolutionnisme lui échappe, se répand, devient une croyance... « N'importe! dit Augustin Filon, qui tout à l'heure notait, après la découverte de l'honnête savant, l'intrusion de sa découverte dans les systèmes de la vie politique et sociale; n'importe! c'est depuis ce moment que nous sentons la terre rouler sous nos pieds et que nous sommes devenus consciens du mouvement continu qui emporte les individus et les sociétés... » Conséquences : une « perpétuelle inquiétude » dans l'esprit des penseurs; pour les sociétés humaines, plus de repos; et la recherche du bonheur humain n'est plus « un problème de statique, » mais une quête indéfinie. Bref, « il n'y a plus qu'à se laisser vivre. » Ou bien aurez-vous le souci d' « aider à l'évolution? » autant vaudrait vous charger « d'aider la mer à monter les marées ou la lune à tourner autour de la

terre! » En somme, il y a chez Filon, je ne dis pas toute la critique, au moins quelques élémens d'une critique au bout de laquelle la philosophie évolutionniste a grièvement pâti. Néanmoins, il affirme et il répète que la vertu anglaise par excellence est le don, l'art de l'évolution.

La contrariété se résout, il me semble, si l'on voit que, l'évolution, ce n'est pas à l'immobilité qu'il l'oppose, mais à la révolution. Il croit, — et ce ne peut être qu'un acte de foi, l'un de ceux qu'on fait le plus communément, l'un des plus arbitraires, — que l'aventure humaine se déroule suivant un cours normal ou régulier. L'on n'y change rien : et alors, deux sortes d'hommes lui paraissent également vains et nuisibles, ceux qui prétendent seconder et ceux qui prétendent retarder l'évolution, les révolutionnaires et les réactionnaires. L'Angleterre qu'il a examinée et qu'il a peinte n'est ni révolutionnaire ni réactionnaire. Il la compare à la France. Il écrit : « Pour détacher de la vieille France cette France nouvelle que nous sommes, il a fallu le forceps révolutionnaire : l'Angleterre aristocratique a enfanté l'Angleterre démocratique pendant le sommeil du chloroforme. » Après cela, laissons les formules et les métaphores. Il y a, dans un état social, et quel qu'il soit, deux forces : l'une de changement, — je préfère à ce mot si trompeur d'*évolution* le mot plus simple de *changement*, — et l'autre de maintien. L'une est le mouvement, l'autre la résistance. L'équilibre de ces deux forces fait la stabilité sociale. La suprématie accablante de l'une d'elles a les pires inconvéniens : elle fait le désordre ou la torpeur. Avant la Révolution française, les forces de résistance étaient, chez nous, réduites à l'extrême faiblesse : beaucoup des hommes qui avaient pour mission naturelle de résister n'eurent que l'entrain de céder, et d'aucuns avec un fol enthousiasme. Ce fut du désordre. Il en serait de même aujourd'hui : la torpeur n'est pas à craindre. Et, si l'Angleterre évolue, au lieu de se jeter en incessante révolution, ce n'est pas qu'elle change, c'est qu'elle change posément. Ce n'est point par l'œuvre de sa force mouvante, mais par l'œuvre de sa force résistante.

Mais cette force résistante, ne la confondons pas avec ce qu'on nomme un parti rétrograde. Certes, un tel parti peut, à l'occasion, doit aussi rendre des services, pour peu que l'autre parti aille trop vite et aille trop loin. Si je ne me trompe, c'est

au cœur même de chacun des partis en lutte, — et, par suite, en lutte moins forcenée, — que Filon nous invite à observer le dosage heureux des deux forces. Les exemples qu'il emprunte à la littérature, aux arts, à la vie politique, sociale et quotidienne, montrent dans l'âme anglaise l'élan vers l'avenir et le respect du passé bien réunis et mieux qu'ailleurs. Il a choisi M. Balfour comme le type de « l'homme d'État-gentleman » et insiste sur le fait que ce modéré n'est pas un timide. Il a choisi M. Lloyd George, — « un nom nouveau, dit-il en 1910, et à retenir, car, dans dix ans, tout le monde le connaîtra, » — comme le personnage de la démocratie, il ajoute, de la démocratie puritaine. Puritanisme et démocratie en bonne intelligence dans une très solide et noble tête anglaise, précieuse garantie d'une allure sage vers le progrès, si renommé de nos jours, et sans pour cela rompre avec les anciens jours trop soudainement!

Filon, qui connaissait le peuple d'Angleterre à merveille, lui eût confié le soin de résoudre les plus difficiles problèmes. Vous ne savez que faire des Lords, de la pairie héréditaire; vous n'avez point envie de conserver leur Chambre et de conserver ainsi la chamaillerie qu'elle entretient avec les Communes; vous n'osez pas la supprimer? Consultez le peuple! Décidez qu'à l'avenir les conflits entre les deux Chambres seront tranchés par voie de referendum : « Un vote populaire, par *oui* ou par *non*, n'occuperait qu'une seule journée et terminerait la crise d'une façon honorable pour tous les amours-propres et laisserait toutes choses en l'état, sans mettre en jeu le prestige royal, sans rien détruire des institutions léguées par la sagesse ancestrale. » On retrouve ici trace des opinions plébiscitaires qu'un partisan du régime impérial considère comme le droit et le salut. Mais il ne s'agit point de politique, au sens malheureux qu'on donne à ce mot. Toujours est-il que le partisan du referendum ou du plébiscite croit au peuple. Filon croit-il au peuple? Sans aucun doute. Or, lisons ces lignes de lui : « Je l'écris avec une infinie tristesse, obligé que je suis d'accepter un fait qui, hélas! n'est pas nouveau dans l'histoire : un relâchement dans les mœurs accompagne toujours les revendications de la liberté de penser. » Il ajoute : « Ce n'est pas une conséquence, c'est une coïncidence; mais cette coïncidence est fatale... » Avec une infinie tristesse? Il a écrit : « La science, que nous avons l'habitude et le devoir de respecter... » Il a écrit : « Le plus

grand des Français, Voltaire... » Il estime à son prix la liberté de penser ; mais il en constate les coïncidences funestes. Alors, ne va-t-il pas donner au peuple des initiatives redoutables ? Il n'est pas un doctrinaire et ne se flatte pas d'avoir supprimé toutes les difficutés de l'arrangement national et social. De toute manière, s'il croit au peuple et aussi le redoute, s'il croit à la liberté de penser sans dire qu'elle soit anodine, il a une confiance particulière dans le peuple anglais, dans la liberté de ce peuple qu'il juge capable d'innovations, et d'innovations qui ne détruisent pas le trésor légué par la sagesse des ancêtres. Ce peuple a, comme il le peint, le génie de l'évolution.

C'est une des bonnes raisons pour lesquelles il a voulu le révéler à ses compatriotes qui auraient plutôt la manie de la révolution. Il n'a pas vécu très longtemps en Angleterre avant de voir que les Français, — lui, par exemple, — ignoraient leurs voisins de l'île autant que les Anglais le continent. Toute une grande partie de son œuvre est consacrée à corriger ce défaut d'information. Après avoir publié dans cette *Revue* ses études sur le théâtre anglais, il donnait à la *Fortnightly Review* la série d'études qu'il a intitulées *De Dumas à Rostand:* c'est l'esquisse, et très finement tracée, du mouvement dramatique en France. D'ailleurs, il ne souhaitait pas qu'une influence directe et impérieuse vînt à s'exercer d'une littérature à l'autre. Il mettait en garde ses amis les Anglais contre le prestige de nos comédies. Pendant une période peu ancienne, les Anglais ont copié notre théâtre, et l'ont mal copié ; nos écrivains ne leur ont point enseigné leur secret : le résultat fut de supprimer, pour un temps, le véritable théâtre anglais. Au XVIIe et au XVIIIe siècle, à part Dryden et Gray, trouvez un poète anglais : « le peuple qui avait enfanté Shakspeare s'épuisait à imiter Boileau. » Puis le charme si malfaisant se rompt : Burns, Wordsworth, Scott, Byron, Coleridge, Keats, Shelley éclatent magnifiquement. Les arts ? Il y avait un art anglais, — et qui peut-être n'était pas sublime, un art anglais du moins, — à l'époque de William Hogarth, de Rowlandson et de Gillray. Les Préraphaélites ont détruit cet art anglais, cet art insulaire et indigène, quand ils ont apporté d'Italie un art différent, que l'Angleterre n'attendait pas.

Filon préfère aux idées, aux littératures et aux arts cosmo-

polites les œuvres qui traduisent des sentimens nationaux : il n'a pas tort. Il n'a pas tort non plus d'agréer comme un phénomène incontestable cette généralisation de la pensée moderne, qui fait que les écrivains et les artistes d'un pays ne sont pas enfermés dans leur pays; cette curiosité qui fait que le public aussi teinte son goût d'une extrême variété de prédilections souvent très hasardeuses; enfin ce caprice de la mode qui fait que de subites contagions d'esthétiques et d'idées se répandent. On ne résiste pas à l'évolution : tel est notre temps; et nous n'empêcherons pas la terre de tourner. Mais on peut diriger en quelque façon le mouvement qu'on n'arrête pas. Bref, tandis que Filon se liait de plus en plus intimement avec l'âme anglaise, la vogue était chez nous au roman slave : dont se désolait Filon. Les Slaves l'ennuyaient, pour leur mélancolie embrouillée. Il admirait qu'on pût s'obstiner à l'étude méticuleuse d'un si morne chagrin : « cette étude, remarquait-il, ne paraît nous avoir ni égayés, ni fortifiés. » Or, « l'âme anglaise est aussi intéressante et plus saine. » Il eut alors l'intention, qu'il a réalisée très joliment, de réunir « le goût de chez nous à l'humour et à la moralité de nos voisins, » dans une série de contes, *Amours anglais :* et les personnages sont des Anglais; anglais, leurs sentimens; et anglaises, leurs anecdotes. Le conteur, un Parisien, mais qui, tout en préservant son art français, prête à nos voisins sa fine complaisance. Ce n'est pas un pastiche des romans anglais : non pas! Ce serait plutôt un mariage de l'âme anglaise et de l'esprit français. Un essai de mariage : et, si le mariage réussit, vous voyez ce qu'ont à gagner l'un et l'autre de ces deux peuples, pour peu qu'ils veuillent ne pas se méconnaître. La réussite est concluante.

Le recueil des *Amours anglais* commence l'œuvre romanesque de Filon. Plusieurs volumes, nouvelles et romans, l'ont suivi. Et Filon romancier n'est pas seulement un écrivain très délicat, très habile à raconter des histoires, mais un critique, — il est un critique dans ses romans, — qui eut de bonnes idées et résolument les mit en pratique.

L'une des bonnes idées de Filon, — mais on verra comment l'idée est bonne, — c'est de redouter, pour le roman, la philosophie. En d'autres termes, il adore le bon Töpffer et lui dédie, ou dédie à sa mémoire, les *Vacances d'artiste.* Il se lance même à tutoyer cette aimable mémoire et la complimente ainsi :

« Tu ne songeais guère à résoudre ni à poser les grands problèmes sociaux et philosophiques où patauge le roman moderne... » Filon ne veut pas que le roman moderne patauge ; et qui ne l'approuverait? Il n'a pas l'air d'imaginer que le roman moderne puisse traiter les grands problèmes sociaux et philosophiques sans patauger. Alors, il aime mieux les *Nouvelles genevoises* et, preuve de son abnégation, se place énergiquement sous le patronage et comme à l'ombre du Vaudois qui « n'avait pas son pareil pour faire rire les honnêtes gens aux dépens de leurs petits travers. » Ne médisons pas de ce bon Töpffer ; et aussi ne nous attardons pas à noter que, si Töpffer était le maître incontestable du roman, ce serait dommage. Mais Filon ne croit pas inopportun de rappeler que le roman n'a pas besoin d'être ennuyeux. Ses contemporains le fâchent par leur défaut de futilité. Il se moque, dans *Violette Mérian*, de cette « intensité lugubre, que la jeunesse d'à présent apporte aux incidens les plus frivoles de la vie. » Et, dans son *Mérimée*, il regrette « cette légèreté, cette insouciance qui ont été si longtemps un des élémens de notre caractère national et qui donnaient une teinte gaie à l'héroïsme des anciens Français; nous, nous sommes tristes, nous prenons la vie et la mort au sérieux et nous imposons cette tristesse aux arts, à la littérature!... » Honneur à Filon, qui a bien vu, contre maints doctrinaires du philosophisme et du moralisme, cette excellente vérité, que la littérature est d'abord un jeu. Las des doctrinaires, il se réfugie auprès de Töpffer l'anodin. Certes, il a de l'indulgence et de l'amitié pour la bonne humeur avisée des *Nouvelles genevoises*. Mais ce n'est pas tout ce qu'il aime. Il aime une rivière qui reflète « un ciel de printemps, léger, clair et gai comme une page d'Edmond About. » Il aime plus encore Mérimée, lequel florit à une époque où il y eut de beaux loisirs pour les « jeux brillans » de la littérature.

Il aime l'auteur de *Colomba* : c'est une bonne idée; c'en est une autre, de savoir au juste, avec l'aide de Mérimée, ce qu'on entend au juste par le réalisme. En ce temps-là, quand Filon donna *Mérimée et ses amis*, en 1894, le réalisme sévissait, achevait peut-être de sévir, continuait. Ce n'étaient que lourdes ignominies, entassées lourdement, laideur des paysages, laideur des personnages, laideur des aventures. Dans son étude sur William Hogarth, Filon raconte qu'à huit

ans le petit Charles Lamb fut mené au cimetière d'Islington. Il regardait les tombes, lisait les inscriptions élogieuses, toutes élogieuses. Il demanda : « Où donc enterre-t-on les méchans? Car, ici, ils sont tous bons! » Filon, pareillement, après avoir examiné l'œuvre d'Hogarth, demande : « Ils sont tous méchans ici; où sont les gens de bien? Où sont les travailleurs qui nourrissent la société, les penseurs qui l'instruisent, les magistrats qui font prévaloir la justice, les médecins qui soignent les maux du corps, les pasteurs qui guérissent les plaies de l'âme?... » La même interrogation, naïve et pressante, est le reproche que méritent nos réalistes, l'un des reproches qu'ils méritent. Filon cherche les honnêtes garçons et filles. En 1898, appréciant les auteurs dramatiques déjà célèbres, il annonce « de hautes destinées » à l'un d'eux, à M. Lavedan : « Qui sait si ce n'est pas lui qui nous ramènera les braves gens au théâtre? » M. Lavedan fit jouer *Catherine* : la jolie pièce! un père, « adorable type de vieux naïf! » sa fille, sérieuse et douce! une duchesse, « démocrate sans le savoir, et dans le meilleur sens du mot! » ce Paul Mantel enfin, plus qu'un honnête homme et presque un héros! « voilà les braves gens que je réclamais de M. Lavedan. »

C'est la condamnation du réalisme? D'un certain réalisme; de ce faux réalisme qui, dans la réalité, choisit la seule ordure ou qui, moins répugnant, refuse de voir la beauté. Quant à condamner le réalisme, jamais! Filon ne le condamne pas; il voudrait le sauver : « je crois qu'il faut le sauver, dit-il, à tout prix. » Comment le sauver? « Il n'est pas inutile de remonter par la pensée jusqu'au moment où il venait au monde entre Beyle et Mérimée. Une heure après sa naissance, il n'avait pas encore fait de sottises; le monde de l'art et de la vie s'ouvrait tout grand devant lui. Imaginons qu'il en est encore là et cherchons la voie... » Bref, le réalisme est la vérité de l'art et de la littérature : une évidente vérité. Seulement, les réalistes ont mal accompli leur besogne. Faute de talent? Faute d'esprit. Nos réalistes ont été, — Filon, s'il ne le dit pas en toutes lettres, l'insinue, — énormément bêtes. Et, adoucissons la remarque, ils ont manqué terriblement d'esprit. Qu'est-ce que l'esprit? Si vous n'en savez rien, tant pis. C'est ce qui manque à nos réalistes; c'est ce qu'il faut qu'on ajoute à la réalité pour qu'elle devienne objet d'art ou de littérature. Mais l'esprit a passé de mode. Qu'est-ce qu'un homme d'esprit? « une manière de bouffon qui florissait

encore sous le second Empire ! « Prenez garde : les homme d'esprit servaient à quelque chose. Il y a de sottes idées qui aujourd'hui font leur chemin de la façon la plus dangereuse et qu'une douzaine de railleurs, jadis, auraient arrêtées promptement, blessées, tuées : « on n'est pas tranquille à la pensée de ce qui arrivera lorsqu'il n'y aura plus personne pour se moquer du monde. » Respect à la maréchaussée indispensable des railleurs!

Voilà quelques-uns des principes littéraires de Filon. Ses nouvelles surtout sont charmantes. Et elles ne sont pas d'un imitateur de Mérimée; ni, je l'avoue, d'un autre Mérimée; du moins avait-il emprunté à ce grand écrivain, qu'il a connu, — qu'il entendit, un soir, à Saint-Cloud, lire *Lokis* devant l'Impératrice, — l'art du récit rapide, bien en faits et qui met dans la vive réalité sa signification. Les nouvelles d'*Amours anglais* et de *Vacances d'artiste* peignent, en anecdotes, les mœurs d'Angleterre et de France. On y rencontre beaucoup de braves gens, et d'autres. Ne craignez pas les braves gens de Filon : car les braves gens qu'on a su voir avec esprit sont plus amusans que les coquins. Le coquin n'est pas compliqué : l'honnête homme l'est bien davantage; et c'est chez lui que vous ferez les découvertes les plus dignes de vous étonner, de vous divertir et, s'il vous plaît, de vous choquer, mais agréablement. Les décentes nouvelles de Filon, souvent, sont des merveilles d'ironie. « Je suis d'une génération à qui la vie s'est montrée peu clémente et qui en a gardé quelque amertume, » dit-il un jour aux mânes de Töpffer. Et il s'accuse de manquer de bonhomie. Il a de la bonté. Il se moque et il pardonne. Il taquine ses personnages, mais il a pitié d'eux : et une Violette Mérian, petite institutrice à qui sans doute il fait endurer toutes les misères d'une existence malheureuse et dérisoire, il la récompense au bout du compte; elle sera duchesse, par un mariage d'amour et, confessons-le, improbable. Ce dénouement, c'est de l'optimisme? Et l'auteur a voulu séduire nos bonnes volontés, en nous présentant la vertu récompensée? L'auteur sourit, avec un peu plus de tristesse que de crédulité. Il vous invite à consentir que la vertu n'est pas toujours punie : les hasards n'ont pas tant de méthode.

Sauver à tout prix le réalisme, c'est constater que le réalisme ne va pas bien, c'est aussi faire profession de réaliste. Et Filon cherche la réalité, il la trouve. Il est réaliste dans ses

romans d'histoire, *L'Élève de Garrick* et *Renégat*, tous deux empruntés à l'histoire d'Angleterre et composés avec le plus méticuleux souci de l'exactitude, — « miettes d'histoire que j'ai rapprochées à la manière des anciens mosaïstes; » — et le second, *Renégat*, est un épisode du temps de Marie Stuart : il a écrit une vie de la reine d'Écosse, où le détail des événemens est discuté sans paresse, et le roman contient la même vérité. Il est réaliste, à sa manière la meilleure, dans ses *Contes du Centenaire*, qui sont peut-être son chef-d'œuvre : lisez *Sylvanie*. Ces contes, qu'il a publiés en 1889, commémoraient le centenaire des temps qu'on appelle nouveaux. Il les a dédiés à un grand-père qu'il n'a point connu, né à la veille de la guerre de Sept ans, déjà un homme lorsque M. Linguet sortit de la Bastille, et horloger dans la rue Saint-Denis, confrère ainsi de M. Caron de Beaumarchais : seulement, M. Caron de Beaumarchais fit des pièces de théâtre, non des pièces d'horlogerie.

Claude-François Filon, le grand-père, épousa une fille noble : à cette union, le petit-fils doit « d'aimer passionnément les deux Frances, celle d'autrefois et celle d'aujourd'hui, d'évoquer le bon vieux temps avec autant de piété qu'il apporte de sincère ardeur à jouir du présent. » Mais, dans la maison de Claude-François Filon, l'ancien régime et le nouveau ne firent pas très bon ménage : « il en a été de même dans le pays tout entier. » L'on aperçoit les dispositions du conteur : il n'est point, au sens injurieux qu'on donne à ce mot, un réactionnaire ; et il n'est pas de ces tenans de l'improvisation qui se flattent de croire que la France naquit la nuit du 4 août peut-être ou bien, trois ans plus tard, le 10 août. Dans un petit ouvrage qu'il a destiné à la bibliothèque des écoles et des familles : *Nos grands-pères*, il parle aux enfans : « Surtout, vous qui êtes la France nouvelle, ne laissez jamais calomnier devant vous la vieille France, car elle est votre mère ! » Ce sentiment de la continuité, il l'ajoute au poétique et tendre sentiment du passé. Et c'est la grâce de ces contes, où l'anecdote et le décor, la fantaisie et la pensée forment une harmonie parfaite et ont tant de vérité attrayante et persuasive.

Du réalisme ? Ces deux romans, *Babel* et *Sous la tyrannie*, sont bien des romans réalistes, si l'on entend par là, non pas une gageure de trivialité assommante, mais un intelligent essai de peinture exacte. *Babel*, c'est, dans Londres et aux alentours,

la vie des réfugiés de tous pays et notamment d'une famille de « victimes du Deux Décembre. » Le 2 décembre a eu d'heureuses victimes : celles-ci sont à plaindre, et sont absurdes, prises par toutes les folies et toutes les calamités. *Sous la tyrannie*, c'est, à Paris, le monde de l'opposition républicaine sous l'Empire; c'est le mélange des nobles rêveries et des hâbleries les plus démoralisantes. Il y a là des types mémorables. Celui d'un pauvre pédagogue de lycée, que la philosophie tourmente, et qui meurt sans avoir accompli aucune de ses méditations. Découragé? Non; il garde la force d'affirmer, aux derniers jours, sa devise et de citer du grec : « *Kindunos kinduneutos ;* c'est l'espoir qui doit nous fasciner, c'est la chance qu'il est beau de courir! » Il ne maudit pas sa découverte : « c'est que le dévouement n'est pas la fantaisie des belles âmes, mais le devoir strict, la loi universelle, la nécessité souveraine et absolue... » Le type du démagogue très habile et qui fait valoir la démagogie, la fait valoir à son profit. D'ailleurs, tout prêt à se rallier, si l'Empereur y met le prix. Mais, à l'instant de causer avec le « tyran » seul à seul, il s'intimide : « Je ne suis brave que quand il y a du monde. La solitude m'ôte mes moyens... » Le type d'un ancien émeutier devenu sous-préfet très volontiers : « Le premier jour que je suis sorti en voiture avec une escorte, pour aller à l'inauguration d'un abreuvoir, quand le portier est venu me dire : Les gendarmes sont là! j'ai eu un mouvement pour me sauver... » L'habitude! Il ne connaissait de gendarmes que pour l'arrêter.

Filon, l'ennemi du réalisme, est, dans ses romans, un peintre de la réalité. Filon, qui se méfie de l'idéologie et qui supplie le romancier de ne pas patauger dans les grands problèmes, ses romans sont tout pleins d'idées; et l'une de ses nouvelles, *La Malle du capucin*, n'est-elle pas un conte philosophique où la valeur de la science est en cause? Et Filon, qui déteste la politique, malfaisante et la « pire ennemie » de la littérature, son roman *Sous la tyrannie* ne la refuse pas et fait bien de ne pas la refuser, quand il s'agit de copier d'après nature certains gaillards, dont l'un se console et, mieux, se pourlèche, durant l'autre guerre : « Bismarck pourrait nous consoler de Blücher; les Prussiens nous ont apporté la monarchie en 1815, pourquoi ne nous apporteraient-ils pas la République en 1870? » Eh bien! Filon se contredit? Pas du tout! La litté-

rature a besoin de réalité; elle a besoin d'idées, et d'idées pures ou philosophiques, et d'idées incarnées ou politiques. Mais elle doit dominer sa matière, non la subir, et imposer à cette matière qui est à sa disposition l'esprit. Cela, c'est précisément l'art. Et Filon prétendait que l'art, en dépit de toutes considérations de doctrine ou d'école, fût sauvegardé. Il a été un artiste ingénieux, attentif, et laisse, en témoignage de son effort qui l'amusait, une œuvre charmante.

Son dernier livre est une vie du Prince Impérial, écrite avec un soin religieux, avec une simplicité exquise et avec une émotion discrète. Il avait rassemblé tous les documens possibles, et il possédait principalement ses souvenirs, nets comme au premier jour et consacrés par le temps. Il n'apparaît, dans ce récit, que pour dire : « Voici ce que j'ai vu autrefois, ce que j'ai entendu, ce que j'affirme... » Son rôle, je ne dis pas qu'il le diminue; je n'en sais rien : mais le scrupule avec lequel il s'efface est d'une qualité qu'on ne veut point gâter par des éloges. Ce n'est pas fausse modestie, de sa part, et ce n'est rien de telle sorte, quand il se demande s'il a été parfaitement le précepteur qu'il fallait au jeune Prince : ne fut-il pas « trop de la cour, » trop mêlé à la vie politique et mondaine de la famille impériale?... Mais le Prince, par tant de mérites qui le rendaient bien digne de régner, prouve que lui, le maître, avait accompli sa tâche sans faute? Non, réplique-t-il, « cette louange, qui me serait douce, je ne puis l'accepter. Je n'ai pas formé le Prince. Personne n'a formé le Prince. Le Prince s'est formé tout seul... » Et, en effet, le livre montre comment cette âme, d'abord un peu lente, s'épanouit, fleurit d'elle-même... « Ai-je fait tout mon devoir, rien que mon devoir? Un autre n'eût-il pas mieux fait?... Trente-six ans ont passé et cette question, — la plus grave qui se soit jamais posée devant ma conscience, — revient encore l'agiter... » Une telle incertitude répondrait à la question qui la provoque, si les plus fines délicatesses du cœur et de la pensée ne se savaient plus précieuses que le calme.

Et la tristesse de ce livre est celle que Filon n'eût pas toléré d'éconduire : la tristesse d'une espérance où il ne voulait compter pour rien, d'une espérance qu'il préférait à lui-même, et d'une espérance morte.

André Beaunier.

REVUE MUSICALE

UN GRAND MÉCONNU — MUZIO CLEMENTI

Clementi : *Vingt sonates et caprices*, choisis et précédés d'une préface et de notes historiques, par T. de Wyzewa ; révisés, doigtés et annotés par M. A. Gastoué. Chez Maurice Senart et Cie ; Paris, 20, rue du Dragon. (Édition nationale de musique classique.)

Une dernière fois, presque à la veille de sa mort, notre très regretté confrère et voisin de *Revue*, Teodor de Wyzewa, a bien mérité de la musique et des musiciens. L'érudit, le lettré qu'il était savait toutes les langues. Mais aucune peut-être ne fut mieux connue et plus aimée que la musique par l'artiste qu'il était également. Il se plaisait à chercher la trace ou l'écho de la musique jusque dans la littérature et la poésie. N'était-ce pas hier, et pour les lecteurs de la *Revue*, que Wyzewa définissait ou traduisait en termes empruntés à l'histoire de la musique, — et de la musique de Mozart, — le titre, mystérieux à première vue, de « *Licenza*, » donné par Gabriele d'Annunzio à ses admirables *Impressions de guerre*. Signalant ensuite, non plus au dehors, mais au dedans, au fond même de ces pages, l'harmonieuse analogie dont se compose leur double beauté, le critique musicien ajoutait : « Il faut savoir que, pour émouvans et pour « actuels » que soient les sujets traités par l'illustre écrivain dans ce long « appendice » de sa *Léda sans le cygne*, ces sujets sont souvent traités d'une manière pour ainsi dire purement « musicale, » ou bien entremêlés d'intermèdes où les mots ne tâchent absolument qu'à faire fonction de « musique. » Jamais encore, je crois, dans aucune de ses œuvres en prose, M. d'Annunzio ne s'est aussi pleinement abandonné à sa conception favorite d'un emploi tout lyrique de sa langue natale.

Il y a dans sa *Licenza* des chapitres entiers, — par où j'entends des suites de vingt, de quarante pages, — qui ne sont qu'un simple jeu d'images et de rythmes, beaucoup plus pareils à une *Sonate* d'un Domenico Scarlatti ou d'un Claude Debussy, qu'à n'importe quel chapitre d'un prosateur, ou même d'un poète de chez nous (1). »

Que de fois ailleurs la musique seule, la pure musique, et des plus grands musiciens, ne trouva-t-elle pas, en notre confrère, le mieux informé, le plus sage des juges! L'auteur de *Beethoven et Wagner* (2) a parlé jadis éloquemment des deux maîtres : témoignant au premier une admiration toujours égale; à l'autre, qu'il avait idolâtré d'abord, une ferveur attiédie par les années (3). Mais c'est peut-être à Mozart que sa piété croissante réserva jusqu'à la fin « *et* le premier amour et les premiers honneurs. » Secondé par un collaborateur digne de lui, Wyzewa choisit Mozart, le jeune Mozart, pour le sujet ou plutôt le héros charmant, et jusque là mal connu, de son œuvre maîtresse d'historien et de critique (4). Enfin, depuis deux ou trois ans, il avait en quelque sorte voué toute sa pensée, toute sa passion musicale à la révélation et à la réhabilitation de « ce puissant et singulier Muzio Clementi, » comme il l'appelait un jour, ou comme il nous écrivait aussi, « d'un admirable et infortuné maître, le plus grand à coup sûr entre les grands méconnus. »

Encore, si Clementi n'eût été méconnu que par de médiocres connaisseurs. On peut déjà s'étonner de ne lire dans un dictionnaire de musique, — allemand, s'il vous plaît, — avec une mention, flatteuse d'ailleurs, du célèbre *Gradus ad Parnassum*, que ces lignes insuffisantes : « A côté d'études de mécanique sur la construction du piano, Clementi trouva le temps d'écrire toute une série d'œuvres importantes pour le piano et de former des élèves qui devinrent célèbres (J. B. Cramer et John Field) (5). » Plus singulière, et plus grave, est l'erreur d'un Saint-Saëns, assurant que « Cramer, Clementi, auteurs

(1) Voyez, dans la *Revue* du 25 mars 1917 : « *Les « Impressions de guerre » de M. d'Annunzio.* »

(2) 1 vol. Perrin, 1898.

(3) Sur les connaissances et les préférences musicales de Wyzewa, sur le dernier état de son goût et en particulier sur son culte pour Clementi, nos lecteurs consulteront avec autant de plaisir que de profit le dernier livre, à demi romanesque, auto-biographique à demi, de notre confrère : *Le cahier rouge, ou les deux conversions d'Étienne Brichet;* Perrin, 1917.

(4) *W. A. Mozart. Sa vie musicale et son œuvre de l'enfance à la pleine maturité*, par MM. T. de Wyzewa et G. de Saint-Foix, t. I et II. Paris, Perrin et Cie; 1912.

(5) Dictionnaire de Riemann.

d'Études et d'Exercices du plus grand style, ont écrit des sonates et des concertos d'une désolante médiocrité (1). » Nous possédons enfin, sur Clementi, l'opinion, deux ou trois fois exprimée, de Mozart. On n'en connaissait que la sévérité, tant que les œuvres du maître italien demeuraient ignorées; il est désormais impossible de n'en pas reconnaître, en l'excusant toutefois, l'injustice. C'est à Vienne, le 24 décembre 1781, que se rencontrèrent Mozart et Clementi. « Rencontre » véritable, espèce de tournoi musical, où l'empereur Joseph II avait convié les deux pianistes, les deux compositeurs. « Clementi, » rapporte Wyzewa, « s'était hâté de composer, en vue de cette séance, une sonate où il avait essayé, assez gauchement, d'imiter le style de son concurrent. Et comme, en outre, lui-même a plus tard avoué que son jeu de pianiste, jusqu'à cette mémorable rencontre avec Mozart, n'était rien qu'un sec et froid déploiement de virtuosité, l'on comprend sans peine l'impression désastreuse produite par lui, ce soir-là, sur son jeune rival.

« Parlons maintenant de Clementi. C'est un bon pianiste... voilà tout ce qu'on peut dire. Il a beaucoup d'habileté dans sa main droite... ses principaux traits sont en tierces... mais à côté de cela, il n'a pas pour un kreutzer de goût ni de sentiment... c'est un simple mécanicien. » Voilà ce que Mozart écrivait, quelques jours après la séance. Et sans doute même cette séance lui avait enlevé tout désir de connaître les nouvelles compositions de celui qu'il appelait dédaigneusement « un simple *mechanicus*, » car ayant appris que sa sœur, à Salzbourg, étudiait un recueil de sonates de Clementi, il mandait encore à son père, le 7 juin 1783 :

« Que les sonates de Clementi ne signifient absolument rien au point de vue de la composition, c'est ce que reconnaîtra aisément quiconque les joue, ou les entend jouer. Et l'on n'y trouve pas non plus de *passages* remarquables ou curieux, à l'exception des sixtes et des octaves, toutes choses dont je prie ma sœur de ne pas trop s'occuper, afin que par là elle ne risque pas de gâter sa légèreté et agilité naturelle, ni la vitesse coulante de son exécution... Ce Clementi est un charlatan, comme tous les Italiens... En dehors de ses passages de tierces, il n'a rien, absolument rien, — pas l'ombre de rendu ni de goût, et bien moins encore de sentiment. »

Sous cet illustre dédain, la mémoire de Clementi demeura longtemps abattue. Beethoven, plus clairvoyant, ou mieux informé que

(1) M. Camille Saint-Saëns (*École buissonnière*, p. 306).

Mozart, ne réussit point à l'en relever. Lorsque, plus tard, les biographes de Beethoven, Schindler entre autres, attestèrent que l'auteur des neuf symphonies « avait toujours fait profession d'admirer non pas seulement l'excellence technique, mais aussi l'inspiration foncière et l'émouvante beauté poétique de l'œuvre du « *mechanicus* » et du « charlatan » flétri par Mozart, on ne voulut voir dans cet hommage qu'une boutade paradoxale échappée à l'humeur excentrique et contrariante d'un maître, enclin, disait-on, à renverser les « valeurs » consacrées. Ainsi l'arrêt de Beethoven lui-même ne prévalut point contre le jugement de Mozart. Enfin, avec Wyzewa toujours, il est juste, — et plus juste aujourd'hui que jamais, — de signaler comme une raison dernière, et non la moindre, de l'inique et longue disgrâce, l'égoïsme et l'orgueil allemand. « Car c'est une chose certaine que, depuis un siècle bientôt, l'Europe entière a quasiment confié aux seules mains de l'Allemagne le tableau du développement de la musique entre les débuts de Mozart et l'avènement du romantisme. Sur quoi il est arrivé que les historiens et critiques allemands, convaincus de l'impossibilité pour un maître étranger d'égaler désormais leurs musiciens nationaux, ont trouvé tout naturel » d'éliminer du tableau, craignant qu'il ne leur y fît ombrage, l'œuvre et le génie du dernier des grands Romains.

C'est à Rome en effet qu'il naquit, en 1752; quatre ans avant Mozart, dix-huit ans avant Beethoven. Par rapport à ce dernier surtout, l'avance est à remarquer et à retenir. Le père de Clementi, modeste orfèvre d'église, ayant reconnu de bonne heure le goût et les dispositions musicales de son fils, se hâta de le confier aux meilleurs maîtres d'alors. Ceux-ci n'eurent pas de peine à faire d'un élève aussi bien doué, non seulement un organiste, un pianiste, mais un musicien accompli. Il avait quatorze ans, lorsqu'un riche Anglais, enragé de musique et se trouvant à Rome, sir Peter Beckford, entendit le jeune virtuose. Le dilettante résolut aussitôt d' « acheter, » (c'est le terme qu'il employa) l'enfant merveilleux à son père. Il l'acheta en effet, pour sept ans, l'emmena sans retard en Angleterre, et pendant le septennat convenu, dans son château du comté de Dorset, il le retint à son service. Pour le maître, ou « le patron, » et pour le serviteur, pour l'agrément de l'un et pour les talens de l'autre, ce long service ne fut pas perdu. La musique de l'époque, et la meilleure, passa tout entière sous les yeux et les doigts de l'adolescent. Fidèle à ses études romaines, il sut, par la seule force de son génie, les poursuivre, les étendre même jusqu'à l'ordre littéraire et scientifique, et si loin, que

plus d'une fois il faillit, dit-on, abandonner la musique pour l'astronomie.

Vers 1773, à vingt et un ans, et son contrat de vente expiré, Clementi vint se fixer à Londres. Il y remporta de grands succès de virtuose. Il y remplit aussi les fonctions d'accompagnateur à l'Opéra de Haymarket, afin de se familiariser avec la musique de théâtre. Mais c'est à Paris, pendant un peu plus d'une année (été de 1780 — automne de 1781), qu'il commence vraiment sa carrière de compositeur. Il la continue à Vienne, où le salon de l'Empereur est témoin du fameux concours avec Mozart. De Vienne, Clementi regagne Londres, par le chemin des écoliers, des amoureux surtout : par Lyon, où donnant concerts et leçons, il s'éprend d'une de ses élèves, Marie-Françoise-Victoire Imbert-Colomés, fille d'un banquier de la ville. Le souvenir de cette jeune personne le suit à Londres et bientôt l'en ramène, non plus à Lyon cette fois, mais à Chambéry, où sa chère Victoire vient le rejoindre. Tout est prêt pour leur union, mais, sur la plainte du père de la fugitive, un arrêt du gouverneur de Chambéry sépare les fiancés et les renvoie dos à dos, elle, dans sa famille, et lui, sous peine de prison, hors de France. Il se réfugie en Suisse, à Berne, où, de désespoir, il est près de renoncer à la musique. Elle le ressaisit pourtant et, pour honorer du moins l'amour dont elle triomphe, elle s'en inspire dans un recueil de sonates qui portent le nom de l'aimée.

Vers la fin de 1784, Clementi revient s'établir en Angleterre. Un changement profond s'opère en son génie. Le grand, l'illustre pianiste se dégoûte littéralement du piano. A peine écrira-t-il encore, et comme en passant, quelque recueil de sonates pour l'instrument dont il a, plus que personne, créé le style ou le langage nouveau. En dehors de ces retours passagers, sa pensée et son cœur n'appartiennent plus désormais qu'à la symphonie. « Pendant dix ans, de 1786 à 1796, les programmes des concerts publics de Londres annonceront, chaque année, une ou deux *Nouvelles Ouvertures* écrites pour l'orchestre par l'ex-virtuose, qui d'ailleurs aura presque absolument renoncé à se faire entendre comme pianiste... » Rendant compte d'une nouvelle séance de la Société de concerts fondée et dirigée à Londres par le violoniste Salomon, — celle-là même pour laquelle, naguère, Joseph Haydn avait composé ses douze dernières symphonies, — le *Morning Chronicle* du 3 avril 1796 écrivait :

« Une grande symphonie de Clementi, composée l'année passée pour les concerts de l'Opéra, a été exécutée avec diverses modifications et a produit l'effet le plus captivant. Le second mouvement a été

accueilli par des acclamations si intenses, qu'on a dû le rejouer tout entier. Et, en vérité, ce ne sont plus seulement les musiciens et les connaisseurs, mais l'unanimité des auditeurs remplissant la salle, qui se sont montrés pleins de chaleur dans l'expression de leur plaisir et de leur enthousiasme. »

Rien, ou presque rien de ces grandes œuvres ne nous est parvenu. Mais par bonheur, perdues en tant que symphonies, quelques-unes, au moins une demi-douzaine, se sont conservées sous la forme encore admirable, bien que réduite, et trahissant, à n'en pas douter, leur origine première, de sonates pour le piano.

Le triomphe de Clementi en 1796 fut son dernier triomphe de symphoniste, et même de musicien. Il consacra les six années suivantes à l'amélioration, toute mécanique cette fois, du piano. Puis il se fatigua de ce travail, comme de tout le reste, avec l'étrange inquiétude d'âme et l'espèce de perpétuel « inassouvissement » que son biographe signale en lui. Rêveur errant, il parcourut l'Europe, sans jamais plus consentir à se faire entendre, même de ses amis. C'est à peine si parfois le désir lui venait de s'écouter lui-même. Et dans quelles conditions de solitude et de mystère! Il louait un appartement à l'hôtel et s'installait avec son piano dans la pièce centrale, après avoir pris le soin d'en faire recouvrir les murailles et le plancher de tentures et de tapis épais.

De passage à Berlin, en 1804, il s'y marie, à cinquante-deux ans. Mariage d'amour, malgré son âge, mais de peu de durée. L'année d'après, la mort de sa femme, comme naguère la perte de sa fiancée, le plonge dans un désespoir qui de nouveau l'arrache à la musique ; à la sienne du moins, car l'étude des quatuors de Mozart le jette alors en de véritables crises d'enthousiasme et de larmes, et certaines de ses lettres, trop rares, témoignent de son admiration pour le génie de Beethoven.

En 1811, il revient à sa patrie adoptive, l'Angleterre, qu'il ne quittera plus. Amoureux pour la troisième fois, il se marie, pour la seconde et dernière, avec la fille d'un pasteur. De 1815 à 1825, il publie les deux premiers volumes du *Gradus ad Parnassum* ainsi que des sonates de piano. Enfin, avant de composer le troisième volume du *Gradus*, il fait exécuter par l'orchestre de la *Philharmonique* une série de douze grandes symphonies nouvelles, et si nouvelles, que le public et la critique les accueillent avec plus de surprise encore que d'admiration.

Les dernières années de l'artiste allaient s'écouler doucement, dans

un village de la campagne de Londres. Il y meurt en 1832. Et pendant quatre-vingt-cinq ans, nul ne se rencontrera pour ajouter à la juste, mais froide renommée du pédagogue, du maître en la technique du clavier, la gloire aussi légitime et bien autrement éclatante du musicien de génie.

Pour l'établir, il suffit aujourd'hui des vingt sonates et caprices que recueillirent les mains défaillantes, mais fidèles, de Teodor de Wyzewa. Nous ne ferons que rappeler ici le *Gradus ad Parnassum*. Il est familier à tous les pianistes, surtout aux jeunes ; mais ceux-ci, d'ordinaire, et justement à cause de leur jeunesse, ne l'estiment pas son véritable prix. Un Wyzewa du moins en faisait grand cas. Il y voyait à tout moment, sous l'« exercice » ou l' « étude, » ou bien plutôt au-dessus, et très haut, la pensée, le sentiment apparaître et changer des formules techniques en des formes de pure et libre beauté. Dans le troisième et dernier volume, très supérieur aux deux autres, dans cette musique d'un passé déjà lointain, il savait reconnaître parfois, à des signes étranges, mais qui ne le trompaient pas, comme un pressentiment de la musique dite, hier encore, « de l'avenir. »

Au fond, une seule musique importe, celle de toujours. Et l'on ne saurait hésiter à tenir Clementi pour un maître, et non des moindres, de cette musique-là. Contemporain de Mozart et de Beethoven, né quatre ans avant l'un, dix-huit ans avant l'autre, il survit à ce dernier de cinq ans. S'il s'est inspiré de Mozart, Mozart, en retour, a subi son influence. Mais surtout, et c'est là son titre le plus glorieux, précurseur incontestable de Beethoven, il l'a plus d'une fois égalé.

Mozart était son dieu. On assure qu'il ne prononçait pas le nom du musicien de *Don Giovanni* sans une émotion qui souvent allait jusqu'aux larmes. « *Quello Mozart,* » aimait-il à répéter, « *ha cavalcato non solamente soprà la musica del passato, ma soprà tutta l'arte dell' avvenire.* » Dès le lendemain de la rencontre de Vienne, il est saisi, pour son jeune vainqueur, d'une admiration que ses œuvres, pendant quelque temps, vont trahir. Il imprègne alors « de rêverie et de grâce poétique la vigueur expressive, encore un peu fruste, » de son art, et, jusqu'en 1783, il hésite, ou plutôt il se partage entre son goût natif de l'émotion pathétique et la divine sérénité du maître qui l'a charmé. En revanche, un peu plus tard, à peine Clementi, par une réforme capitale, et dont l'honneur lui revient, aura-t-il resserré l'unité de l'œuvre musicale, en substituant à la juxtaposition de sujets

divers l'élaboration constante et approfondie d'un thème unique, alors, et pendant cinq ou six mois de l'année 1786, toutes les compositions de Mozart porteront la trace et comme le sceau du nouveau style inauguré par le musicien d'Italie. Ainsi, témoignant d'une influence alternée et réciproque, les deux génies, de temps en temps, se répondent et, pour ainsi parler, s'entrelacent. Il viendra même un jour où Mozart, se souvenant de la sonate exécutée naguère à Vienne par le concurrent qu'alors il dédaigna, ne dédaignera pas d'en reprendre les thèmes, pour faire de ceux-ci la merveilleuse ouverture de son dernier chef-d'œuvre, de la *Flûte Enchantée.* Enfin, quatre ans après la mort de Mozart (1795), à la veille d'entrer dans une de ses périodes de silence, Clementi composera trois grandes sonates destinées à répondre ou correspondre, en guise d'hommage funèbre, aux trois dernières symphonies de son maître bien-aimé.

Trente-trois ans plus tard, quelle triste récompense devait recevoir tant d'amour ! « En 1828, » écrit Wyzewa, « la veuve de Mozart fit paraître, sous le nom de son second mari, une prétendue « Biographie » de l'auteur de *Don Juan*, qui n'était, en réalité, que la reproduction de bon nombre de ses lettres. Et comme l'ex-Madame Mozart et son collaborateur... avaient cru devoir y maintenir la plupart des passages où Mozart exprimait sa première opinion sur Clementi... on peut se figurer l'impression que doit avoir ressentie le vieux musicien en se voyant traité de « *mechanicus*, sans un liard de goût ni de sentiment, » par l'homme qu'il avait, pendant un demi-siècle, le plus passionnément admiré et aimé dans ce monde. » Et si de plus on suppose, avec Wyzewa toujours, que la douleur, le désespoir où l'affreuse révélation jeta Clementi, lui fit détruire, de sa propre main, ses grandes symphonies, on ne pardonnera pas sans peine à Mozart d'avoir désolé le cœur, un cœur tout plein de lui, et découronné l'œuvre de l'admirable musicien.

Cette œuvre, tour à tour foyer et reflet de celle de Mozart, projette, quoique de plus loin, sur celle de Beethoven, une encore plus vive et plus surprenante clarté.

Pour étudier par rapport au génie de Beethoven celui d'un maître qui fut longtemps l'hôte de l'Angleterre, on y pourrait distinguer, à la façon de certains critiques anglais, les deux élémens qu'ils appellent volontiers la *practical* et la *poetical basis*, autrement dit la technique, ou la forme, et le sentiment, ou l'âme. Sur le style des sonates beethoveniennes de Clementi, voici la remarque la plus étendue et la plus profonde que Wyzewa nous ait laissée : « Nous savons, d'après le

témoignage de Clementi lui-même, que celui-ci, à l'âge d'environ dix-huit ans, et donc dès l'année 1770 (1), avait déjà produit les trois *Grandes Sonates pour le Forte-piano*, qui, lorsqu'il les a publiées à Londres en 1773, dans son recueil op. 2, ont aussitôt stupéfait et bouleversé tous les « exécutans » de l'Europe, par la richesse et l'éclat imprévu de leur « écriture » instrumentale, destinée depuis lors à devenir universellement la langue habituelle, distinctive, du piano. Que l'on examine et compare, à ce point de vue de l'ensemble des procédés « extérieurs, » des « traits, » des « passages, » de la collaboration des deux mains, etc., la difficile sonate parisienne de Mozart qui s'achève par la *Marche Turque*, par exemple, et la sonate *Pathétique* ou la sonate avec la *Marche funèbre*, de Beethoven, presque toutes les différences que l'on reconnaîtra dans le « vocabulaire » purement instrumental de Beethoven ont eu pour source immédiate l'étonnante série d'inventions « techniques » faites vers l'an 1770, dans un château du comté de Dorset, par un jeune étudiant italien que retenait là, depuis quatre années, l'obligation de régaler tous les jours de savante musique les oreilles d'un vieux bourgeois anglais tout fier de l'avoir « acheté » à son pauvre homme de père. »

Le caractère instrumental et symphonique, le goût et le don, ou la science, du développement, du *working-out*, comme disent encore les Anglais, voilà le signe éminent qui fait beethoveniennes les plus belles sonates de Clementi. Mais ce n'est pas leur unique marque. Tout en elles parle du maître futur et souverain, tout le présage et le promet. D'abord, ce sont des pressentimens et, quelque vingt ans à l'avance, de véritables prophéties mélodiques. Ici nous croyons entendre approcher un thème de l'*Héroïque*; là retentissent déjà, douloureux, irrités, certains appels du finale de l'*Appassionata*. Plus loin encore, ou de plus loin, voici jaillir des éclairs de la *Neuvième Symphonie*, ou bien, longtemps soutenus et portés jusqu'aux cimes, des chants s'élèvent, non seulement égaux, mais pareils à ceux que Beethoven, le Beethoven des derniers chefs-d'œuvre, nommera « cavatines » ou « bagatelles, » de noms trop humbles pour leur transcendante beauté. Ailleurs enfin, le thème ou l'*ictus* initial de la *Symphonie en ut mineur* domine une sonate entière (n° XII, en *sol* mineur, 1788-1790). Il en est la substance, il en fait l'unité, et les quatre notes qui seront un jour célèbres entre toutes, nous annoncent, — avec quelle puissance ! — l'un des chefs-d'œuvre de Beethoven par

(1) L'année même où naquit Beethoven.

l'un des chefs-d'œuvre de Clementi. Ce n'est pas tout encore : il semble que Beethoven ait reçu de Clementi le secret de certaines modulations, imprévues, bien que logiques et naturelles, qui brusquement renouvellent pour nous l'aspect et comme le visage de l'univers sonore. De même Clementi le premier a tracé, d'une main qu'on dirait ailée, ces finales tournoyans, toujours à la Beethoven, qui, de la première à la dernière mesure, nous entraînent et nous enferment en des cercles de joie. Qui donc, avant Beethoven, a fait revenir, par un plus subit et plus pathétique retour, au milieu d'un finale, quelques mesures de l'*adagio* qui le précéda? Que le *tempo* soit lent ou qu'il soit rapide, qui donc s'est ainsi montré le maître, également puissant, de deux ordres ou de deux royaumes : celui de l'action, de la passion portée à l'extrême violence, et celui de la méditation descendue aux dernières profondeurs ! Sur l'un et l'autre domaine, Clementi, avant Beethoven, a régné, préparant sur l'un et l'autre l'empire d'un plus grand que lui, du plus grand de tous, et qui de lui procédera.

Encore une fois, c'est un peu de l'âme de Beethoven qui vit et qui respire déjà, qui souffre, qui pleure, qui s'échappe ou se maîtrise, qui combat et qui triomphe, dans la musique de Clementi. Magnifique d'ardeur et de fougue, elle sait être superbe aussi de calme et d'auguste apaisement. Il n'est pas jusqu'à certain *humour*, un peu brusque et même brutal, dont elle n'exprime parfois les à-coups, les éclats, et qui n'ajoute un dernier trait de ressemblance à l'image anticipée que cette musique nous offre, de l'idéal ou de l'*ethos* beethovenien.

Image anticipée, image réduite aussi. Il est vrai que pour l'étendue, pour l'ampleur des proportions, les sonates-symphonies de Clementi ne sauraient être comparées aux grandes sonates et aux symphonies de Beethoven. Généralement courtes, chacun des morceaux qui les composent ne compte qu'un petit nombre de pages. Mais la plénitude de cette musique en rachète la brièveté. Pour être sommaire, elle n'est jamais incomplète. Elle enferme, en un étroit espace, la force essentielle qui l'anime et la vivifie tout entière. Elle abonde, je ne dirai pas en ébauches, car on n'y trouve rien d'inachevé, mais en raccourcis. Précise, concise, elle signifie beaucoup, avec peu de signes, et deux mots, chers à l'ancienne Rome : *imperatoria brevitas*, ne définiraient pas mal, au moins dans un de ses élémens, le génie ou le style de Clementi, ce grand Romain.

Qu'il ait été si grand, et de cette sorte de grandeur ; qu'il ait, comme on dit vulgairement, « fait du Beethoven, » et de cette qua-

lité, avant Beethoven, la gloire, pour lui, n'est pas petite, ni médiocre la surprise pour nous. En outre, que ce précurseur irrécusable maître entre tous les maîtres allemands soit un musicien d'Italie, cela paraîtra peut-être, en même temps qu'une atteinte heureuse et trop longtemps ignorée, à l'orgueil germanique, un surcroît d'honneur, aussi précieux qu'inattendu, pour le génie latin. Aussi bien il serait juste, équitable et salutaire, que l'histoire musicale, revenue de certains égaremens, reconnût un jour l'influence du génie d'outre-monts dans la formation du génie d'outre-Rhin, que celui-ci, d'ailleurs soit représenté par un Bach ou par un Haendel, par un Mozart, ou même, on le voit aujourd'hui, par un Beethoven. Ainsi Wyzewa mourant a fait œuvre de réparation et de légitime revanche. A nos ennemis, qui n'y avaient nul droit, mais qui, par leur silence au moins, ne cessaient d'y prétendre, il a repris une part usurpée d'idéal et de beauté.

De noble, de pure beauté, et de beauté classique. Celle-ci décidément est la plus belle. On le savait bien, mais on le sait et surtout on le sent mieux encore, lorsque, de cette beauté, qu'on croyait connaître toute, on vient à découvrir, comme c'est ici le cas, des formes ignorées, des chefs-d'œuvre inédits, qui, tout en la reproduisant, en la confirmant, la renouvellent. Elle a sur nous, cette beauté-là, des droits inviolables, et, contre sa gloire ancienne, il n'est pas de jeune renommée, fût-ce la plus éclatante, qui puisse à jamais prévaloir. Dans l'admiration qu'elle nous inspire, dans la joie qu'elle nous cause, il entre de l'assurance et de la certitude. Comme celles d'un Mozart ou d'un Beethoven, les sonates d'un Clementi n'ont plus à redouter l'avenir. Elles comptent parmi les œuvres musicales qui portent le signe, qui rendent le son, non seulement d'un moment ou d'un siècle, mais de toujours. *Sub specie æternitatis*. L'art classique, seul, a le privilège de nous apparaître sous cet aspect. En lui seul nous reconnaissons, nous honorons le témoin, le gardien fidèle des principes immuables et des commandemens qui ne seront point abolis. En l'an 1780, Clementi publia pour la première fois un Recueil de « *Trois sonates pour le Forte-piano, ou le Clavecin*, suivies de *Trois Fugues;* op. 5, à Paris, chez l'éditeur de musique Bailleux, rue Saint-Honoré, près celle de la Lingerie, *A la Règle d'Or*. » Heureuse, admirable enseigne en vérité, devise et symbole de la musique annoncée et de toute celle qui lui ressemble. C'est celle-là qu'en vieillissant on aime chaque jour davantage et qu'on aimera la dernière. Il est un temps, a dit Lacordaire, « où nos

passions elles-mêmes, éclairées par leur domination, nous poussent, par lassitude, à des instincts de règle... C'est une heure bénie entre les autres, l'heure où nous entrons dans l'ordre. » Dans la vie esthétique elle-même, ce temps arrive et cette heure sonne. L'ordre, la discipline et la raison, l'éclat, avec la fermeté et la droiture, voilà ce dont est faite l'œuvre d'un Clementi, et, plus haut encore que cette œuvre, la loi qui la gouverne, la loi de l'esprit ou du génie classique, la règle par excellence, « la règle d'or. »

Wyzewa l'estimait précieuse et salutaire entre toutes. Une dernière fois, il en a signalé, dans une œuvre musicale insigne, et la bienfaisance et le prix. « J'ai mis, nous écrivait-il, mon cœur entier à préparer ce recueil. » Aussi bien, avec le désintéressement qui fut une de ses vertus, il ne vit jamais là, selon ses propres expressions encore, qu'« un ouvrage de pure piété musicale. » Il avait bien voulu nous y associer. Pour lui, chez lui, que de fois nous avons joué, — sur quel misérable piano ! — les chefs-d'œuvre qui le ravissaient, malgré l'indignité de l'instrument et de l'interprète ! Il aimait, disait-il en souriant, à nous « commettre le soin de leur gloire. » Sensible à cet honneur, il nous plaît d'envelopper dans un mémorial unique l'hommage de notre admiration pour un grand musicien et le souvenir et le regret de l'ami qui nous l'a révélé. Cette édition de Clementi fut en quelque sorte le testament de Teodor de Wyzewa. Nous n'avons souhaité que d'en être l'exécuteur fidèle et pieux.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

L'effort anglais pour faire sauter le premier écrou de la charnière de Quéant, où s'emboîtent et s'articulent deux tronçons des lignes allemandes, a donné, au cours de cette quinzaine, des résultats si importans et si sûrement acquis que le maréchal sir Douglas Haig ne craint pas de les constater dans un de ses communiqués. Sur une longueur de vingt kilomètres, qui s'étend, à l'Est d'Arras, depuis Rœux jusqu'au delà de Bullecourt, par Monchy, Guémappe, Chérizy et Fontaine-lès-Croisilles, la première ligne du système de défense auquel Hindenburg a tenu à attacher son nom a été forcée, sauf en un point, au Nord-Ouest de Bullecourt même, aux environs immédiats du village ; il y reste encore à réduire un saillant d'une demi-lieue : un « pilonnage, » un « martèlement » supplémentaire de l'artillerie britannique s'en chargera. Sans doute, ce n'est que le premier écrou, et ce n'est que la première ligne d'une position ou de positions dont le caractère paraît être précisément, ainsi que le remarquent de bons juges, d'avoir cherché à « se dégager du principe linéaire. » Mais il leur semble aussi que, par le choix délibéré et la longue préparation de ses réduits, cette première ligne, maintenant enfoncée, « eût une force difficile à égaler ; » et de ce fait, pour le présent et pour l'avenir, le succès de nos Alliés tirerait toute sa valeur.

De notre côté, nous avons poursuivi nos propres succès, non pas seulement en repoussant, sur le Chemin des Dames, vers Cerny-en-Laonnois, Heurtebise et Chevreux, les contre-attaques rageuses du Kronprinz impérial, mais en élargissant nos gains entre les vallées de la Suippe et de la Vesle, en Champagne, dans le massif de Moronvilliers. On dit bien et il faut bien dire : « Nous avons poursuivi nos succès, » car offensive à vastes objectifs, comme celle du 16 avril, offensive à objectifs limités, comme celle d'hier, ou défensive active, dans l'intervalle, c'est une suite de succès continus qui ne forme en

réalité que le développement d'un même succès. Ce qui s'est accompli le 21 mai sur les pentes du Mont Cornillet se relie intimement à ce qui s'y était fait il y a un mois, et en dépend étroitement; de telle sorte qu'on ne saurait opposer l'une à l'autre deux périodes, deux méthodes ni deux fortunes. Sous les changemens de personnes, subsiste et s'affirme, en sa permanence, l'unité de pensée et d'action; nous pouvons saluer avec espoir le général Pétain qui reçoit le commandement, mais après avoir salué avec reconnaissance le général Nivelle qui le lui remet, et ceux de ses collaborateurs à qui ce ne serait pas rendre justice que de ne pas rendre hommage; or, on ne leur doit peut-être que la justice, mais on la leur doit.

Pour ne parler que de l'attaque du 16 avril, que des bavardages inconsidérés ou perfides ont réussi comme à envelopper d'une légende mauvaise, et d'une seule armée, dont les mêmes faux bruits ont d'ailleurs démesurément enflé les pertes, malgré l'extrême difficulté du terrain, aussitôt le signal donné, l'avance a été générale sur tout le front de cette armée, qui couvrait vingt-cinq kilomètres ; sur douze kilomètres, ou la moitié du front, notre avance a atteint sept kilomètres en profondeur. En dépit de furieux retours, l'ennemi n'en a pas reconquis un pouce. Rien que dans ce coin, et rien que dans ce début de la bataille, le chiffre des prisonniers faits a été de 5300 ; 80 canons, 40 lance-mines, un nombre très considérable de mitrailleuses ont été capturés, ainsi que des dépôts de munitions et des dépôts de vivres intacts. Une partie de cette artillerie allemande a été immédiatement employée contre les Allemands. Comme bilan de l'offensive, au total, sur le front entier, et pour toutes les armées engagées, partout du terrain gagné; à part quelques accrocs insignifians et aisément réparés ou aisément réparables, point de terrain reperdu ; plus de cinq cents canons ramenés derrière près de trente mille prisonniers, auxquels les dernières affaires ne font qu'en ajouter quelques milliers de plus; des sacrifices moins lourds pour avancer qu'ils n'ont été parfois pour se maintenir ; voilà un « demi-succès » qui n'est demeuré incomplet que par rapport à nos illusions, mais dont, en d'autres temps, ou en d'autres pays, on n'eût pas hésité à faire une victoire.

Succès encore sur le front italien des Alpes Juliennes. Selon le rite, devenu classique, de la guerre moderne, à la suite d'un bombardement intensif des positions ennemies échelonnées de Tolmino à la mer, le général Cadorna a lancé son infanterie à l'assaut des pentes du mont Kuk ou Cucco, dans la zone de Plava, puis des hauteurs à

l'Est de Gorizia et du torrent Vertoibizza. Les crêtes du Mont Cucco et du Vodice étaient successivement emportées, tandis qu'à l'aile gauche, une colonne, franchissant l'Isonzo, s'emparait de Bodrez. Au bout de la seconde journée, le 15 mai, on avait déjà dénombré 3375 prisonniers, dont 98 officiers; et ce chiffre s'élevait définitivement, le 17 au soir, à 6 432 soldats, 143 officiers; quant au matériel, on n'avait pas eu le temps de le compter; on pouvait annoncer pourtant une batterie de canons de montagne, cinq autres canons de petit calibre, deux canons de 105, deux mortiers de 149, des lance-bombes, une trentaine de mitrailleuses et un riche butin en armes et en munitions.

Le mont Cucco représente assez bien, au bord de l'Isonzo, ce que représentait chez nous, au bord de la Suippe, le massif de Moronvilliers, ou, au-dessus de la vallée de l'Ailette, le plateau de Vauclerc et de Heurtebise : l'imagination des hommes, arrêtés devant lui et hypnotisés sur sa cime pendant très longtemps, le tenait pour inexpugnable : c'était une espèce de mont interdit ou maudit, qu'on n'escaladerait et ne passerait jamais; quatorze mois durant, on l'avait miné, creusé, percé de cavernes et de cheminemens; à présent qu'on était là-haut, et que, de là-haut, on commandait toutes les vues, on exprimait la joie de le posséder par ce soupir de soulagement : « la fin d'un incube ! » Cependant les Autrichiens, eux aussi, tentaient des diversions de plus en plus puissantes, mais à l'autre extrémité de l'arc, dans le Trentin, vers Rovereto et le Pasubio. Cette réaction était si indiquée, et d'une stratégie si élémentaire, qu'ils ne pouvaient vraiment espérer y prendre un chef de l'expérience du général Cadorna, qui ne s'en émut guère, parce qu'il l'avait prévue et que, l'ayant prévue, il y avait paré. Il riposte triomphalement, en enfonçant les lignes autrichiennes sur le Carso et en faisant de ce coup 9 000 prisonniers. C'est fêter avec gloire l'anniversaire du 24 mai.

Sur le front italien comme sur le front anglais et sur le front français, l'offensive a donc réussi ; les contre-offensives ont échoué ; les situations se font pendant exactement; partout, l'Entente a le meilleur, et l'on peut conduire le parallèle au moins jusqu'au moment où le sens politique intervient pour exploiter l'avantage acquis par l'art militaire. Car on pense bien que ce n'est point en Italie que l'esprit politique se trouve en défaut, et que les mots faiblissent jusqu'à intervertir les choses. L'occupation du Vodice, de la cote 652, entre le Monte Cucco et le Monte Santo, la prise de Jamiano, ont été pour les Italiens de grands succès; ils ont dit tout haut et tout bas, mais d'une commune voix, que c'étaient de grands succès. Et ils n'ont pas

cherché, en ceci ou en cela, quelque prétexte à les diminuer. Ils ont soigneusement marqué ce point pour l'heure des justes rétributions, où il sera donné à chacun selon ses œuvres, sans méconnaître, au surplus, l'aide que leur a apportée la coopération des alliés, notamment par le concours de batteries de l'artillerie lourde britannique.

Cette coopération vient de s'affirmer de nouveau, avec non moins d'évidence, sur le front de Macédoine ou de Salonique, ou plutôt sur les deux fronts de Macédoine et de Salonique, front de terre et front de mer. En effet, tandis qu'une escadrille franco-anglaise d'aviation bombardait les positions turques de Cavalla et de Dédé-Agatch, les navires de l'Entente participaient indirectement à l'une des attaques en prenant sous leur feu les communications ennemies. A l'intérieur, en Macédoine même, dans la boucle de la Cerna, aux alentours du lac Doiran, à l'Ouest du Vardar, une grande activité de toutes armes s'est éveillée. Les Impériaux en casque et en turban s'inquiètent des moyens et des desseins du général Sarrail, auquel ils recommencent, en paroles du moins, à opposer leur homme-volant, leur général ubiquiste, Mackensen. Ces inquiétudes montrent clairement qu'ils ne considèrent pas du tout le front balkanique comme secondaire, et, de fait, la rupture d'équilibre pourrait se produire n'importe où. La saison est propice, et il dépend beaucoup des hommes que les dieux le soient ou le deviennent. Jusqu'ici l'armée de Salonique a été paralysée, parce qu'elle n'a pas pu s'appuyer sur sa base naturelle, la Grèce. Deux ans de tâtonnemens et d'erreurs ont empêché de tirer d'une idée juste et hardie ce qu'elle contenait; l'incertitude, les hésitations, les contradictions des gouvernemens de l'Entente, ont fait un point d'arrivée de Salonique, qui ne devait être qu'un point de départ, mais qui ne pouvait l'être que sous de certaines conditions. A cette politique flasque et molle a correspondu ce qu'on appelle plaisamment, à Rome, la politique « turlupinatrice » du gouvernement d'Athènes; et le mot n'est pas commode à traduire, mais il n'y a qu'à remonter à la racine pour deviner. C'est en juger sans bienveillance, assurément, mais avec une clairvoyance parfaite. L'instant présent, l'occasion présente, sont le dernier instant, la dernière occasion qui s'offrent à nous de rompre ces enchantemens. Si nous savons le faire, nous ne tarderons pas à être récompensés d'une résolution dont les conséquences seront telles qu'elles nous étonneront. Et si nous ne savons pas le faire, mieux vaut peser le plus tôt possible ce que coûte, ce qu'exige l'expédition de Salonique,

et ce que, gênée, rongée par une faute initiale, elle est capable ou incapable de rapporter.

Depuis le mois de mars, pour dire crûment la vérité, il n'y avait presque plus de front russe. La crise que le gouvernement provisoire a récemment traversée, et d'où il est à peine sorti, aura peut-être été salutaire. On sait quelle en fut l'origine et par quelle série d'incidens elle en est venue à cet aboutissement. Les différentes phases en ont été suivies au jour le jour avec une attention si avertie qu'il serait superflu de les retracer ici. Nous nous bornerons à les rappeler d'un mot. Le gouvernement provisoire a senti, comme tout le monde le sentait, mais avec bien plus de raisons et bien plus de force que personne, qu'il fallait que la Russie eût un gouvernement et qu'elle n'en eût qu'un; qu'une révolution n'est achevée que si elle substitue un régime à un autre, un régime qui vaut ce qu'il vaut à un régime qui valait ce qu'il valait, néanmoins un régime défini, connu et reconnu, ordonnant, obéi, ayant forme et figure; et qu'enfin l'anarchie est une dissolution, mais n'est pas une solution, puisque, par elle, on se traîne sans arriver ni à vivre ni à mourir. D'abord entravé par le Comité des ouvriers et des soldats, contrôlé, contenu, puis contesté, contredit, débordé et défait par lui, impuissant probablement à s'en délivrer en le dispersant, il a pris le parti de se l'associer en appelant à l'exercice du pouvoir régulier quelques-uns de ses membres les plus populaires. Et il se peut qu'il n'y eût pas d'autre parti à prendre, bien qu'il ne soit pas tout à fait aussi vrai de dire des socialistes révolutionnaires, surtout en pleine révolution, ce qu'on a dit des radicaux; qu'un radical ministre n'est plus un ministre radical. Cet assagissement, cet apaisement par absorption est comme la soupape de sûreté des gouvernemens démocratiques (qu'on nous pardonne l'incorrection de l'image). Les partis extrêmes ont des nerfs qu'il est plus prudent, quand on ne veut ni ne peut recourir à l'argument suprême, de détendre que d'exaspérer; tant mieux si le procédé réussit au gouvernement provisoire de la Russie, et s'il y gagne d'être désormais le gouvernement unique et nécessaire que le Comité du Palais de Tauride annihilait et annulait en le doublant.

C'est le 10 mai, par un manifeste de M. Kerensky, lui-même socialiste, et alors ministre de la Justice, qui se sentait un peu comme un otage parmi ces « bourgeois notables » de la Russie « censitaire, » qu'il fit connaître son intention : « J'ai dû à mes risques et périls, déclarait M. Kerensky, prendre la représentation dans le gouvernement provisoire de la démocratie ouvrière désorganisée. Aujourd'hui, je consi-

dère la situation comme entièrement changée : d'une part, la situation générale des affaires du pays se complique ; de l'autre, les forces de la démocratie ouvrière s'accroissent, et ne peuvent plus être écartées d'une participation responsable dans la direction de l'État. » En conséquence, plusieurs portefeuilles dans le ministère étaient mis à la disposition des socialistes des diverses nuances ou tendances, révolutionnaires ou nationalistes. Après un premier refus et maintes négociations, le Cabinet qui sert de gouvernement provisoire s'est reconstitué sous la présidence maintenue du prince Lvoff, avec six socialistes, sociaux démocrates, socialistes-nationaux ou travaillistes; le reste, progressiste ou cadet, six ou sept ministres aussi, de façon que le gouvernement se partage en deux fractions sensiblement égales, au moins par le nombre, qui n'est pas tout. Ce qui donne à la combinaison son caractère, plus encore que la présence d'hommes comme M. Skobeleff, vice-président du Conseil des délégués ouvriers et soldats, devenu ministre du Travail, comme M. Tseretelli, fameux depuis la révolution de 1905, devenu ministre des Postes et télégraphes, c'est que M. Terestchenko y prend le ministère des Affaires étrangères, et M. Kerensky, les deux ministères réunis de la Guerre et de la Marine; mais ç'a été, premièrement, que M. Milioukoff, dépossédé des Affaires étrangères, a préféré se retirer plutôt que d'aller à l'Instruction publique; disons tout net qu'au regard des Alliés, ce qui caractérise le remaniement du gouvernement russe, c'est que M. Milioukoff a quitté le département des Affaires étrangères.

Au fond, si la crise n'est pas née de sa note sur les « buts de guerre, » à laquelle nous avons fait une rapide allusion l'autre jour, elle s'est nouée et elle s'est déroulée autour d'elle. On se souvient que M. Milioukoff avait été sommé par les internationalistes de rayer les deux mots qu'il avait osé écrire, à propos de la future paix, de « garanties » et de « sanctions. » Tout en se défendant, comme d'un déshonneur, de la pensée même de conclure une « paix séparée, » le gouvernement russe élargi exprime le désir de savoir si, pour hâter ou rapprocher le jour d'une paix générale, les gouvernemens alliés seraient disposés à reviser leurs « buts de guerre » sur la base d'une paix, il ne dit pas « sans garanties et sans sanctions, » mais « sans annexions et sans indemnités. » Admettons, sous toutes réserves, qu'il n'y ait point d'inconvénient à répondre, la réponse étant, au demeurant, rendue moins délicate par les récentes explications du prince Lvoff et de M. Terestchenko, comme par le langage franc et net, concret en sa précision, que M. Albert Thomas a tenu

à Pétrograd même. Il n'est que de s'entendre sur le véritable sens des mots « annexions » et « indemnités. »

M. Asquith, après lord Robert Cecil, à la Chambre des Communes, la semaine dernière ; hier, M. Ribot, à la Chambre des députés, ont fixé celui qu'ils leur donnent et que nous leur donnons, à l'exclusion des acceptions bâtardes dans le détour desquelles on prétendrait nous égarer. Résumons-les tous trois en affirmant qu'une reprise n'est pas une annexion ; que la revendication de provinces détachées de la patrie par une odieuse violence n'est pas une annexion, et en est même le contraire, une « désannexion, » a dit M. Vandervelde ; qu'une rectification de frontière, indispensable pour fermer les portes traîtreusement ouvertes à une invasion toujours menaçante, n'est pas davantage une annexion, mais une précaution légitime contre l'agression; et, de même, que la réparation d'un dommage ou d'un crime n'est point une indemnité. Poursuivre la restauration des ruines dont la territoire national a été couvert n'a rien de commun avec le remboursement des dépenses volontairement faites pour la guerre ou, suivant l'expression de M. le président du Conseil, avec « l'amende » imposée au vaincu pour une faute qui n'est pas uniquement et qui peut-être n'est pas du tout la sienne. Dans l'espèce, nous avons affaire, nous Français, à l'Allemagne qui, en 1871, nous a dépouillés de l'Alsace-Lorraine, qui, par la Prusse, en 1815, et dès 1814, avait commencé l'amputation, en nous rognant, sur la Sarre, la Prims, la Lauter et la Queich, des lambeaux de chair ; à l'Allemagne qui a dévasté, brûlé, pillé, vidé dix de nos départemens, rasé nos usines, inondé nos mines, saccagé nos maisons, détruit nos monumens : reprises par conséquent, actions en restitution, mais non annexions ni indemnités. Et nous avons affaire, tous les Alliés ensemble, à l'Allemagne, aux Empires du Centre, qui occupent la Belgique, la Pologne, la Roumanie, la Serbie, le Montenegro. Lui faire rendre ce qu'elle a pris, ce qu'elle détient injustement, la mettre hors d'état d'en faire des annexions et de s'en faire des indemnités, tels ont été, tels sont et tels resteront nos « buts de guerre, » les « buts de guerre » communs, qui sont nos conditions de paix, et que nous n'avons point à reviser. Tant que nous n'aurons pas obtenu et assuré cela, il n'y aura pas la paix, parce que, si cela n'est pas et obtenu et assuré, il ne peut y avoir de paix équitable, de paix stable, de paix durable.

Maintenant qu'on a répondu, non pas nous, qui n'engageons que nous, mais M. Ribot, lord Robert Cecil, M. Asquith, qui engagent la

France et la Grande-Bretagne, à la question du gouvernement russe, peut-être serait-il permis de l'interroger à son tour. Nous ne demanderons pas à la Révolution jusqu'où elle a revisé les « buts de guerre » de l'ancien régime. Que la Russie nouvelle répudie ou n'accepte que sous bénéfice d'inventaire les testamens les plus célèbres, c'est un choix qui ne regarde qu'elle. Mais il est un problème qui nous intéresse tous. Comment se prépare-t-elle à tenir les obligations souscrites jadis par le gouvernement impérial et qu'elle a déclaré solennellement vouloir assumer et exécuter? Des faits graves, l'indiscipline qui déchirait l'armée, la discipline par trop moderne qui la désagrégeait, les démissions, heureusement retirées, des généraux Broussiloff et Gourko, nous avaient à bon droit troublés. Les proclamations du prince Lvoff et de M. Kerensky, la dépêche de M. Terestchenko, nous rassurent, dans la mesure où peuvent être une assurance les plus sincères, les plus mâles paroles, qui ne sont pourtant pas des actes. Il y a quelques jours, au plus aigu de la crise, avant qu'en éclatant elle fût en voie de se résoudre, nous eussions conseillé de faire les comptes et de dresser les plans comme si le facteur russe devait être provisoirement éliminé de nos calculs; ce qui pourrait nous venir de ce côté-là étant porté en supplément, comme un *boni*. A tout prendre, aujourd'hui, sans croire que toutes choses soient parfaitement rassises et remises en place, qu'un ordre démocratique remplisse pleinement les cadres de l'ordre autocratique aboli, et que l'armée russe soit tirée de cette anarchie spontanée à laquelle la Russie était par son génie prédestinée plus que toute autre nation, il semble qu'il y ait dans son état cette manière d'amélioration qu'on éprouve lorsqu'un abcès crève. Il n'est jamais certain qu'il ne s'en reformera pas un autre à côté, mais c'est, quand même, une rémission et un espoir. Ce sera la guérison, s'il devient avéré que le gouvernement provisoire a autant de volonté que de bonne volonté, et autant de pouvoir que de volonté.

Seulement, la revision des « buts de guerre, » la paix « sans annexions ni indemnités, » ce sont des sujets qu'il serait préférable de ne pas trop agiter encore, et sur lesquels il faudrait, en tout cas, que ce ne fussent pas toujours les mêmes qui se fissent entendre. Pour nous, si scrupuleux observateurs que nous soyons de « l'union sacrée, » nous ne pouvons cacher qu'à notre avis, on laisse les socialistes beaucoup trop discourir là-dessus, ou, s'il n'est pas facile de les faire taire, qu'on les écoute beaucoup trop. Quel que soit le mérite qu'on ne puisse leur contester, d'être présens à tout, de ne pas s'en-

dormir, et de ne pas souffrir qu'on les néglige ou les oublie, il n'en reste pas moins qu'ils ne sont qu'une part, la plus remuante et la plus bruyante, mais une assez petite part du peuple français et des autres peuples. Ils n'ont pas même le nombre, mais l'eussent-ils, et eussent-ils d'ailleurs toute sorte de qualités, qu'ici, nous voulons dire : en cette matière, il leur manquerait la seule qualité qui vaille, la compétence. Un bon traité de paix ne se fait pas d'instinct, avec du sentiment. A coup sûr, dans le monde contemporain, ce serait être médiocrement et incomplètement réaliste, que de ne compter pour rien ces grandes forces idéales, la liberté, le droit, la justice, qui sont de très grandes réalités; mais ce ne sont pas les seules : les nécessités géographiques, historiques, économiques et stratégiques sont aussi des réalités, qu'on ne supprime pas parce qu'on les ignore.

Prenons garde de faire le jeu de l'Allemagne. S'il y a, au milieu de tant d'obscurités, une certitude, c'est que l'Empire allemand aspire de tout son être, tend de tous ses organes à la paix; et c'est que l'Autriche-Hongrie en est encore plus affamée que l'Allemagne même. La démission, vingt fois annoncée, du comte Tisza, et qui cette fois est présentée comme officielle, pourrait avoir pour cause profonde ce besoin urgent de la paix, bien plus qu'une querelle sur une question intérieure, fût-ce une aussi grosse question que la réforme électorale. Les allées et venues du Chancelier à Vienne, du comte Czernin à Berlin et au grand quartier général, les indiscrétions qu'on tolère, quand on ne les provoque ou ne les commet pas, sur « le dissentiment » qui se serait élevé à ce sujet entre les deux Puissances, le soin qu'on prend ensuite de démentir, de dire qu'on est absolument d'accord et que, du reste, dans ces entretiens amicaux, on ne s'est jamais occupé que de la Pologne; ces démarches, ces confidences, ces demi-secrets, ces révélations sont des feintes par lesquelles il n'est pas permis de se laisser tromper. Le discours hermétique de M. de Bethmann-Hollweg, parlant au Reichstag pour ne rien lui dire, pris qu'il était entre les feux croisés de ses adversaires de gauche et de ses adversaires de droite, discours si équivoque que, depuis la consultation de Panurge sur le mariage, on n'en avait pas entendu d'homme plus embarrassé, ce discours tout en silence est un aveu criant.

Vainement le docteur Roesicke apostrophe M. Scheidemann, et vainement le comte Reventlow ou le baron Gebsattel se déchaînent contre le Chancelier. Vainement aussi, et plus vainement encore, on invoque « la paix Hindenburg, » puisque maintenant Hindenburg est le dieu de la paix comme de la guerre. Ce serait si peu de chose !

L'Allemagne serait si raisonnable! « Tout ce qu'elle demande, c'est simplement Anvers, la côte de Flandre, les houillères belges, les mines de fer du Nord-Est de la France, Briey et Longwy. » Mais, là non plus, il n'y a pas de ligne Hindenburg ; cette ligne n'est pas une ligne, c'est une suite échelonnée de positions ; c'est un système de défense à plusieurs lignes ; et la première est la paix Reventlow, celle des agrariens et des pangermanistes, celle du Comité de Dantzig ; on l'appelle « Hindenburg » pour lui porter bonheur. La troisième est la paix Scheidemann, la paix socialiste, la paix sans annexions et sans indemnités. Entre les deux, indécise, flottante, la paix Bethmann-Hollweg, qui aimerait mieux se rapprocher de la première, mais se reporterait au besoin sur la troisième. N'hésitons pas à dire que, dans l'état présent des choses, après trois ans d'une pareille guerre, toutes les deux, paix impérialiste ou paix socialiste, paix Hindenburg ou paix Scheidemann, seraient la paix allemande. Ce ne serait pas en finir que de finir pour recommencer. Souvent, quand a été renouvelé le serment des premiers jours : « Jusqu'au bout! » — « Jusqu'au bout de quoi? » a-t-on demandé. Jusqu'au bout de la volonté et de la puissance d'agression allemande. Il n'y aura de paix que la paix qui brisera entre les mains de l'Allemagne, — empereur allemand et peuple allemand, — les moyens de nuire, et, autour d'elle, effacera ses influences sinistres. C'est ce que M. Ribot, dont la simple éloquence fuit toute déclamation, et que sa modération autorise à se montrer inébranlable, a signifié, du haut de la tribune, en termes sur lesquels il n'y a point à revenir, et auxquels le gouvernement anglais, par la bouche de lord Robert Cecil, a donné, le lendemain, son approbation : « Ils viendront demander la paix, non pas hypocritement comme aujourd'hui, par des moyens louches et détournés, mais ouvertement, et nous ferons cette paix à des conditions dignes de la France. Et, s'ils ne la demandent pas, cette paix, nous saurons la leur imposer! »

M. Ribot l'a dit simplement, définitivement, et, pour le répéter, sans fanfaronnade, nous n'avons qu'à regarder ce qui se passe ou ce qui se prépare au plus près et au plus loin de nous. « Nous avions pu, — c'est encore M. Ribot qui parle, — avoir quelque inquiétude sur la façon dont le gouvernement russe... était enveloppé par d'autres influences qui rendaient son action difficile, et qui laissaient le champ libre à une sorte d'anarchie. » Mais tous nos doutes, la dernière phrase du télégramme de M. Terestchenko les dissipe. Appuyé par la nation tout entière consciente de son devoir, « le gouvernement provisoire

procédera d'urgence à la reconstitution des forces combatives de ses armées pour qu'elles puissent aller, animées du grand souffle révolutionnaire, accomplir la tâche qui leur incombe en commun avec leurs vaillans frères d'armes. » L'Angleterre, malgré l'élan avec lequel elle s'était, dès le début, jetée au secours de la neutralité belge violée, avait dans le pied, comme une épine que l'Allemagne a tâché d'envenimer, la question d'Irlande. L'initiative hardie de M. Lloyd George, remettant à une convention de tous les partis irlandais, depuis les orangistes jusqu'aux *Sinn Feiners*, le soin de régler eux-mêmes, entre Irlandais, le statut de l'Irlande, ôte au poison toute sa virulence, rend à la Grande-Bretagne toute sa force. Avec plus ou moins de confiance dans l'issue de ces conférences, M. John Redmond, pour les nationalistes, M. O'Brien en son propre nom, sir John Lonsdale, au nom de sir Edward Carson, chef de l'Ulster, qui est ministre, y ont donné leur adhésion. Si même la convention ne doit pas réussir à trancher le conflit, elle l'aura calmé; et, tendue, en armes, vers le continent, la Grande-Bretagne, pendant la guerre, n'aura pas à se retourner. Tout récemment, en présentant une nouvelle demande de crédits de 500 millions de livres sterling, M. Bonar Law, comme M. Lloyd George, comme M. Asquith et lord Robert Cecil, a affirmé et confirmé sa fermeté irréductible.

L'Amérique, et, plus explicitement, les trois Amériques, viennent à nous. Déjà nous avions avec nous toute l'Amérique du Nord, les États-Unis et le Canada. Dans l'Amérique centrale, déjà le Guatemala avait rompu les relations diplomatiques avec l'Allemagne ; Costa-Rica et Panama avaient déclaré leur solidarité avec les États-Unis. Le Nicaragua et Honduras rompent à leur tour. Cinq républiques sur six se sont donc prononcées. Seul le Salvador s'est jusqu'ici réservé. Le Mexique même, trait d'union ou du moins lieu de rencontre entre le Nord et le Sud, informe l'Empire allemand qu'il est blessé de la barbarie de la guerre sous-marine à outrance. Dans l'Amérique du Sud, le Brésil révoque une déclaration de neutralité qui avait un peu surpris comme étant en contradiction avec la rupture précédemment signifiée, et ce premier pas paraît devoir être suivi d'un second, qui serait le grand pas, la déclaration de guerre. Il est vraisemblable qu'alors le mouvement se propagerait, et que l'Union américaine, l'Union des trois Amériques, grouperait la presque totalité des Républiques américaines. En Extrême-Orient, le Japon, la Chine apportent la contribution de l'Asie. L'Australie, la Nouvelle-Zélande, ont été des ouvriers de la première heure. C'est pourquoi nous osons,

en toute sûreté, poser cet axiome : On peut défier le monde entier se battre, se débattre contre lui, le tenir en échec un certain temps, un temps plus ou moins long : on ne le bat pas.

Fatalement, on est battu ; à la longue même, il vous battrait les bras croisés, si seulement il croisait les bras. Toutes ces Puissances lointaines, les Amériques, l'Extrême-Orient, même celles qui ne songent pas à envoyer des troupes en Europe, porteront à l'Allemagne un coup formidable dès qu'elles ne lui enverront plus rien. Rien directement, rien indirectement. Rien à elle-même, rien pour elle aux neutres complaisans ou terrorisés. Des neutres, il n'y en a plus guère, en dehors de ceux qui sentent et à qui on ne laisse pas oublier qu'ils sont sous la botte. L'impitoyable Allemagne fait sur leur dos sa guerre au monde, assassine leurs marins, coule leur flotte marchande, anéantit leur commerce, coupe leur propre ravitaillement : plus de 600 000 tonnes à la Norvège, plus de 200 000 au Danemark. Ils souffrent tout, de peur d'être exposés à pis. Mais l'Espagne est, géographiquement, au bout de l'Europe, et, historiquement, elle est l'Espagne. M. Garcia Prieto ne pourra pas souffrir ce que le comte de Romanonès n'a pas souffert. Pour qu'il se satisfasse d'excuses qui ne valent qu'à terme, il faudrait que le torpillage du *Patricio* fût le dernier. Un de ces jours, après un nouvel attentat, tous les partis et toutes les provinces, non seulement les républicains et les libéraux des grandes villes, mais les carlistes des pays basque et navarrais, se remettront à parler castillan. A cette heure, le service le plus utile que puissent nous rendre nos Alliés des Amériques, c'est, en mesurant exactement leurs expéditions aux neutres sur les besoins vérifiés des neutres, — chiffres de 1913, par exemple, — de les enfermer dans leur neutralité. Qu'ils les aident à se nourrir, soit, mais non pour qu'ils aident à nourrir l'Allemagne. Pour nos amis, le neutre ne peut plus être neutre, qui alimente nos ennemis.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant.

RENÉ DOUMIC.

atier
nps,

t les
nces
i ne
Alle-
rien.
pour
en a
pas
sur
leur
tail-
) au
Mais
que-
ir ce
asse
e du
ntat,
ains
sque
rvice
'est,
les
e les
mais
utre